A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LES

FEMMES ILLUSTRES

DE LA FRANCE.

Digitized by Google

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, 56.

Digitized by Google

Digitized by Google

Clémence Isaure.

Digitized by Google

ZB Rar alt 892

Digitized by Google

Clémence Isaure

LES

FEMMES ILLUSTRES

DE LA FRANCE

PAR

MADAME LA COMTESSE DROHOJOWSKA

NÉE SYMON DE LATREICHE

Auteur des *Fleurs de l'histoire* et des *Femmes illustres de l'Europe*.

ILLUSTRÉES DE DESSINS

DE MM. JULES DAVID ET BAYALOS

PARIS

LIBRAIRIE DE L'ENFANCE ET DE LA JEUNESSE

P. C. LEHUBY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE SEINE, 55

39 Par ait 892

Digitized by Google

Digitized by Google

INTRODUCTION.

Aux hommes, Dieu a donné l'amour du bruit et de la gloire. A eux les vertus éclatantes, les mâles conceptions du génie; à eux la guerre avec ses palmes triomphales, l'ambition avec son attrait puissant et ses brillantes espérances; et aux femmes, dans le calme et le saint recueillement du foyer domestique, que de vertus aussi sont destinées! vertus cachées et modestes, suaves fleurs écloses sous l'œil de Dieu, et dont le rayonnement timide répand au loin joie, bonheur et sublime grandeur.

Qui niera tous les trésors de tendresse, de dévouement, de force morale que renferme un cœur de femme, qu'elle soit épouse ou mère, fille ou sœur? Qui pourra nier davantage la douce influence qu'elle exerce sur ceux qui l'entourent, influence toute d'amour et de persuasion qui n'est point imposée, pas même sollicitée, qui s'ignore elle-même et s'échappe du cœur à l'insu de l'esprit?

L'influence de la femme est une vérité si incontestable, que

Digitized by Google

faire son histoire c'est faire l'histoire tout entière de l'époque où elle a vécu. Ainsi donc tel est l'ascendant de ce mélange de faiblesse native et de grandeur d'âme, de timidité et de poétique exaltation, de douceur et de puissance d'amour, que cette moitié du genre humain, que la nature semble au premier coup d'œil avoir destinée à la dépendance et à la sujétion, domine au contraire l'autre moitié quand il s'agit de lui inspirer les héroïques vertus dont l'homme est si fier.

« Tout notre espoir, celui de la France, celui du monde entier, disait naguère un orateur chrétien, repose sur la femme. Que Dieu nous donne beaucoup de mères chrétiennes, et nous sommes sauvés! »

La femme la première faiblit au jour du danger; à elle l'initiative dans la désobéissance, elle est le premier échelon brisé sur la voie qui nous rattachait à Dieu : il était de toute justice qu'elle portât la plus forte part du châtiment; aussi la voyons-nous, depuis Ève jusqu'à Marie, depuis l'Éden jusqu'à l'étable de Bethléem, l'esclave de l'homme plutôt que sa compagne. A elle sont tombés en partage les fatigues, les durs labeurs, les travaux vulgaires; on dirait que l'homme, roi de la création, lui refuse le droit de penser et de vivre intellectuellement.

Quelquefois, et à de rares intervalles, une femme, brillant météore, proteste, par son génie et sa gloire, contre cette dégradation : c'est que Dieu, se souvenant qu'une femme sera sa mère, ne veut pas permettre qu'avant elle elles soient toutes humiliées. Il veut que de même qu'à chaque siècle du passé l'avenir peut retrouver la figure de sa vie divine, il veut que dans la suite des temps on retrouve aussi représentée par avance celle de Marie.

Au sein du calme bonheur des patriarches il nous fait ad-

Digitized by Google

mirer le profil si pur de la douce Rachel, celui plus fermement dessiné de Rébecca; et au jour du danger, lorsqu'il veut mieux faire sentir la puissance de son bras protecteur, il suscite les Débora et les Judith.

A la Grèce païenne il donne les femmes simples et belles, courbées sous le joug de leurs époux, séquestrées du monde et partagées entre l'amour de la famille et l'amour de la patrie, élevant leurs enfants dans cette double affection, et sachant en faire des citoyens et des pères.

Puis tout à coup leur sphère s'élargit, elles abandonnent d'un pas craintif le silence de leur solitude; elles réclament leur part des plaisirs et des bruits du monde, des jouissances du luxe; et comme il leur manque ce qui fait la force et le bouclier de la femme, la connaissance et l'amour de l'éternelle vérité, il arrive qu'éblouies du mouvement qui se fait autour d'elles, elles chancellent et ne peuvent lutter contre les séductions qui les entourent. Leurs mœurs s'altèrent, les principes qu'elles inculquent à leur famille sont moins austères et plus faciles. La corruption, et avec elle la décadence, se cachent derrière les splendeurs de la richesse.

La Grèce semble être à son apogée; elle court à sa ruine.

A Rome, la vie de la femme est plus grave encore. Chez ce peuple, qui sait conserver pendant cinq siècles l'ignorance des plaisirs et des arts, qui partage sa vie entre les travaux du laboureur et l'héroïsme du soldat, les femmes, renfermées dans leur intérieur, consacrent tous les moments de leur vie aux soins si doux de la maternité; et l'on voit un empereur, maître du monde, se glorifier de ne porter que des vêtements filés et tissés par la main habile et travailleuse d'une impératrice.

La Grèce, Rome, le monde entier, a, comme le peuple de

Digitized by Google

Dieu, ses héroïnes, noms célèbres qui appartiennent à la postérité : toutes figures grandes et nobles, auxquelles cependant il manque cet ineffaçable cachet, ce complément mystérieux que le christianisme devait leur apporter.

Ainsi l'extrémité de l'Orient envoie à Salomon une souveraine aussi célèbre par sa beauté et ses merveilleuses richesses que par l'élévation de son esprit; Salomon la reçoit, l'admire; mais après l'avoir admirée, il cherche encore le type de la femme forte, et déclare ne l'avoir pas trouvé. L'Évangile seul pouvait le donner au monde!

Des cimes du Golgotha coule enfin un sang régénérateur. La vérité, jusqu'à présent confinée dans un petit coin de la terre, va franchir toutes les barrières, vaincre tous les obstacles et se répandre jusqu'aux extrémités de l'univers. A côté de l'Homme-Dieu, la reconnaissance et l'amour des peuples placeront le culte de sa divine mère; et Marie, grandissant la femme et la replaçant au rang que l'immuable volonté du Créateur lui avait assigné dès le principe, lui ouvrira une voie nouvelle, voie toute de miséricorde et d'amour.

Le christianisme apportera donc à la femme honneur, dignité et influence, et, en retour, la femme donnera au christianisme toute la puissance de son dévouement. Embrasée du feu sacré de la charité et du prosélytisme, on la verra en tous lieux partager avec les ministres de la religion nouvelle les sublimes soins de l'apostolat. Quelle nation, quelle famille n'eut un nom de femme à mêler à l'histoire de sa conversion?

Dans le champ non moins vaste et si terrible de la persécution, c'est la femme encore qui imprime au martyre cet élan d'enthousiasme qui rendit si nombreux et si sublimes les confesseurs de la foi. Là où des hommes pleins de force et de

Digitized by Google

vigueur tremblaient, on vit des femmes, raffermissant leur faiblesse aux sources pures de la confiance et de la charité, monter, la joie au front et le sourire aux lèvres, sur les bûchers en flammes; on les vit se précipiter dans l'arène au-devant d'une mort cruelle, et envoyer au ciel, avec leur dernier soupir, un sublime cri d'amour et d'espérance; mais on n'en vit pas une, succombant à la faiblesse de son sexe, préférer une seule minute la vie à la mort, les fêtes et le luxe païen aux tourments et aux souffrances. La femme avait trop la conscience de ce qu'elle devait au christianisme pour ne pas être avide de le témoigner au monde par le sacrifice le plus difficile à la nature, celui de l'existence elle-même.

Une noble vie, une sainte carrière s'est ouverte, et remplace pour la femme cette vie de servage et de matérialisme qui a été jusqu'à ce jour son partage. Quel chrétien oserait se souvenir même de cette question étrange que l'antiquité avait posée et que l'Orient a résolue négativement : « La femme est-elle de même nature que l'homme? Comme lui, a-t-elle une âme? »

Les siècles ont passé, et, au lieu de s'affaiblir, le prestige qui illumine la femme s'augmente chaque jour. A cette sainte auréole que lui ont donnée la parole de Jésus-Christ et les mérites de Marie, vient se joindre dans l'Europe nouvelle un charme poétique que les Francs ont apporté du fond de leurs sombres forêts, mystérieuse influence suscitée par Dieu lui-même chez ces peuples à demi barbares, pour tempérer la rudesse de leurs mœurs et assouplir leur indomptable nature. Déjà on voit poindre à son aurore cette merveilleuse puissance de la femme qui en fit quelque chose de si grand aux temps chevaleresques.

Nous l'avons dit, la mort était venue au monde par une

Digitized by Google

femme ; le salut devait lui être communiqué par des femmes ; aussi voyons-nous la France, l'Angleterre, une partie de l'Allemagne, la Bavière, la Hongrie, la Lithuanie, la Pologne, la Russie, et pendant quelque temps une partie de la Perse, devoir les inappréciables trésors de la lumière évangélique à de saintes et pieuses femmes qui, jalouses d'exercer leur ascendant en faveur de la vérité, font servir au triomphe de la religion les charmes de leur sexe en attirant au christianisme les époux dont elles partagent le trône. Ainsi encore la Lombardie et l'Espagne rejettent les opinions corruptrices d'Arius, et en tous lieux le zèle religieux des chrétiennes change la face du monde. Saint et sublime apostolat entrepris par de si faibles instruments, et couronné de tant de succès sous l'œil de Dieu et de Marie!

Qu'on ne cherche plus la femme forte peinte par Salomon : ce type, considéré par le peuple de Dieu comme un sublime idéal, est dépassé par la femme chrétienne.

Les philosophes de l'antiquité avaient dédaigné, dans leurs sages écrits, de s'occuper de la femme ; à peine si quelques-uns d'entre eux, venus à une époque de décadence morale, avaient consacré quelques pages à célébrer leur ambition, leurs faiblesses ou leurs crimes. Les poëtes seuls, en chantant les plaisirs du paganisme, avaient évoqué des noms et des souvenirs de femmes plutôt pour vanter leur beauté et leur esprit que pour s'occuper de leurs vertus ; « car, avait déclaré un sage, la femme la plus vertueuse est celle dont on parle le moins. » Quant aux législateurs, il semble qu'ils ne se soient souvenus d'elle que pour l'exclure de toute participation, non-seulement aux affaires publiques, qui ne sont point de son domaine, mais encore de la direction de la famille, la considérant comme une sorte de propriété acquise

Digitized by Google

par l'homme, et sur laquelle celui-ci avait droit de vie et de mort.

Bien loin de partager ce dédain, les Pères de l'Église n'ont cessé, depuis le berceau du christianisme jusqu'à nos jours, de consacrer aux femmes leurs plus belles et leurs plus éloquentes pages. Pour elles leur sollicitude la plus tendre, leurs soins les plus paternels; pour elles leurs exhortations les plus pathétiques, leurs conseils les plus suaves. On sent dans leur parole un triple sentiment d'admiration, de tendresse et de pitié: d'admiration pour la force morale qui les fait triompher toujours de leur faiblesse physique lorsqu'elles savent s'appuyer en Dieu; de tendresse inspirée par leur âme aimante et douce; de piété en songeant à la lutte incessante qu'elles sont obligées de livrer à leur faible nature. De ce mélange de sentiments opposés jaillit une poésie inimitable, sublime, que la foi et la charité chrétiennes peuvent seules imprimer à une œuvre humaine. On voit les orateurs chrétiens dont le génie est le plus austère et le plus sombre adoucir leur voix pour louer ou pour conseiller les femmes chrétiennes, et laisser couler alors de leurs lèvres le miel le plus doux de l'éloquence. La pensée et le souvenir des vertus de la femme suffisent à opérer partout une transformation complète.

A qui emprunte-t-elle donc cette force et cette grandeur? Assurément à la pratique des vertus sévères du christianisme; car au même moment où son ascendant et son influence viennent de changer la face de l'Europe, au moment où la reconnaissance et l'admiration qu'elle inspire va se transformer en une sorte de culte, au moment où l'homme, ne pouvant plus séparer sa compagne de la pensée de Dieu même, va prendre pour devise *Dieu et ma dame,* à laquelle il ne joindra

Digitized by Google

que plus tard son souverain, voici que dans ce vieil Orient, berceau de toute civilisation, vient d'apparaître un peuple et une religion qui va ériger en droit et en pratique la servitude absolue des femmes; les destinant, chez le riche, à satisfaire les caprices et les plaisirs du maître; chez le pauvre, aux travaux les plus rudes et les plus pénibles de la vie; chez tous, à la dépendance la plus complète, à une réclusion éternelle; leur refusant non-seulement les plaisirs de la sociabilité, mais encore toutes les jouissances morales de l'esprit et de la religion, les déclarant incapables et indignes de participer aux cérémonies du culte, aux consolations des pratiques religieuses et aux sublimes espérances de la vie future!

On dit que chez les femmes le sentiment religieux est plus développé que chez les hommes. Faut-il s'en étonner? et en voyant ce que le christianisme a fait pour elles, ne doit-on pas comprendre que lors même que l'amour et le devoir ne les porteraient pas à la piété, la reconnaissance seule suffirait à la leur inspirer dans toute sa plénitude et son enthousiasme?

Ainsi grandie et fortifiée par la religion, la femme participe à toutes les pensées, à tous les projets de l'homme; son esprit, plus fin et plus éclairé, domine souvent celui de son époux; l'affabilité de ses manières, la douceur de son langage lui donnent encore une supériorité morale incontestable, surtout à une époque de barbarie et d'ignorance. Chacun veut voir en elle une émanation ou plutôt une personnification de la Divinité; on l'entoure de respect et d'hommage. Mais alors comme aujourd'hui on lui demande, en échange de tant d'honneur et de déférence, les vertus de son sexe: on la veut pieuse, modeste, douce et bienfaisante; on veut que son mérite soit tout d'intérieur; on lui demande de diriger sa maison, de répandre l'ordre et le bien-être autour d'elle, de

Digitized by Google

surveiller ses domestiques, d'élever ses enfants dans des sentiments d'honneur et de loyauté. On veut bien qu'elle gouverne, on ne veut pas qu'elle règne. Au mari toute l'autorité apparente; à la femme l'autorité réelle, puisque cet ordre, auquel la première elle obéit, c'est elle qui l'a inspiré, puisque cette colère devant laquelle elle tremble tout d'abord, s'évanouit devant un sourire de ses lèvres, devant une douce parole échappée de son cœur.

En suivant peu à peu le progrès de la civilisation moderne, nous retrouvons toujours de plus en plus palpables les preuves du rôle éminent que la femme a joué dans la marche du monde; au siècle des Monime et des Blanche de Castille, nous trouvons les Augustin et les saint Louis; au siècle des Clémence Isaure, des Clotilde de Surville, nous voyons surgir les troubadours et les poëtes. Si, au contraire, nous rencontrons sur nos pas un siècle de corruption, de malheur et de désordre, ah! détournons le regard; il n'y avait plus alors sur la terre de mères chrétiennes!

Tout en ce monde tend essentiellement à retourner vers son principe : ainsi l'âme, malgré les efforts des sens, cherche sans cesse à s'élever vers le ciel; la terre ne saurait lui suffire, et, au milieu de l'enivrement des plaisirs, des jouissances du luxe et de l'orgueil, il lui manque encore quelque chose; elle comprend d'instinct qu'elle est destinée à mieux. De même le cœur et l'esprit de l'homme reviennent toujours à ses premières impressions, aux premières paroles qui furent doucement murmurées à son chevet d'enfant. Gloire et bonheur à la mère, si ces paroles furent sages et fortes, si les mots sacrés *Dieu* et *devoir* furent prononcés avant tous les autres! Bienheureuse la mère si l'exemple, venant à l'appui des préceptes, inculqua dans cette jeune nature des sentiments purs

Digitized by Google

et religieux! Bienheureuse soit-elle, disons-nous, car son fils pourra bien, quittant un instant les sentiers étroits de la sagesse, s'abandonner aux pernicieux exemples qui environneront sa jeunesse; mais toujours, oui toujours, il se relèvera après la chute plus fort que jamais. Le souvenir d'une mère ne meurt pas.

Mais pour être une noble et sainte mère, il faut avoir été une pieuse et douce fille. La maternité est une dignité si éminente et si difficile, que ce n'est pas trop de toute la vie pour s'y préparer. L'action de la femme est si immédiate et si puissante, que c'est dès le berceau qu'elle doit être initiée aux vertus de son sexe.

Inclinée sous l'œil de Dieu, qu'elle grandisse en sagesse et en mérite en même temps qu'en âge et en fraîche beauté; qu'elle initie son jeune cœur à toutes les joies que donne le dévouement, le devoir rempli et l'exercice de la charité; qu'elle sache consoler comme elle sait donner, et comme Elisabeth elle trouvera sans cesse son vêtement rempli et tout parfumé de roses mystérieuses.

Mais surtout qu'elle s'en souvienne, la femme n'est pas née pour les vertus éclatantes; elle doit, au contraire, embellir par l'humilité et la modestie les qualités de son âme.

Si Dieu permet parfois que quelques-unes d'entre elles sortent de la vie commune, revêtent l'armure du soldat ou s'emparent du luth du poëte, ce sont des exceptions qu'il est permis d'admirer, mais que l'on ne doit point envier.

Une nation doit s'enorgueillir de ses femmes célèbres, remercier le ciel de les lui avoir données, les considérer comme une de ses plus pures gloires; mais la femme qui ne chercherait à devenir illustre que pour prendre place dans cette noble galerie ne mériterait pas de l'obtenir. Il faut d'ailleurs,

Digitized by Google

si elle veut demeurer vraiment femme, que, seule entre tous, elle ignore et son mérite et son illustration. Sans modestie, la femme n'est plus femme; elle peut avoir droit à l'admiration, elle n'a plus droit au respect et à l'estime. D'ailleurs il est prouvé qu'elle perd toujours en bonheur ce qu'elle gagne en célébrité. C'est le ménage, c'est la famille qui est le rempart le plus doux et le plus assuré des femmes, a dit un savant et spirituel philosophe. Non, nous ne voulons pas borner là cet empire, nous l'étendons à la demeure des malheureux, à l'asile de tous ceux qui souffrent. Nous aimons à les voir, suivant les sublimes exemples laissés par nos aïeules, visitant le pauvre, le soignant dans ses douleurs, le consolant dans ses peines. Nous nous souvenons alors du rôle presque exclusif joué par la femme dans cette grande voie de la bienfaisance qu'on appelle charité. Certes sa douce et en même temps enthousiaste nature ne pouvait entendre sans les comprendre les paroles d'amour du divin Maître; elle les grava au plus profond de son cœur, et elle en fit la devise et la maxime favorite de son existence.

La charité religieuse est en quelque sorte pour la femme une loi du cœur. A peine le christianisme a-t-il pris naissance, que déjà elle fait naître des prodiges. Une femme, une descendante chrétienne des Fabius, réalise ce que l'antiquité n'eût osé tenter; elle fonde le premier hôpital. Aussitôt reines et grandes dames, jeunes filles et riches veuves se précipitent en foule, avides de partager ses pénibles soins, d'étendre et d'imiter son œuvre. La France, la chrétienté ne compte plus un hôpital, elle en compte cent, elle en compte mille, et tous doivent l'existence à des femmes, exclusivement à des femmes. Là point de soins stipendiés, point d'offices salariés. La noble princesse, la reine vénérée dépose en entrant son man-

Digitized by Google

teau de velours fourré d'hermine, et, un linge de toile tendu devant elle, elle ne dédaigne pas de servir personnellement les malades. Et au milieu de ces soins délicats, entendez-vous ces fraîches et pures voix qui murmurent des paroles de consolation et d'amour? Écoutez! ne dirait-on pas ces esprits bienheureux que le Dieu d'Israël se plaisait parfois à envoyer à ses enfants pour leur communiquer force et courage?

Cet héroïque dévouement n'émane point d'un sentiment d'enthousiasme ou d'exaltation. Il a des bases aussi solides qu'elles sont larges et diversement appropriées à tous les genres de souffrance et de malheur. Il traverse bien des siècles d'ignorance et de ténèbres sans faiblir un instant, sans se lasser jamais. Ces actes héroïques, exercés jusqu'alors séparément et sans liaison aucune, viennent enfin aboutir à une forte et sainte unité qui les ramène à soi pour les jeter ensuite sur tous les points et aux extrémités du monde. J'ai nommé saint Vincent de Paul!

Saint Vincent de Paul fut le héros de la charité chrétienne, l'ange des bonnes œuvres; et cet homme, cet élu du ciel, qui connaissait si bien le cœur humain, ne voulut pas recruter sa sainte milice ailleurs que parmi des cœurs et des dévouements de femme.

Oh! que voudrait ici se placer sous ma plume le panégyrique de ces sœurs de charité, si nobles dans leur humilité, si sublimes dans leur abnégation! Mais pour peindre des anges, il faudrait un pinceau céleste; pour parler dignement de saintes, une éloquence divine. Quelle voix humaine est digne de raconter de semblables vertus? Quelle main assez téméraire osera non plus soulever le sombre et épais rideau qui cache à nos regards le dévouement de ces autres femmes

Digitized by Google

qui, renonçant au monde dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, courent en foule au pied des autels prier et pleurer pour obtenir le pardon de crimes qu'elles ignorent, de fautes auxquelles elles ne participeront jamais, de ces femmes dont le cœur, trop plein d'un amour sublime et divin, déborde en ardentes prières?

Mais quittons cet asile du calme et de la paix dont nous sommes indignes d'ailleurs de mesurer toute la sainteté, pour venir chercher la femme sur un nouveau théâtre où son dévouement nous paraîtra plus évident encore que sur le terrain de la persécution religieuse, ou de la maladie et de la misère.

Ne craignons pas d'affronter de terribles spectacles, accoutumons nos regards à la vue du sang et nos oreilles aux affreuses clameurs d'un peuple en démence.

Quatre-vingt-douze a sonné sur la France son glas funéraire, les échafauds ont conquis droit de nationalité dans nos belles cités, transformées tout à coup en sombres prisons et en champs de mort. Les hommes sont abattus, ils sont déjà las de la lutte; les femmes seules protestent de toute leur puissance et affrontent bravement la mort. L'échafaud devient le trône le plus glorieux auquel ait jamais aspiré une femme.

Mais avant l'échafaud que de tourments et d'opprobres à supporter! et qu'il faut de courage à ces saintes filles de Saint-Vincent de Paul dont nous parlions tout à l'heure, pour demeurer fidèles à leur poste d'honneur, lorsqu'elles se souviennent de cette flagellation publique infligée à leurs sœurs dans les rues et les places d'une grande cité!

Et cependant qui pourra citer une seule désertion dans eurs rangs pressés? La France se couvre de proscrits que poursuivent la haine et l'envie. Qui disputera ces nobles têtes

Digitized by Google

à la prison et à l'échafaud? Des femmes, toujours des femmes. Ici c'est une femme riche et honorée qui expose sans arrière-pensée sa fortune et sa vie; là c'est une pauvre veuve qui ne songe pas qu'ouvrir sa demeure à un suspect, c'est le devenir soi-même et mériter la mort; plus loin c'est une fidèle domestique qui sacrifie tout pour garder la vie sauve à son vieux maître.

Oh! ce ne serait pas trop d'un livre tout entier pour écrire les annales des femmes de la révolution française; ce ne serait pas trop non plus pour redire les nombreuses bénédictions que le retour de la paix entendit murmurer autour d'elles sur tous les points de la France. Que de noms inconnus jusqu'à ce jour viendraient se placer auprès de ceux à jamais illustres des Sombreuil, des Cazotte, des Lavergne, des Gastey!

Avec les soins domestiques, le dévouement et la charité, l'étude est encore du domaine de la femme : non pas cette étude qui donnerait pour résultat des femmes savantes (ce qu'à Dieu ne plaise!), mais une instruction sérieuse, variée, modeste, défendant à la femme de chercher à briller, mais lui permettant de diriger ou tout au moins de surveiller l'éducation littéraire de ses fils, qu'elle pourrait ainsi et sans effort porter au bien et à l'appréciation du vrai beau.

Elle pourrait alors, désireuse de coopérer à l'amélioration de la société, vouer l'imagination et l'intelligence dont le ciel l'a douée à l'éducation, à ces œuvres trop rares et quelquefois dédaignées dont le seul, l'unique but est de moraliser la jeunesse par un enseignement gracieux, attrayant et en même temps éminemment chrétien. Ceci n'est autre chose que de répandre au loin les fruits de ce saint apostolat dont nous parlions plus haut, et qui ne peut oralement dépasser le cercle

Digitized by Google

toujours trop étroit de son entourage. Alors elle ne vise ni à la science, ni aux exagérations d'une imagination en délire; elle puise chacune de ses pensées dans son cœur, et, malgré le titre effrayant de *littérateur*, elle reste toujours, et par-dessus tout, femme. Elle n'outrepasse ni ses droits ni ses priviléges, puisque c'est la loi naturelle, émanant directement de Dieu, qui l'a faite la première ou plutôt la seule véritable institutrice de l'humanité.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES

FEMMES ILLUSTRES

DE LA FRANCE.

CLÉMENCE ISAURE.

3 MAI 1324.

Toulouse, la ville savante, la glorieuse patrie des troubadours, est tout en émoi. Les capitouls au costume magnifique, à l'aspect imposant, viennent de quitter le Capitole et s'avancent en groupe vénéré vers l'extrémité méridionale de la ville.

Le palais des *mainteneurs du gai savoir* est paré comme pour un jour de fête ; des fleurs, des guirlandes sont jetées à profusion tant sur les murs extérieurs, sur les perrons de marbre, que dans les vastes salles. Au milieu de jardins immenses, une estrade tendue de pourpre supporte les siéges dorés des capitouls, les sept fauteuils des mainteneurs, et en

Digitized by Google

face la tribune réservée aux poëtes qui vont concourir pour la violette d'or fin ; car le lieu vers lequel se dirigent les magistrats toulousains, et où je donne rendez-vous à mes lecteurs, n'est autre que le palais des *sept juges du gai savoir,* où nous attend la première séance solennelle de cette poétique académie.

Les nobles dames de toute la langue d'*oc* se sont rendues à ce tournoi littéraire, et l'on voit sur les gradins briller au soleil les plus célèbres blasons de l'époque, brodés en brillantes couleurs sur des poitrines haletantes d'impatience de voir couronner le roi des poëtes. Derrière ces têtes de femmes apparaissent les toques de velours, les casques guerriers des barons et des chevaliers curieux d'assister à cette lutte d'un nouveau genre. Enfin la cité, jalouse de ses droits, a conservé une partie des gradins pour les femmes de la bourgeoisie, et l'on voit s'étaler sans timidité et sans crainte le sévère costume de drap de la bourgeoise non loin et à l'égal des vêtements de brocart de l'opulente comtesse. Derrière les gradins se développent les rangs nombreux et pressés du bon populaire.

D'éclatantes fanfares accueillent l'arrivée des capitouls ; à peine ont-ils pris place, que le signal est donné. Alors un silence solennel plane sur cette foule attentive et recueillie ; tous les regards se portent vers la tribune, où l'on voit bientôt apparaître un jeune et beau troubadour, au costume gracieux, à la chevelure bouclée et soyeuse, au regard tendre et voilé.

Il lit d'une voix plaintive une longue élégie, touchante histoire d'une orpheline persécutée ; des bravos entrecoupés de sanglots interrompent souvent sa lecture, et quand il a achevé, toutes les mains le saluent avec transport, et quelques bouquets viennent tomber à ses pieds.

Digitized by Google

Dix foix ce troubadour est remplacé par un pouveau concurrent, et l'esprit des juges et des assistants flotte encore indécis, car chacun d'entre eux a obtenu la même attention, recueilli les mêmes suffrages, lorsqu'un homme au regard fier et assuré se présente enfin.

A peine sa voix s'est-elle fait entendre, et déjà on a compris sa supériorité. Pour lui plus d'interruption et de bravos; on craindrait d'affaiblir l'éloquente poésie de ses paroles en témoignant une admiration trop hâtive. Tous les cœurs sont suspendus à ses lèvres, tout le monde écoute son récit rapide et coloré, l'admirable mélodie de sa diction. Il a achevé, et nul n'ose encore interrompre le religieux silence qui a régné autour de lui. Il faut la voix des mainteneurs, le proclamant le premier des troubadours de la langue d'oc, pour qu'une immense acclamation se fasse entendre.

— Noël! noël! honneur et gloire à messire Antoine Vidal!...

Les hommes détachent de leur mantel les agrafes de diamants, les pierreries précieuses, pour les joindre à la violette d'or; les femmes enlèvent de leur chevelure les riches aigrettes, le stylet d'or, pour les lui offrir, et de toutes parts pleuvent les fleurs et les couronnes.

Le triomphe d'un conquérant aurait certes fort à envier à celui d'Antoine Vidal. Le poëte ébloui, étonné de tant d'ovations, de tant d'honneur, quitte en chancelant l'estrade, et va cacher dans la foule les impressions diverses qui inondent et oppressent son âme.

Honneur et gloire à Antoine Vidal, le lauréat de l'académie du gai savoir! répétons-nous encore avec le peuple, mais non sans ajouter : Honneur et gloire surtout à cette noble institution qui sut encourager la poésie à son début sur le sol français! Honneur et gloire à cette ville magnifique qui vit

Digitized by Google

fleurir dans son sein les lettres et les arts, alors qu'ils semblaient morts partout ailleurs ! à ces capitouls aussi grands par leur savoir que par leur probité ! Salut à Toulouse, la ville des poëtes et des troubadours !

3 MAI 1424.

La guerre avec ses cruelles nécessités, avec ses alternatives de gloire et de défaites, a ensanglanté la France. Bien des jours mauvais ont lui pour elle depuis que nous avons vu couronner Antoine Vidal.

Toulouse elle-même a été assiégée plusieurs fois, et les besoins de la défense ont forcé de sacrifier le palais et les jardins des sept mainteneurs ; plusieurs d'entre eux et maints capitouls ont payé de leur vie leur belliqueux courage, et au milieu des préoccupations de la politique et de la guerre on a oublié le collége du gai savoir, la violette d'or fin et les couronnes de laurier offertes au triomphateur. Plus de beaux troubadours se disputant le succès, plus de nobles dames applaudissant le plus digne ! Hélas ! la ville littéraire est veuve de ses savants tournois.

Qui donc ranimera cette noble émulation ? qui aura le pouvoir de dire aux poëtes du monde : Venez ; ici vous attendent des succès, des prix glorieux ; venez tous, car à la violette d'or je veux joindre, moi, l'églantine et le souci d'argent ; si le palais de vos juges n'existe plus, n'avons-nous pas à Toulouse le *Capitole*, qui doit être le temple de toutes les gloires ? Qui songera à cette œuvre utile et grande, si ce n'est une femme ?

Descendante d'Isaure Torsin, un des premiers comtes de Toulouse, Clémence était belle, riche et savante. Elle proté-

Digitized by Google

geait les lettres et les cultivait elle-même avec succès. Sa naissance, son esprit la posaient en première ligne parmi les femmes de son époque; enthousiaste admiratrice des splendeurs du passé, elle voulut réveiller de son sommeil léthargique le collége du gai savoir, et elle y employa sa vie et sa fortune. Rien ne lui coûte pour arriver à son but, aucun sacrifice ne lui paraît trop grand, et voici que sous sa volonté de femme une institution presque oubliée se relève soudain plus grande et plus forte que jamais.

Les cent voix de la renommée ont porté en tous lieux l'appel de Clémence; aussi le 3 mai voit-il accourir à Toulouse tous les poëtes de France.

Les portes du Capitole sont ouvertes; parmi les juges et les capitouls une femme occupe la place d'honneur, et la foule ne sait ce qu'elle doit le plus admirer de la pompe de la solennité, du talent des concurrents, ou de la majestueuse beauté de cette femme.

Bientôt les cris de « Vive Clémence Isaure! vive la noble et savante fondatrice des Jeux floraux! » se mêlent aux acclamations qui saluent les vainqueurs.

Dans cette première des nouvelles séances solennelles du collége du gai savoir, auquel elle donne désormais le nom de Jeux floraux, Clémence ne se borne pas à couronner trois poëtes, elle propose encore et fait adopter les statuts de l'institution. Elle fait mieux, elle dépose entre les mains des magistrats une riche donation qui assure la perpétuité à sa fondation.

Le bruit de cette magnificence royale parcourt bientôt l'Europe entière, et le génie et le talent se donnent annuellement rendez-vous au Capitole.

Digitized by Google

UNE COURONNE AU CIEL.

Le deuil est grand dans la patrie des poëtes; les nombreuses églises sont assiégées par une foule innombrable qui vient réclamer à grands cris la conservation d'une vie précieuse. La ville est triste; plus de ces gais propos échangés d'une croisée à l'autre, plus de ces chants délicieux, le soir, sous les grands arbres du bord de l'eau, plus de ces improvisations poétiques qui arrêtent le passant au coin de la grande place, et lui font oublier l'heure qui passe et le soleil qui dévore. Hélas! hélas! la population la plus poétique et la plus sensible de la poétique langue d'oc pourrait-elle oublier le malheur qui la menace, pourrait-elle se réjouir lorsque son illustration la plus pure, sa bienfaitrice la plus généreuse, lorsque la fille de ses vieux princes va mourir?

Entièrement adonnée à l'amour des lettres et à l'amour de la patrie, Clémence n'a pas voulu connaître d'autre amour terrestre, et elle a renoncé à porter jamais le titre glorieux d'épouse et de mère. Son corps a peu vécu; elle compte à peine cinquante ans, mais son âme de feu a vécu double par le dévouement et le travail incessant de la pensée; l'heure de retourner à Dieu est arrivée; elle va mourir.

Ses derniers moments sont calmes et dignes comme sa vie entière; elle voit arriver la mort, et, loin de chercher à se soustraire à son attente terrible, elle se réjouit d'aller continuer au ciel les chants d'admiration qu'elle a eus sur la terre pour tout ce qui était grand et noble.

Son cœur est déjà avec Dieu, et sa pensée est encore auprès de tout ce qu'elle a aimé ici-bas.

Digitized by Google

A Toulouse, sa ville chérie, la patrie de ses ancêtres et le théâtre de leur gloire, elle donne et lègue tout ce qu'elle possède; aux capitouls, cette fière et pure magistrature qui fit la gloire de tant de siècles, elle confie ses intérêts les plus chers, la continuation de ses bonnes œuvres et l'avenir de sa fondation bien-aimée, ces Jeux floraux qui donnèrent, à elle tant de joie et de noble orgueil, et à la poésie nationale un si puissant auxiliaire et un si grand encouragement.

« Clémence Isaure va mourir! répète-t-on de toutes parts; prions! prions! »

Prières inutiles, les desseins providentiels du Seigneur étaient accomplis : il avait suscité une femme pour conserver pur et vivant en un coin de la France le feu sacré de la poésie; l'œuvre était accomplie, Clémence n'avait plus rien à faire ici-bas.

A ces paroles si pleines d'anxiété douloureuse en succèdent de plus affligeantes encore :

« La reine des Jeux floraux a vécu! »

Et le peuple pleure et gémit, et il n'oublie de se livrer à sa douleur que pour prier avec plus de ferveur que jamais.

« O Dieu puissant! daignez couronner Clémence au ciel, comme elle-même a couronné si souvent sur la terre ceux à qui vous avez inspiré génie et savoir! »

Les capitouls et les habitants de Toulouse érigèrent à Clémence Isaure, vers le milieu du quinzième siècle, une statue de marbre blanc qui fut placée d'abord sur son tombeau, et plus tard dans une salle de l'hôtel de ville. Chaque année, le 3 mai, des roses et des fleurs tombent en pluie parfumée au pied de cette statue au souvenir précieux.

Parmi les hommes célèbres qui ont consacré leur talent à

Digitized by Google

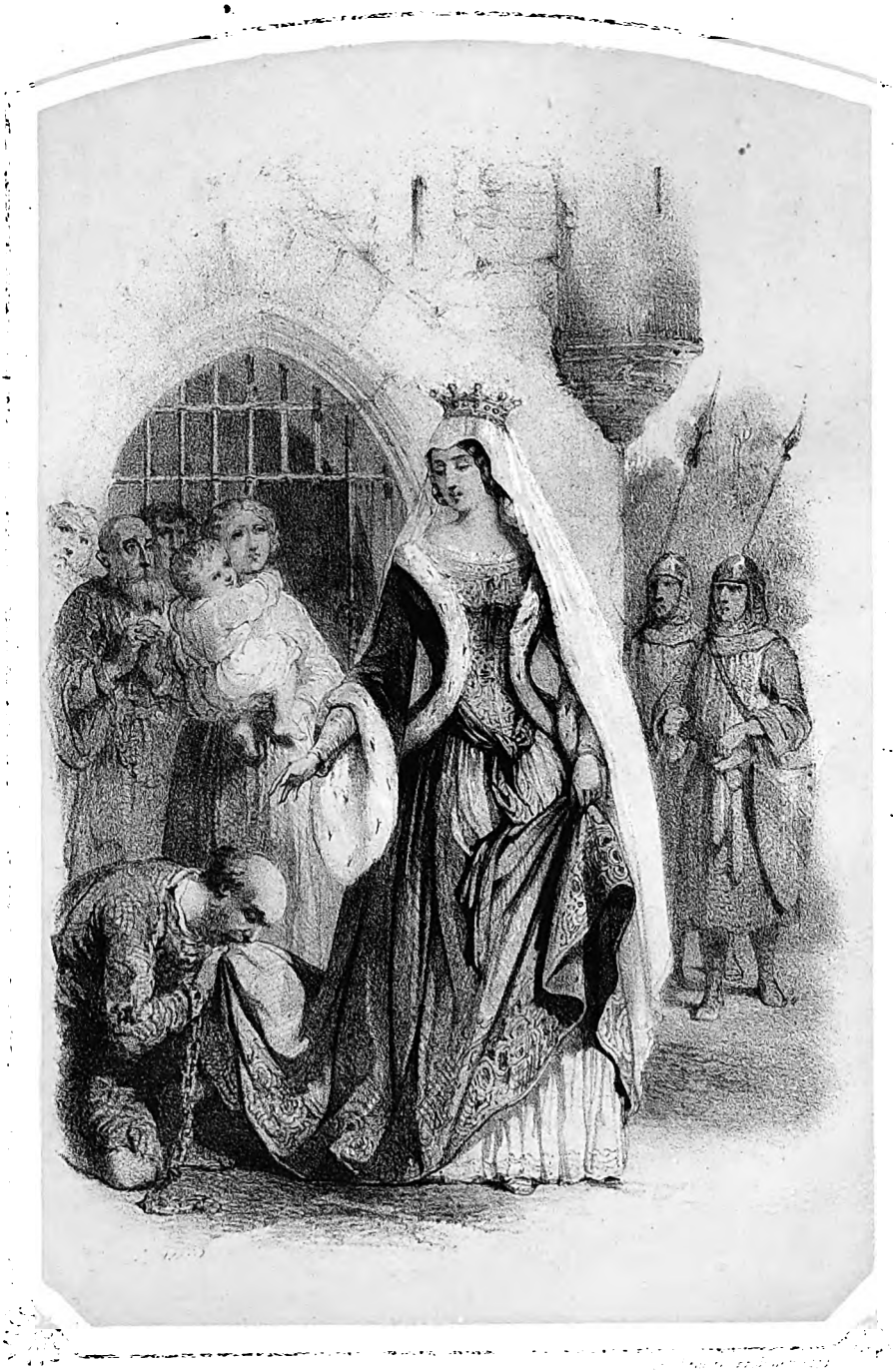
chanter ses vertus et sa beauté, on compte Lefranc de Pompignan.

Les Jeux floraux existent toujours; seulement quelques changements ont été apportés à la distribution des fleurs. Une amarante d'or, fleur au port royal, couronne l'ode, genre éclatant et sublime; le souci d'argent est la récompense de la tendresse craintive, d'une élégie, d'une idylle ou églogue; un morceau d'éloquence obtient une églantine d'argent; un sonnet en l'honneur de la reine du ciel mérite le roi de nos jardins, le lis d'argent; enfin la première fleur offerte par les mainteneurs du gai savoir, la timide violette, récompense la pièce de vers la plus méritante, quel que soit son sujet et son genre, pourvu qu'elle ait au moins soixante vers!

Les temps passent, les mœurs changent; mais, quoi qu'on en dise, la poésie reste. Elle est immuable comme celui qui l'a donnée à la terre, et lorsqu'on ne la trouvera plus ici-bas, c'est que le monde aura fini et qu'elle se sera alors seulement envolée vers le ciel, d'où elle était descendue pour la consolation et la gloire des hommes.

Digitized by Google

Digitized by Google



Jeanne de Flandre.

Digitized by Google

JEANNE DE FLANDRE,

COMTESSE DE MONTFORT.

La comtesse de Montfort fut un grand homme, mais elle le fut par le cœur; il faut voir en elle, avant l'intrépide guerrière, avant l'habile général, l'épouse sublime, la mère héroïque.

I

Les abords, d'ordinaire si bruyants et si joyeux, du château de Guérande sont depuis quelques jours silencieux et tristes.

La comtesse de Montfort, Jeanne de Flandre, a-t-elle donc abandonné sa chère résidence bretonne? est-elle allée visiter le pays de sa jeunesse, la patrie de son enfance? ou est-il advenu malheur à son époux, le noble comte de Montfort?

Non, peut-être bien que le malheur menace à l'horizon: mais Jeanne l'ignore; seulement un indéfinissable pressentiment, qu'elle ne peut ni éloigner ni vaincre, assombrit sa pensée et domine son âme. Elle avait besoin de silence et de solitude, et elle s'est empressée de consacrer à la retraite le temps que son époux doit passer aux états de Rennes.

Les brillants cavaliers de sa maison ont suivi le prince, les damoiselles de Jeanne imitent sa tristesse; il n'est pas jusqu'aux archers et aux hommes d'armes errants sur les rem-

Digitized by Google

parts ou dans les vastes cours qui ne témoignent par leur silence leur respect pour leur *bonne maîtresse*.

Jeanne est dans la salle des chevaliers, elle semble demander à ses ancêtres conseil et force. On voit là deux nobles et vieilles lignées : à droite se déroulent tous les hommes de la maison de Bretagne, grandes figures à l'air franc et martial, types magnifiques de l'antique vaillance armoricaine; à gauche ce sont les princes de la maison de Flandre, noble descendance de nos rois, profils aux traits largement dessinés, à l'expression loyale et guerrière.

Jeanne est seule, son admirable beauté emprunte un charme nouveau à la galerie sévère et imposante qui l'entoure. Sa taille, fière et bien prise, semble faite pour porter l'armure aussi bien que le manteau de velours de comtesse. Ses membres admirables de forme accusent l'habitude, dès longtemps contractée, des exercices du corps. Ses yeux noirs expriment la douceur de la femme, tout en lançant parfois des éclairs étranges; sa lèvre, qui sait cependant sourire avec tant de grâce, indique par la fermeté du trait la puissance du commandement; le développement de son front et l'axe bien dessiné de son sourcil ne permettent pas de douter de l'énergie de sa volonté.

On s'étonne, en détaillant cette physionomie, de trouver dans son ensemble tant de grâces féminines. Comment Jeanne peut-elle allier tant de force à tant de beauté, tant de qualités mâles et guerrières à une si parfaite soumission, à tant de douceur et d'abnégation? C'est que, douée par Dieu de vertus au-dessus de son sexe, elle a su, au milieu même d'une éducation toute guerrière, demeurer femme avant tout, femme par sa beauté comme par son dévouement et son inépuisable bonté; aussi a-t-elle su mériter ce titre, aussi flatteur pour le

Digitized by Google

souverain qui le reçoit que pour le peuple qui le donne, de *bonne comtesse*.

Tout à coup elle abandonne son livre d'heures qu'elle tenait à la main, et elle s'élance vers la croisée en ogive qui donne sur la cour d'honneur.

« C'est lui ! » s'écrie-t-elle. Et, toute tremblante à la pensée que celui qu'elle aime va lui apprendre peut-être de tristes nouvelles, elle s'avance à sa rencontre.

Elle a à peine atteint le milieu de la salle, que déjà le comte de Montfort est dans ses bras. Après avoir échangé un rapide embrassement, Jeanne voit se confirmer ses sinistres appréhensions.

« Par le sang du Christ ! Jeanne, jamais prince ne fut plus injustement spolié que ton époux.

— Mon Dieu ! que vous est-il advenu, monseigneur?

— Mon frère vient de m'enlever mon héritage légitime à la face de toute la France; mais je jure Dieu que, le lendemain de sa mort, j'irai reprendre mon bien sur la pierre de son tombeau, et que l'escarboucle de la couronne de Bretagne ne reluira jamais que sur mon front !... Dis-moi donc si tu te sens au cœur assez de courage pour m'aider à te faire duchesse? »

Jeanne se jeta dans les bras de son époux, et la force de son étreinte fut sa seule réponse.

Alors Jean de Montfort lui raconta comment Jean III, toujours persévérant dans la haine qu'il avait fait rejaillir de sa mère Yolande sur lui, venait de faire reconnaître par les états, comme future souveraine de Bretagne, sa nièce, la jeune Jeanne de Penthièvre, à son détriment à lui qui était le frère consanguin du vieux duc.

« Non, s'écria-t-il en terminant, ce n'est pas sans dessein

Digitized by Google

que la Providence a éloigné du trône par la mort mes frères Guy et Pierre; ce n'est pas sans dessein qu'elle n'a donné de descendance à aucune des trois femmes qu'a épousées Jean. Elle m'a indiqué par là ma destinée, et je n'y faillirai pas. Ma force, c'est mon droit; malheur à qui ose y toucher! Malheur surtout à cet insolent neveu du roi, à ce Charles de Blois qui vient dans notre vieille Bretagne me voler mon héritage en signant un acte de mariage! Malheur, malheur à lui! »

II

Dans ce même palais de Guérande, où nous avons vu tout à l'heure le comte de Montfort prendre la résolution de mourir pour défendre son droit, allons retrouver Jeanne de Flandre. Naguère nous voyions le vieux castel triste et silencieux; maintenant c'est plus que de la tristesse, c'est plus que du silence, ce sont des cris de douleur que nous y entendons.

Jeanne est encore dans cette même salle des chevaliers où nous l'avons trouvée au début de cette histoire. Quelle transformation s'est opérée! une cuirasse couvre ses blanches épaules, un casque à cimier étincelant, à forte visière, retient prisonnières les boucles de son abondante chevelure, un gantelet de fer emprisonne sa main féminine, et son bras détache fièrement de la muraille un étendard blasonné aux armes de Bretagne.

Son œil, qui laisse voir des traces de larmes, n'en a plus à verser; le dévouement maternel et l'amour de son époux lui ont inspiré un sentiment de magnanime fierté qui les a taries à tout jamais.

Digitized by Google

Et cependant quel coup affreux est venu frapper cette femme si douce et si aimante! Jean de Montfort, son époux bien-aimé, a réalisé son belliqueux serment. Reconnu duc de Bretagne à Nantes après la mort de Jean III, il a vu d'abord son entreprise couronnée de succès; puis un jour, pendant que sa femme défendait Rennes, et que lui s'était enfermé dans Nantes, il arriva que, séparé de son ange gardien, de la force et de la sagesse de son conseil, il se défendit mal, fut surpris, fait prisonnier, et transféré à Paris dans la tour du Louvre.

C'est cette nouvelle terrible qu'on vient d'apporter à Jeanne qui a déterminé la résolution extrême qu'elle vient de prendre.

Cependant des fanfares guerrières résonnent au pied de la tour du beffroi. Ce sont les chevaliers et les fidèles serviteurs de Jeanne qui n'attendent plus qu'elle pour s'élancer aux combats et arriver à la victoire ou à la mort; car ils l'ont tous juré, ils ne remettront l'épée dans le fourreau que lorsque Jean, leur bien-aimé duc, sera rendu à la liberté.

Lorsque Jeanne apparaît, un murmure d'admiration et d'amour salue sa venue. On s'étonne de voir cette femme, demeurée par la captivité de son époux sans appui, sans conseil, presque sans amis, le seul soutien d'un enfant de trois ans, de la voir si courageuse et si forte. Alors la femme disparaît à tous les yeux pour faire place à l'héroïne armée de toute sa puissance, de tous ses prestiges.

Après avoir aidé son mari de ses conseils, elle entreprend de le remplacer. Elle a mêlé à son costume de guerre quelque chose qui rappelle le voile de la veuve, et ce mélange, en expliquant sa pensée et sa double mission, parle éloquemment à tous les cœurs.

Digitized by Google

Un palefroi lourdement harnaché et prêt pour la guerre l'attend dans la cour. Après avoir salué affectueusement sa petite troupe, elle s'élance sur son cheval, et, aussi habile à manier son coursier que l'écuyer le plus exercé, elle franchit le pont-levis, emportant dans ses bras son jeune enfant et suivie de ses amis.

Sublime mendiante, elle s'en va de ville en ville, de château en château, présentant à tous son fils, et mettant en leurs mains sa vie, son bonheur et son avenir.

Après avoir ainsi rattaché à sa cause tout ce que la Bretagne comptait d'âmes généreuses et de bras dévoués, Jeanne pense enfin à mettre en sûreté ses trésors et cet autre bien, plus précieux qu'eux encore, son enfant tendrement aimé. A la loyauté de Tanneguy Duchatel elle confie les premiers pour les porter à Brest, dont elle le nomme gouverneur; et à Amaury de Clisson elle remet le jeune prince, avec ordre de le mener en Angleterre et de négocier ses fiançailles avec une des filles d'Édouard.

Quant à elle, elle se retire dans la plus forte et la plus fidèle de ses bonnes villes, où elle trouve amour, enthousiasme, dévouement, en même temps qu'un château facile à garder, des murailles solides et un excellent port sur le Blavet : c'est Hennebond qu'elle choisit pour sa résidence.

III

Au calme silencieux de Guérande ont succédé pour Jeanne et ses amis le bruit, le mouvement, le tumulte d'une ville de guerre assiégée par des ennemis ardents et impétueux. Charles de Blois a déjà donné deux assauts, rendus tous deux inutiles

Digitized by Google

par le courage et la vaillance de Jeanne. Dans les rangs de l'armée assiégeante on reconnaît la bannière des plus vaillants chevaliers de France; dans celle de la comtesse de Montfort sont inscrits des noms à jamais célèbres : les Tresergundy, les Landerneau, les Cadoudal, les Clisson, les Tanneguy Duchâtel, les Spinefort, les seigneurs de Guingamp, et maint autre chevalier de renom.

La bataille est terrible; assiégeants et assiégés rivalisent de bravoure. Les béliers et les lourdes balistes ébranlent les vieux remparts jusqu'à leurs fondements; les fascines menacent de combler entièrement les fossés; les échelles s'accrochent aux murailles comme les branches du lierre parasite au tronc du vieil ormeau. De leur côté, les défenseurs de la ville font pleuvoir sur l'ennemi les pierres et les traits; des femmes, nobles châtelaines et gentes damoiselles, ne dédaignent pas d'arracher de leurs mains délicates les pavés des rues pour alimenter les pierriers; d'autres font bouillir de la poix, de la résine et de l'huile, que des bras plus forts lancent tout enflammées sur la tête des assaillants; et quand la besogne ne va pas assez vite au gré de Jeanne, on enlève les toitures des maisons pour s'en faire des projectiles défenseurs.

La *bonne comtesse* est partout, animant par un regard de ses beaux yeux les courages qui faiblissent, exaltant par un simple sourire ceux qui semblaient déjà à leur apogée. Elle est partout l'objet de l'admiration la plus respectueuse et la plus sincère, mêlant, dans ses actions comme dans ses paroles, la grâce à la force, la finesse à l'audace, l'affabilité à l'héroïsme, se montrant en même temps noble dame et intrépide chevalier.

Tout à coup retentit au loin dans la campagne ce cri de terrible épouvante :

Digitized by Google

« Trahison ! trahison ! »

Au même moment le ciel s'illumine de ces teintes chaudes qui signalent l'action dévorante d'un incendie, une colonne d'épaisse fumée vient abattre son noir panache sur la ville; le feu est au camp de Charles de Blois.

« Trahison ! trahison ! » répètent barons, chevaliers, soldats; et, saisis de surprise et de terreur, tous s'enfuient en désordre, poursuivis par les assiégés, qui jalonnent leur route de morts et de mourants.

Les bons habitants d'Hennebond remercient le ciel de ce salut inespéré; car le nombre des assaillants était tel que l'espoir de résister longtemps à la violence de l'assaut était bien faible et bien vague. Leurs actions de grâces sont d'autant plus ardentes qu'ils voient dans cet incendie une intervention miraculeuse de Notre-Dame d'Auray, qu'ils ont invoquée avec tant d'insistance.

Cependant les plus alertes d'entre les fuyards touchent déjà au camp, et leur épouvante redouble lorsqu'ils voient au milieu du feu, et semblant l'attiser du fer de sa lance, une apparition de femme, les cheveux au vent, l'attitude fière et calme, qui les attend immobile et impassible. Le reflet rougeâtre des flammes, les voiles noirs que le vent agite autour d'elle, son costume de guerrier, tout se réunit pour lui donner un aspect surhumain et étrange. Ils n'osent plus avancer, ils hésitent et sont prêts à se rejeter sous le fer qui les poursuit, plutôt que de marcher vers cette forme surnaturelle et peut-être infernale.

Au milieu de cet effroi général, une voix se fait entendre :

« Jeanne ! c'est Jeanne de Montfort ! » s'écrie-t-elle.

Et ce nom, répété par mille voix, vole jusqu'à Charles de Blois, qui rallie aussitôt les plus nobles et les plus vaillants de

Digitized by Google

ses chevaliers, et s'élance vers son ennemie, qu'il se réjouit de pouvoir enfin atteindre et vaincre !

L'intrépide Jeanne jette autour d'elle un regard investigateur. Six mille hommes la séparent de sa ville fidèle, et elle reste seule avec deux cents guerriers. Affrontera-t-elle cette forêt de lances qu'elle voit briller aux sinistres lueurs des feux qu'elle-même a allumés? Renversera-t-elle ce rempart vivant au péril de sa vie? Oh! cette pensée illumine un instant son front; l'attrait d'un tel péril séduit sa grande âme; déjà elle serre la bride de son cheval et va s'élancer, lorsque son œil s'arrête sur ses compagnons. Seulement alors elle s'aperçoit qu'aucun des cœurs qui l'entourent ne bat à l'instar du sien; elle ne rencontre que des regards abattus et désapprobateurs. Elle pouvait bien jouer sa vie, elle ne saurait exposer celle de dévoués serviteurs.

Les flammes du camp la séparent de Charles et de son armée; elle met à profit cette faible avance, et, tournant bride, elle prend en hâte la route d'Auray, et échappe avec les trois quarts de ses gens à l'ardente poursuite de ses ennemis.

IV

Accablé par la perte de son camp et son inutile poursuite, Charles de Blois n'a pas encore reparu devant les murs d'Hennebond.

La garnison et les habitants, ignorant l'entreprise si téméraire et cependant si bien couronnée de succès de leur *bonne comtesse*, s'alarment de son absence. A-t-elle succombé? est-elle prisonnière? alternative affreuse à laquelle ne peuvent s'arrêter leurs esprits. Vainement ils demandent à cha-

Digitized by Google

que cadavre resté sur les remparts ou au pied des murailles :

« Es-tu celle que nous cherchons? »

Nul visage ne leur montre les traits nobles et beaux de Jeanne. Un mouvement d'indicible joie accueille cette certitude; mais elle fait place bientôt à une sombre tristesse, et chacun se prend à murmurer tout bas :

« Prisonnière ! »

Prisonnière comme son noble époux, prisonnière loin de sa chère Bretagne, dans ce Paris que l'amour et l'orgueil national veulent ignorer toujours; prisonnière, c'est-à-dire vivante encore, mais perdue, perdue à tout jamais pour la vieille Armorique !

Ah ! Notre-Dame d'Auray, et vous saints protecteurs d'Hennebond, aidez-la et protégez-la !

Cinq jours se passent dans ces angoisses cruelles, cinq jours longs comme des siècles, tristes comme des jours de tempête. A la sixième aurore, des fanfares belliqueuses réveillent les habitants d'Hennebond; on se lève en hâte, on vole aux remparts. O joie et bonheur ! c'est Jeanne, ce sont les restes glorieux de ses compagnons, grossis de cent volontaires bretons, qui, au pied des murailles, attendent qu'on leur donne entrée dans la cité.

Encore une fois elle a trompé ses ennemis; elle est dans sa ville fidèle, où l'accueillent la joie la plus expressive, la démonstration de l'amour le plus sincère.

V

Les flots tumultueux de l'Océan viennent en mugissant se briser au pied d'un noble castel, forteresse aux murs cré-

Digitized by Google

nelés, aux étroites meurtrières, à l'aspect imposant et terrible. Le ciel gris de l'Armorique semble s'être rembruni encore, comme pour présager de tristes malheurs à la femme qui veille appuyée à la rampe de fer de la haute tour du beffroi.

Parfois un tressaillement nerveux fait frissonner tout son être, elle penche son corps sur l'espace, et d'un œil avide elle sonde la profondeur de l'horizon. Puis elle se rejette en arrière avec un profond soupir :

« Rien ! mon Dieu, rien encore ! » murmure-t-elle d'une voix étouffée.

Et elle continue sa solitaire veillée, que trouble seul le vol des oiseaux de mer et le cri de l'orfraie ou du hibou, commensaux redoutés de la tourelle voisine.

L'aurore blanchit au loin les flots; les premières heures du jour sont tombées comme un glas funèbre sur le cœur de la mystérieuse vigie. Tout espoir serait-il donc perdu?

Cependant au pied de la tour, du côté de la ville, gronde la tempête, menace l'orage. Soldats et peuple, influencés par un traître, refusent de résister plus longtemps. Environnés d'une redoutable ceinture de machines de guerre, les murs attaqués jusqu'à leur fondement tremblent et vacillent comme un homme que la fièvre dévore; le sol est devenu mouvant, il va céder sous les pieds qui le foulent (et on le sait) Luis d'Espagne, lieutenant de Charles de Blois, sera sans merci ni pitié. Le peuple donc veut une capitulation qu'on lui a montrée comme un sûr moyen d'amnistie, et il réclame à grands cris les clefs de la ville pour les remettre aux envoyés de Luis, qui les attendent aux portes.

Douze notables, délégués par la bourgeoisie tout entière, demandent à parler à leur bonne comtesse. Jeanne ne veut

Digitized by Google

pas quitter son poste d'observation tant qu'une lueur d'espérance peut lui demeurer; c'est sur la plate-forme qu'elle les recevra. Ils viennent lui représenter que les trois jours de délai qu'elle a demandés pour se décider à une dure mais impérieuse nécessité sont écoulés, et la supplier de céder au désir de tout son peuple.

« C'est vous faire violence pour vous sauver, noble dame, disent-ils en terminant. L'amour, la prudence nous l'ordonnent. Refuser plus longtemps à don Luis les clefs d'Hennebond, c'est le forcer à venir les prendre lui-même, et alors c'est vouloir l'incendie, le pillage et la mort pour nous, et pour vous la captivité, plus terrible mille fois que la mort; au lieu qu'en cédant aujourd'hui, nous avons tous la vie sauve et vous assurerez votre liberté.

— Détrompez-vous, mes amis! Qu'il y entre par force ou par ruse, don Luis n'est pas homme à pardonner, ni à vous ni à moi, notre longue résistance.

— Il l'a juré, madame, sur son honneur de gentilhomme.

— Puissiez-vous ne savoir jamais ce que vaut l'honneur de gentilhomme de don Luis! »

Et Jeanne passe de la prière à la menace; elle ordonne, elle supplie, elle éclate en apostrophes sublimes, elle laisse échapper des sanglots et des pleurs : tout est inutile; leur fidélité même est pour les notables un motif de plus de persister dans leur ferme résolution.

Accablée par la douleur, Jeanne se retourne une dernière fois vers la mer; son œil désespéré hésite à embrasser l'horizon, lorsque tout à coup elle pousse un grand cri de joie. Une de ses mains s'étend dans l'espace, l'autre se replie sur son cœur, et ses genoux fléchissant sous elle, elle tombe inclinée dans une muette adoration : pieux et énergique re-

Digitized by Google

mercîment adressé au souverain maître de toute destinée humaine.

« Voilà, voilà, s'écrie-t-elle, le secours si longtemps imploré! Mes amis, nous sommes sauvés!... Aux remparts!... aux remparts! »

Et les notables peuvent voir, se dégageant du manteau brumeux de l'horizon, une voile, puis une seconde, puis une foule d'autres qu'une brise favorable pousse rapidement vers Hennebond. Cette flotte ramène le vaillant Amaury de Clisson, et avec lui le chevalier Mauny et six mille archers envoyés par Édouard d'Angleterre au secours de Jeanne de Montfort, duchesse de Bretagne et sa fidèle alliée.

Des préparatifs de fête s'exécutent à la hâte, on tapisse de fleurs et de feuillage les abords et les salles du château. Jeanne se fait amener son beau palefroi, et elle-même, suivie de ses fidèles sujets, s'avance jusqu'aux portes à la rencontre de ses défenseurs; les traîtres, chefs influents, ou clercs à habile langage, seuls ne figurent pas dans le cortége; ils sont allés au camp ennemi chercher asile et protection contre de justes vengeances.

Au retour, un banquet magnifique réunit autour de la comtesse de Montfort une foule brillante de nobles convives, chevaliers bretons et seigneurs ou barons anglais. Les coupes circulent gaiement, l'heure est arrivée de porter de nombreux toasts.

Jeanne se lève la première:

« Pour mon fils! s'écrie-t-elle d'une voix vibrante.

— Et nous, ajoute Gauthier de Mauny en s'approchant d'une fenêtre ouverte et en montrant les formidables balistes qui continuent de manœuvrer silencieuses et terribles, et nous, commençons par abattre ces grands engins dont on crut nous effrayer! Qui veut me suivre?

Digitized by Google

— Moi! moi! » répondent tous les chevaliers.

Les hanaps sont abandonnés à moitié vides sur la table encore couverte de mets ; les casques et les lances sont arrachés aux mains étonnées des gentils pages leurs gardiens; la foule se précipite aux murailles, précédée de Jeanne, armée de toutes pièces, et de Gauthier de Mauny, au cri glorieux et bien connu de : *Bretagne! Bretagne à la bonne comtesse!*

Une heure après, les machines de guerre étaient détruites, le comte de Blois chassé et battu; et Jeanne, dont le bon droit et la fière beauté avaient inspiré ces merveilles, de retour dans son castel, invitait ses hôtes à continuer le festin interrompu.

Hennebond était sauvé, et les habitants, dans l'effusion de leur joie, ne se lassaient pas d'exalter bien haut la prudence et la bravoure de leur vaillante dame.

VI

Dans une splendide salle où le léopard d'Angleterre dispute la place aux armes de Bretagne, un bel enfant à la chevelure d'ange, aux yeux bleus à demi clos, sommeille doucement.

Des vases remplis de fleurs rares témoignent, par leur contraste avec le givre qui ternit les vitres et la neige qui blanchit la terre, des soins délicats et empressés dont cet enfant est l'objet. Un feu flamboyant petille dans l'âtre, des oiseaux gazouillent dans une volière, et des jouets sont épars sur les riches tapis. Près du berceau, une panoplie faite à la taille de l'enfant s'appuie à la muraille. Rien n'y manque, ni pierre

Digitized by Google

précieuse à la poignée de l'épée, ni fine cotte de mailles, ni cuirasse damasquinée, ni couronne de duc surmontant le cimier du casque. C'est que cet enfant, exilé avant l'âge même où l'on pense, est de grande et noble lignée. Il compte parmi ses ancêtres nombre de rois et de reines du puissant royaume de France, et cependant nous le trouvons dans une salle du palais de Westminster, ne comptant que sur l'hospitalité et la protection anglaise, et n'ayant au monde d'autre protection. Étrange destinée que celle de cet enfant, Français par le sang, les droits et le nom, et dont la défense devait cependant ouvrir la France à des ennemis, et commencer pour elle ce grand drame qui devait compter tant d'incidents terribles, et ne se dénouer que par la main de Dieu et avec l'épée de la Pucelle d'Orléans!

Les tentures de velours s'écartent mystérieusement, et sur le seuil apparaît une femme émue et attentive.

« Ma mère! murmura l'enfant dans son sommeil, ma mère!

— Me voici, mon fils, mon cher enfant! » s'écrie l'étrangère. Et Jean de Bretagne est pressé avec effusion et tendresse entre les bras de sa mère.

Depuis la captivité de son époux, Jeanne n'a jamais joui d'un bonheur aussi doux. Ses ennemis, sinon vaincus, du moins humiliés et maintes fois défaits par elle, ses armes toujours couronnées de succès, son fils beau déjà d'intelligence et de jeune dévouement, que de délassements pour les peines du passé, que de forces recueillies pour la lutte à venir!

Un jour, l'hiver touchait à sa fin; la noble mère frémissait déjà en songeant que le moment approchait où les devoirs maternels la forceraient à revoir l'Armorique, laissant sur le

Digitized by Google

sol étranger son fils chéri. Doucement mélancolique, elle s'abandonnait aux attraits d'une conversation intime et affectueuse. Ses pieds étaient posés sur les longs chenets de fer, sa tête se renversait en arrière sur le dossier de son fauteuil armorié, et, tout en causant, son œil suivait machinalement les capricieuses étincelles du foyer et les dessins bizarres formés par les flammes brillantes.

En face d'elle, un homme jeune encore, à la physionomie mâle et ouverte, occupait un second fauteuil, et semblait concentrer toute son attention sur l'objet de la conversation. Cet homme c'était Édouard, roi d'Angleterre.

« Ainsi donc, sire, Dieu me protége assez pour que je puisse compter sur toute votre assistance?

— Mes trésors, mon bras, mes sujets, tout est vôtre, madame; et vive Dieu! aussi vrai qu'il est du devoir de tout bon chevalier de défendre le droit de la veuve opprimée, je le jure par le sang du Christ, je n'aurai trêve ni repos avant que vous soyez en paix et bonheur dans votre duché de Bretagne.

— Vous êtes aussi magnanime chevalier que noble prince et grand roi. Sire, avec l'aide de Dieu et votre concours, bientôt, je l'espère, l'épée des Montfort sera victorieuse.

— Je viens d'ordonner à mon chancelier de commander qu'on tienne à votre disposition une flotte de quarante-six voiles, que nous chargerons d'autant de soldats qu'elle en pourra porter. Quant aux chefs, madame, tous les meilleurs guerriers de mon royaume aspirent à cet honneur. »

Pendant cette conversation, Jean jouait autour de sa mère. Depuis quelques instants il s'était retiré dans un angle obscur; lorsqu'il en sortit, il avait revêtu sa panoplie et portait son épée fière et haute. La visière de son casque était baissée.

Digitized by Google

Édouard et Jeanne sourirent en le voyant avancer, et le front de la mère se couvrit d'une orgueilleuse rougeur.

« Où donc voulez-vous aller, mon fils, en si brillant équipage?

— Où je veux aller, ma mère? mais tout droit en France, à la tour du Louvre, délivrer mon noble père.

— Cher bien-aimé enfant!

— Je ne suis pas si enfant que vous croyez, ma mère. Voyez comme je sais manier mon épée! » Et le petit prince déployait tout son jeune talent en escrime. « Pensez-vous que, pour être plus courte et plus mince que les autres, cette lame ne saurait trouver le cœur d'un traître? Ah! ma mère, une femme qui a eu assez de courage pour se battre pour son fils peut-elle croire qu'un enfant ne saurait pas se battre pour le bonheur de sa mère et la liberté de son père? »

La comtesse de Montfort s'était levée, elle avait appuyé ses mains sur les épaules de son fils et le contemplait avec une suprême fierté.

« Souvenez-vous de mes paroles, mon fils. Le jour n'est pas loin où vous serez duc de Bretagne, Jean IV; moi, votre mère, je vous salue la première! »

VII

Un nouveau malheur, le plus grand de tous ceux qui peuvent frapper une femme, est venu donner un nouveau relief aux mâles vertus de Jeanne.

Après cinq ans d'une dure captivité, le comte de Montfort s'est échappé de sa prison et est accouru dans les bras de sa glorieuse épouse. La joie de Jeanne, à la vue de son mari, se

Digitized by Google

change en épouvante lorsqu'elle lit dans l'altération de son visage les ravages de la souffrance et des chagrins. Elle comprend que l'isolement et le veuvage ne sont pas loin.

Fatale mais juste prévision! Jean rend le dernier soupir sur cette poitrine de femme capable de tous les dévouements, forte contre toutes les épreuves.

Alors un de ces spectacles qui font époque dans les annales du monde tient en admiration et en suspens toute la vieille Europe. Charles de Blois ayant été fait prisonnier à la Roche-Derrière, on voit deux femmes porter tout le poids d'une guerre et d'une lutte terrible. D'une part, Jeanne combat comme un héros pour donner une couronne à son fils; de l'autre, Jeanne de Penthièvre fait des prodiges de valeur pour la conserver à son époux. Ces deux femmes, jeunes encore, d'une beauté et d'une intrépidité semblables, sont de nobles adversaires, et portent dignement les titres sacrés de mère et d'épouse. Autour d'elles se groupe toute la brillante chevalerie de leur siècle.

Avec Jeanne de Penthièvre, c'est Philippe de Valois, c'est Jean II, le bon chevalier, c'est Duguesclin, c'est Beaumanoir, c'est Tinteniac, et tous les chevaliers et barons de France.

Avec Jeanne de Flandre, c'est Édouard d'Angleterre, ce sont les Chandos, les Mauny et les Bemboroug; mais tous ces noms, toutes ces gloires sont absorbés par deux noms de femmes; la postérité ne voit que deux rivales, dont l'une veut conserver intacte sa propre gloire, que l'autre prétend effacer.

Toutes deux, terribles combattants dans la mêlée, sont au foyer domestique douces, bonnes, aimantes; toutes deux méritent l'admiration du monde, et si Jeanne de Penthièvre s'efface devant la *bonne comtesse,* c'est que, brillant météore, son rôle ne dura qu'un instant et se termina par une défaite.

Digitized by Google

Après avoir vaillamment combattu sur terre et sur mer, après avoir été aussi ferme sur l'éperon de sa galère au jour de l'abordage que sur les remparts au moment de l'assaut, Jeanne était allée prendre quelque repos en son château d'Hennebond.

On lui annonce que les deux armées viennent de se rencontrer à Auray (1); aussitôt elle saisit son armure, elle attache à la hâte la visière de son casque, elle s'élance vers ce champ de bataille où une voix secrète lui dit qu'elle va trouver un terme à une lutte de vingt longues années.

De loin elle entend le bruit du combat, elle voit s'élever à l'horizon une noire colonne, où son œil exercé distingue la poussière soulevée par les combattants et la chaude vapeur du sang humain qui inonde la terre. Elle se presse, et, malgré tant d'efforts, elle arrive trop tard.

Déjà Charles de Blois est tombé sur le champ de bataille, Jeanne de Penthièvre est absente; les chevaliers français reconnaissent enfin que la main divine se déclare pour les Montfort, et, se soumettant au jugement de Dieu, ils se sont retirés sans combattre davantage.

Le cri bien connu : *Bretagne! Bretagne à notre bonne comtesse!* est répété par tous les échos armoricains.

Sur le lieu même du combat, Jeanne fait proclamer duc de Bretagne son fils Jean IV, et, le cœur tout gonflé de joie maternelle et de noble orgueil :

« Je le savais bien, s'écrie-t-elle, qu'il serait duc! Oh! soyez bénie, Notre-Dame d'Auray! »

(1) Auray est à cinq lieues et demie d'Hennebond.

Digitized by Google

VIII

Ici s'arrête l'histoire de Jeanne de Flandre. Nos chroniqueurs, qui se sont beaucoup étendus sur sa vie de vaillante dame, se sont tus sur les dernières années de son existence, pensant que les vertus de la femme dans son intérieur n'ont pas besoin d'historien.

Et, en effet, toute femme n'a qu'à lire dans son propre cœur, elle y trouvera ce que dut être notre héroïne à la cour de son fils; tous les hommes n'ont qu'à se souvenir de leur mère pour trouver le portrait de Jeanne.

Ce silence n'est pas de l'oubli, nous ne pouvons le croire; un astre aussi radieux et aussi pur ne peut être oublié de ses contemporains. C'est plutôt un muet hommage rendu à sa mémoire. Les poétiques conteurs de son époque ont voulu nous faire comprendre la grande hâte qu'avait Jeanne de quitter un rôle au-dessus de son sexe, qui l'honorait et l'illustrait, mais qui pesait à sa douce nature de femme. Il lui tardait de n'être plus qu'une tendre et pieuse mère, de s'adonner aux regrets du veuvage, aux calmes occupations de sa vie intérieure, et de cacher au monde cette vie à laquelle le bruit et l'éclat, en lui donnant beaucoup de gloire, n'avaient laissé aucune place au bonheur.

Digitized by Google

Digitized by Google

Christine de Pisan.

Digitized by Google

CHRISTINE DE PISAN.

I

La nuit arrive par degrés, nuit triste et brumeuse comme toute nuit d'hiver.

A une petite croisée, arrondie comme l'œil d'un géant, et percée à la cime d'une tourelle que le caprice de l'architecte a adossée à l'extrémité orientale du palais du Louvre, une lumière apparaît soudain, et resplendit dans l'obscurité naissante comme une brillante escarboucle.

Cette lueur vive et joyeuse a quelque chose qui réjouit l'œil, qui fait du bien au cœur, et semble dénoter un grand contentement dans le lieu d'où elle part. En effet, si nous y pénétrons, nous y trouverons un homme à l'air heureux et empressé.

Cet homme est seul dans un petit réduit à l'aspect mystérieux. Des tentures de cuir de Cordoue en revêtent les murs; de précieux tapis de Turquie amortissent le bruit des pas; une lampe d'argent de forme étrange se balance au plafond, jetant autour d'elle des flots de lumière que décuplent les plaques d'argent taillées à facettes qui garnissent le plafond. Des armes précieuses empruntées à tous les pays du monde sont accrochées aux murailles, et au milieu de ce luxe gît pêle-mêle, sans ordre et sans méthode, un assemblage confus

Digitized by Google

de vieux parchemins, de livres poudreux, de creusets, de cornues, de fioles pleines ou vides, enfin de baguettes de toutes formes et de toutes dimensions. Un immense registre, très-précieux livre d'horoscopes, est posé tout ouvert sur un pupitre formé par les ailes déployées d'un monstre horrible, fantastique sculpture due au ciseau d'un habile artiste italien.

Au premier coup d'œil on reconnaît le cabinet d'un astrologue. Le nom de l'habitant de celui-ci est Thomas Pisan, que le Salomon de la France, le grand roi à la mémoire vénérée, Charles le Sage, a fait venir de Bologne, et qu'il vient d'attacher définitivement à sa personne et de fixer en France.

Thomas Pisan a le port noble, la figure expressive et fortement accentuée; sa taille est bien prise, son regard subtil et pénétrant. Sa barbe taillée en pointe, sa robe orientale, sa ceinture de pourpre et son bonnet en cône, lui donnent un aspect presque surnaturel.

Au moment où nous le trouvons, il est impatient et agité. A chaque bruit qui arrive à son oreille, il se penche en dehors de sa petite fenêtre, comme si son regard pouvait sonder la profondeur des ténèbres. A chaque instant il soulève la portière du cabinet, et écoute attentivement si le bruit qu'il attend ne se fait point encore entendre. Puis il vient ranimer le foyer qui brûle au milieu de la pièce dans un précieux *brasero* espagnol. Le frôlement même de sa robe le fait tressaillir.

Enfin la portière est soulevée, et l'on voit apparaître un nain difforme et d'aspect repoussant, qui, agitant de sa main droite une torche allumée, guide et conduit une femme et un enfant.

Digitized by Google

« Jeanne! Christine! s'écrie l'astrologue d'une voix tremblante d'émotion.

— Thomas! Mon père! » répondent les deux femmes, et tous trois confondus dans une énergique étreinte semblent ne plus former qu'un seul être.

Jeanne est l'épouse de Thomas, et Christine, jeune et charmante enfant de cinq ans, est leur fille bien-aimée.

Empruntant à l'Italie, sa belle patrie, un développement précoce, Christine, encore si enfant, est déjà douée d'une intelligence supérieure; on lit une maturité hâtive dans son regard profond et voilé, et l'on peut prévoir par avance toutes les vertus qui doivent briller dans sa vie de femme.

L'heureux père ne peut se lasser de la contempler et de l'admirer :

« Comme elle a grandi! comme elle devient belle! »

L'enfant s'est laissée tomber sur les moelleux tapis, et, assise à la turque, avec ses habits lombards, splendides et éclatants, elle rappelle ces fleurs brillantes que cultive l'Orient.

« C'est donc ici, père, que nous allons demeurer désormais?

— Oui, enfant, ici, près du ciel et des astres, pour mieux leur arracher leurs secrets. La munificence du roi m'a donné d'autres appartements, mais c'est ici surtout que j'aime à vivre; c'est ici que j'ai voulu te revoir pour la première fois, afin que ce cabinet, sanctuaire de ma gloire, soit en même temps celui de mes plaisirs les plus doux, de mes souvenirs les plus chers.

— Mon père, interrompit Christine avec une curiosité enfantine, le roi est-il bien beau? porte-t-il une couronne d'or et un mantel brodé de perles?... Pourrai-je, penchée à cette

Digitized by Google

croisée, le voir passer comme je voyais à Venise les beaux cavaliers et les élégants seigneurs?

— Demain, Christine, demain tu le verras. »

Le lendemain, dès le matin, Thomas pressait et surveillait lui-même la toilette de sa femme et de sa fille. Tous leurs vêtements furent déployés, tous furent essayés; aucun ne satisfaisait assez l'orgueil paternel. Pas de voiles assez clairs à son gré, pas de joyaux assez splendides.

Pourquoi donc cet homme, de mœurs si simples, et si exclusivement occupé d'ordinaire de ses profondes études, ajoute-t-il aujourd'hui une si haute importance à ce détail de vanité toute féminine? C'est que va luire pour sa famille une heure solennelle et décisive. Le roi Charles a permis à son astrologue de lui présenter sa femme et sa fille, et dans l'accueil qu'il leur fera est tout l'avenir de cette dernière. Et cet avenir, son ambition de père le veut si grand et si noble!

La journée tout entière s'est écoulée; nous retrouvons le soir Thomas, Jeanne et Christine dans ce cabinet que nous connaissons déjà. Tous trois sont ivres de joie, de bonheur et d'espérance. Le roi a été si gracieux, si bienveillant! il a eu pour la charmante enfant tant de douces paroles, d'affectueuses caresses! N'a-t-il pas daigné promettre, à cet enfant d'un simple docteur, une éducation de noble damoiselle, sous ses yeux, à sa cour, faveur insigne que brigueraient à l'envi les plus puissants vassaux?

Christine de Pisan sera donc un jour une grande dame, grande par ses vertus, par sa beauté, par son talent et par son crédit. Ah! les horoscopes du savant astrologue n'eussent osé lui prédire tant de bonheur, tant de gloire. Cependant il soupire :

« Pourquoi, murmure son âme inquiète, pourquoi n'est-ce point un fils que m'a donné le ciel! »

Digitized by Google

II

Bien des jours heureux et insouciants se sont ajoutés aux cinq ans de Christine. L'enfant a grandi, et ses heureuses dispositions se sont transformées en brillante réalité.

A quatorze ans Christine est déjà une femme accomplie. Elle possède les auteurs anciens, parle latin comme un clerc, écrit gracieusement le français, et fait des vers.

Il n'est pas à la cour du roi Charles un seigneur de quelque renom, un chevalier célèbre par sa vaillance, qui ne brigue l'honneur de nommer son épouse la jeune et belle protégée du monarque. Mais Thomas, sage et prudent, n'hésite pas à choisir entre tous celui qui lui offre en garantie, pour le bonheur de sa fille, *plus de vertus que de richesses*.

Étienne du Castel appartenait à une vieille et noble famille de Picardie; ses mœurs pures, son mérite distingué l'avaient fait remarquer entre les jeunes écoliers de son époque, et lui avaient valu les fonctions de notaire et secrétaire du roi.

Les jeunes époux, bercés par le bonheur du moment, par l'espérance de l'avenir, souriaient doucement à la vie lorsque Charles mourut...

Le crédit de Thomas de Pisan s'évanouit avec celui qui l'avait appelé; fortune, honneurs, tout lui fut enlevé. Il lui fallut quitter ce *retraict* de la tour du Louvre, si précieux à ses souvenirs de savant, à ses habitudes de vieillard; privé des deux cents livres de revenu que lui produisait par mois sa charge d'astrologue du roi, il fut forcé de restreindre ses dépenses, de diminuer sa maison. Le chagrin entra profondément dans le cœur du savant Italien. Lui, qui avait rendu

Digitized by Google

dans sa vie tant d'oracles, ne sut écarter les malheurs de tout genre qui se réunirent pour l'accabler; pauvreté, vieillesse, infirmités, tombèrent à la fois sur lui, et il n'y put résister longtemps; il mourut entre les bras de Christine et d'Étienne du Castel, comme il avait vécu, en bon catholique, laissant à sa famille, pour toutes ressources, de grands trésors de sagesse.

Les produits de la double charge d'Étienne étaient loin de pouvoir satisfaire à toutes les dépenses de la famille; Christine le comprit, et, loin de se laisser abattre par le découragement, elle se montra grande et forte contre l'infortune en même temps que contre la douleur.

Elle saisit sa plume, et, laissant parler son intelligence et son cœur, elle écrit pour le public, pour la France, comme naguère elle écrivait pour son père, pour son époux; et, de même que sa famille, la France applaudit à son double talent d'écrivain et d'historien.

L'avenir s'était encore une fois éclairci, le cœur de Christine s'épanouissait à ce soleil brillant du bonheur, lorsqu'une nouvelle catastrophe, plus terrible que toutes celles qui avaient précédé, vint briser à tout jamais *sa pauvre âme endolorie*. La mort s'abattit une troisième fois sur un des objets de sa tendresse : Étienne du Castel succomba à la peste, laissant après lui trois enfants en bas âge.

Christine courba la tête sous ce nouveau coup dont la frappait la Providence; elle pleura et pria, et ses pleurs soulagèrent sa peine, tandis que sa prière lui rendait courage et résignation. Elle trouva dans le souvenir de son père et de son époux, dans son amour pour ses enfants, la force de lutter contre le malheur.

Elle comprit que le savoir pouvait lui tenir lieu de fortune à elle et à ses enfants. Alors elle fait un retour vers le passé,

Digitized by Google

elle examine l'état de son intelligence, et elle s'aperçoit avec douleur qu'elle sait mal ce qu'elle croyait savoir, qu'elle a légèrement étudié, mal saisi les faits. Cette découverte, loin d'abattre son courage, lui inspire une noble et grande résolution.

Elle abandonne le monde, s'éloigne du bruit et des ingrats qui dédaignent sa pauvreté après avoir encensé son opulence, et va s'ensevelir dans une profonde retraite. Là, entourée de ses trois enfants et de sa vieille mère, elle travaille avec ardeur; ni peines ni fatigues ne lui coûtent. Les longues veilles de l'hiver sont employées à compulser les auteurs les moins connus, les riches poëtes de l'antiquité; elle les feuillette sans relâche, se pénètre des beautés de leurs œuvres, peuple sa mémoire des hauts faits qu'ils ont enregistrés; puis lorsque sa conscience lui dit qu'elle a réuni tous les trésors de science que peut amasser une intelligence humaine, alors elle se met à l'œuvre, et produit plusieurs ouvrages aussi remarquables par le fond sérieux que par la forme naïve et gracieuse.

La France comptait tout à l'heure en Christine un littérateur distingué; elle est maintenant mieux que cela, un de ses plus célèbres chroniqueurs.

Christine a droit d'être fière de ses succès. Ces nombreux volumes écrits à la pâle lueur de sa lampe, devant son foyer mal entretenu, ont été lus, admirés, et lui ont donné de la gloire, beaucoup de gloire; mais, en revanche, que d'épines cachées dans cette laborieuse carrière! que de souffrances et d'humiliations! Fière, et se souvenant de son passé, la veuve d'Étienne du Castel veut cacher à tous sa position; elle dissimule, sous un reste de luxe apparent, la misère de son intérieur; elle sourit lorsque l'inquiétude torture son âme; car elle le sait : « La pauvreté vaut mieux que la stérile pitié qu'elle

Digitized by Google

inspire. » Ses malheurs lui ont appris aussi qu'il faut « des soins et de la parure pour approcher des riches et des heureux, et que la misère et la faim doivent cacher leur nudité avant de tendre la main pour implorer un secours.

III

Assise à son lourd bureau de chêne, Christine, entourée de livres et de manuscrits, travaille avec ardeur à son livre le plus précieux, à son œuvre la plus aimée, à son *Chemin de longue Estude*. Absorbée dans ses pensées, elle n'entend point ouvrir la porte de son cabinet, elle ne voit point arriver jusqu'à elle de nobles visiteurs. Ce n'est que lorsqu'une voix respectueuse la salue en lui souhaitant joie et bonheur, qu'elle soulève son front pâli par les veilles, plissé par les préoccupations de l'étude. Elle reconnaît avec étonnement, dans son pauvre et modeste logis, deux des plus nobles seigneurs de la cour du duc Philippe le Hardi, messire Jean de Châlon et Toppin de Chantemerle.

Ils venaient au nom du duc, leur maître, la remercier de l'hommage qu'elle lui avait fait du livre de *Mutation de fortune*, et, en lui témoignant le plaisir et l'admiration que lui avait causé sa lecture, lui demander s'il lui agréerait de se rendre en son palais, où il veut lui marquer le sujet d'un nouveau livre.

Christine maîtrise le mouvement de son cœur et demeure calme; mais la joie déborde de son œil noir en jets de flamme, et fait trembler ses lèvres. Elle accepte sans hésitation les offres du prince français, elle qui a refusé, sans hésitation

Digitized by Google

aussi, la protection du comte de Salisbury, de Henri de Lancastre et du duc de Milan : c'est qu'elle a gardé pieuse souvenance des bienfaits qui ont entouré son enfance, c'est que, Italienne par le sang, elle est avant tout Française par l'éducation et le cœur.

Elle donne quelques soins rapides à sa toilette, et suit sans retard les deux chevaliers, qui la conduisent dans le palais du Louvre, où elle aussi autrefois avait une demeure et recueillait tant de joyeux plaisirs. Un soupir soulève sa poitrine, non qu'elle regrette les joies du passé, mais parce que partout elle lit ces trois noms précieux et en même temps douloureux à son souvenir : *Charles! Thomas! Étienne!*

Le duc Philippe s'était retiré à l'écart au fond de ses jardins, où il s'entretenait seul avec son fils Jean de Rethel. Christine est amenée en sa présence, et l'affabilité et la grâce de l'accueil lui rappellent sa première réception par le roi Charles, et font monter des larmes à sa paupière.

Philippe l'entretient longtemps. Il lui trace le plan d'un ouvrage dont mieux que personne elle peut se charger; et cet ouvrage, né dans la pensée du puissant duc de Bourgogne et exécuté par le cœur plutôt que par la plume de Christine, est un des plus grands et des plus curieux monuments de notre histoire. C'est la vie du monarque qui fut le Salomon de la France.

Dès le même jour, Christine se mettait à l'œuvre. Infatigable dans ses recherches, elle compulse tous les mémoires, tous les actes de ce règne à jamais célèbre; elle demande compte à son souvenir de ses impressions d'enfance, elle questionne ceux qui, de près ou de loin, ont appartenu à la cour : ni longues veilles, ni visites pénibles, ni déplacements lointains, rien ne lui coûte quand il s'agit de recueillir

Digitized by Google

un fait, de constater une circonstance de la vie de son royal héros.

Historien fidèle, elle n'ajoute rien à la vérité; mais cette vérité, elle a le talent de la faire resplendir brillante et pure; en un mot, elle est digne en tout point de la noble tâche qu'elle a acceptée.

Elle retrace avec amour les scènes d'intérieur de la demeure royale; elle nous montre Charles V, ce roi *qui dans sa jeunesse l'avait nourrie de son pain*, se livrant à toute l'ardeur de son zèle infatigable, traçant dans le silence de son cabinet ces admirables plans de campagne qui devaient, exécutés par la fidèle lance du *bon connétable*, chasser l'Anglais de la France et le repousser par delà les mers.

C'est à elle de connaître tout ce qui était contenu de force et de sagesse dans ce faible corps qu'avait rendu si débile le poison de Charles le Mauvais; c'est elle qui nous a initiés à tous les secrets de cette vie si étonnante par la régularité de conduite, par la sévérité de mœurs, la fermeté et en même temps l'affable bonté du cœur.

On est émerveillé de ces descriptions de fêtes royales, qui semblent transporter l'imagination dans une sphère étrangère à notre monde. Le luxe des vêtements, les largesses des grands, la pompe du cérémonial, la magnificence des dons royaux et la naïve grandeur du langage, nous peignent en traits énergiques et vrais ces vaillantes mœurs chevaleresques que notre civilisation, quoi qu'on en dise, enviera toujours au moyen âge.

Ce travail immense ne dure qu'un an, et cependant Philippe le Hardi n'eut pas l'indicible jouissance de voir achever ce monument impérissable élevé par ses soins à la mémoire de son frère; il mourut au moment où Christine, lui ayant

Digitized by Google

soumis la première partie de son ouvrage, allait en commencer la seconde.

Encore une fois la mort venait lui ravir de justes espérances; mais ce qui eût augmenté le désespoir et les souffrances d'une femme vulgaire, son isolement, adoucit à Christine les rigueurs de cette nouvelle épreuve. Si le besoin frappait souvent à la porte de sa demeure, seule elle en souffrait, car sa fille, touchée par la voix de Dieu, avait pris le voile dans un couvent, ses deux fils étaient allés demander une existence à l'Italie, et sa mère avait rejoint au ciel Thomas Pisan et Étienne du Castel. « Son cœur s'épanouissait de joie, dit-elle, quand elle songeait que le jour ne saurait tarder bien longtemps où elle aussi irait les retrouver. »

IV

Après les jours si bien remplis pour la France de gloire et de bonheur du règne de Charles V, éclatèrent des orages terribles qui firent trembler et pleurer la nation tout entière.

Christine vit l'Anglais gouverner en maître dans cette ville, dans ce palais tout plein encore pour elle de l'immortel souvenir de son royal protecteur; elle vit les crimes et les excès de cette reine dont la plume se refuse à tracer le nom; elle vit la folie du roi, les souffrances et la misère du peuple, et devant tant de catastrophes et de malheurs elle n'osa plus chanter; elle brisa son luth, rejeta loin d'elle sa plume, et se réfugia dans la prière.

Il semble qu'elle n'appartient plus au monde que pour appeler sur la France les bénédictions de Dieu et la protection

Digitized by Google

de Marie, de cette mère de toutes les douleurs, qu'aiment tant à implorer les âmes affligées. Les longues nuits la voyaient, agenouillée sur les froides dales du monastère qu'elle avait choisi, prier pour sa patrie d'adoption; et Dieu exauça cette voix suppliante : Jeanne d'Arc parut!

La France était sauvée; Christine ressaisit sa lyre pour saluer cette divine apparition, et faire entendre des chants d'allégresse et de délivrance. Puis elle se tut; c'était le chant du cygne.

Digitized by Google

JEANNE D'ARC.

I

Dans une galerie de femmes françaises, je n'ose passer sous silence un nom comme celui qui vient de s'échapper de mon cœur en même temps que de ma plume; et cependant que dire de cette sainte héroïne, qui ne soit écrit déjà en caractères ineffaçables dans toute âme véritablement française? et, d'autre part, quelle voix assez pure et assez digne pour raconter des vertus qui sont au-dessus de la nature humaine? Ne faudrait-il pas être un habitant des cieux, pour redire les saintes et mystérieuses inspirations qui firent de la vierge de Domremy la libératrice d'Orléans?

Dans une pauvre chaumière de Domremy, en Lorraine, un frais berceau vient de recevoir un enfant nouveau-né. Le père, tout en bénissant le ciel, regrette que cet enfant ne soit pas un fils. La mère, elle, que sa tendresse éclaire et illumine, devine sur ce jeune front de grandes destinées, et toute souriante :

« Ne te plains pas, dit-elle à son époux : cette gentille enfant nous donnera plus de bonheur que nous n'en saurions mériter. »

Ah! si elle eût mieux écouté encore les voix mystérieuses qui l'entouraient, elle eût entendu assurément les cantiques célestes qui accompagnaient triomphalement l'entrée dans la vie de cette humble enfant!

Digitized by Google

Prédestinée par avance à son importante mission, Jeanne semble s'y préparer dès sa naissance. Elle ne sait, elle n'apprend aucune science, sinon ces deux amours qui lui donneront plus tard tant de courage, de dévouement et de gloire, celui de Dieu et celui de son roi. Son âme d'enfant s'absorbe dans la contemplation des merveilles de la nature, et exhale tout son ardent enthousiasme en prières sublimes.

Pour elle point de plaisirs mondains, point de jeux avec les enfants de son âge, ni de ces bruyants ébats qui séduisent ses compagnes. Calme et recueillie, elle rappelle par sa pieuse gravité le souvenir de cette autre héroïne dont le nom populaire se rattache, lui aussi, à une époque de périls et de dangers publics.

Jeanne était belle de cette beauté douce rêvée par Raphaël, et dont lui seul a su réaliser le type dans ses admirables créations. Sa taille svelte, qui aimait à se voiler des couleurs de la vierge Marie, ses cheveux longs et flottants, son maintien tout à la fois pur et modeste, l'éclat de ses grands yeux noirs, donnaient à son enfance je ne sais quel aspect imposant et céleste qui imprimait autour d'elle admiration et respect.

Aux jours de fête et de réjouissance, lorsque ses compagnes dépouillaient les bois et les prairies de leurs fleurs embaumées pour s'en faire de fraîches parures et les suspendre en guirlandes aux grands chênes qui abritaient leurs danses joyeuses, Jeanne, elle aussi, les cueillait avec ardeur, les tressait en couronnes; mais c'était pour aller, rêveuse et solitaire, en orner l'image vénérée de Notre-Dame des Bois ou la chapelle de Notre-Dame de Domremy.

Jeanne, ignorant les grandes destinées qui lui étaient réservées, grandissait ainsi, protégée contre toute faiblesse humaine par l'innocence de ses pensées et les saintes joies de son divin

Digitized by Google

amour. Elle partageait son temps entre le travail, la prière et les soins inspirés par sa tendresse filiale; ses parents l'aimaient tendrement, mais cette tendresse était mêlée d'un sentiment indéfinissable, mélange d'étonnement et de vénération. Leur naïve intelligence voyait déjà dans cette nature exceptionnelle la main de Dieu.

Un jour que le soleil brûlant dévorait et desséchait la terre, Jeanne avait fait rentrer son troupeau, et était allée demander aux arbres du jardin paternel un peu d'ombre et de repos: tout à coup le ciel s'illumine autour d'elle, une voix puissante et forte frappe son oreille.

« Sois toujours sage et bonne, disait cette voix; continue à prier, et à trouver tes délices les plus chères à fréquenter le temple du Seigneur... »

Jeanne, tremblante, grave ces saints conseils au plus profond de son âme; sa vie devient encore plus sainte et sa beauté plus rayonnante.

Cependant l'apparition céleste n'est point une illusion, un rêve, car voici qu'elle va se renouveler.

Cette fois la sainte jeune fille est dans la campagne avec son troupeau, assise au bord d'un sentier ombrageux; elle abandonne son cœur à la prière, pendant que son regard attentif veille sur ses brebis.

La même voix grave et imposante se fait entendre; Jeanne lève les yeux, et, au milieu de la lumière céleste qui brille autour d'elle, elle aperçoit une grande et majestueuse figure aux ailes d'azur, au regard noble et doux; le mystérieux envoyé étend vers elle son bras puissant, et, d'une voix éclatante :

« Jeanne, mon Seigneur et le tien t'ordonne d'aller au secours du roi de France. Sois sans crainte, car sainte Cathe-

Digitized by Google

rine et sainte Marguerite viendront l'assister de leurs concerts. »

Et dans la nuit lumineuse apparaissent les deux saintes elles-mêmes, rayonnantes de gloire et de céleste bonheur. L'œil de Jeanne ne peut supporter l'éclat de la couronne de pierreries qui ceint leur front; leurs paroles, d'une douceur ineffable, lui répètent l'ordre divin qu'elle vient de recevoir, et lui donnent courage et résolution. Émue, palpitante d'un ineffable bonheur, Jeanne écoute avec transport; elle voudrait que ces saintes délices durassent autant que sa vie; et lorsque la vision disparaît, elle éclate en sanglots, car elle aurait voulu que son âme quittât la terre pour les suivre aux cieux.

Les mêmes apparitions se renouvellent bien souvent; chaque fois les voix deviennent plus impérieuses; et le soir, au foyer de la famille, Jeanne écoute avec une attention nouvelle les tristes récits des malheurs qui accablent sa patrie. Silencieuse sur son escabeau, elle fait rapidement tourner son fuseau chargé de fil de lin; mais sa pensée et son cœur sont bien loin, auprès de ce gentil Dauphin qu'elle doit sauver. Son imagination s'exalte, ses lèvres s'entr'ouvrent; elles voudraient laisser échapper un aveu que sa modestie de femme l'empêche de faire. Et le lendemain *ses voix* lui reprochent sa faiblesse. Oh! c'est une souffrance terrible que cette lutte incessante entre la volonté du ciel et la faiblesse de Jeanne. Elle se reproche tout le sang versé, tous les malheurs du peuple; il lui semble qu'au jour du suprême jugement tous les épisodes terribles de ce double fléau, guerre intestine et guerre étrangère, qui décime la France, retomberont sur sa tête. Déjà elle entend prononcer l'anathème, elle voit la colère divine; elle veut obéir, elle parlera; mais, hélas! au moment

Digitized by Google

de l'exécution son courage faiblit, et les jours et les mois s'écoulent, et les malheurs se font plus fréquents dans le royaume et approchent davantage de Domremy. A ces calamités, dont l'imagination elle-même ne peut nous retracer toute l'horreur, ne tardent pas à s'ajouter la famine et la peste. Les villes et les campagnes, les riches et les pauvres sont dans la stupeur; la France, couverte de ruines et de cadavres, reste inactive et sans force; elle n'a plus le courage de continuer la route. « Va, la France t'attend! » répétaient les voix de Jeanne.

Tout à coup arrive jusqu'à Domremy le récit de la fatale journée de Rouvray. Orléans perdu sans ressources, le Dauphin obligé d'aller chercher asile et protection sur la terre étrangère, la France à tout jamais anglaise, telles sont les terribles conséquences de cette nouvelle. La modeste église du village est encombrée d'une foule désolée; la même prière est sur toutes les lèvres :

« Que Dieu protége la France! que Dieu sauve le roi!

— Il est temps, disent *les voix* de Jeanne; demain il sera trop tard! »

L'heure marquée par la volonté divine avait en effet sonné. Toutes les irrésolutions de Jeanne ont disparu. Agenouillée devant son père, elle lui raconte et ses visions et sa longue lutte, et elle lui demande sa bénédiction avant son départ; mais Jacques, nature timide et craintive, s'épouvante de ce qu'il prend pour un rêve de sa fille; il veut la dissuader, il n'y peut réussir; alors il s'abandonne à la colère la plus violente, il s'irrite, il menace, et déclare qu'il s'opposera par tous les moyens possibles au départ de Jeanne.

La pieuse fille écoute avec respect les paroles de son père; mais elle le sent, les ordres de Dieu lui commandent la dés-

Digitized by Google

obéissance; son cœur se brisera devant cette nouvelle épreuve, mais il ne faiblira pas.

Elle communique à ses voix le nouvel obstacle qui s'élève devant sa mission secrète; ses voix la rassurent :

« Va, disent-elles, trouver le sire de Baudricourt, qui commande pour le roi à Vaucouleurs; Dieu fera le reste. »

II

Jeanne a quitté son calme et tranquille séjour de Domremy; elle est à Vaucouleurs. Chaque jour la voit, suppliante aux pieds du sire de Baudricourt, solliciter avec larmes une escorte pour la conduire auprès du roi, et chaque jour aussi voit de nouveaux refus, d'insultants dédains.

« Elle est folle et visionnaire! disent les uns.

— C'est une sorcière, un suppôt de Satan! » ajoutent les autres.

A ces méprisantes paroles Jeanne oppose une pieuse assurance, une douceur calme et inébranlable.

Un jour que ses voix lui avaient parlé avec plus de détail que de coutume, elle s'écrie, en quittant le lieutenant du roi :

« Il n'y a, vous dis-je, de secours pour notre gentil Dauphin qu'en moi; mais je serai devant lui avant la mi-carême, dussé-je, pour m'y rendre, user mes jambes jusqu'aux genoux. »

Frappés de la mâle fermeté de ses paroles, exaltés par le feu du regard qui les accompagne, deux braves chevaliers sont convaincus; ils s'approchent de la jeune inspirée, et lui promettent sur l'honneur de l'accompagner jusqu'à Chinon,

Digitized by Google

où se trouvait en ce moment le roi. Jeanne veut partir à l'instant même; elle s'arrache aux embrassements pleins de tendresse et de crainte de son oncle Lascart, qui l'a conduite lui-même à Vaucouleurs, et elle s'élance dans la voie qui lui est destinée.

De Vaucouleurs à Chinon, Jeanne et ses compagnons avaient plus de cent lieues à parcourir au milieu d'un pays occupé par l'ennemi, ensanglanté par d'affreuses discordes civiles, infesté de brigands et de pillards. Certes l'entreprise était dangereuse et difficile; l'héroïne n'y songeait point, mais ses conducteurs y songeaient pour elle et pour eux.

Maintes fois il leur vint à la pensée qu'ils n'exposaient peut-être leur vie que pour une sorcière, et qu'ils jouaient ainsi leur salut éternel. Alors ils s'arrêtèrent au projet de la jeter dans un fossé, et de mettre ainsi un terme à ce dangereux voyage; mais en voyant son visage si pur et si candide, en écoutant les vibrations harmonieuses de sa voix, toute défiance s'effaça de leur cœur, et, s'abandonnant à la protection de celui qui faisait la force de Jeanne, ils continuèrent à avancer sans encombre et sans malheur.

Le roi était à Chinon; Jeanne s'arrêta à Sainte-Catherine de Fierbois, village voisin, et consacré à une de ses saintes protectrices.

Son arrivée fit une grande sensation à la cour du Dauphin. Les uns y voyaient la réalisation de la fameuse prophétie de l'enchanteur Merlin, qui annonçait que la France, perdue par une femme, serait sauvée par une femme; d'autres, au contraire, et c'était le plus grand nombre, se tenaient en garde contre une ruse de Satan. Vainement pour ceux-ci racontait-on les incidents merveilleux de son histoire : les brigands cloués immobiles à leur place, et lui laissant continuer sa route

Digitized by Google

sans obstacle; cet homme qui l'injuriait, et auquel sa voix calme n'adresse que ces seuls mots : « Malheureux, tu renies Dieu quand tu es si près de ta mort! » paroles prophétiques, car une heure après le cavalier tombait dans l'eau et se noyait; ils reconnaissaient ces faits, mais ils les expliquaient par un seul mot tout-puissant à cette époque : *Maléfice!*

Quant au Dauphin, son cœur le portait vers Jeanne par un attrait irrésistible contre lequel il ne songeait même pas à lutter; se souvenant qu'après la bataille de Rouvray, retiré au plus profond de son oratoire, il avait supplié la sainte Vierge Marie de lui venir en aide, il voyait là l'effet de la protection de la mère de Dieu.

Cependant il ne put empêcher que Jeanne ne fût soumise à l'examen des clercs savants chargés de décider si sa mission venait du paradis ou de l'enfer. Elle fut donc conduite à Poitiers, qui avait alors une université en grand renom. Toute la subtilité captieuse de l'époque fut mise en jeu pour l'éprouver; mais à toutes les questions elle répondait avec douceur et assurance : « Je ne sais ni A ni B, mais je viens, de la part du roi du ciel, faire lever le siége d'Orléans et mener le roi à Reims pour y être couronné et sacré. Ne m'objectez ni vos livres ni votre science : il y a plus au livre de Messire qu'aux vôtres. »

Les voix étaient partagées et la question non résolue, lorsque les deux plus fameux théologiens de ce temps, Jean Gelu et Jean Gerson, ayant émis une opinion favorable et déclaré Jeanne *bonne et fidèle catholique*, il fut enfin permis au roi de se servir de son moyen pour tenter de reconquérir son royaume.

Libre enfin d'agir, Jeanne, d'après l'indication de ses voix, découvre l'épée invincible de Fierbois; puis elle se met à la

Digitized by Google

tête de l'armée, se dirige sur Orléans, délivre cette ville, et, de conquête en conquête, marche jusqu'à Reims, où elle fait sacrer son gracieux souverain.

Le peuple, ivre de joie, bénit et célèbre ses vertus et sa vaillance; elle est l'idole, l'orgueil et la libératrice de la France; elle est la terreur de l'Anglais, qui, à son seul aspect, s'enfuit épouvanté. Le monde, étonné et saisi d'admiration, s'incline devant un nom de femme.

III

L'heure des splendeurs et des triomphes est passée; ces beaux arbres, ces joies de l'enfance, Domremy, ce toit paternel, tout ce qui peut rappeler à Jeanne quelques joies ou quelque bonheur n'est plus qu'un souvenir... la sainte guerrière est prisonnière des Anglais!

O France! pleure, voile ton front, revêts des vêtements de deuil; la postérité un jour te demandera compte du martyre de ta libératrice. Et toi, Charles, où es-tu? où sont les bataillons que tu armes pour voler au secours de Jeanne?... Et vous, Xaintrailles, la Hire, Dunois, et vous tous qu'elle conduisit à la victoire, où êtes-vous?... Hélas! nulle voix ne répond à mon appel, et Jeanne va mourir!...

Déjà des juges iniques ont porté la sentence fatale, l'arrêt est prononcé; déjà le bûcher est dressé, les bourreaux sont prêts; des milliers d'Anglais sont réunis pour voir mourir une femme!

L'ennemi triomphe, car Jeanne pleure; elle pleure ses vingt ans qu'il lui faut quitter, la patrie qu'elle ne pourra plus servir; elle pleure surtout sur l'ingratitude de Charles.

Mais après ces rapides pensées données à la terre, son esprit

Digitized by Google

s'élève vers le ciel, et dès qu'elle a prié ses larmes sont taries; elle n'a plus ni crainte ni horreur pour la mort; elle se souvient que le martyre ouvre les portes du ciel.

Sa prison est ouverte; elle marche à la mort avec le même calme et la même sérénité qu'elle marchait autrefois à la victoire; la majestueuse autorité de son regard impose silence aux menaces et aux imprécations du peuple.

« Qu'elle est jeune et qu'elle est belle pour mourir! » murmurent quelques voix timides.

Attachée au bûcher, elle prononce, comme le divin Maître sur le Golgotha, des paroles de mansuétude et d'amour :

« Pardonnez-leur, Seigneur, comme je leur pardonne!... Charles!... France!... Adieu!... »

Le bois crie sous la flamme qui l'étreint, la fumée monte jusqu'à Jeanne en colonnes étouffantes; on ne la voit plus, mais on l'entend chanter à Dieu des cantiques d'action de grâces et d'amour. Sa voix est aussi calme et aussi forte qu'aux jours de la bataille, lorsqu'elle ordonnait l'assaut ou qu'elle célébrait la victoire.

Tout à coup ses chants cessent; une colombe blanche s'échappe du milieu des flammes et monte doucement vers le ciel. La sainte victime ne souffre plus; son âme recueille au ciel les palmes immortelles!

Inconsolable de cette mort qu'il n'a pas su empêcher, Charles prodigue à la mémoire de Jeanne les regrets et les hommages. Il réclame pour elle une réhabilitation solennelle; il accorde des titres et des richesses à sa famille. La France ne veut pas demeurer en arrière de son roi; elle enregistre le nom de Jeanne dans ses annales, et la postérité lui élève des monuments et des statues.

Mais entre toutes les récompenses qu'elle recueille du haut

Digitized by Google

du ciel, la plus précieuse à son cœur est l'amour que lui ont conservé les Français. Elle aime à entendre mêler son nom à celui de gloire et de patrie ; et, quoique invisible à la terre, sa protection plane sur la France et lui vient en aide au jour du danger.

Digitized by Google

MARGUERITE D'ANJOU.

I

Les croisées ouvertes laissent entrer, dans une vaste salle à tentures de brocart, des flots de lumière et d'air embaumé. Dans cette pièce, un homme assis devant un chevalet est occupé à peindre.

Une belle jeune fille s'élance dans le salon en chantant une ballade du temps, et, s'approchant du peintre :

« C'est merveilleux comme vous réussissez ! Vos fleurs ont un éclat et vos oiseaux un naturel !... Mais à propos, mon père, devinez avec qui je causais tout à l'heure, ajouta-t-elle avec un fin mystère.

— Comment pourrais-je le deviner?... Avec qui?...

— Avec le comte de Suffolk, mon père.

— Ne vas-tu pas maintenant faire de la diplomatie? Oh ! en vérité, tu es trop jolie et trop jeune pour cela ; ce serait grand dommage !

— Je ne faisais point de la diplomatie ; c'était le comte qui me... faisait ses confidences.

— Vraiment !

— Il me contait, mon père, continua la belle jeune fille en baissant la voix, le motif de son voyage à la cour... C'est une chose étrange... » ajouta-t-elle d'un air rêveur.

Le *bon roi René*, car le peintre que nous vous montrions

Digitized by Google

Marguerite d'Anjou.

Digitized by Google

Digitized by Google

tout à l'heure n'était autre que ce monarque à la poétique mémoire, le bon roi René, frappé de l'accent de ces derniers mots, quitta ses pinceaux, et, se levant précipitamment, il prit les deux mains de sa fille, et l'entraînant sur le balcon doré :

« Et tu dis qu'il t'a conté... ?

— Le motif de son voyage. Il vient chercher une épouse pour Henri, son royal maître.

— Tu te trompes, mon enfant; il n'y a en ce moment à la cour du roi aucune princesse dont on puisse faire une reine d'Angleterre.

— Ah! mon père, et votre fille!

— Reine d'Angleterre! quel rêve! As-tu donc oublié, Marguerite, que ton père, souverain de sept royaumes et de plusieurs duchés et comtés, est plus pauvre que le plus petit gentilhomme de France? Sais-tu qu'il n'a ni province ni castel à te donner? »

Et une larme vint briller au coin de la paupière du bon roi.

« Je n'ai pas de dot, mais je m'appelle Marguerite d'Anjou; je suis jeune, et tout le monde ajoute belle; j'appartiens à la maison de France. Ne sont-ce pas là des mérites suffisants? »

Le roi René ne répondit pas; il rêvait.

Marguerite, sa fille chérie, reine d'Angleterre! Comment admettre un seul instant cette pensée, lorsque ses illusions paternelles ne lui ont pas même laissé espérer pour elle un mariage avec aucun prince de l'Europe, quelque minime que soit sa principauté? Oh! c'est impossible! Et cependant une couronne irait si bien à ce beau et noble front!

Digitized by Google

II

Le rêve de Marguerite s'est réalisé; c'était bien elle que le comte de Suffolk venait demander au roi Charles VII, elle que sa pauvreté même conduit à ces brillantes destinées; car, devant tout au parti puissant qui l'a choisie, elle en gardera reconnaissance, et sera un instrument docile entre ses mains.

Pourquoi, noble et heureuse enfant, pourquoi quittes-tu le séjour paternel, cette cour si poétique et si joyeuse, où l'on te proclame chaque jour la plus belle et la plus spirituelle? Ah! laisse le diadème d'or, et conserve longtemps, bien longtemps les couronnes de fleurs que tressent pour toi les gentils troubadours de Provence!

Sais-tu ce que tu vas trouver en Angleterre? Sais-tu que sous ce ciel brumeux tu marcheras sur un volcan, dont la lave brûlante pourra bien un jour t'engloutir? Sais-tu que l'époux qu'on te destine, petit-fils du comte de Derby, payera peut-être du trône et de la vie l'usurpation de son aïeul, lui qui déjà a eu plus souvent pour demeure la Tour de Londres que le palais de Westminster?

Marguerite dut certes entendre dans son cœur ces avertissements sinistres; mais son âme était trop courageuse, trop grande pour se laisser abattre par la crainte. Que lui importait la lutte? N'avait-elle pas en elle assez d'énergie pour la soutenir jusqu'au bout?

Heureuse de la joie de son père, dont l'imagination de poëte ne voyait que le diadème sans songer à découvrir à côté la couronne d'épines, Marguerite consentit à tout, et le mariage fut célébré sur-le-champ par procuration.

Digitized by Google

III

La capitale lorraine sourit, coquette et gracieuse, aux premières caresses du printemps. Le soleil a retrouvé tout ce splendide éclat que lui avait fait perdre l'hiver; chacun à Nancy est d'autant plus joyeux et content, que le bon roi René, l'idole du peuple, a choisi la cité lorraine pour y recevoir les ambassadeurs d'Angleterre chargés de venir chercher Marguerite d'Anjou.

L'entrée du comte de Suffolk ressembla plus à un triomphe qu'à une ambassade. Tous les cœurs débordaient d'allégresse; toute la chevalerie lorraine voulut assister aux fêtes magnifiques données par le roi de France. Pas une noble châtelaine qui n'eût quitté son manoir pour venir augmenter, par sa beauté et l'éclat de ses parures, la solennité des réjouissances.

L'évêque de Toul, Louis d'Harancourt, officia en présence de Charles VII, de Marie d'Anjou, du roi René, d'Isabelle de Lorraine, de Charles d'Orléans, de Jean d'Anjou, de Marie de Bourbon, des ducs d'Alençon et de Bretagne, de sept comtes, douze barons et vingt évêques.

La France avait vu rarement un aussi brillant concours de nobles et illustres personnages; mais certes elle n'avait non plus jamais salué de ses souhaits de bonheur une princesse plus accomplie que l'était Marguerite, sous le triple rapport de la beauté, de l'esprit et du caractère : la France envoyait à sa sœur et rivale, en signe de paix et d'alliance, sa plus pure et sa plus suave fleur.

Les fêtes durèrent plusieurs jours; elles se terminèrent par

Digitized by Google

un pas d'armes magnifique : Charles et René ne dédaignèrent point d'entrer en lice. Les récompenses et les prix d'honneur étaient décernés par la reine de France, par Isabelle de Lorraine et par Marguerite d'Anjou, la véritable et seule reine de ces réjouissances.

L'allégresse était grande; mais quand sonna l'heure du départ, grands furent aussi les regrets et la douleur. Que de larmes versées sur son passage! quels tendres regrets! Marguerite est heureuse et fière de ces marques de sympathie. Le roi lui-même ne peut se séparer de la jeune princesse; il l'accompagne à plusieurs lieues de Nancy.

« Ah! ma fille, lui dit-il en la quittant enfin, je fais peu pour vous en vous plaçant sur un des plus grands trônes de l'Europe, puisqu'il n'en est pas de digne de vous posséder! »

Marguerite s'agenouille pour solliciter une royale bénédiction; elle se relève, se précipite dans ces bras qui s'ouvrent avec tant d'amour, et s'arrache à ces adieux déchirants en versant un torrent de larmes.

Que l'assistance et la protection divines soient avec elle!

IV

Marguerite, en épousant un roi, avait cru trouver un homme : dès les premiers jours de son arrivée à Londres, elle s'aperçut que Henri VI n'était qu'un corps sans âme et sans énergie.

D'un coup d'œil rapide elle juge sa position, et aussitôt la jeune fille, simple et modeste, devient une des femmes les plus absolues dont l'histoire ait conservé le souvenir, et la

Digitized by Google

princesse sans dot, la reine la plus indépendante de la chrétienté. Le roi ne gouverne pas; eh bien! Marguerite, elle, saura gouverner!

Suffolk, le cardinal de Winchester et l'archevêque d'York, qui sont l'âme du parti qui a choisi Marguerite, désignent à sa juste vengeance le comte de Glocester, oncle et tyran du roi. Elle comprend qu'entre lui et elle c'est une guerre à mort, de laquelle sortira victorieux le plus habile et peut-être le plus prompt à engager la lutte; elle sonde son cœur et son énergie; elle se sent assez forte, et n'hésite pas à frapper un grand coup.

Depuis longtemps une sourde rumeur populaire accusait la duchesse de Glocester de se livrer aux exercices de sciences occultes. On murmurait tout bas que le sort qu'elle avait jeté sur le roi et que les philtres magiques qu'elle avait composés étaient la véritable cause de l'empire obtenu par son mari.

Tout entière à son plan de vengeance, Marguerite n'examine pas si cette accusation est fondée; mais, la mettant à profit, elle fait arrêter la duchesse et la fait jeter dans une dure prison.

Le duc s'indigne et s'irrite; il court se jeter aux pieds du roi, menace, supplie, mais en vain; au-dessus de son influence vient de s'en élever une autre, influence de femme belle et aimée : elle l'emportera.

Le duc se retire, épouvanté de ce premier échec de sa volonté contre celle du monarque. Il prévoit le danger qui va l'atteindre, et, ne sentant plus la force de le braver, il prend la résolution de l'éviter. Marguerite devine son projet, et ne lui laisse pas le temps de l'exécuter.

Un ordre royal l'envoie rejoindre la duchesse à la Tour de Londres. Le lendemain, on le trouvait mort dans sa prison.

Digitized by Google

Le peuple vit dans cet événement, qui n'était peut-être que le résultat naturel d'une violente émotion, un crime de Marguerite; et, malgré la fréquence, à cette époque, de ces sortes de scènes violentes, il s'indigna contre l'étrangère. Il oublia l'arrogant despotisme de Glocester, pour ne se souvenir que de son titre d'oncle du roi, de premier prince du sang. A ce même moment, une circonstance nouvelle vint augmenter le mécontentement général. Non-seulement Suffolk n'avait pas exigé de dot, mais encore, pour décider la France à cette union, il avait consenti, au nom du roi, à restituer à la maison d'Anjou la ville du Mans et tout le comté du Maine. Cette clause était demeurée secrète; sa ratification la divulgua. Quelques jours plus tard, la trêve conclue entre les deux royaumes étant expirée, Charles VII se mit en devoir de reconquérir la Guienne et la Normandie. Ces deux événements se traduisirent à Londres en haine terrible contre Marguerite, haine qui dégénéra bientôt en guerres civiles.

L'heure était venue où l'Angleterre, comme toute nation qui sacrifie légèrement l'ordre légitime de la succession au trône, allait payer de son repos et de son bonheur son adhésion à l'usurpation de la maison de Lancastre (1).

V

La France se relève grande et fière sous l'impulsion de son roi victorieux. L'héroïne d'Orléans semble avoir emporté avec

(1) On sait que Henri, duc de Lancastre et d'Herefort, avait été proclamé roi, sous le nom de Henri IV, en 1399, après avoir fait déposer son cousin Richard II, fils du prince Noir, et l'avoir fait assassiner dans le château de Pontefract.

Digitized by Google

elle dans la tombe le dernier soupir des luttes et des factions, ou plutôt la guerre civile, avec son noir cortége de malheurs et de souffrances, a passé la Manche, et, après avoir désolé la France, elle désole maintenant l'Angleterre, et y acquiert rapidement les proportions effrayantes qui ont signalé son passage dans notre malheureuse patrie.

Le duc d'York, descendant direct de Richard II, mettant à profit l'incapacité de Henri VI et la haine qu'inspire Marguerite, lève ouvertement l'étendard de la révolte. Deux partis rivaux sont en présence, et (contraste étrange avec leurs projets sanglants) c'est à la calme et franche nature qu'ils vont demander un emblème et une appellation. La faction d'York choisit la rose blanche, celle de Lancastre prend par opposition la rose rouge. Ne semble-t-il pas que ces deux partis ennemis, qui vont se déchirer, se préparent, par ces gracieuses dénominations, aux plaisirs d'un bal ou aux joies pacifiques d'un tournoi?

La rose blanche est forte de l'énergie de ses chefs, le duc d'York, Warwick et Salisbury; elle a pour elle le Dauphin et les mécontents de France. La rose rouge ne compte qu'un seul chef, une femme! mais cette femme s'appelle Marguerite d'Anjou; le roi et la France sont de son côté.

La lutte s'engage avec une violence, une opiniâtreté inouïes; chaque jour voit de nouveaux combats, sans qu'aucun d'entre eux amène un résultat ni permette de prévoir l'avenir, tellement sont partagés les succès et les défaites, lorsque enfin la rose blanche vient échouer aux portes de Londres, dans une tentative du duc d'York pour s'emparer de cette ville. Il se retire alors dans ses possessions du pays de Galles. Cette retraite donne quelques instants de repos à la malheureuse Angleterre.

Digitized by Google

Pendant cette trêve, Henri VI tombe dans un état complet d'imbécillité, et cet événement vient encore arracher quelques partisans à la rose rouge. A la vue de ces défections, Marguerite change subitement de politique.

Des messages sont envoyés au duc d'York; on lui propose, au nom de la reine, le titre et le pouvoir de *protecteur du royaume*. Le duc accepte, et pour gage de la réconciliation la reine envoie à la Tour de Londres son ministre favori, Sommerset, ennemi personnel des York.

La fière princesse s'aperçoit bientôt qu'elle s'est donné un maître; son orgueil s'en indigne, et elle proteste contre le pouvoir du protecteur en rendant à Sommerset son crédit et sa faveur. Au tour d'York de s'irriter : il abandonne la cour, se retire dans son fidèle comté de Galles, et s'occupe activement de la levée de nouvelles troupes.

De son côté, la reine ne demeure pas inactive; elle se met elle-même à la tête de son parti, traînant le pauvre roi à sa suite, et demandant aux occupations de la guerre, aux dangers des batailles, ces émotions refusées à sa vive imagination par un mariage sans amour, par une cour sans poésie, par une existence sans tendresse.

Après quelques escarmouches sans importance et sans résultat, les deux armées se rencontrèrent à Saint-Alban's, dans le Herfordshire. La mêlée fut terrible; Marguerite y montra l'âme d'un héros. Le roi, qui assistait inactif à la bataille, fut blessé, et tomba aux mains du duc. C'en était fait, la victoire appartenait à la rose blanche!

Aussi modéré après le succès que bouillant pendant l'action, York victorieux refuse le titre de roi, et, conservant à Henri tous les dehors et tous les honneurs de la puissance, il se contente de celui de *protecteur*. Marguerite dissimule, et

Digitized by Google

porte, le front calme, mais le cœur bouillant d'impatience, le joug de son ennemi.

L'occasion de reconquérir son indépendance se présente enfin : York est absent; le roi recouvre un moment de lucidité; aussitôt Marguerite l'entraîne au parlement. Henri déclare qu'il se sent capable de reprendre les rênes de l'État, et met ainsi un terme aux fonctions et au titre de protecteur.

Encore une fois la paix, impossible entre deux natures telles que celles de Marguerite et d'York, est rompue. Warwick, sans perdre de temps, marche sur Londres avec le comte de la Marche, fils du protecteur. Marguerite n'attend pas l'ennemi; elle vole à sa rencontre. Elle ne se repose sur personne du succès de la bataille; elle en règle elle-même toutes les dispositions, elle parcourt les lignes, elle harangue les soldats, elle exalte tous les courages, et donne, de sa voix vibrante, le signal du combat.

Ivre d'un noble orgueil, elle est partout où presse le danger. Déjà elle peut sans présomption crier victoire, lorsqu'une infâme trahison vient changer tout à coup l'issue de la journée : lord Grey, qui commande l'avant-garde, abandonne la rose rouge et passe dans les rangs de la rose blanche. Cette défection anéantit les justes espérances de Marguerite; il ne lui reste plus, à elle et à ses bataillons dévoués, qu'à fuir devant le vainqueur.

Henri VI, demeuré dans sa tente pendant l'action, tombe pour la seconde fois au pouvoir du duc d'York.

Digitized by Google

VI

Il n'est bruit dans toute la chrétienté que de l'énergie de cette mère royale, que le nord de l'Angleterre voit, pauvre et errante, promener son fils de castel en castel, demandant pour lui amour, fidélité et protection. Cet infatigable dévouement réveille autour de lui bien des sympathies; tous les cœurs francs et loyaux sont touchés de tant de courage uni à tant de beauté et d'infortunes. Une nouvelle armée se réunit autour d'elle comme par enchantement, et c'est à la tête de forces nombreuses et redoutables qu'à son tour elle marche sur Londres.

A son approche, le duc d'York n'a avec lui qu'un corps de cinq mille hommes; il se replie sur le château de Sandal, près Wakefield, et se met à l'abri derrière de solides remparts. Marguerite bondit de colère en voyant son ennemi lui échapper; son imagination de femme lui inspire un moyen qu'elle emploie aussitôt: elle insulte à la prudence du duc, le raille fièrement, et s'étonne tout haut qu'un homme ait peur d'une femme et refuse de se mesurer avec elle.

Piqué de ces reproches, le duc oublie tout, impuissance numérique, dangers, rêves de l'avenir; il s'élance dans la plaine, accepte la bataille, se bat comme un lion, et tombe victime de sa vaillante imprudence.

La rose blanche avait perdu son chef!

Marguerite, enivrée par ce triomphe, oublie, elle aussi, non pas la prudence, mais la douceur et la mansuétude qui doivent en toute occasion se trouver dans un cœur de femme;

Digitized by Google

elle ne se contente pas de la victoire et de la mort de son rival, il lui faut sa honte. Elle fait planter sur les murailles d'York la tête du duc, surmontée d'une couronne de papier; sanglante et cruelle dérision, que l'histoire a enregistrée comme un éternel reproche à sa mémoire.

Il lui faut plus encore : le comte de Salisbury, vieillard à cheveux blancs, père de Warwick, a été fait prisonnier pendant la poursuite; il est sur-le-champ envoyé à la mort.

Les capitaines et les courtisans n'ont garde de méconnaître ces cruels exemples : parmi eux on compte le baron de Cliffort.

La poursuite touche à sa fin; déjà les soldats s'arrêtent fatigués, et le baron s'en revient au camp, lorsqu'un de ses écuyers lui amène deux fugitifs qu'on vient de trouver dans un taillis voisin. Cliffort reconnaît le comte de Rutland et son gouverneur.

Rutland, noble et bel enfant de douze ans, était le second fils du duc d'York. Il se précipite aux pieds du baron, lui demande la vie, sinon pour lui, du moins pour son gouverneur. Insensible à tant de dévouement et de grandeur d'âme chez un enfant, Cliffort tire son épée; le jeune prince tombe sans vie à ses pieds. Le vaillant guerrier n'a pas craint de descendre à l'office de bourreau.

Cependant avec le duc d'York la lutte n'est pas achevée. Proclamé son successeur, Édouard, son fils aîné, le remplace à la tête de la rose blanche, et Marguerite doit s'apprêter à combattre encore avant d'entrer à Londres.

Toujours prudente stratégiste, elle partage son armée, en confie une partie à Gaspard Tudor, comte de Pembroke, et marche sur sa capitale à la tête de l'autre partie.

Tudor et Édouard se rencontrent à la croix de Mortimer; le

Digitized by Google

sort se décide en faveur d'Édouard : en revanche, Marguerite défait Warwick dans cette même plaine de Saint-Alban's où, six ans auparavant, le roi Henri avait été fait prisonnier, et rentre à Londres, amenant son époux avec elle.

Marguerite se croyait au terme de son ambition; elle touchait à la catastrophe la plus terrible de son existence si agitée.

Warwick vaincu, mais non découragé, avait fait de nouvelles levées; il avait réuni son corps d'armée à celui d'Édouard; il n'était pas prudent de l'attendre. La reine le comprit, et, quittant la ville à la hâte, elle se porta vers le nord. Dédaigneux de la poursuivre, Édouard fait une entrée triomphale à Londres; le peuple le salue roi avec acclamation, il accepte cette couronne décernée par le vœu populaire, et prend le nom d'Édouard IV. La gloire de la rose blanche est à son apogée.

Au milieu des fêtes du couronnement, on apprend que Marguerite vient de lever une armée de soixante mille combattants. Édouard et Warwick n'hésitent pas; ils abandonnent les plaisirs de Londres, les enivrements, les joies du triomphe, pour voler à de nouveaux dangers, à de nouveaux combats. Ils rencontrent la reine et son armée à Townton, dans le Yorkshire; c'était le jour de Pâques fleuries. Malgré la sainteté de la solennité, les deux armées en viennent aux mains sur-le-champ; la lutte est plus acharnée que jamais; le sang coule à flots; la nuit seule peut mettre un terme à ce combat impitoyable. « Ni quartier ni prisonnier ! » était la devise des deux partis; aussi l'un d'eux fût-il resté tout entier sur le champ de bataille, si la nature n'était venue mêler son action puissante à l'action des combattants. Après le coucher du soleil, il se déclara un vent impétueux qui soulevait la

Digitized by Google

neige en tourbillons épais, et la portait au visage des soldats de la rose rouge : fortifiés par cette aide qui leur semblait venir du ciel, les partisans d'Édouard redoublent leurs efforts et forcent l'ennemi à reculer. On vit alors de sublimes exemples de vaillance : on vit des hommes, luttant contre les éléments en même temps que contre d'autres hommes, revenir sur leurs pas et charger en masses et en désespérés, à demi aveuglés qu'ils étaient par le vent et la neige; on vit des bataillons entiers mourir plutôt que de fuir.

Lorsque Édouard se trouve seul maître du champ de bataille, il détourne la tête avec horreur; on comptait autour de lui trente-six mille cadavres.

VII

Dans une des salles basses du Louvre, le roi Louis XI cause familièrement avec quelques bourgeois de Paris qu'il a fait appeler, pour les interroger sur les besoins, les désirs et surtout les sentiments des habitants de sa bonne capitale.

Flattés de cet honneur insigne, émerveillés d'être reçus sans étiquette et sans garde, les bons bourgeois causent sans crainte et sans détour : Louis, l'air indifférent et préoccupé, les écoute avec la plus scrupuleuse attention, et dirige par un mot, par un geste imperceptible, leur conversation, qu'il ramène, chaque fois qu'elle s'en écarte et sans avoir l'air d'y songer, sur le terrain où il la veut.

Un gentil page, charmant enfant dont l'air franc, ouvert, et les vêtements de soie et d'or, contrastent joyeusement avec

Digitized by Google

la physionomie pâle et doucereusement cruelle du monarque, entre dans la salle.

« Sire ! » dit-il en inclinant jusque par terre sa toque à grand panache blanc.

Louis se retourne avec un mouvement de colère.

« Eh bien ! qu'est-ce ?

— Sire, c'est madame Marguerite d'Anjou qui vient d'arriver.

— Déjà ! Notre belle cousine avait donc des ailes pour voler jusqu'à moi ? J'avais calculé qu'elle ne pourrait arriver avant le coucher du soleil, et cependant...

— Cependant, sire, il a encore aujourd'hui plusieurs heures d'existence, hasarda un des bourgeois.

— N'importe ! madame Marguerite est toujours la bienvenue à la cour de France, et je vous laisse, mes amis, pour aller le lui assurer moi-même. »

Les bourgeois s'éloignèrent, et Louis, précédé du petit page, se dirigea vers les appartements de la reine.

En revoyant la fille du bon roi René, Louis fut saisi d'étonnement. Le malheur, loin de la détruire, avait imprimé un cachet de majesté à sa fière beauté, qui lui donnait plus d'éclat qu'aux jours les plus brillants de sa jeunesse. L'austérité de son costume, les voiles de deuil qu'elle avait adoptés depuis son départ d'Angleterre, le son grave et triste de sa voix, les larmes qui se balançaient parfois au bord de ses longs cils noirs, l'énergie de sa parole accoutumée au commandement militaire, le développement de sa taille, tout faisait de la reine d'Angleterre une nouvelle femme qui n'avait conservé de la jeune fille que ses manières affables, sa pure beauté, son esprit et sa grâce.

Quelque peu sensible qu'il fût à la beauté, Louis ne put ré-

Digitized by Google

primer un mouvement d'admiration. Marguerite lui conta longuement ses revers et ses malheurs, sollicitant de son amitié aide et protection. Fidèle à son système de dissimulation, le roi lui témoigna beaucoup d'intérêt, beaucoup de sympathie, mais ne promit rien de positif.

La cour de France, veuve de fêtes et de plaisirs depuis l'avénement de Louis, se réveilla un instant de son apathie pour accueillir la malheureuse reine, et lui faire oublier le passé en lui montrant dans l'avenir triomphe et bonheur. La duchesse d'Orléans venait de donner un nouveau prince à la France: Louis voulut le présenter au baptême avec Marguerite. Cette cérémonie donna lieu à de grandes réjouissances. La royale marraine fut l'objet de tous les honneurs, de tous les empressements. Singulière destinée! ce prince, qui entrait dans le sein de l'Église par l'entremise d'une reine détrônée et ambitieuse, et d'un roi défiant, hypocrite, mauvais fils et mauvais père, devait s'appeler un jour *le Père du peuple*, et dans la postérité servir de type de loyauté, de grandeur d'âme, de franchise et de vertus.

Marguerite se sentait mal à l'aise dans cette cour, qui lui rappelait celle qu'elle n'avait plus; les seuls instants d'oubli et de bonheur que pouvait lui donner la France étaient ceux qu'elle passait auprès du roi son père. Là ses souvenirs étaient purs comme sa vie d'autrefois, joyeux comme le chant de ces oiseaux dont René aimait à s'entourer. Dans cet asile de la paix, du travail, des arts et de la poésie, elle pouvait oublier un instant et la politique et l'ambition. Les pacifiques paroles du bon roi, le beau ciel de Provence, le parfum de cette cour ne ressemblant à aucune autre cour, vivant sans gardes, sans étiquette, tout contribuait à rendre un peu de

Digitized by Google

paix à son âme et à son cœur. Parfois cependant un nuage passait sur son front.

« Pourquoi, murmurait-elle, pourquoi ai-je donc renoncé à un bonheur si sûr et si calme? »

Ce bonheur eût-il suffi longtemps à l'esprit despotique et chevaleresque de Marguerite? L'histoire de sa vie ne permet pas de le penser. A une organisation comme la sienne, il fallait le monde pour théâtre. Dieu l'avait créée dans la divine prévision de la lutte qu'elle aurait à soutenir.

Cependant, à force de prières et d'instances, elle obtint de Louis un secours; mais ce prince, peu disposé à faire de grands sacrifices, borna ce secours à permettre à Henri de Brezé, sire de la Varenne, de conduire en Angleterre un corps de deux mille hommes. Certes l'aide était bien insuffisante, et, émanant d'un empire comme la France, c'était une dérision plutôt qu'un concours réel. Louis, qui ne perdait jamais de vue sa politique tortueuse, fit servir cette expédition à une secrète vengeance. Il n'aimait pas Henri de Brezé, et il pensait l'envoyer à une mort certaine.

En cédant à ses mauvaises passions, Louis choisissait pour auxiliaire à Marguerite le plus ardent et le plus enthousiaste de ses admirateurs. Le sire de la Varenne, sénéchal de Normandie, nature loyale, énergique et chevaleresque, jura avec joie et bonheur, sur le pommeau de son épée, dévouement et fidélité à la reine. Il sollicita l'honneur de porter ses couleurs, et d'être son chevalier et son champion. Marguerite bénit Dieu; elle comprit qu'un dévouement semblable lui valait mieux dans sa position que des bataillons nombreux.

Elle s'embarqua avec Brezé, quelques gentilshommes de France et de Provence, et, confiante en Dieu, elle se dirigea

Digitized by Google

vers Tinmout, où elle espérait être accueillie. Hélas! fragilité des affections humaines! loin de recueillir à Tinmout les sympathies sur lesquelles elle avait droit de compter, elle y fut reçue à coups de canon, et forcée de fuir à toutes voiles.

La nature vint mêler sa voix irritée aux obstacles qui lui interdisaient l'entrée de son royaume. Une de ces tempêtes terribles qui bouleversent parfois la Manche, et rendent inabordables les côtes, s'abattit sur sa petite flotte, et sépara le vaisseau de Marguerite des autres voiles.

Ainsi isolée de la plupart de ses défenseurs, Marguerite veut continuer de cingler vers l'Angleterre, malgré les prières et les instances de ses officiers, qui l'engagent à revenir en France. Henri de Brezé surtout la supplie avec larmes; il la conjure par son époux, par son fils, par le souvenir de sa gloire, de remettre à un moment plus favorable l'exécution de son belliqueux projet. Il lui présente la réception de Tinmout comme un augure fâcheux, sinon comme l'expression des sentiments populaires.

Marguerite voit un des plus braves chevaliers de son époque trembler pour elle, et elle ne tremble pas. Sa décision est prise, et jamais elle n'a reculé devant la crainte.

Elle débarque à Barwick.

VIII

La bataille d'Exham, par sa fatale issue, a vérifié les craintes prudentes du sire de la Varenne. Seule, sans armes, sans ressources, Marguerite, forcée de fuir, erre à l'aventure avec son jeune fils. Elle n'a pour suite et pour escorte qu'un

Digitized by Google

jeune chevalier français qui a voué son existence à défendre et à partager son malheur.

Depuis trois jours les fugitifs n'ont pas reposé leur tête sous un toit, quelque modeste qu'il soit; depuis trois jours ils ont eu pour unique nourriture les fruits sauvages des arbres de la forêt et l'eau des ruisseaux. Mais que pourrait-elle craindre? la poursuite des hommes ne saurait l'atteindre dans cet asile impénétrable. Quels pas humains, si ce n'est ceux d'une reine fugitive, oseraient sonder ainsi les noires profondeurs de la forêt?

La reine tombe au milieu d'une bande de brigands; elle se défend vaillamment. Le Français qui l'accompagne fait des prodiges de bravoure, et tombe percé de mille coups. Elle-même est désarmée; on la dépouille de ses pierreries, que dans la précipitation de sa fuite elle n'a pas eu le temps de quitter.

Un si riche butin excite toute la convoitise des bandits; ils ne savent le partager sans querelle. Marguerite, qui conserve partout toute sa présence d'esprit, profite de cette circonstance pour s'échapper avec son fils.

O bonheur! elle est sauvée!... Accablée de lassitude et d'émotion, elle se laisse tomber au bord du chemin, en murmurant à Dieu une ardente prière d'action de grâces.

Tout à coup le jeune prince pousse un cri d'effroi et se soulève à demi. La reine relève son front incliné, elle regarde, et au détour d'un sentier elle voit, debout et immobile, un homme qu'à son costume et à son aspect elle reconnaît pour un brigand.

Elle ne veut essayer ni de la lutte, ni de la fuite; ses forces épuisées ne le lui permettent pas, mais l'énergie de son âme est toujours là.

Digitized by Google

Elle prend son fils par la main, et, s'avançant vers l'inconnu avec cet air de noble majesté qui allait si bien à sa mâle beauté :

« Sauve le fils de ton roi ! » dit-elle d'un ton impérieux et imposant.

A ce commandement, le brigand devine la reine. Il se découvre avec respect, s'agenouille devant elle, et prononce le serment solennel de lui servir de défenseur, de guide, et de mourir pour elle s'il le faut. Il connaît tous les secrets de la forêt, il la conduira par des sentiers détournés jusqu'à un petit port de mer, où les habitants, pauvres pêcheurs, hommes simples et bons, lui fourniront le moyen de s'embarquer.

Marguerite bénit le ciel, et fait remarquer à son fils la bonté miséricordieuse de la Providence, qui fait ainsi sortir le salut d'un événement qui semblait devoir consommer leur perte.

Les prévisions du brigand se réalisent : un pêcheur fait traverser le détroit à l'illustre fugitive, et la débarque à l'Écluse, où ne tarde pas à la rejoindre Henri de Brezé.

Le duc de Bourgogne accueille Marguerite en reine et en parente; il la reçoit magnifiquement, et lui donne une brillante escorte pour la conduire dans le Barrois, province appartenant à Jean de Calabre, son frère.

Singulière destinée que celle des deux enfants du roi René, de ce prince dont la vie s'écoula tout artistique, et sans souci de guerre et d'ambition ! Marguerite, reine sans couronne, mère ne connaissant de la maternité que les craintes et les inquiétudes; Jean de Calabre aux prises, lui aussi, avec la guerre civile; déployant tous deux leur activité et leur ardeur, la première en Angleterre et en Écosse, le second en

Digitized by Google

Italie et en Catalogne, ils remplissent le monde du bruit de leurs vertus guerrières.

A peine arrivée dans cette belle Lorraine qui lui rappelle tous les rêves de son mariage, Marguerite apprend que son mari, caché dans le Lancashire depuis une année, a été trahi, découvert, et emprisonné à la Tour de Londres.

Après six années de séjour en Lorraine, et au moment où elle désespérait de pouvoir jamais tenter la fortune, un événement inattendu, mystérieux comme tous les décrets de la Providence, vient encore lui ouvrir une fois les portes de l'Angleterre.

Warwick, le héros de l'Angleterre au quinzième siècle, celui qui mérita d'être nommé *le Faiseur de rois,* cédant au ressentiment d'un outrage, abandonna le parti d'Édouard IV, qu'il avait placé sur le trône. Il fit plus; par son influence, Clarence, frère du roi, jaloux et mécontent de n'avoir qu'une faible part au gouvernement, quitta aussi le parti de son frère pour passer dans les rangs ennemis.

Il ne restait plus qu'à réunir les mécontents : ce fut Louis XI qui se chargea de ce soin. Il réconcilia Marguerite et Warwick, négocia un mariage entre la seconde fille de ce dernier et Édouard de Lancastre, âgé alors de dix-huit ans. Avant de quitter la France, tous les quatre, de concert avec Clarence, réglèrent leur plan de campagne.

Warwick et Clarence débarquèrent les premiers en Angleterre; Marguerite et Édouard devaient aller les rejoindre plus tard.

La première bataille fut un triomphe pour la rose rouge; Warwick entra sans obstacle à Londres, y proclama Henri VI et convoqua un nouveau parlement. Il ne resta à Édouard IV, qui s'était endormi dans le luxe et les plaisirs, qu'à s'enfuir en

Digitized by Google

Flandre, suivi de quelques fidèles. Il trouva une réception brillante auprès du duc de Bourgogne, son allié.

Tout souriait aux espérances de Marguerite; déjà elle préparait son départ pour aller revendiquer sa part de joie et de triomphe; mais les gloires du monde sont soudaines et fragiles. Au moment de mettre à la voile, arrive jusqu'à elle une nouvelle inattendue, terrible : Clarence et Édouard étaient réconciliés. Loin de changer les projets de la reine, ce malheur ne fait qu'en hâter l'exécution; elle s'embarque sur-le-champ avec son fils et les troupes mises à sa disposition par Louis XI.

Elle arrive trop tard; l'impétueux Warwick avait accepté la bataille sans l'attendre : la fortune, jusqu'alors si fidèle, lui avait fait défaut, et il s'était enseveli glorieusement sous les ruines de son parti. Il était mort à côté de son frère Montaguë, mort en héros, accablé par le nombre, et victime d'une méprise fatale qui lui fit croire à la trahison et causa sa perte.

En apprenant cette catastrophe, Marguerite sentit défaillir son courage. Elle eut peur, non pas pour elle, le passé lui avait appris à ne pas craindre le malheur; mais elle eut peur pour son fils, cet unique et cher objet de toutes ses espérances. Elle vit le sort qui le menaçait, elle mesura d'un œil sûr l'abîme ouvert sous ses pas, et, toute tremblante, elle se hâta de le mettre à l'abri des événements en l'entraînant dans le monastère de Beaulieu, où elle espérait le cacher à tous les regards.

Mais le duc de Sommerset et les autres seigneurs encore fidèles à son parti vinrent l'y trouver, lui représentant que la présence du prince de Galles pouvait seule relever et soutenir son parti. « Souvenez-vous, lui dit-il, qu'un prince né pour régner ne peut choisir qu'entre le sceptre ou la mort! »

Digitized by Google

Marguerite céda à la nécessité. Triste et abattue, elle quitta le monastère, où de secrètes appréhensions lui disaient qu'il vaudrait mieux ensevelir son fils à tout jamais, plutôt que de le voir affronter de nouveaux périls. Elle se remit à la tête de son parti avec le jeune prince, et se dirigea vers le comté de Galles.

A Tenkesbury, elle fut rejointe par l'armée d'Édouard. Le duc de Glocester, frère du roi, qui commandait l'avant-garde, l'attaqua vivement; le duc de Sommerset sortit pour le repousser, mais, mal soutenu par ses guerriers, il ne put empêcher Glocester de pénétrer dans le camp.

Alors tout ce que la rose rouge comptait de braves et hardis défenseurs se serra autour du prince de Galles et de sa noble mère, et se fit bravement tuer. Le carnage fut affreux. Lorsque le jeune prince eut vu tomber à ses pieds son dernier serviteur, il ne lui resta plus qu'à rendre son épée. Le gentilhomme qui la reçut se nommait Richard Craff.

Un moment, en voyant la beauté, la jeunesse, la noble valeur du prince, un moment il eut la loyale pensée de lui rendre la liberté. Mais, hélas! la cupidité était en jeu : Richard se souvient qu'Édouard a promis une pension de cent livres sterling à quiconque livrera le prince mort ou vif, et aussitôt toute générosité est étouffée, le prince de Galles est conduit à son ennemi.

IX

Que de tristesse et d'angoisses Dieu a mises dans un cœur de mère qui voit son enfant menacé d'un danger imminent,

Digitized by Google

qu'elle ne peut ni détourner, ni éloigner! Telle est la position de Marguerite d'Anjou, de cette belle et noble reine que sa douleur maternelle accable tellement, qu'en quelques semaines il ne reste de sa beauté et de sa fière nature qu'un vain souvenir.

Marguerite et le prince de Galles, conduits à Londres, attendent avec anxiété qu'Édouard prononce sur leur sort. Marguerite se souvient du comte Rutland, et elle tremble!... Le jeune prince, lui, espère. Il a foi dans la générosité d'Édouard; il voit les hommes à travers les illusions de la première jeunesse.

Un jour, on vient chercher le prince de Galles : demeurée seule dans leur froide prison, Marguerite alarmée prie et pleure. Reverra-t-elle son fils?...

Édouard est au milieu de ses courtisans; le sourire est sur toutes les lèvres, l'orgueil du triomphe sur tous les fronts. Le jeune prince, à cet aspect, sent renaître sa confiance; s'il était condamné, verrait-il autour de lui tant de calme et de joie? D'ailleurs, la cour d'un roi est-elle un tribunal où se rendent des arrêts de mort?

« Comment osiez-vous entrer à main armée dans mon royaume? dit Édouard.

— J'y venais réclamer les droits de mon père et venger ses injures, » répond fièrement le prince.

Édouard froisse le gantelet qu'il tient à la main, et, ne pouvant plus maîtriser sa violence, le lui lance au visage!... le sang jaillit!... A cette vue, Glocester, le comte de Hastings et Clarence, ce même Clarence qui naguère combattait pour lui, se précipitent sur le prince, le terrassent et le massacrent sous les yeux du roi, qui ne fait aucun effort pour dérober la victime à la fureur des bourreaux.

Digitized by Google

Ce meurtre est-il une vengeance suffisante pour Édouard? Non; il a brisé le cœur de la mère, il veut réveiller celui de l'épouse pour le briser aussi.

On tire le malheureux Henri VI de son humide prison, on le promène dans les rues, on le fait passer sous la croisée de Marguerite, défendant *sur la hart* au peuple et aux gentilshommes de le saluer ni reconnaître; puis on le fait tournoyer trois fois autour d'un arbre en manière de pilori, et on le reconduit à la Tour, où bientôt il sera égorgé.

Cependant Marguerite attend son fils; chaque fois que le pas de la sentinelle vient mourir à sa porte, elle s'élance.

« Enfin! » dit-elle.

Des heures se passent, puis des jours; la malheureuse reine, qui a vu la honte publique de son époux, écoute, le jour et la nuit, si elle n'entendra pas la voix du crieur annoncer la condamnation du prince de Galles; elle interroge son geôlier, et elle ne peut rien apprendre, rien!

Après un mois de cet affreux supplice, elle sait enfin toute l'épouvantable vérité. Alors, elle aussi, elle veut mourir; elle sollicite à grands cris la vengeance d'Édouard. Vain espoir! il faut qu'elle vive pour souffrir. Sa qualité de parente de Louis XI, la certitude d'obtenir pour elle une forte rançon, lui sauvent la vie. Pendant quatre ans elle languit dans une dure captivité; enfin, lors du traité d'Amiens, son royal cousin de France lui rend la liberté moyennant cinquante mille écus, et lui assure une pension de six mille livres tournois. En échange, il exige qu'elle lui abandonne ses droits éventuels sur la Lorraine, l'Anjou, la Provence et le Barrois.

Le bon roi René était mort, le séjour de la cour de France était impossible à Marguerite; les joies et les pompes de ce monde eussent déchiré son âme. Il lui fallait, après tant

Digitized by Google

d'infortunes, un lieu calme, solitaire, où elle pût méditer sur le passé et songer à l'avenir éternel; il lui fallait surtout un cœur dévoué sur lequel elle pût s'appuyer, sûre de le trouver toujours fidèle et compatissant. Elle trouva tout cela à Dampierre, près Saumur, chez messire François de la Vignolle.

Ce noble gentilhomme, qui avait été attaché à la personne du roi René, se trouva trop heureux de reporter sur la fille le respect et la vénération qu'il conservait à la mémoire du père. Marguerite le trouva sur le port, au moment où elle débarquait. Émue de cette preuve d'attachement, elle pleura les premières larmes d'attendrissement qu'elle eût versées depuis sa captivité. Un sourire de paix illumina son front si triste; elle consentit à accepter l'hospitalité que de la Vignolle lui offrait. Elle se sentait heureuse de se savoir un ami sur la terre.

Désabusée des grandeurs humaines, la plus malheureuse des épouses, des mères et des reines demanda à la prière de remplir les derniers jours de sa vie, et s'adonna à l'exercice des bonnes œuvres. On vit la fière Marguerite aller de chaumière en chaumière visiter et consoler les malheureux; on entendit sur son passage s'élever des concerts de bénédiction et de reconnaissance. Certes elle dut regretter, en voyant la douceur que Dieu a mise au fond de toute œuvre de miséricorde, les longues années de sa vie passées à poursuivre un but incertain, à courir après une gloire passagère; but qu'elle n'avait pu atteindre, gloire qui n'avait su lui donner qu'amertume et malheur!

Elle mourut le 25 août 1482; sa beauté, qui s'était si cruellement flétrie, nous l'avons dit, par les appréhensions de son amour maternel, s'altéra complétement. On raconte

Digitized by Google

même que « son sang, calciné par tant d'agitations, dessécha peu à peu tous ses organes ; l'estomac se rétrécit à un point incroyable ; ses yeux se creusèrent jusqu'au fond de leur orbite ; sa peau se sécha jusqu'à tomber en poussière blanchâtre... » Son corps n'était plus qu'un spectre vivant, preuve irréfragable de la petitesse devant Dieu des grandeurs de la terre !

Digitized by Google

Digitized by Google

Le cœur de l'excellente femme devina tout.

Digitized by Google

JEHANNE HACHETTE.

I

Malgré la brûlante ardeur du soleil de juillet, un cavalier dévorait l'espace, hâtant de la voix et de l'éperon le galop précipité de son cheval. Il arrive enfin devant la vieille capitale du Beauvoisis, et, ainsi parvenu au terme de son voyage, il semble se presser plus encore.

Chaque passant qu'il rencontre dans les rues de Beauvais le salue avec respect, mais en détournant le regard; et lui, l'heureux père, ne voit ni la tristesse ni l'air contraint du bon bourgeois; il ne songe qu'au bonheur qui l'attend en son logis, à sa chère Jehanne à qui il doit si grandement tarder de lui présenter leur premier enfant, sa fille chérie, née depuis huit jours, et qu'il n'a point encore embrassée.

Aussi comme il se hâte, le brave Jehan Fourquet, officier des gardes du roi Louis XI! comme il relève fièrement la tête sous le chapel à panache flottant, insigne de sa charge!

Enfin le voici devant sa demeure, maison à triple pignon faisant saillie sur la rue. Il met pied à terre, sa main tremblante soulève le heurtoir, la joie l'inonde. Heureux père, mais pauvre époux!

Cette chambre qu'il voyait tout à l'heure si joyeuse, avec son frais berceau posé sur l'estrade du lit et à demi caché der-

Digitized by Google

rière la tenture de soie, cette chambre présente à son œil épouvanté un spectacle terrible : Jehanne Fourquet, son épouse bien-aimée, va payer de la vie les premières joies de la maternité. Les cierges brûlent autour du lit funèbre, quelques voix sanglotantes murmurent les dernières prières, un digne ministre du Dieu de miséricorde bénit et console, ouvrant par avance le ciel à cette âme qui va quitter la terre.

Jehan pousse un cri déchirant, écarte les assistants, et s'élance auprès de la mourante :

« Jehanne ! ! ! »

Jehanne tourne vers lui un regard éteint, et, en le reconnaissant, se ranime et semble revenir à la vie ; son geste demande sa fille ; on la pose près d'elle, et une joie suprême fait rayonner sur son front une dernière étincelle de vie ; la parole remonte encore une fois de son cœur à ses lèvres.

« Jehan, vois comme Dieu nous l'a donnée belle. Oh ! puisses-tu, toi enfant chérie qui ne connaîtras pas les caresses d'une mère, savoir au moins mériter la couronne de gloire que je vois dès aujourd'hui briller sur ton front ! Jehan !... ma fille !... nous nous reverrons un jour au ciel... près de... Dieu ! »

Jehanne Fourquet avait vécu.

O tristesse sans nom de la séparation ! qui dira tes angoisses affreuses ? Jehan sentit son cœur se briser ; il demanda la mort à Dieu, et il n'eût pas su vivre encore, si les cris de l'innocente cause de son malheur ne fussent venus l'arracher à sa douleur. Alors l'amour paternel lui rendit le courage de vivre, et, prenant la petite Jehanne entre ses bras, il s'enfuit de la chambre mortuaire, l'emportant avec lui.

Digitized by Google

II

Après quelques jours exclusivement consacrés à ses regrets et à son chagrin, Jehan Fourquet, forcé par sa charge de suivre le roi en tous lieux, songea qu'il lui fallait repartir enfin pour rejoindre le roi Louis XI en son château de Plessis-lez-Tours.

Depuis la mort de Jehanne, il priait Dieu de l'éclairer. Le Seigneur avait entendu sa prière, et certes c'était bien lui qui l'inspirait lorsque, la veille de son départ, prenant par la main le petit Jehan Pierre son neveu, son fils d'adoption, et dans ses bras la petite Jehanne, il se dirigea vers la demeure de dame Mathieu Laisné, sainte et pieuse femme, amie dévouée de celle qu'il pleurait.

En le voyant avec les deux enfants, le cœur de l'excellente femme devina tout.

« Vous allez partir? dit-elle.

— Demain; mais avant de quitter ces chers petits, je dois leur assurer soins et protection; car que puis-je pour eux, moi, homme de guerre, plus habile à manier l'épée qu'à sécher des larmes d'enfants? Vous avez un noble cœur, madame Laisné; j'ai songé que vous seule sauriez les aimer comme une mère. Me suis-je trompé?

— Non, non, Jehan Fourquet; votre neveu, votre fille sont les bienvenus chez moi; ils y demeureront jusqu'au jour où il vous plaira de venir me redemander ce cher et précieux trésor. »

La reconnaissance de Jehan était trop profonde pour qu'il

Digitized by Google

pût l'exprimer par des paroles. Il se contenta de presser en silence les deux mains de dame Laisné, pendant que de grosses larmes tombaient une à une de ses yeux sur son pourpoint brodé.

Dès le soir même, la nourrice de la petite Jehanne était installée dans la demeure de dame Laisné, Jehan Fourquet congédiait ses serviteurs, et, après avoir passé la nuit en prières, il fermait sa maison, naguère si joyeuse aux moments toujours trop rares de ses visites, et il s'éloignait lentement de Beauvais.

III

Assises devant une croisée ouverte sur un vaste et beau jardin, deux femmes travaillent à un ouvrage de broderie. L'aspect de cette salle est sombre et sévère. Les meubles en bois de chêne lourdement sculpté se marient admirablement avec les boiseries noircies des panneaux et les poutres en saillie du plafond; en revanche, une nombreuse vaisselle d'étain étale dans le dressoir ses pièces polies et brillantes, et des petits oiseaux se jouent en gazouillant dans une immense volière toute verdoyante et fleurie. A ce dernier signe, on devine aisément la présence et les soins d'une douce et jeune fille.

Assis devant une table, à quelques pas de la fenêtre, un jeune homme lit à haute voix un vieux manuscrit contenant de curieuses légendes et chroniques. Dans le fond de la salle, une troisième femme file une quenouille de lin.

Rien de suave et doux à contempler comme cet intérieur de famille, que complète la figure régulière et expressive d'un

Digitized by Google

jeune homme lisant à haute voix dans un vieux manuscrit. A un passage de la lecture, une des deux femmes qui brodent interrompt le jeune homme par une exclamation soudaine.

Sa compagne la regarde, en souriant avec bonté de sa jeune exaltation.

« Oui, ma mère, il m'est avis que si j'eusse vécu au temps du roi Charles VII, j'aurais voulu venir en aide à Jehanne pour reconquérir notre beau royaume. Seigneur Jésus! quelle gloire et quel honneur, de chasser ainsi l'étranger loin de sa patrie!

— En vérité, reprit le jeune homme d'un ton railleur, il ferait beau voir Jehanne Fourquet la lance au poing! Le seul dommage serait que son bras n'aurait pas la force de la soulever.

— Vous croyez, beau cousin?

— Ah! Jehanne, vos jolis doigts, si mignons et si blancs, se noirciraient au contact de la bataille; et, tant valeureuse qu'elle puisse être, une femme voudrait-elle jamais sacrifier sa beauté?

— Moi, Jehan Pierre, à ma patrie je sacrifierais tout.

— Doucement, doucement, cousine! ne vous pressez pas tant. Telles paroles dites ici, dans cette chambre si calme et si tranquille, seraient vite retirées si Beauvais, en état de siége, entendait gronder la foudre et trembler ses murailles... ce qu'à Dieu ne plaise!

— Vous avez raison, Jehan Pierre, ce ne serait pas ici que je les répéterais ces paroles, ce serait sur les remparts. »

Cette fière réponse fit rire non-seulement Jehan Pierre, mais encore dame Laisné, qui s'était jusqu'alors abstenue de prendre part à la discussion.

Digitized by Google

Toute l'héroïque exaltation de Jehanne tomba devant cette hilarité; elle redevint ce qu'elle était toujours, une gracieuse et charmante jeune fille, toute modeste et toute timide, rougissant sous le moindre regard et osant à peine exprimer sa pensée.

« Quand vous parlez ainsi, Jehanne, je ne vous reconnais plus, reprit avec un ton de tendre reproche dame Laisné.

— Excusez-moi, ma mère! Mais lorsque j'entends lire les hauts faits et vaillantes prouesses de l'héroïne de Domremy, lorsque je me souviens de tant de vertus unies à tant de courage, je ne suis plus moi; il me semble que je deviens une autre elle-même. »

La jeune fille avait posé ses deux mains sur les genoux de dame Laisné, et incliné son front vers elle. Un baiser maternel répondit à cette sollicitation d'une caresse.

« Avant de songer à devenir une héroïne, pensez sérieusement, chère enfant, à être une jeune fille pieuse, sage, douce, et habile au ménage. Ce sont là des qualités qui siéent mieux à votre âge et à votre sexe que les vertus guerrières.

— Serait-ce, ma mère, que vous n'admireriez pas comme moi les glorieuses vertus de la libératrice d'Orléans et de la France?

— A Dieu ne plaise, mon enfant! mais je vois en elle l'inspirée du ciel, et c'est comme exception que je la trouve grande et sublime. D'ailleurs son histoire dit qu'elle était par-dessus tout simple et modeste, et je ne crois pas que ces deux qualités, si nécessaires à la femme que Dieu les a fait inhérentes à sa nature, pussent subsister longtemps dans le monde, si nos jeunes filles voulaient toutes manier la lance ou l'épée, et se battre pour leur pays.

— Nous en serions revenus au siècle des amazones, interrompit ironiquement Jehan Pierre, et il ne nous resterait

Digitized by Google

plus, à nous autres hommes, qu'à prendre la quenouille et le fuseau. »

Jehanne était devenue triste et rêveuse; dame Laisné, qui s'en aperçut, se hâta d'abandonner un sujet qui lui était pénible; mais elle ne put, malgré tous ses efforts, dissiper le nuage qui voilait ce jeune front, d'ordinaire si pur et si serein.

L'Angelus sonna à l'église voisine, dame Laisné ploya son ouvrage, et rajustant les plis de sa coiffe :

« Ne venez-vous pas réciter avec nous les prières du soir? demanda-t-elle à Jehanne.

— Si vous le permettez, ma mère, je demeurerai encore au logis, afin de profiter des dernières heures du jour pour achever mon travail, et tout à l'heure je viendrai vous rejoindre avec Marianne. »

Dame Laisné fit un geste d'assentiment, embrassa son enfant chérie, et sortit appuyée sur le bras de Jehan Pierre.

IV

La jeune fille et sa nourrice étaient seules.

« Tu as entendu ma mère et mon cousin. En vérité, Marianne, j'ai peur d'offenser Dieu en m'abandonnant à toutes ces pensées vagues et confuses, mais précieuses et enivrantes, de gloire et de combats.

— Laissez dire, mon enfant; vous êtes bien la jeune fille la plus parfaite de toute la bonne ville de Beauvais. Aucune de vos compagnes ne peut vous le disputer en sagesse, en savoir, en douce vertu et en beauté : cependant vous êtes, sans contredit, la plus modeste entre toutes. Si parfois la pensée vous prend de vous dévouer, au jour du danger, pour le salut de la patrie,

Digitized by Google

c'est que votre ange gardien lui-même vous l'inspire, non pour vous tenter, mais pour vous fortifier par avance.

— En es-tu bien sûre, Marianne? interrompit Jehanne avec une naïve simplicité.

— Eh! mon Dieu, votre mère, qui était une vraie sainte, ne l'a-t-elle pas prédit?

— Ma mère! »

La nourrice se leva, et, s'approchant de Jehanne, elle s'appuya à côté d'elle sur le grand dossier du siége que venait de quitter dame Laisné.

« Vous allez bientôt entendre sonner vos dix-huit ans, et je crois, ma chère enfant, qu'il est temps de vous redire les dernières paroles de votre mère, pieuse et noble femme qui vous protége, à coup sûr, du haut du ciel. Ces paroles, que votre père vous eût certainement redites déjà s'il fût demeuré près de vous, je ne vous les répéterais pas si votre grande admiration pour l'héroïne d'Orléans et votre disposition à vouloir l'imiter ne me faisaient juger qu'elles n'étaient point trompeuses. C'était quelques instants avant de mourir. Votre père venait d'arriver auprès d'elle; on vous posa sur son lit; alors sa voix reprit tout son éclat : « Oh! puisses-tu, toi, enfant chérie, qui ne connaîtras jamais les caresses d'une mère, savoir mériter la couronne de gloire que je vois dès aujourd'hui briller sur ton front! » Ensuite elle vous embrassa, murmura un dernier adieu, et s'en retourna au ciel.

« Viens, Marianne, allons rejoindre ma mère à l'église; j'ai besoin de prier, » murmura Jehanne d'une voix brisée par l'émotion.

Digitized by Google

V

Quinze jours seulement se sont écoulés depuis la scène que nous venons de raconter; mais dans ces quinze jours quel changement s'est opéré?

De calmes et paisibles, les esprits sont devenus inquiets et préoccupés. Il semble que le bon populaire sente par instinct qu'un immense malheur le menace; car on ne sait rien de précis, il n'a couru dans la foule que de sourdes et vagues rumeurs, et néanmoins nous trouvons la place de l'hôtel de ville et les rues avoisinantes encombrées d'hommes, de femmes et d'enfants se questionnant avec anxiété et en tremblant d'effroi.

Un courrier haletant de fatigue, couvert de sueur, traverse la place.

A peine a-t-il franchi le seuil de l'hôtel de ville, que le maire, homme de grande énergie et de beaucoup de talents, apparaît au balcon. Au lieu des bruyantes acclamations qui saluent d'ordinaire sa présence, le silence continue; chacun sent que, dans la parole qui va s'échapper de ses lèvres, se trouve pour la ville la mort ou la vie.

« Habitants de Beauvais, féaux et loyaux compagnons, aux armes!... aux armes! ou votre ville est perdue. Le puissant duc de Bourgogne, celui qu'amis et ennemis ont nommé le Téméraire, celui qui n'accorde jamais ni merci ni quartier, vient de prendre et de brûler la ville de Nesle. Il marche sur Beauvais, à la tête de quatre-vingt mille hommes. Si nous pouvons garder nos murailles jusqu'à l'arrivée de messire

Digitized by Google

Joachim de Rouault, auquel le roi vient de mander l'ordre de nous secourir, nous sommes sauvés. Courage donc! courage, et aux armes! »

Ces paroles portèrent l'effroi dans tous les cœurs; nul ne conçut un instant l'espoir du salut, car tous savaient que le connétable était en ce moment par delà Paris, et que son armée, divisée en plusieurs corps, ne pouvait être réunie immédiatement. Or, toute attente était la mort: comment tenir contre quatre-vingt mille Bourguignons ayant Charles à leur tête?

Sans même songer à se servir de leurs armes, les habitants de Beauvais, comprenant que de Dieu seul peut leur venir le salut, se précipitèrent vers les églises du Seigneur, pour l'implorer et le supplier de leur susciter un libérateur.

Celle de Sainte-Angadresme, leur patronne vénérée et puissante, fut assiégée surtout par la multitude, sollicitant à grands cris que la châsse de la sainte fût portée en procession dans les rues de la ville, comme il était d'usage aux jours de calamité publique.

L'évêque de Beauvais n'eut garde de résister à ce vœu populaire, qui n'était d'ailleurs que l'expression de son propre désir. Alors on vit une de ces cérémonies imposantes comme notre époque d'indifférence religieuse ne saurait en voir.

En tête de la procession était portée par un vénérable prêtre la grande et massive croix d'argent; après elle marchait l'évêque entouré du nombreux clergé de la cathédrale, puis la bannière de sainte Angadresme portée par une jeune fille vêtue de blanc, et suivie de douze autres jeunes filles soutenant les rubans frangés d'or qui se détachaient de la bannière en banderoles éclatantes.

A la suite des jeunes filles, de pieux lévites, rangés deux

Digitized by Google

à deux, précédaient la châsse d'or, sous le poids de laquelle fléchissaient quatre des notables de la ville, que quatre autres étaient appelés à l'honneur de remplacer de distance en distance.

Le clergé des autres paroisses marchait, avec ses croix et ses bannières, derrière la châsse; et après lui venaient tous les religieux des couvents de la ville, qui avaient, en ce jour solennel, quitté leurs saints asiles pour mêler leur voix puissante à celle du peuple, et crier avec lui : « Grâce! Seigneur, grâce et miséricorde! » Car ces mêmes hommes qui renoncent avec tant de zèle aux joies et aux plaisirs de ce monde, qui s'en séparent à jamais, sont avides d'y reparaître dès qu'ils n'y voient plus que des malheurs, des infortunes à partager et à consoler.

Après les religieux se déployaient les différentes corporations, chacune précédée de sa bannière et de ses insignes, et dans l'ordre que lui assignait le cérémonial et la hiérarchie de l'époque.

Suivait enfin le reste de la population, femmes, vieillards, enfants, rangés sur deux longues files entre lesquelles circulait une sainte milice de prêtres actifs à maintenir l'ordre, le silence et le recueillement.

Dans cette multitude pas une arme ne brillait au soleil, pas un archer ou un soudard ne se montrait, prêt à réprimer le désordre; le respect attaché aux choses saintes, l'influence morale du pasteur sur son troupeau suffisait. Là où il y a conviction et dévouement, il n'est pas besoin de force matérielle et répressive.

Cette ardente supplication, adressée par la terre au ciel au jour des justes vengeances du Seigneur, et que le roi-prophète a traduite en une sublime poésie, le *Miserere*, chanté par

Digitized by Google

des milliers de voix à la fois, montait, mêlé à l'encens et aux gémissements du peuple, vers le trône de l'Éternel. Et l'Éternel, toujours miséricordieux dans sa justice, abaissa son regard sur la terre.

« Hosannah! salut et gloire au Dieu de bonté! » chantèrent les anges autour de lui.

VI

Jehanne Fourquet et dame Laisné, dévotement agenouillées devant le crucifix d'ivoire, gardien et protecteur de leur demeure, continuent avec ferveur la prière commencée devant la châsse de sainte Angadresme. Jehan Pierre est au poste où son devoir et son honneur de citoyen l'appellent; Jehanne est encore vêtue de son blanc costume de vierge. Retirées dans le fond de leur oratoire, les deux femmes se sont isolées de tout bruit humain, afin que rien de terrestre ne puisse se mêler à la pensée de Dieu, lorsque tout à coup un bruit terrible vient troubler le silence solennel qui les entoure. C'est la voix tonnante des foudres de guerre qui fait trembler les vieilles murailles de la cité; ce sont les cris, Aux armes! mêlés aux gémissements des femmes, aux supplications de tous.

« Seigneur, Seigneur, sauvez-nous! vous êtes le seul qui le puissiez. »

Jehanne entend ces bruits terribles. Elle n'est plus à genoux; debout, les yeux levés vers le ciel, ses deux mains serrent avec force sa poitrine, comme pour comprimer les battements de son jeune cœur, qu'une noble ardeur enflamme. Elle écoute une voix mystérieuse et inconnue qui répète à son oreille cet ordre irrésistible :

Digitized by Google

« Va, ton heure est arrivée! »

Son œil, qui cherche avec anxiété une arme autour d'elle, aperçoit une petite hache (une hachette); elle s'en empare, et s'élançant dans la rue :

« Glorieuse vierge, sainte Angadresme, aide et soutiens mon courage! » s'écrie-t-elle avec force.

Bientôt au découragement a succédé l'espérance. Partout on voit la multitude, hommes, femmes et vieillards, se précipiter à la suite d'une jeune fille, et répéter avec elle cet énergique cri de guerre :

« *Aux armes! aux armes! vengeance!* »

Vainement Charles presse-t-il l'assaut; les remparts sont si bien gardés, que partout l'attaque est repoussée; et Jehanne est là, toujours là, qui soutient le peuple de ses exhortations et de l'exemple de sa vaillance.

« Que Dieu et sainte Angadresme soient bénis! les phalanges célestes combattent avec nous. Courage! courage! »

Et le Bourguignon invincible est obligé de reculer devant une femme. Son orgueil s'irrite, il redouble d'efforts : l'insensé! qui veut lutter contre le bras de Dieu!

VII

Les bataillons du duc de Bourgogne sont rentrés dans leur camp. La voix terrible de la guerre a fait silence, et Jehanne et ses compagnons sont encore sur les remparts, veillant à la garde de la ville.

Les pâles rayons de la lune donnent à tous les objets des formes vagues et fantastiques. Tantôt on dirait des cavaliers

Digitized by Google

immobiles à l'horizon, tantôt des fantassins menaçants. Jehanne dissipe les folles terreurs que ce mirage trompeur fait naître dans l'âme de ses jeunes compagnes, et lorsque plusieurs d'entre elles accourent lui raconter que de leur poste d'observation elles ont vu, au loin, se mouvoir et s'ayancer des masses sombres, Jehanne sourit, et accuse leur imagination. Elles ne se sont cependant pas trompées, et elles entraînent Jehanne avec elles.

Jehanne, arrivée à l'extrémité des remparts, du côté de Paris, regarde : ses yeux ne lui font-ils pas illusion?... Cachée hors des murs, elle retient son souffle, elle écoute!... Tout à coup elle laisse échapper un cri de joie et de reconnaissance.

« Eh bien! nous étions-nous trompées?

— Courage! courage! c'est un corps de cavalerie qui approche. C'est le secours que nous envoie le roi notre sire; nous sommes sauvés! »

Aussitôt le maire et les échevins sont prévenus, les bourgeois sortent en silence de leurs maisons, les soldats se mettent sous les armes, toute la population abandonne le repos de la nuit pour se porter en foule vers la route de Paris. La poterne est ouverte sans bruit, et les deux cents lances si impatiemment attendues entrent sans difficulté. Elles sont conduites par les capitaines de la Roche-Tesson et Fontenailles. Au point du jour on signale un nouveau corps : c'est celui de messire Joachim de Rouault.

En apprenant l'arrivée de l'illustre maréchal, les magistrats de Beauvais organisent une fête à la hâte pour lui témoigner leur respectueuse joie, et leur entière confiance dans sa bravoure et dans son talent de stratégiste.

On prépare activement les salles de l'hôtel de ville; des trophées d'armes et de drapeaux en ornent les coins, des ta-

Digitized by Google

pisseries de grand prix en décorent les murs, des branches d'arbres, des fleurs effeuillées en jonchent le sol. Dans le fond de la grande salle s'élève une riche estrade surmontée d'un dais de drap d'or, au milieu duquel resplendissent les armes de France. Sur l'estrade un siége d'honneur est préparé; il est destiné à messire Joachim. Plus bas que le siége sont placés des fauteuils pour les magistrats et les capitaines, et au-dessous encore des tabourets pour les principaux habitants de la ville.

A peine messire Joachim de Rouault a-t-il pris place sur l'estrade, au son des trompettes et des *vivat* populaires bruyamment répétés, que Biriet, maire de Beauvais, entre dans la salle, conduisant par la main une jeune fille dont les vêtements présentent un singulier mélange de toilette féminine et de costume guerrier. Cette jeune fille, qui tremble et rougit, est Jehanne Fourquet.

« Messire, dit-elle d'une voix timide et mal assurée, messire, votre active diligence et votre présence en cette ville sont une grande aide et un grand bien pour nous. La victoire vous ayant toujours été fidèle, vous la rencontrerez sûrement aussi sur nos murailles. Nous vous offrons, pour y concourir, notre dévouement sans bornes, ainsi que vous pouvez y compter de la part de gens qui connaissent votre grande noblesse, vos vertus, et qui sont pleins de confiance dans vos talents. »

Jehanne se tut. Le maréchal, qui n'avait pu, frappé de sa jeunesse et de sa beauté, détourner d'elle son regard, demanda au maire quelle était cette demoiselle qui venait de parler si gracieusement.

« Messire, elle se nomme Jehanne Fourquet. C'est la plus vaillante de nos dames et l'ornement le plus beau de cette fête;

Digitized by Google

nous, les magistrats, et les habitants, en plein accord, l'avons chargée et priée de vous en faire les honneurs. »

Le maréchal félicita Jehanne avec courtoisie, et, la prenant par la main, il s'assit près d'elle et y demeura tant que dura la fête.

Un banquet magnifique venait de réunir dans la salle du festin les chefs et les notables, tandis que les soldats et le peuple, festoyant aussi sur la grande place, faisaient honneur aux nombreux tonneaux de cidre et de vin que la munificence municipale avait fait apporter à profusion. Un cavalier traverse la place, entre à l'hôtel de ville, et s'approchant du maréchal :

« Voici, messire, une lettre qu'un de mes archers vient de retirer d'une flèche à laquelle elle était attachée.

— Par le sang du Christ! c'est le sceau de Charles le Téméraire! Où a-t-on trouvé ce billet?

— Il a été lancé par-dessus la porte de Bresle, messire. »

Joachim de Rouault brisa avec impatience le sceau, et lut à haute voix et d'un ton ferme :

« Messire, la volonté que vous avez prise de ne vouloir parlementer avec le duc de Bourgogne m'a fait prendre la résolution de vous faire arriver cette missive au-dessus des murailles de la porte de Bresle, à cette fin de vous faire sentir que l'assaut n'a été ralenti que dans l'espoir de vous faire devenir plus raisonnable; et mêmement devez bien penser, en tant que vous ne voudriez pas céder et évacuer ladite place par arrangements entre nous, les suites funestes que votre résistance peut amener pour les assiégés! Je vous offre un accommodement honorable; mais si vous le refusez, et que la place soit enlevée par assaut, elle sera livrée au pillage et brûlée. Les habitants, sans égard pour le rang, l'âge et le

Digitized by Google

sexe, seront tous passés au fil de l'épée; et ceux qui échapperont aux massacres, s'ils sont pris, périront dans la honte des supplices.

« Jacques D'ORSON, grand maître de l'artillerie. »

« Quelle audace! » murmurèrent sourdement les chevaliers présents.

Le maréchal, calme et impassible, repliait lentement la missive.

« Vous avez entendu, dit-il. Que vous en semble?

— Vaincre ou mourir! s'écrièrent toutes les voix dans un transport d'enthousiasme impossible à décrire. Vaincre ou mourir!

— Bien dit, braves amis! Seulement, faisons en sorte de ne pas mourir, mais de vaincre! »

Une heure s'est à peine écoulée depuis que messire Joachim a lu à l'hôtel de ville la missive bourguignonne, et le bruit des tambours et des fanfares accuse un mouvement significatif au camp ennemi. Aussitôt les remparts de la ville se garnissent de nombreux défenseurs, en tête desquels on remarque Jehanne et ses compagnes.

L'attaque commence. Les soldats de Charles, munis de fascines, d'échelles, et de tout ce qu'exige un assaut, s'avancent protégés par une artillerie redoutable. Les assiégés, de leur côté, font pleuvoir les pierres et les flèches. Au milieu du tumulte de la bataille, un bruit effrayant domine tous les bruits; la ville est ébranlée jusque dans ses fondements, l'air est obscurci d'une fumée suffocante. On se regarde avec effroi, on s'interroge, et l'on apprend bientôt que c'est le magasin à poudre qui vient de sauter, avec Gommel de Balagny, commandant de Beauvais, et plusieurs braves soldats. L'in-

Digitized by Google

quiétude est à son comble quand on apprend que cette explosion a fait une brèche aux remparts de la porte de Bresle.

Le maréchal se porte immédiatement sur ce point, il y arrive trop tard; un fort parti de Bourguignons a déjà pénétré dans la ville. Collin Pillon, qui plus tard devint l'époux de Jehanne, Jehan Fourquet, Salazar et plusieurs autres sont avec lui. Un combat inégal et terrible s'engage. D'abord la vaillance du maréchal et de ses compagnons leur donne le dessus; ensuite le nombre des Bourguignons augmentant, le maréchal est entouré et court le plus grand danger.

Jehanne a vu la position critique de ses amis : elle accourt à eux, suivie de ses compagnes; elle parvient à les dégager, et, grâce à elle, le maréchal peut reprendre l'offensive, poursuivre avec ardeur les Bourguignons et les chasser de la ville.

Pendant ce temps, d'autres ennemis ont escaladé les remparts. Jehanne les voit, se dirige vers eux, et arrive au moment où un porte-étendard plantait son drapeau sur le mur. Elle se précipite, l'attaque, le force à redescendre le talus, traverse avec lui le fossé, et reparaît sur l'autre bord, le poursuivant toujours. L'officier glisse; Jehanne profite de ce faux pas pour le terrasser et lui enlever son drapeau, qu'elle va porter triomphalement à l'église des Jacobins.

« Victoire! victoire! » crie-t-on de toutes parts.

Au moment d'entrer dans l'église, notre héroïne est entourée d'un groupe d'habitants, qui se grossit bientôt du maréchal et des principaux chefs.

En apercevant messire de Rouault, Jehanne s'avance vers lui.

« Messire, permettez-moi de déposer à vos pieds cet étendard ennemi, » dit-elle.

Digitized by Google

Le maréchal s'étonne de voir ce trophée entre les mains d'une femme.

« A qui appartient l'honneur de cette conquête, demande-t-il, afin que nous lui en témoignions nous-même toute notre reconnaissance?

— Témoignez-la donc à la vaillante Jehanne, messire; car c'est elle-même et au péril de sa vie qui l'a arrachée au porte-drapeau de Bourgogne.

— Cette nouvelle preuve de votre valeur ne me fait point oublier celles que déjà vous nous avez données; mais elle ajoute une fleur à la couronne immortelle que vous avez si légitimement gagnée sur vos murailles, dont la délivrance est votre ouvrage. Nos bienfaits ne feront que devancer ceux du roi notre sire, à qui je vais écrire vos hauts faits et actes glorieux. En attendant, mes bons amis, allons offrir à Notre-Seigneur et Dieu nos sincères remercîments, et élever devant son image sainte cet étendard, comme hommage de notre reconnaissance. Tous les ans, à pareil jour, vous renouvellerez cette fête en l'honneur de votre délivrance, et, pour mieux conserver le souvenir de l'honorable et guerrière conduite de vos femmes et de vos filles en cette grande circonstance, vous aurez soin qu'elles aient le pas sur les hommes, en la procession de Sainte-Angadresme. Et vous, Jehanne Fourquet, en mémoire de la petite hache qui a servi à votre mémorable conquête, vous prendrez désormais le nom de Jehanne Hachette; et ce nom, que jamais plus vous ne quitterez, passera, grand et vénéré, aux générations les plus reculées, pour votre gloire et celle de la France!

« Noël! noël! honneur à Jehanne Hachette! vive messire Joachim! »

Digitized by Google

VII

Louis XI, émerveillé de tout ce que lui manda le maréchal de Rouault touchant les grandes prouesses de Jehanne Fourquet, confirma par lettres patentes son changement de nom, en fit consigner les motifs dans la charte, et la maria à Collin Pillon, qu'il dispensa, ainsi que ses descendants, de toute taille mise et à mettre, ainsi que du service de la garde des portes et du guet de la ville.

En outre, le roi permit à tous les habitants de Beauvais d'acquérir, sans payer aucunes redevances, des fiefs et arrière-fiefs.

Aux femmes, en témoignage de leur belle conduite, il accorda le droit, quoique bourgeoises, de se couvrir et parer le jour de leurs noces, et toutes les fois qu'il leur conviendrait, de tels vêtements, étoffes et joyaux, sans égard pour les règlements établis ou à établir par les lois somptuaires.

Comme, après les événements que nous venons de raconter, jamais plus la bonne ville de Beauvais ne se trouva assiégée ni attaquée, Jehanne n'eut plus occasion de ressaisir sa *hachette*, suspendue en trophée national à l'hôtel de ville. La patrie n'avait plus besoin d'héroïne; elle oublia qu'elle l'avait été un jour, pour ne se souvenir que de sa reconnaissante affection pour madame Laisné, de sa tendresse fraternelle pour Jehan Pierre, et de son amour d'épouse et de mère. Elle sut en remplir les devoirs, donnant à Pillon le suave bonheur que sait offrir la vie calme et recueillie du foyer domestique. Elle mourut à un âge avancé, sa tombe reçut une simple et

Digitized by Google

modeste pierre. Sa famille avait compris que sa mémoire vivait trop bien dans tous les cœurs, pour avoir besoin d'un hommage fastueux.

En effet, quatre siècles ont passé sur son souvenir, bien des orages et des tourmentes politiques ont effacé les inscriptions des plus splendides mausolées; et cependant son nom est toujours vivant, inscrit dans les pages ineffaçables de nos annales, inscrit simple et sans commentaires sur les vieux murs qu'elle délivra.

Hommage et honneur à la mémoire de l'héroïne de Beauvais!

Digitized by Google

ANNE DE BEAUJEU.

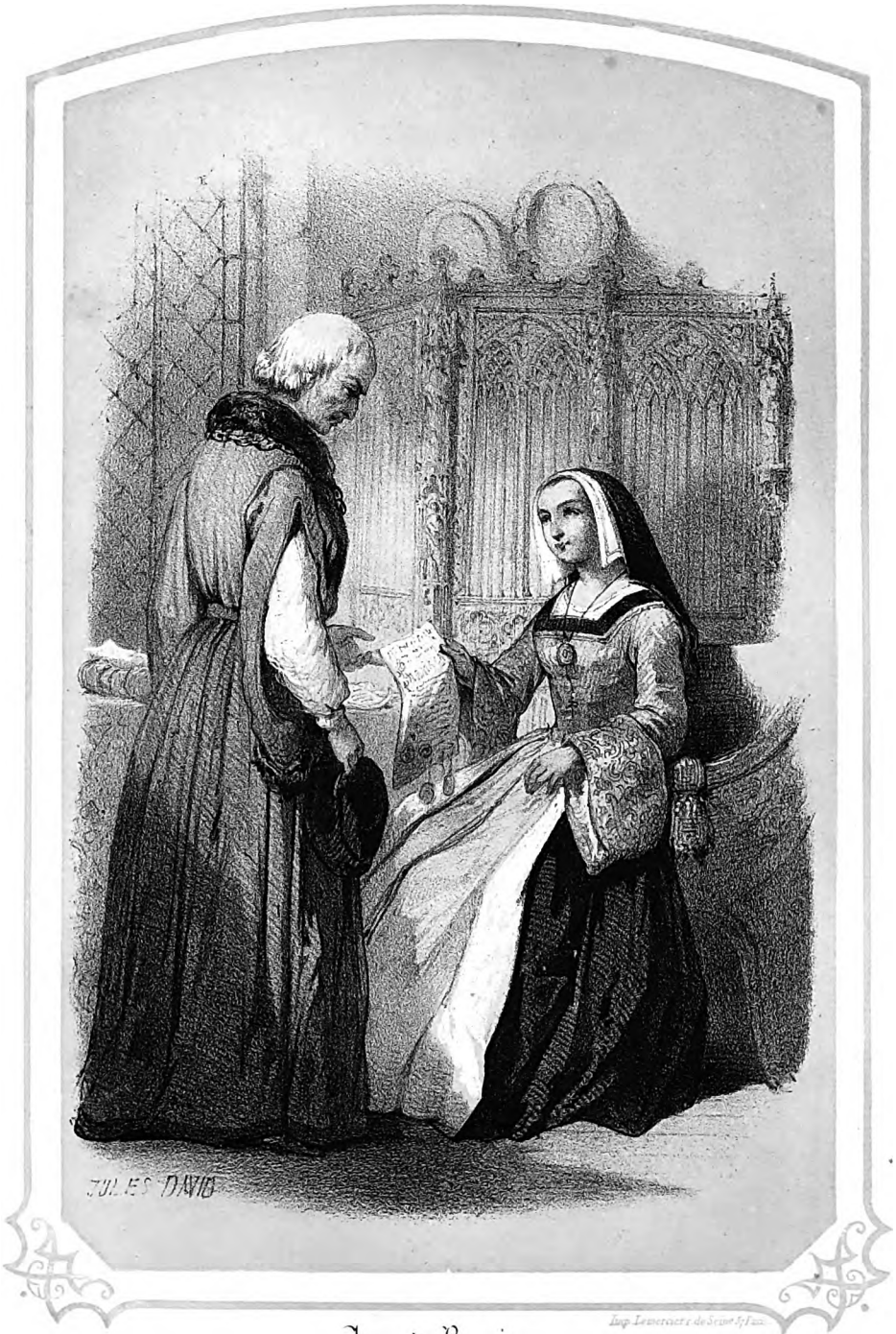
Le manoir du Plessis-lez-Tours ouvre au vent toutes ses croisées, avide qu'il est d'aspirer les rares bouffées d'air tiède et suffocant d'une soirée d'orage. Parmi ces croisées, il en est deux qui semblent, à demi voilées par leurs lourdes tentures, cacher quelque sombre mystère.

De temps à autre un homme au visage pâle et expressif, au regard fin et dissimulé, apparaît un instant à une de ces croisées; il sonde l'horizon comme pour calculer les progrès de l'orage, puis il rentre, appelé sans doute à l'intérieur par une occupation pressante, ou par un intérêt capital. Cet homme, habile tyran d'un despote fameux, c'est le célèbre Coitier.

On n'entend dans cette chambre, où nous trouvons le médecin particulier de Louis XI, d'autre bruit que le pas régulier des sentinelles, le chant éloigné des bons campagnards s'occupant aux travaux champêtres, et la respiration haletante, pénible, d'un mourant.

Tout à coup un éclair sillonne la nue, un violent coup de tonnerre fait tressaillir les vieilles fondations du manoir, le râle d'agonie devient plus fort... Puis, quand les dernières vibrations de la foudre se sont éteintes, on entend encore le pas cadencé des sentinelles, le chant des paysans, mais on

Digitized by Google



Anne de Beaujeu.

Digitized by Google

Digitized by Google

n'entend plus la respiration du moribond : avec la voix terrible de la nature irritée, est monté vers le suprême juge le dernier soupir de Louis XI. Que Dieu prenne son âme en pitié !

Coitier écoute avec un sentiment mêlé de soulagement et d'effroi; il approche de ce superbe lit sculpté aux armes de France, il écarte, pour mieux voir, les courtines de damas, et, se penchant au chevet, il considère en frissonnant le corps décharné, la figure livide, les lèvres glacées de ce cadavre qui, tout à l'heure encore, commandait avec tant d'autorité à la France. Il saisit cette main qui tenait si énergiquement le sceptre, et, la trouvant déjà froide et roide, il la laisse retomber avec horreur et sans proférer une parole.

Peu de temps après, une porte secrète livrait passage à deux gentils pages qui se serraient la main avant de se séparer : l'un d'eux allait, au palais des Tournelles, porter à madame Anne de Beaujeu la régence du beau royaume de France; l'autre allait, au château de Loches, annoncer à madame Charlotte de Savoie qu'elle était veuve !

Après le départ des deux pages, après que les chaînes rouillées du pont-levis se furent relevées avec un bruit sinistre, tout rentra dans le silence au vieux manoir. On n'y entendit plus que la voix solennelle du prêtre récitant auprès de la couche royale les psaumes des morts.

Quelle est donc la puissance du roi du ciel, pour que les rois les plus puissants de la terre soient ainsi brisés par un signe de sa volonté? durent se demander avec effroi, comme autrefois ce monarque franc célèbre par ses crimes, les serviteurs de Louis.

Lorsque la pierre du sépulcre se fut refermée sur lui, toutes les voix de la France osèrent s'élever pour juger sa

Digitized by Google

mémoire, pour lui demander compte de son génie; on fut forcé de s'avouer *que, tout mis en balance, c'était un grand roi.*

Le dernier acte de la suprême volonté de Louis avait été de confier la régence à Anne de Beaujeu.

Anne de Beaujeu, sa fille chérie, dans l'âme de laquelle il s'était plu à développer les germes des plus grands talents et des plus mâles vertus, initiée à la politique de son père, en connaissait tous les secrets ressorts; elle seule en France pouvait la continuer.

Elle était admirablement belle, de cette majestueuse beauté qui imprime le respect, qui commande l'obéissance. Sa taille élevée, sa démarche imposante, semblaient un don de la nature qui la destinait au commandement, et cependant elle n'avait épousé ni un roi, ni un fils de roi; la politique de son père lui avait donné pour époux un descendant de la maison de Bourbon, le sire de Beaujeu, prince faible et débonnaire, que l'énergie d'Anne domina toute sa vie. Louis XI avait-il donc la prescience de la minorité de son fils, de la nécessité d'une régence ferme et active, lorsqu'il avait dédaigné pour sa fille les plus nobles alliances de l'Europe?

Lorsque Anne de Beaujeu apprit la mort de son père, elle était au palais des Tournelles, près de son jeune frère, que cette mort allait faire roi avant quatorze ans. Faible et maladif, d'une nature timide et craintive, Charles était encore un enfant, bien que l'heure fût peu éloignée à laquelle la volonté de son trisaïeul avait marqué la majorité des rois.

La cour s'émut en apprenant le choix de Louis, qui excluait ainsi de la régence la reine, qu'il n'aimait guère, et les princes du sang, qu'il n'aimait pas. Il se manifesta, parmi ces faibles débris de la féodalité, une velléité de réaction que la prudence et la sagesse d'Anne étouffèrent à son principe.

Digitized by Google

Alliant la finesse, la politique et la fermeté de son père à plus de générosité et de clémence, elle signala le début de son autorité par un acte de pardon et d'oubli. Elle délia, au nom du roi, les chaînes qui retenaient captif depuis plus de quatorze ans Charles d'Armagnac, frère de Jean, l'indomptable champion de la féodalité contre l'autorité royale. Charles, qui n'avait ni les vices ni l'énergie de Jean, n'était coupable que d'un seul crime : de représenter, son frère mort, les destinées de cette grande maison issue de la vieille race mérovingienne.

Anne fit plus que d'ouvrir les portes d'un cachot : elle rappela de l'exil tous les membres de cette famille, qui avaient été demander à la terre étrangère un abri contre la haine de Louis XI; elle permit à ce nom, si célèbre dans les annales provençales, de reconquérir son antique renommée. C'était trop tard : la faux terrible de Louis, jaloux et inquiet de toutes les gloires qui offusquaient la sienne, avait si bien moissonné celle des Armagnacs, qu'aucune puissance humaine ne pouvait plus la relever. Peut-être Anne, sachant bien que lorsque la hache du bourreau et la rosée de sang ne sont pas fécondes sur l'heure et ne font pas jaillir des héros, elles sont mortelles, trouva dans cette certitude le motif de sa clémence.

Cependant le duc d'Orléans, esprit ferme et décidé, ne pouvait supporter sans la contester la régence d'Anne. Il l'attaqua devant le parlement, qui se déclara incompétent dans la question, et en renvoya la décision aux états.

Anne, se souvenant que son père n'avait pas coutume de laisser à la fortune ce que sa prudence pouvait lui ôter, n'hésita pas à convoquer elle-même les états et à s'en remettre par avance à leur décision.

Digitized by Google

Au milieu de cette réunion grave, solennelle comme les intérêts qu'elle allait régler, apparut sans doute la grande ombre de Louis XI; car nul n'osa, quelque envie qu'il en eût, discuter un instant les dernières volontés du monarque. Le souvenir de son énergique puissance protégeait le pouvoir de sa fille.

Dans ces états de 1484 la France peut apprécier tout le génie du règne de Louis. On y entend le dernier soupir de la féodalité, on y sent l'importance donnée au tiers état par les mœurs bourgeoises, par la familiarité calculée du monarque. Les plus graves questions sociales y sont discutées avec talent et éloquence, et les trois grands corps de la nation se séparent, reconnaissant leurs droits, leurs obligations respectives, qui sont contenus tout entiers dans ces quelques mots empruntés à un écrivain de l'époque (1) : « A chacun ses droits, à chacun ses devoirs : *le clergé doit prier pour la France*, *la noblesse combattre pour elle*, *et le tiers état payer loyalement l'impôt pour suffire à ses besoins.* »

Anne, accoutumée dès la plus tendre enfance de Charles à le considérer comme un fils plutôt que comme un frère, avait su prendre sur lui un empire illimité. Elle l'aimait d'une tendre affection, et veillait autour de lui avec une incessante sollicitude. Ce n'était pas seulement une régente, c'était une mère dévouée. Elle aimait la France telle que l'avait faite son père, et savait faire taire ses affections personnelles, pour la faire prospérer dans la voie où il l'avait lancée. Oh! c'était une noble et grande nature qui avait su, en acquérant les vertus d'un législateur et d'un guerrier, conserver un cœur

(1) Jean Masselin, de Rouen, qui a joué un rôle important dans cette réunion des états.

Digitized by Google

tendre, un charmant visage, et toute l'affabilité gracieuse d'une femme.

Dieu l'avait placée entre deux natures faibles et souffrantes, comme pour mettre en plus grande évidence la force dont il l'avait douée. D'une part, c'est le jeune roi; de l'autre, c'est Jeanne de France, l'héroïne de la souffrance et des douleurs, noble et pure figure que nous honorons comme sainte, que nous admirons et que nous plaignons comme femme.

Fille et épouse méconnue, Jeanne connut toutes les angoisses de la vie et ne goûta jamais aucune de ses joies.

Anne, au contraire, puissante et belle, fut heureuse aux yeux du monde. Régente, elle gouvernait sans contrôle et continuait le despotisme de son père. Le conseil des dix, nommé par les états pour lui aider à supporter le poids des affaires, n'était qu'un instrument en ses mains, dont elle se servait à son gré. Seul, le duc d'Orléans inquiétait sa politique par l'attitude hostile qu'il conservait à son égard.

En femme habile elle l'observait, n'attendant qu'un prétexte. Il ne se fit pas longtemps attendre. Une révolte ayant éclaté en Bretagne contre le favori du faible François II, Louis d'Orléans prend parti pour le favori; Anne, au contraire, envoie contre lui un secours prompt et énergique, et fait mander le duc d'Orléans pour expliquer sa conduite.

Louis obéit avec empressement : suivi de sa cour et de ses équipages de chasse, il se met en route joyeusement et le faucon au poing. A quelques lieues de Beaugency, soit qu'un message secret le fasse changer d'avis, soit que sa conduite ne soit qu'une feinte destinée à déjouer la surveillance de la régente, il tourne bride subitement, et s'en va, selon l'ordinaire usage des princes révoltés, demander asile à la Bretagne.

Anne de Beaujeu, délivrée momentanément des craintes

Digitized by Google

que lui donnait le duc d'Orléans, se met à la tête d'une petite armée pour aller punir le mauvais vouloir du comte de Comminges; elle s'empare du comté et se hâte de revenir recevoir le duc d'Orléans, qui s'avançait avec une armée considérable, et secondé par le prince d'Orange, le comte d'Alençon et Dunois, le fils du fameux héros.

La Trémoille, qui commandait l'armée royale, met immédiatement fin à cette guerre civile par la bataille de Saint-Aubin. La victoire la plus complète demeure à l'armée royale, Louis d'Orléans et le prince d'Orange sont faits prisonniers. Anne rend généreusement la liberté au prince, mais elle garde Louis et le fait enfermer d'abord dans le château de Lusignan, ensuite dans la grosse tour de Bourges.

Vainement les grands du royaume, les états, le parlement, sollicitent l'élargissement du prince; Anne est inflexible. Elle le refuse au jeune roi lui-même, qui le lui demandait avec instance, et il fallut plus tard que Charles s'affranchît un moment de sa dépendance et fît acte d'autorité, sans la prévenir, pour rendre la liberté à ce cousin dont il aimait les brillantes qualités, et pour lui accorder un pardon dont il n'eut jamais à se repentir. . . . . .

. . . . . .

Il est à l'occident de la France une presqu'île qui a conservé encore, au milieu du niveau civilisateur de notre époque, un aspect et un caractère particuliers; qui a ses mœurs, son langage, son costume : c'est la Bretagne, ce vieux et noble pays d'Armorique, si fidèle aux croyances et aux souvenirs du passé!

Ce caractère typique était alors plus fermement prononcé encore qu'aujourd'hui. La Bretagne était une région calme et sévère, où les bruits du monde n'avaient pas d'écho. Ses ha-

Digitized by Google

bitants, fiers, irascibles, farouches et hospitaliers, présentaient des vertus et des défauts contradictoires, expliqués par le double élément de leur origine: leur sombre énergie rappelait les mâles et austères vertus des Celtes, et l'on retrouvait la vieille loyauté armoricaine dans leur fidélité à toute épreuve, dans leur dévouement aveugle à leurs chefs, dans l'inviolabilité de leur parole. Le sentiment religieux présidait à tous les actes de leur vie; mais cette religion, dans laquelle on reconnaissait immédiatement l'esprit pur et sain du christianisme, était, quant à la forme, encore entourée de pratiques superstitieuses, de souvenirs du druidisme; à ce seul fait on pouvait reconnaître toute l'indépendance nationale, tout l'attachement de ce peuple aux usages paternels, et comprendre la difficulté de le soumettre jamais par la force.

Le passé avait vu la grande épée romaine, tenue par la main puissante de César, venir s'émousser contre ces poitrines qui ne voulaient pour cuirasses que leur ardent amour de la patrie, et qui savaient mourir avec joie pour laisser en héritage à leurs enfants leur indépendance, leur liberté. Plus tard, sous l'impulsion du christianisme, ils s'étaient donnés à Clovis: toutefois, en conservant leur chef et leurs droits nationaux, reconnaissant la suzeraineté du roi, ils avaient consenti que leur chef s'astreignît à l'hommage, mais avec cette fière condition qu'il ne serait point prêté à genoux, comme l'hommage ordinaire, mais debout, la tête levée et la main haute, qu'il laisserait ensuite tomber dans celle du roi, en signe plutôt d'amitié et d'alliance que de vassalité.

Au moment où nous sommes arrivés, ce duc de Bretagne dont nous avons déjà eu l'occasion de prononcer le nom, homme faible et incapable, jouet de ses favoris qu'il choisissait dans les classes les plus infimes de la société, et qu'à

Digitized by Google

l'heure du danger il n'avait ni l'énergie ni le pouvoir de soutenir contre le mécontentement du peuple et des seigneurs, François II venait de mourir, laissant ses vastes États en héritage à sa fille unique.

Anne de Bretagne eût été proclamée, sans conteste, la femme la plus jolie en même temps que la plus accomplie de l'Europe, si elle n'eût eu pour concurrente Anne de Beaujeu.

On était émerveillé de trouver en cette terre de Bretagne, si brumeuse et si triste, une fleur aussi éclatante.

Le duc d'Orléans, reçu proscrit au foyer breton de François, fut ravi de la beauté, des manières si gracieusement royales de la jeune Anne. Il l'admira d'abord, puis il se prit à regretter que la politique de Louis XI eût enchaîné son avenir, et fermé son cœur aux joies si douces de se choisir une épouse aimée. Ce fut en écoutant Anne parler avec entraînement de ses sentiments de Bretonne, qu'il songea pour la première fois à son divorce. Pauvre, pauvre Jeanne! Étrange destinée : ces deux cœurs de femmes, si purs, si dévoués tous deux, si bien faits pour se connaître, se comprendre et s'apprécier, viennent, sans s'être jamais vus, d'entrer en lutte, et l'un d'eux brisera l'autre sans retour!

Sans détourner sa pensée, sans porter son regard vers ces deux fières héritières qui, elles aussi, pouvaient briguer l'honneur de monter au trône de France, Marie de Bourgogne et Isabelle de Castille, Anne poursuivait avec ardeur et obstination son projet favori : la négociation d'un mariage entre son frère et la charmante fille de Bretagne. Son œil clairvoyant, son tact d'habile politique avaient compris que mieux valait rattacher à la couronne un de ses fleurons les plus précieux, que d'aller au loin chercher de vastes États. Sa haute clairvoyance lui disait que le meilleur moyen pour conserver

Digitized by Google

la France libre, glorieuse, indépendante, telle que l'avaient faite les conquêtes de Charles VII et le règne de Louis XI, était de chasser à tout jamais l'étranger de cette Armorique, dont les rives conservaient encore la trace des Anglais. Mieux valait, en effet, laisser la fille de Charles le Téméraire porter à Maximilien les domaines nombreux de son père, que de voir Anne donner aux Anglais l'entrée et la clef de la France.

Anne eut à vaincre les secrètes répugnances de la jeune duchesse et le mauvais vouloir de la majorité des seigneurs, dont l'indépendance nationale était alarmée des suites de ce mariage. Elle trouva un puissant auxiliaire dans l'homme sur lequel, en cette circonstance surtout, elle eût osé le moins compter.

Le duc d'Orléans, toujours généreux, et prêt à sacrifier son intérêt et ses affections personnelles aux intérêts de la France et de son roi, offrit son influence sur l'esprit d'Anne de Bretagne pour faire cesser son irrésolution.

Il part, il arrive à Rennes; Anne est plus belle que jamais sous sa coiffe de deuil. Un instant Louis se souvient de son rêve de divorce; mais, chassant avec effroi et indignation la pensée de faillir à la mission dont il a voulu se charger, il met toute son habileté à bien remplir son rôle d'ambassadeur.

Sa parole est éloquente et persuasive; Anne écoute avec plaisir ses peintures brillantes de la cour de France, des qualités et des vertus du roi; elle se laisse aller au charme d'une douce voix, d'un noble esprit, d'une majestueuse et belle figure. Elle se souvient d'ailleurs que Louis est incapable de tromperie et de mensonge; elle cède. Elle échange le voile d'orpheline contre un diadème d'or; ses vêtements de deuil, contre le manteau brodé de fleurs de lis : elle est reine de France!

Digitized by Google

Charles VIII s'arrache bientôt aux douceurs de la vie d'intérieur, que lui faisaient si douce les vertus d'Anne de Bretagne. L'amour de la gloire se fait sentir vif et impétueux à son cœur; ses droits sur le royaume de Naples, droits transmis à son père par la maison d'Anjou, sont justes et incontestables; l'épée française saura les faire valoir. Il confie le soin des affaires au duc de Bourbon, ou plutôt il emprunte le nom du mari pour le confier sans contestation à la femme; c'est donc Anne qui seule est roi pendant tout ce règne, et qui continue de gouverner.

Charles quitte Paris à la tête d'une brillante armée; il traverse les Alpes le 25 août 1494; le 17 novembre, il est reçu avec acclamation à Florence, et, le 31 décembre, il entre à Rome en triomphateur, à la lueur des flambeaux, avec une pompe vraiment impériale.

« Le voilà donc entré dans Rome, s'écrie Brantôme dans l'enthousiasme de son admiration, bravant et triomphant; luy-mesme est armé de toutes pieces, la lance sur la cuysse, comme s'il eust voulu aller à la charge; ce quy estoit beau et donnoit à entendre : S'il y a rien qui bransle ici, me voicy prest, avec mes armes et mes gens, pour charger et foudroyer tout. Si que cette façon d'entrer ne sentoit nullement sa pompe ny bravement, mais un vray tremblement en foudre de guerre. Ainsi donc, marchant en ce bel et furieux ordre de bataille, trompettes sonnant et tambourins battant, entre et loge là où il lui plaict, plante ses justices et fait crier ses édits et ses ordonnances à son de trompe, comme à Paris... Allez-moi trouver jamais roi de France qui ait faict de ces coups, fors Charlemagne! »

Pendant que Charles faisait ainsi briller le vieux courage français, Anne de Beaujeu dictait aux souverains de l'Europe

Digitized by Google

des traités honorables et avantageux à la gloire et aux intérêts de la France. Écoutons encore Brantôme : « J'ay veu, dit-il, force lettres d'elle, du temps qu'elle estoit dans sa grandeur, mais je n'en ay veu de nos rois ; et j'en ay veu beaucoup parler et escrire si bravement et impérieusement comme elle faisoit, tant avec les plus grands que les plus petits ; et jamais ne signoit qu'Anne de France, quelquefois mettoit Anne seulement : mais le plus beau tiltre d'une fille de France est de mestre toujours ce nom de France ! »

Anne, si altière et si haute avec ses vassaux et les monarques, était, dans sa maison, bonne, indulgente et généreuse. On lui pardonnait sa supériorité, on l'admirait, et, ce qui est rare, on l'aimait.

A son retour de cette Italie, où il s'oublia dans l'enivrement du triomphe et des plaisirs, Charles trouva ses États calmes et prospères ; Anne lui rendit les rênes du gouvernement, et, de concert avec lui, s'occupa d'introduire des améliorations importantes dans l'administration du royaume.

Elle était donc régente tout aussi bien que pendant la minorité du roi, lorsqu'un malheur subit vint lui enlever, en même temps qu'un frère tendrement aimé, cette autorité qui lui était si précieuse et si chère.

Le 6 avril 1498, vers deux heures de l'après-midi, comme il regardait jouer à la paume dans les fossés d'Amboise, le roi expira subitement, à l'âge de vingt-huit ans.

Le règne d'Anne était passé ; elle, si ferme et si grande, eut un moment de terrible stupeur. L'homme qui allait régner, c'était le duc d'Orléans si longtemps persécuté par elle, ce duc d'Orléans qui avait à venger les longs jours passés à Lusignan ou à Bourges.

Heureusement que le nouveau roi était ce Louis XII, au

Digitized by Google

cœur si magnanime et si généreux, à la bonté si vraie et si persévérante, ce roi auquel le trône et ses devoirs firent oublier toutes les injures du passé. Anne perdit son pouvoir, rien de plus. Sa grande âme trouva trop petit pour elle un rôle secondaire. Là où elle ne pouvait plus être la tête, elle ne consentit point à devenir un membre. Elle abandonna complétement le théâtre de la politique à cette belle et fière fille de la Bretagne, qui monta pour la seconde fois sur le trône de France.

Épouse de Charles VIII, Anne de Bretagne avait eu le bon esprit et la prudence de ne point lutter avec sa belle-sœur, et de vivre en son palais des Tournelles complétement en dehors des soucis et du tracas des affaires. Épouse de Louis XII, elle comprend que l'heure est venue pour elle de mettre au jour toutes les qualités dont le ciel l'a douée : comme Anne de Beaujeu, elle aussi a une nature ferme, décidée, habile aux négociations et à la politique; elle le prouvera à la Bretagne, dont elle a voulu demeurer souveraine indépendante; elle le prouvera à la France, par l'influence qu'elle exercera sur Louis. Anne de Beaujeu lui laisse la place, se félicitant, dans le secret de son âme, qu'elle soit si bien remplie.

Retirée en son château de Chantelle, Anne oublie qu'elle a été régente, pour se souvenir qu'elle est femme. Sa demeure est le rendez-vous assidu de ce que la France compte de plus belles et nobles dames, de plus célèbres chevaliers, de plus brillants gentilshommes. Anne est l'idole de cette cour; elle dépense toute l'énergie de son âme à favoriser le développement de l'art, du goût et du luxe, dont le germe a été rapporté d'Italie; et, parmi cet essaim de jolies femmes, elle est encore la plus fêtée, non-seulement parce qu'elle en est la reine, mais aussi et surtout parce que, malgré ses cinquante

Digitized by Google

ans, peu de visages de femmes peuvent rivaliser avec sa majestueuse beauté, et nul esprit avec les charmes du sien.

« Elle vécut ainsi dix années, dit un écrivain célèbre, dans une tranquillité d'esprit dont on ne l'aurait pas crue capable, si l'on ne savait déjà que, dans cette âme si fortement trempée, la force de la volonté l'emporta toujours sur celle du désir. »

Le dernier service que son influence rendit à la France, ce fut de tempérer l'exaltation bouillante de son gendre, le fameux connétable de Bourbon. Tant qu'elle vécut, elle sut le maintenir dans les bornes du devoir; mais elle sentait tout ce que la violente persécution de la duchesse d'Angoulême amassait de haine, de besoin de vengeance dans ce cœur fier et irascible. Elle craignait la mort, parce qu'elle savait que, livré à la fureur de son ressentiment et abandonné à lui-même, Charles ne saurait plus écouter la voix de la raison; et elle ne s'était pas trompée. A peine la pierre de la tombe s'était-elle refermée sur son cercueil, qu'une illustre révolte faisait gémir la France, et entraînait pour elle de sombres et terribles malheurs. Sans l'épée du connétable, François eût-il été fait prisonnier à Pavie?... Il est permis d'en douter.

La vie d'Anne avait été, pour la France, grande, glorieuse et fécondante; sa mort fut une calamité dont elle eut à gémir pendant un quart de siècle.

Digitized by Google

Mme LEGRAS DE MONTFERRAND.

(LOUISE DE MARILLAC.)

I

L'antique manoir de la Ferrière voit s'écouler, à l'ombre de ses grands châtaigniers, la jeunesse calme et studieuse de Louise de Marillac. La jeune fille grandit sous l'œil de sa mère, la pieuse Marguerite le Camus, et l'on voit se développer rapidement en elle toutes ces belles et nobles qualités qui feront d'elle un jour une femme célèbre, plus que cela, une des bienfaitrices de l'humanité.

Nous la voyons, dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, dédaigneuse des frivoles plaisirs de la coquetterie, aimer à consacrer de longues heures à l'étude, choisir les lieux les plus solitaires pour y méditer, loin du bruit et du monde, les écrits des sages de l'antiquité, et les comparer aux pages sublimes de la Bible ou des Pères de l'Église. Savante comme un docteur, Louise parle et écrit le latin aussi couramment que le français; elle a étudié la philosophie et l'histoire, et à côté de leurs enseignements sérieux elle a su placer, comme délassement et repos de l'esprit, le culte des arts. Sa voix, douce et mélodieuse, a de sublimes chants d'amour à envoyer à la Vierge mère ou à son divin fils; ses crayons et ses pin-

Digitized by Google

ceaux savent confier au papier et à la toile les traits de ceux qu'elle aime, ou les poétiques tableaux rêvés par son cœur.

Mais au-dessus de son amour pour l'étude et pour les arts, Louise plaçait bien haut un autre amour qui absorbait toutes les pensées, toutes les affections de son âme; c'était l'amour de ceux qui souffrent. Elle avait longtemps médité la grande parole du Sauveur : *Aimez-vous les uns les autres;* et cette parole s'était tellement bien gravée dans son cœur, qu'elle l'avait rempli tout entier.

Pour si bien cachée qu'elle fût, une fleur aussi suave devait se révéler par son parfum : bien que Louise eût préféré se consacrer au Seigneur plutôt que de choisir un époux, elle dut céder à la volonté paternelle, et accepter l'admiration, la main et l'amour d'un secrétaire de la reine, Antoine Legras de Montferrand, dont la famille, renommée par son ardente charité, avait fondé au Puy un hospice célèbre.

Jamais Dieu ne rapprocha deux cœurs mieux faits pour s'entendre. Louise aimait et vénérait son époux; M. Legras admirait cette belle jeune femme, si pure au milieu des désordres de la cour, si simple au milieu du luxe qui l'entourait, si généreuse et si dévouée au milieu de l'égoïsme et de la froide vanité du monde.

En voyant tant de modestie unie à tant de talents et de vertus, la cour se demandait avec étonnement le secret de cette rare merveille; un seul mot pouvait le lui révéler : Charité !

La charité était en effet l'égide et la force de madame Legras pour résister aux attraits du monde et pour lutter contre ses séductions. L'amour des pauvres, en donnant un aliment à son âme ardente, à son imagination de poëte, la gardait de l'enivrement des plaisirs et des illusions de la terre.

Digitized by Google

Le ciel avait béni l'union des deux époux en leur accordant un fils. Louise vécut douze ans de cette précieuse vie de famille, si riche en bonheur et en douces jouissances. Elle voyait avec un maternel et pieux orgueil se développer le corps et l'esprit de son cher enfant, unique trésor de son âme, lorsque la plus terrible des catastrophes vint briser son existence, détruire tout son bonheur terrestre : M. Legras mourut le 12 décembre 1625.

C'était la première fois que le malheur osait approcher de Louise; sa pauvre âme, qui n'avait point eu à lutter encore contre les angoisses affreuses de la séparation, s'abandonna à l'effusion d'une juste douleur. Abîmée aux pieds du Dieu d'amour, elle jura, épouse fidèle, de ne plus se marier, et de consacrer les longs jours de son veuvage à soigner et à soulager les pauvres. Dieu accepta son vœu, et les anges l'inscrivirent dans les livres éternels.

Ce fut alors que Pierre le Camus, évêque de Belley, son parent du côté maternel et son directeur, crut ne pouvoir mieux faire que de la remettre à saint Vincent de Paul, comme au meilleur guide pour une si sainte entreprise. A ce moment commence la vie réelle de Louise. Toutes ses vertus de jeune fille, d'épouse et de mère, n'ont été qu'une sainte préparation aux vertus qu'elle va pratiquer, une introduction, ou plutôt une initiation à la vie toute de dévouement, d'abnégation et de charité qu'elle va accepter.

A peine Louise connaît-elle saint Vincent, que, le regardant comme l'interprète de Dieu même sur la terre, comme l'ange des bonnes œuvres et le héros de la charité évangélique, elle soumet sa volonté à la sienne. De son côté, l'illustre apôtre de l'humanité, pénétré des pieuses et rares vertus de madame Legras, place en elle toute sa confiance, et l'initie à ses projets

Digitized by Google

d'avenir. Saint et précieux commerce d'amitié qui devait donner à la chrétienté tant de bonheur et de consolation, et aux malheureux un si puissant soulagement!

II

Dans un oratoire silencieux et austère, une femme et un prêtre causent avec enthousiasme. Le ministre de Dieu développe, avec cette onction et cette éloquence de cœur que donne un amour bien senti, un admirable plan. Si un homme à l'esprit calme, au cœur froid, eût écouté ce projet, il eût souri de pitié en le déclarant impraticable: madame Legras, elle, animée des mêmes sentiments que son interlocuteur, applaudissait à chacune de ses paroles, et ne voulait pas voir les difficultés ni les obstacles. Ne se sentait-elle pas, dans sa faible nature de femme, la force de les affronter et de les surmonter tous?

Le prêtre zélé, c'était Vincent de Paul; le projet qu'il communiquait à madame Legras, c'était la création des sœurs de charité!

On arrêta qu'il était nécessaire d'avoir des filles exclusivement dévouées aux malades, vivant en communauté, agissant sous une influence unique, et consacrant leur vie au service des malades. Les statuts de cet ordre nouveau, qui allait bientôt étonner le monde, étaient déjà nettement arrêtés dans la pensée de l'apôtre de l'humanité.

Madame Legras n'hésite pas: sa maison va être transformée en une sainte retraite, où les pieuses filles qui consacreront leur vie à l'exercice de la charité chrétienne vivront en com-

Digitized by Google

mun. Sa modestie est forcée d'accepter le titre et les droits de supérieure.

Les sœurs grises étaient fondées. Paris et la France s'émurent à l'aspect de tant de vertus. Dès ce moment, le peuple, juste appréciateur des dévouements vrais et désintéressés, donna à la digne coadjutrice de l'illustre Vincent de Paul le nom, si précieux à son cœur, de *Mère des pauvres*. Certes l'enivrement de la gloire, les jouissances secrètes du génie pâlissent et s'effacent devant ce titre glorieux et immortel.

L'appui du ciel ne faillit pas à son œuvre; elle avait été généreuse et vraiment chrétienne dans sa sublime imprévoyance des ressources matérielles; en songeant que c'était pour Dieu, elle n'avait pas songé à mesurer ses forces avant de s'élancer dans l'arène : Dieu, en récompense, les centupla. Une femme sans crédit, sans intrigue, exécute ce que n'eût osé essayer le potentat le plus puissant.

Les femmes du premier rang, qui jusqu'alors avaient consacré quelques heures de leurs loisirs et quelques parties de leurs immenses richesses à visiter et à soulager les pauvres et les malades de l'Hôtel-Dieu, entrèrent avec ardeur dans la pensée de saint Vincent et de madame Legras; on vit beaucoup d'entre elles sacrifier leurs bijoux, leur vaisselle, pour venir en aide à cette œuvre si éminemment chrétienne. Bientôt, non-seulement elles purent lui fournir assez de fonds pour développer son établissement, mais encore elles trouvèrent assez de ressources pour étendre à la France entière les bienfaits de l'institution nouvelle.

Chaque jour Paris voyait abandonner au coin des bornes de ses rues, sur ses places publiques, jusque dans la boue de ses égouts, de pauvres petites créatures, faibles et innocentes victimes de la misère et de désordres qu'elles n'avaient pas

Digitized by Google

commis. Nouveaux parias, la société les rejetait à leur naissance, le soleil semblait leur refuser un de ses rayons, la compassion publique s'en étonnait à peine.

Vincent de Paul ramassa ces pauvres petits êtres, et, les montrant à la société, il réclama pour eux secours et protection. A sa voix, les dames de charité établirent, rue Saint-Landry, une crèche pour les recevoir ; mais ce secours fut impuissant : les ressources n'étaient pas en rapport avec la quantité de ces malheureux abandonnés que le zèle des dignes émules de Vincent recueillait chaque jour à Paris.

On ne pouvait entretenir que deux nourrices, et ces enfants, arrachés à l'abandon, mouraient ensuite de faim et de misère. Leur gouvernante en donnait à quiconque lui en demandait : tantôt à des mendiants qui brisaient leurs membres pour exploiter ensuite la charité par ce triste spectacle, tantôt à des bohémiens qui les martyrisaient pour donner à leur corps la flexibilité nécessaire aux succès d'un baladin, et qui, plus tard, défiguraient leur âme, défloraient leur innocence par les principes et les exemples les plus condamnables ; tantôt, enfin, ils étaient vendus comme une vile marchandise à des femmes qui avaient besoin d'eux pour aspirer la maladie et la mort avec un lait corrompu. Il arrivait parfois aussi que quelques-uns d'entre eux trouvaient la fortune dans leur malheur : favorisés par des circonstances imprévues, ils servaient à renouveler des familles éteintes ou menacées de s'éteindre ; « les femmes riches qui n'avaient pas d'enfants, dit un historien de l'époque, se déclaraient volontiers leurs mères, pour dépouiller leurs héritiers légitimes. »

Paris gémissait de ces désordres ; madame Legras en est instruite. Aussitôt elle en avertit saint Vincent, et avise avec lui au moyen d'y remédier. Ces frêles et délicates créatures

Digitized by Google

n'ont-elles pas besoin de soins et de tendresse, plus peut-être que la plupart des malades que recueillent les hôpitaux? Leurs souffrances rentrent donc dans le domaine des *Filles de charité;* ce n'est pas apporter une extension nouvelle dans leur ordre, ce n'est que l'appliquer à une catégorie oubliée.

L'éloquence de madame Legras est si persuasive, elle s'adresse d'ailleurs à un cœur si désireux de la croire, que Vincent n'hésite pas à lui confier un certain nombre d'enfants trouvés, qui sont placés aussitôt, sous la garde de quelques sœurs, dans une maison de la rue Saint-Victor louée à cet effet.

Cet établissement se soutient; il fait plus, il augmente chaque jour. Bientôt on n'est plus obligé de restreindre le nombre des admissions, on peut recevoir tous ceux que Dieu envoie; l'hôpital est riche : il a déjà quarante mille francs de rente en dotation, non compris les dons nombreux qu'il reçoit de toutes parts. Étrange et sublime puissance de la charité chétienne! un saint Vincent de Paul n'a qu'à paraître, et aussitôt la terre semble s'entr'ouvrir pour laisser jaillir de son sein les trésors et les dévouements.

La guerre de 1650 ouvre une ère de deuil et de malheurs pour la France : la Champagne et la Picardie sont accablées sous le poids des fléaux les plus affreux. Le peuple, frappé par la famine et la maladie, errait sans asile, sans nourriture, sans espérance. Madame Legras montre à ses dignes sœurs ce tableau de désolation; aussitôt une généreuse rivalité s'élève entre elles; chacune voudrait voler vers le théâtre de tant de souffrances, pour les alléger et les consoler. La prudente supérieure choisit celles que leur âge et leurs qualités rendent plus aptes à cette mission; saint Vincent, de son côté, fait un

Digitized by Google

appel aux âmes généreuses; le roi, la cour et la ville entendent cette grande voix, bien qu'elle parle le langage des anges. Les offrandes ne font pas défaut : l'opulente dame envoie ses diamants, la jeune fille le travail de ses mains, la pauvre veuve l'obole de son épargne. Bientôt les provinces dévastées se relèvent de leurs ruines, et partout l'on entend bénir le pieux Vincent et la *Mère des pauvres*.

Encore un miracle qui vient de s'opérer sous la main de Vincent de Paul. Le faubourg Saint-Laurent voit transformer en une seule et vaste demeure plusieurs petites maisons achetées par les soins du saint prêtre. Des architectes habiles en divisent l'intérieur, tandis que des dessinateurs tracent avec soin les allées et les plates-bandes d'un magnifique jardin. Est-ce donc une demeure princière que l'on prépare pour une illustre famille? Oh! inclinons-nous avec respect devant ces préparatifs : cette maison est le palais des pauvres. C'est un hospice destiné à recevoir quarante pauvres vieillards de l'un et de l'autre sexe, et, en même temps qu'eux, on voit une pieuse cohorte de *sœurs grises* s'installer dans cet asile de repos pour y exercer leur sainte influence, en même temps que leur pénible et noble mission.

Cette institution n'est que le prélude, le modèle et le principe du plus vaste établissement que pût rêver la pensée humaine, que pût exécuter la charité chrétienne.

L'assemblée des dames de charité résolut d'étendre à tous les pauvres (et Paris en comptait quarante mille) les secours et les soins accordés déjà à quelques-uns. On va consulter madame Legras, on lui demande, ce qu'on n'ose espérer, si ses filles pourraient s'engager seules dans une pareille entreprise.

« Ce que nous avons déjà fait semblait aussi impossible aux

Digitized by Google

yeux de la nature que ce que vous nous proposez. Dieu nous a aidées jusqu'à ce jour en nous envoyant secours et protection, il nous aidera encore. Nous mettons au service du pauvre notre dévouement et notre bonne volonté, seuls biens dont nous puissions disposer; le ciel fera le reste! »

En effet, le ciel ne savait pas refuser un concours aussi pieusement attendu; il l'accorda plein et entier, et l'on vit s'ériger rapidement, sous le nom d'Hôpital général, les hospices de la Pitié, de Bicêtre, de la Salpêtrière, où tant de malheureux devaient, pendant des siècles, trouver un asile. Saint Vincent de Paul, par son zèle ardent que rien ne pouvait attiédir, exaltait les esprits, surtout ceux des femmes, qui montrèrent alors leur incontestable supériorité sur les hommes en matière de sentiment et de charité; par lui, les asiles saints étaient fondés; par madame Legras, ils étaient peuplés de la pieuse milice qui les vivifiait, et les rendait profitables et véritablement utiles autant à l'âme qu'au corps.

C'était un beau spectacle de voir une femme de la cour, dirigée par un homme de la chaumière, considérer la religion comme un système d'union établi par Dieu même pour affilier la terre au ciel, et consacrer sa fortune, ses talents, son existence tout entière aux soins des pauvres. Partout où étaient les souffrances, elle revendiquait le droit de s'y trouver. A peine formée, son institution sainte est déjà répandue partout. Pas un Français, pas une ville qui ne connaisse la robe grise de la sœur de charité. Quittons les hôpitaux, traversons les villes et les campagnes, elle est partout : derrière les lourds verrous d'une prison?... elle a su y pénétrer; sur les bancs si durs d'une galère?... elle n'a pas craint de s'y asseoir auprès du condamné; au milieu du tumulte et du bruit des armées?... elle oublie le danger : à genoux au milieu du sang et des ca-

Digitized by Google

davres, elle n'entend pas la voix tonnante des foudres de guerre qui menacent sa vie; elle soulève la tête expirante des mourants, elle étanche le sang de leurs blessures, elle arrache à leur cœur et à leurs lèvres un dernier élan d'amour pour leur Créateur, et si elle ne peut leur conserver la vie, elle aura sauvé leur âme!

Et, à côté de tant d'héroïsme, quelle douce humilité! quel parfum du ciel! quelle émanation divine! Oh! ces filles de saint Vincent, ce ne sont plus des femmes... il n'est pas de mots humains qui puissent leur donner un nom!

III

Créée par le ciel pour servir d'ardente coadjutrice au génie bienfaisant de saint Vincent de Paul, madame Legras devait achever sa tâche en même temps que l'illustre saint.

L'œuvre était fondée; appuyée sur des bases inébranlables, elle ne pouvait plus périr; madame Legras, inutile désormais sur la terre, aspirant d'ailleurs, de toutes les forces de son âme, à aller se reposer dans le sein de Dieu, devait être bientôt exaucée.

Le 4 février 1660, elle fut prise d'une fièvre violente qui donna immédiatement des craintes pour ses jours. On rappela en hâte son fils, conseiller à la cour des monnaies, et alors absent de Paris. Elle désira recevoir les sacrements en présence de ce fils tendrement aimé et de toutes les religieuses présentes à Paris.

Ce fut une auguste et imposante cérémonie. Cette malade, dont les traits altérés par la souffrance et les saintes fatigues

Digitized by Google

de sa vie rayonnent d'une sublime auréole, entourée d'une légion de femmes au même costume, au même visage calme et doux; calme et impassible de même devant la mort, elle reçoit son Dieu avec un indicible transport d'amour et de bonheur.

A peine l'hostie sainte a-t-elle touché ses lèvres, qu'en présence du prêtre, en présence de l'assistance tout entière, la sainte femme se soulève sur son séant, et, jetant un regard rempli de joie et d'espérance au vénérable Vincent de Paul, accouru à son chevet malgré son âge et ses souffrances personnelles, elle bénit d'une voix ferme et touchante son fils agenouillé près d'elle; elle lui souhaite, non tout le bonheur que peut donner la terre à un heureux du siècle, mais bien toutes les joies, toutes les couronnes célestes.

« Ne pleurez pas, mon fils! dit-elle en terminant. Ah! qu'est-ce qu'une séparation de quelques jours, auprès des siècles sans fin de l'éternité? »

Elle s'adresse ensuite à ses sœurs ou plutôt à ses filles; l'amour met dans sa bouche de brûlantes paroles; elle leur retrace le but de leur institution, la sainteté de leur vocation.

Ce furent ses dernières paroles; à dater de ce moment elle détacha son âme de la terre, ne s'occupant plus que de son Créateur, qu'elle allait bientôt rejoindre.

Son agonie ne dura qu'une demi-heure; elle rendit son âme à Dieu le 15 mars 1660, à l'âge de soixante-huit ans sept mois et quatre jours.

Le premier paragraphe de son testament défendait expressément de faire aucune dépense extraordinaire pour ses funérailles; on respecta ce pieux et louable désir, et on se contenta de graver sur sa tombe cette simple et sublime inscription : *Madame Legras, fondatrice et première supérieure des*

Digitized by Google

Filles de charité. La pompe et la solennité la plus glorieuse et la plus honorable les accompagnèrent cependant, malgré leur simplicité : nous voulons parler de l'immense concours de pauvres qui suivit son cercueil à sa dernière demeure. N'avaient-ils pas raison de pleurer? ils perdaient leur mère! . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Saint Vincent de Paul ne survécut que peu de jours à la noble femme qui lui avait prêté un concours si actif et si puissant. Quelques semaines après, il expira lui-même dans la paix du Seigneur, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

Dieu rappelait à lui, au même moment, ses deux élus. La terre les pleura; puis, sans les oublier, elle se consola en songeant qu'ils lui avaient laissé de nobles et pieux continuateurs, de saints imitateurs.

Digitized by Google

MADELEINE DE SCUDÉRY.

I

Le Havre-de-Grâce est tout en émoi; une nouvelle circule depuis quelques heures, et tous les cœurs sont inquiets, tous les visages tristes et peinés. Certes, la bonne ville a le droit de s'affliger et de se plaindre; elle va perdre un de ses plus brillants ornements, mademoiselle de Scudéry va partir!

Mademoiselle de Scudéry! cette noble et savante fille en laquelle on ne sait ce que l'on doit le plus admirer, de l'antique célébrité de ses aïeux, de ses vertus, ou du charme et des agréments de son esprit; cette femme qui, toute jeune encore, est l'oracle de la ville qu'elle habite, plus que cela, sa joie et son orgueil, comme elle deviendra l'oracle et l'orgueil de tout théâtre sur lequel elle voudra bien paraître, quelque vaste qu'il soit!

« Mademoiselle de Scudéry va partir! » se répète-t-on avec chagrin, comme on se dirait une calamité publique.

Dans une des salles de l'hôtel du gouverneur, la jeune fille fait ses apprêts de départ. Son père, brave guerrier qui s'est battu pour la France maintes fois sur mer et sur terre, et qui doit à ses brillants services la position de gouverneur du Havre, son père ne peut dérober les larmes qui coulent silencieusement de ses yeux baissés; mademoiselle de Scudéry,

Digitized by Google

Madeleine de Scudéry.

Digitized by Google

Digitized by Google

elle, ne cherche pas à dissimuler ses pleurs : il n'est, dans toute cette famille, qu'un seul membre qui ait l'air joyeux et satisfait, c'est l'oncle de la jeune Madeleine et son précepteur; lui qui sait tous les trésors de savoir et d'imagination que Dieu a déposés dans cette jeune âme, il prévoit les succès qui l'attendent et se réjouit de l'avenir.

Cet avenir était plus près encore qu'il ne pensait. A peine arrivé à Paris avec sa nièce, il la présente à l'hôtel de Rambouillet. Dès cette première présentation, le sort de mademoiselle de Scudéry était fixé, elle y prenait d'emblée une des premières places. Son apparition fit sensation; on en parla à la ville, à la cour; partout on vantait son esprit, l'affabilité de son accueil, et surtout cette aisance de langage et de manières qui ne s'acquiert d'ordinaire que par l'habitude de la cour, et que la jeune Scudéry avait reçue en don de la nature.

La générosité et l'amour de la famille étaient les deux traits les plus saillants de ce noble caractère; mademoiselle de Scudéry, en présence de malheurs de fortune d'autant plus grands qu'ils étaient cachés avec plus de soin, s'était résolue d'y apporter remède; elle voulait redonner le calme et la fortune à sa famille, payer les dettes d'un frère bien-aimé que des folies de jeunesse avaient mis dans une position des plus fâcheuses, position compromettante pour son avenir, et toute remplie dans le présent d'anxieuse amertume.

Ce fut alors, et dans ce seul but, qu'elle entreprit d'écrire, se cachant avec soin, dissimulant à tous les yeux, même aux plus bienveillants, le secret de ce travail opiniâtre, persévérant, qui donna bientôt à la littérature de l'époque les *Aventures de Bassa*, les *Harangues des femmes illustres*, *Cyrus*, et les premiers volumes de *Clélie*. Ces ouvrages étaient

Digitized by Google

tous signés par le frère de mademoiselle de Scudéry. Le monde leur fit un accueil d'autant plus mérité que, loin de suivre la voie mauvaise et déjà immorale des romanciers qui l'avaient précédée, « elle sut, dit le père Lacroix, si bien mêler dans les siens la simplicité de l'histoire et la richesse des inventions, l'élégance et la facilité du style, la légèreté des conversations, la bienséance des mœurs, la noblesse et la variété des caractères, la grandeur et la pureté des sentiments, qu'on peut dire que c'est une école ouverte pour former les jeunes gens, et où le cœur et l'esprit, loin d'être en danger de se corrompre, n'ont d'autres risques à courir que de ne pouvoir atteindre à la hauteur et à la perfection des modèles que l'on y propose. »

Cet éloge si flatteur et si complet pourrait-il être adressé à tous ces romanciers modernes, fiers de leurs talents et dédaigneux de celui de mademoiselle de Scudéry, si loin, assurent-ils, de mériter l'engouement de son époque?

Ils méconnaissent les qualités réelles de ses travaux, ils ne veulent y voir que cette *préciosité* de langage que l'hôtel de Rambouillet avait préconisée, et que l'usage, *le bon ton*, le goût du moment forçaient un auteur d'adopter.

Jusqu'au moment où parut *Clélie*, son secret fut parfaitement gardé; mais alors il commença à transpirer comme tout secret humain, et ne tarda pas à être divulgué tout à fait. Mademoiselle de Scudéry abandonna le nom de son frère, mais sa modestie s'opposa à ce qu'elle le remplaçât par le sien. Ses ouvrages parurent dès lors sans signature.

Après *Clélie*, sa plume produisit successivement *Célinte*, *Mathilde*, la *Promenade de Versailles*, deux volumes de *Conversations*, et une infinité de vers et de lettres. Cette étonnante fécondité de son talent est, plutôt que la pré-

Digitized by Google

ciosité qu'on lui reproche, la cause de l'abandon et de l'injustice de la postérité. Mademoiselle de Scudéry écrivit trop, et ne se piqua point assez d'avoir cette composition soignée qui seule, après le génie, peut donner l'immortalité aux œuvres de l'art.

Tous les seigneurs de la cour de Louis XIV, toutes les gracieuses beautés de l'hôtel de Rambouillet, tout ce que Paris comptait de célébrités et de fortunes, le roi lui-même, assistaient à une magnifique et solennelle réunion.

Nous sommes à l'Académie française, où se dispute noblement le prix d'éloquence. *La Gloire*, tel est le sujet proposé au concours. Les jouteurs sont descendus dans l'arène, bien des discours ont été lus, quand arrive enfin celui de mademoiselle de Scudéry. On l'écoute avec attention d'abord, avec enthousiasme bientôt, et, de même que dans la carrière romantique elle est sans rival, dans ce genre, nouveau pour son talent, elle est proclamée vainqueur.

On la fête, on l'entoure; vainement sa modestie veut-elle se dérober à ces hommages publics, son triomphe est une ovation brillante qu'il lui faut subir.

La France, l'Europe, le monde entier, sont remplis de son nom et de ses écrits. On traduit ces derniers dans toutes les langues polies, même dans celles de l'Orient. Rien ne manque à sa gloire, rien; car, au milieu de ce mouvement et de ce bruit qui l'entourent, son cœur est demeuré pur, généreux et chrétien!

Il n'est pas une infortune, pas une douleur qu'elle ne sache partager et consoler. Sa parole est toujours bienveillante et douce, son humeur facile et prévenante. Aussi, en même temps que la cour et la ville la proclament avec éclat *la Sapho de la France*, ceux qui souffrent l'appellent

Digitized by Google

une sainte sur la terre, un ange de bonté. Aucun genre de célébrité ne lui fait défaut, et cependant, malgré tous ces enivrements, elle est toujours la même femme, simple et modeste, qu'a admirée et tant aimée autrefois la bonne ville du Havre.

II

Pour mademoiselle de Scudéry est arrivée l'heure des souffrances, qu'amènent toujours avec elles les infirmités de la vieillesse. Son âme, qui a résisté aux illusions des plaisirs, les attend et les reçoit avec une héroïque fermeté. Savoir souffrir gaiement, voilà le vrai triomphe de la femme, triomphe que nul homme ne pourra jamais lui disputer.

Mademoiselle de Scudéry est encore l'âme de l'hôtel de Rambouillet, où elle apparaît de temps à autre; mais c'est chez elle, autour de son fauteuil de valétudinaire, que s'est transporté surtout le cercle, infiniment nombreux et brillant alors, des beaux esprits. C'est là que nous retrouvons tous les noms illustres de l'époque, c'est là que viennent la trouver ces témoignages de haute sympathie que lui envoient les princes et les monarques : les lettres bienveillantes de Christine, le portrait de cette grande reine et le brevet d'une pension sur sa cassette; la médaille et les ouvrages du prince de Paderborn, la lettre de Charles Patin, et le diplôme de remplaçant à l'académie de Padoue de la savante Hélène Cornaro.

Mademoiselle de Scudéry est vraiment reine, reine fêtée et enviée, souveraine absolue dans sa cour, y dictant ses volon-

Digitized by Google

tés, y imposant ses opinions; reine sans conteste et sans contrôle, ne comptant que des amis parmi ses sujets, et ayant pour tous un conseil sûr, un dévouement affectueux.

Son corps, usé par les travaux de l'esprit et courbé sous le poids des ans, s'affaiblissait de jour en jour; mais il semblait que l'esprit gagnât en force et en lumières ce que perdaient les organes, s'enrichissant de ce que la nature enlevait au corps, et conservant toute la solidité, la justesse et la vivacité qui la distinguaient.

Sa vie avait été le triomphe du talent et des vertus de la femme, sa mort devait montrer au monde l'héroïsme de la grandeur et de la force chrétiennes.

Mademoiselle de Scudéry, maîtresse d'elle-même, appréciateur calme et tranquille de ses souffrances, suivait pas à pas la marche de la mort, qui avançait vers elle avec une lente cruauté. Quand elle la sentit prête à l'atteindre, elle s'y disposa avec piété, foi et humilité. Elle venait de gagner le jubilé; ce n'était pas assez pour l'ardeur de sa foi; elle sollicite de nouveau les sacrements de l'Église, et les reçoit avec un saint empressement, une pieuse ardeur.

C'était le 2 juin 1701, le soleil brillait pur et serein, et éclairait d'un joyeux rayon les fenêtres de l'appartement de mademoiselle de Scudéry; la nature souriait à ses adieux à la vie. Bien que fort gravement malade d'un rhume violent mêlé de fièvre, elle n'avait pas voulu s'aliter; ce jour-là elle désira encore se lever; elle reçut quelques visites, se montra gaie et aimable comme d'habitude, mais la contraction de ses traits démentait l'assurance qu'elle donnait de ne point souffrir.

Tout à coup, vers l'après-midi, elle se sentit défaillir, elle sourit doucement, et d'une voix calme:

Digitized by Google

« Il faut mourir! dit-elle; mon Dieu, mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains! »

Et elle demanda son crucifix, qu'elle embrassa plusieurs fois et très-tendrement, ainsi qu'elle avait coutume de le faire depuis quelques jours.

D'après son désir, on courut en hâte avertir son confesseur, qui demeurait dans le voisinage; il était absent. Elle demanda alors le révérend père Furcy, capucin; il accourut aussitôt. L'illustre mourante l'accueillit avec un sourire de sainte et sublime espérance; ses lèvres balbutièrent une dernière confession, son front s'inclina, sollicitant une suprême bénédiction.

« Ah! laissez, laissez-moi mon Jésus, » dit-elle d'une voix affaiblie au révérend père qui voulait lui enlever son crucifix, dans la crainte que le poids n'en fût trop fatigant pour son excessive faiblesse.

Ce furent ses dernières paroles; son âme quitta son corps sans peine et sans effort, pour remonter à son Créateur; elle expira paisiblement dans le baiser du Seigneur, pendant que le révérend père Furcy lui donnait la dernière absolution.

« Ainsi mourut, ajoute le père Lacroix, en la quatre-vingt-quatorzième année de son âge, mademoiselle de Scudéry, l'ornement de son sexe, l'admiration du nôtre, et la merveille du siècle de Louis le Grand!... »

L'estime que l'on portait à l'illustre savante était telle, sa renommée était si grande, que l'on vit deux églises se disputer l'honneur de lui offrir un dernier asile : celle de l'hôpital royal des Enfants-Rouges et Saint-Nicolas des Champs. La première était celle où elle aimait à aller prier, celle dont elle choisissait de préférence les offices et les cérémonies, peut-être parce

Digitized by Google

qu'elle rapprochait davantage son cœur et sa pensée de ces souffrances qu'elle se plaisait à soulager; la seconde était sa paroisse depuis cinquante ans.

Cette honorable contestation, qu'aucun intérêt n'avait fait naître, fut portée devant monseigneur le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, qui prononça en faveur de Saint-Nicolas des Champs.

III

Comme toutes les personnes qui arrivent à un âge avancé, mademoiselle de Scudéry avait eu le chagrin de voir disparaître avant elle et un à un tous ses amis; le plus regretté fut Pellisson, auquel elle était attachée par tous les liens de l'esprit, du cœur, des sentiments, et l'on pourrait même dire de la laideur; car si celle de Pellisson est demeurée proverbiale, celle de mademoiselle de Scudéry ne put jamais être contestée. Ses amis étaient obligés d'avouer que son visage était grand, maigre et noir, à tel point que madame Cornuel, dans sa piquante critique, disait que la Providence se montrait bien en faisant suer de l'encre à mademoiselle de Scudéry, qui en usait tant et barbouillait tant de papier.

A côté de cette critique, née, assure-t-on, d'un ressentiment féminin de l'auteur qui s'était reconnu sous le nom, grec ou romain, d'un des romans de mademoiselle de Scudéry, se place celle mieux raisonnée et plus loyale, sinon plus forte, du sévère Boileau; mais aussi que d'éloges n'avons-nous pas à enregistrer, éloges émanant, non d'un public frivole et léger comme les femmes charmantes de l'hôtel de Rambouillet, mais des

Digitized by Google

hommes les plus remarquables et les plus graves de l'époque, tels que les Fléchier, les Mascaron, les Pascal, les Bouhours!

« L'occupation de mon automne, écrivait de son diocèse l'éloquent Mascaron à mademoiselle de Scudéry elle-même, est la lecture de *Cyrus,* de *Clélie*, d'*Ibrahim;* ces ouvrages ont toujours pour moi le charme de la nouveauté, et j'y trouve tant de choses frappantes pour réformer le monde, que je ne fais point de difficulté à vous avouer que, dans les sermons que je prépare pour la cour, vous serez souvent à côté de saint Augustin et de saint Bernard. »

Le savant Fléchier n'est pas moins enthousiaste dans son éloge; « il voudrait, écrit-il après avoir lu les dix volumes des *Conversations,* pouvoir distribuer ce livre aux fidèles de son diocèse, pour leur apprendre la morale et leur donner de bons modèles. »

L'évêque d'Avranches, l'évêque de Vence, Louis XIV, Henriette d'Angleterre, madame de Sévigné, partagent cette admiration, et l'expriment chaque fois que le nom de mademoiselle de Scudéry est prononcé en leur présence.

Après plus d'un siècle et demi, après que le dédain de ses successeurs dans l'arène littéraire a jeté ses œuvres dans l'oubli, la pensée aime à voir s'ouvrir devant elle les portes dorées de ce salon, célèbre rendez-vous de tant d'hommes ingénieux et savants, de tant de femmes belles et spirituelles, et dont quelques ridicules ne doivent faire oublier le mérite ni les éminents services. L'imagination alors fait revivre tous ces noms à jamais illustres dans les fastes immortels du grand siècle : c'est madame de Montausier, l'aimable reine de cette cour brillante; c'est madame de Longueville, la fameuse Julie d'Angennes, madame d'Aligre, mademoiselle Arragonais; c'est Sarrazin, Ménage, Pellisson, Conrart; ce sont, en un mot, tous

Digitized by Google

les beaux esprits du temps, au milieu desquels brille mademoiselle de Scudéry de toute la hauteur de sa renommée, de toute la vigueur et la force de son esprit.

Au milieu de cette afféterie de langage qui constitue *le bon ton*, que de saillies, que de délicieux portraits pleins de finesse et de traits piquants! que d'à-propos, que de gracieuses reparties! enfin, que d'esprit et d'attraits! Où trouver des types plus parfaits de cette politesse gracieuse et aisée? C'est là le berceau de cet art porté si haut en France et qui a sur les mœurs une si puissante influence, l'*art de la conversation,* dans lequel les femmes sont les maîtres, et savent si bien déployer toutes les ressources de leur esprit, de leur cœur et de leur imagination.

Nous n'avons pas voulu accompagner ces quelques pages, consacrées au souvenir de mademoiselle de Scudéry, de citations empruntées à ses ouvrages; mais nous ne pouvons les terminer sans répéter les quatre vers qu'elle fit, à l'aspect de quelques œillets que le grand Condé avait arrosés de ses mains victorieuses, pendant sa captivité au donjon de Vincennes.

Ces vers sont partout, a dit un auteur moderne; mais l'historien de mademoiselle de Scudéry a toujours le droit de les rappeler :

> En voyant ces œillets, qu'un illustre guerrier
> Arrosa d'une main qui gagna des batailles,
> Souviens-toi qu'Apollon bâtissait des murailles,
> Et ne t'étonne pas si Mars est jardinier.

Digitized by Google

LA MARQUISE DE SÉVIGNÉ.

I

Les Anglais menacent le littoral, la France s'émeut, et de toute part son héroïque noblesse se lève, prête à combattre pour le roi et pour la patrie.

Un corps de volontaires arrive à l'île de Ré, la veille d'une bataille. Les Anglais sont repoussés, sans pouvoir même descendre sur la rive; cette victoire coûte la vie au noble chef qui a conduit les volontaires, et fait bientôt couler, au château de Bourbilly (1), les larmes amères d'une jeune et belle veuve que ses regrets et sa douleur conduisent rapidement au tombeau.

Doublement orpheline par la mort glorieuse de son père, le baron de Rabutin-Chantal, et par celle de sa mère, Marie de Coulanges, la petite Marie de Rabutin-Chantal, charmante espiègle de cinq ans, demeura auprès de son grand-père, qui lui consacra avec joie les derniers jours de son existence.

La mort vint frapper une troisième fois autour de l'enfant : M. de Coulanges, en mourant, lui donna pour tuteur l'abbé de Coulanges, son frère.

Le bon abbé fut pour la petite Marie plus qu'un protecteur;

(1) Bourbilly, terre du baron de Rabutin-Chantal, près Semur, où était née, en 1627, la marquise de Sévigné.

Digitized by Google

il fut un père et un guide. Il s'appliqua à développer cette jeune intelligence, à exalter les nobles sentiments de ce cœur d'enfant, et à la fortifier pour l'avenir par de sages leçons données à propos et recueillies avec enthousiasme.

La maison de l'abbé de Coulanges était le rendez-vous d'hommes de talent et d'esprit, parmi lesquels deux surtout se prirent d'une amitié passionnée pour la spirituelle pupille de leur hôte, et se dévouèrent aux soins de son éducation : c'étaient Ménage et Chapelain. Captivés par les fines reparties, les saillies brillantes, l'aptitude à toutes choses de l'enfant, ils voulurent s'appliquer au développement de ces dons du ciel : le poëte se chargea de l'imagination, le savant de la raison et du jugement. Les progrès de l'élève dépassèrent les prévisions des maîtres; avec un tact étonnant, surtout chez un enfant, elle sut demeurer *elle* et ne prendre à ses professeurs que ce qu'ils avaient de bon, leur laissant en propre leur pédantisme et leur goût pour le maniéré de l'époque.

A ces initiations à la poésie et à la science, Marie de Rabutin-Chantal réunit successivement l'étude du latin et celle de l'italien et de l'espagnol. Aussi, lorsque toute jeune encore, et avant son mariage, l'excellent abbé la conduisit à Paris pour être présentée à la cour, y fut-elle accueillie, précédée qu'elle était par sa réputation, avec un vif intérêt. La fréquentation des cercles de la cour ajouta à sa grâce native cette aisance de manières, ce ton exquis que peut seule donner l'habitude du monde. Une fortune considérable, unie à tant de charmes, en faisait un des plus brillants partis de la ville et de la cour. Beaucoup de prétendants à sa main lui offrirent leurs hommages. Sa famille agréa le marquis de Sévigné.

Digitized by Google

D'une noble et vieille famille bretonne, alliée aux de Retz, maréchal de camp, gouverneur de Fougères, jeune, riche, beau, le marquis devait plaire à une jeune fille de dix-huit ans qui ne connaissait de la vie que son côté brillant et facile, que ses joies et ses plaisirs. La jeune marquise crut un moment au bonheur; son rêve ne fut pas long. Léger et dissipateur, M. de Sévigné ne pouvait apprécier les joies calmes et pures du foyer domestique; son cœur, blasé par l'abus des plaisirs du monde, ne pouvait comprendre les *adorables* enfantillages de sa belle et jeune compagne. Cette surabondance de sentiment qui débordait de l'âme aimante de la marquise le fit sourire; il crut à de l'exagération. Alors cette tendresse, refusée par un époux, fut refoulée au fond du cœur, et attendit pour se développer le bonheur de la maternité.

Elle quitta Paris et la cour, et se retira aux Rochers, une de ses terres de Bretagne dont elle aimait le calme et le silence. Elle mit à profit cette solitude pour continuer des études commencées avec tant de succès, s'occupant sans relâche à enrichir son esprit et sa mémoire des beautés des anciens, pour les reverser ensuite, avec un abandon plein de charme et de naturel, soit dans ses conversations, soit dans ses lettres.

Ce fut au milieu de ces occupations paisibles qu'elle donna enfin le jour à un fils.

Tout entière à ses nouveaux devoirs, madame de Sévigné se montra mère dans toute la large acception du mot, consacrant à son enfant tous ses soins, tous ses moments. Le marquis de Sévigné s'ennuya bientôt de ce dévouement continuel, et, fatigué de la monotonie de cette existence nouvelle, s'adonna plus que jamais à sa vie dissipée et rui-

Digitized by Google

neuse. Madame de Sévigné gémit en silence; elle perdait sa dernière illusion; un fils lui avait semblé un lien de rapprochement, il devenait un motif nouveau de division. Son cœur ne se découragea pas, et, plus que jamais, elle se dévoua à son enfant.

Bientôt la naissance d'une fille vint augmenter ses jouissances et lui promettre pour l'avenir tous les enivrements de tendresse que son âme avait rêvés.

II

La marquise de Sévigné est seule aux Rochers, seule entre le berceau de sa fille et les jeux de son fils; elle sourit à tous deux, et puise force, courage et bonheur dans leurs caresses enfantines.

Tout à coup un ami, un père, le bon abbé de Coulanges, se précipite, le visage pâle, les traits contractés, dans la chambre de l'heureuse mère.

« Vous ici, mon oncle! Ciel! qu'est-il arrivé? »

L'abbé de Coulanges serre sa nièce dans ses bras; il pleure et ne répond pas.

« Mon mari! C'est de lui, n'est-ce pas, dont il s'agit? »

Et dans sa pensée se retrace le terrible souvenir de cette journée de son enfance où Marie de Coulanges apprit qu'elle était veuve.

Elle n'avait deviné que la moitié de son malheur. Les détails de la mort du marquis achevèrent de briser son âme, sans rien diminuer de ses regrets. Un duel, qui blessait sa

Digitized by Google

dignité d'épouse, avait été fatal à M. de Sévigné. Atteint mortellement, il était mort presque sur l'heure.

Le soin de l'avenir de ses enfants lui donna la force de surmonter sa douleur et de s'occuper activement de leurs intérêts. Les folies ruineuses du marquis avaient considérablement grevé sa fortune. Un moment madame de Sévigné eut la crainte d'une ruine complète; mais, grâce à son énergie, soutenue et éclairée des conseils et du dévouement de l'abbé de Coulanges, de celui qu'elle désigne à la postérité sous ce nom caractéristique de *Bien-Bon*, elle sut porter remède à tout. Elle diminua sa maison, s'imposa des privations, s'astreignit à une économie de tous les instants, ne s'en départant jamais que pour ce qui concernait l'éducation de ses enfants.

Cette réforme, en l'éloignant complétement de la cour, lui permit de se consacrer tout entière à ses enfants. Elle dirigea leur jeunesse et leurs études comme elle avait dirigé leur première enfance. Sa tendresse s'augmenta de la continuité de tous les soins et de tous les sacrifices qu'elle s'imposait. Sa fille surtout devint l'idole de sa vie. La voir, l'aimer et le lui dire, fut pour elle le bonheur porté au suprême degré.

Son cœur était assez vaste pour contenir deux affections sans bornes; l'indulgence qu'elle eut toujours pour la vie orageuse de son fils nous le dit assez; mais sa tendresse pour sa fille, plus expansive, est surtout demeurée dans le souvenir de la postérité et a rendu son nom immortel. La mémoire de la mère est demeurée inséparable de celle de la fille.

Un coup inattendu et terrible pour son âme si aimante vint interrompre le calme délicieux de sa solitude. Ce fut la dis-

Digitized by Google

grâce de Fouquet, son ami. Persuadée de son innocence, elle osa, elle, l'admiratrice du grand roi, prendre la défense du ministre proscrit et élever bien haut la voix. L'histoire est heureuse d'enregistrer, à côté des noms célèbres de Pellisson et de la Fontaine, celui de madame de Sévigné parmi les fidèles au culte de l'amitié.

Il fallait un noble courage pour défendre ce que Louis XIV condamnait; et il était d'autant plus beau à la marquise de Sévigné de plaider si énergiquement sa cause, que l'amitié seule guidait sa voix. Elle n'avait jamais rien demandé, ni à la puissance du surintendant des finances, ni au crédit du favori. De prime abord, le monde, qui admet difficilement le désintéressement, voulut voir de la reconnaissance dans le sentiment qui la guidait. La publicité donnée à la correspondance trouvée dans la cassette du ministre prouva bientôt que l'amitié seule guidait tous les efforts de madame de Sévigné en faveur du ministre disgracié.

Déjà, d'ailleurs, elle avait donné à la cour l'exemple du dévouement au malheur. Parente, par son mari, du cardinal de Retz, elle avait chaleureusement pris parti pour lui, accablant Mazarin vainqueur du feu de ses épigrammes, et conservant des relations courageuses avec le coadjuteur exilé.

Appelée par les devoirs de l'amitié, madame de Sévigné avait reparu quelques instants à la cour. Lorsque le procès du surintendant fut terminé, elle revint aux Rochers qu'elle ne quitta plus qu'en 1663, lorsque l'âge et la beauté de sa fille l'engagèrent à la présenter à la cour. Elle avait alors trente-six ans, et l'orgueil maternel la rendait si séduisante qu'on ne l'avait jamais trouvée si jolie.

Le triomphe de sa fille l'enivrait; Benserade la proclamait *belle entre toutes les belles*; les poëtes n'avaient pas as-

Digitized by Google

sez de madrigaux pour célébrer sa prodigieuse beauté, et lorsqu'elle figurait dans un de ces ballets où ne dédaignait pas de danser Louis XIV, un murmure d'admiration s'élevait autour d'elle.

Malgré l'éclat de ces succès, joint à une grande fortune et à une éducation brillante, l'indifférence et le dédain, traits saillants de la physionomie de la belle jeune fille, éloignaient les prétendants, ce qui déconcertait fort la haute admiration et l'aveugle tendresse de sa mère.

Ce fut sans doute là le motif qui guida sa prompte détermination dès que se présenta François-Adhémar, comte de Grignan. Madame de Sévigné, si calme et si réfléchie en affaires lors de son veuvage, se montra peu prévoyante en cette circonstance; et, se tenant pour pleinement satisfaite par ce qu'elle connaissait *de la naissance, des établissements et des bonnes qualités du comte,* elle hâta le plus possible le mariage, sans s'informer de la position de sa fortune, et sans se préoccuper de son double veuvage et de deux filles que lui avait données sa première femme. Il est juste d'ajouter que le comte de Grignan était un grand seigneur provençal parfaitement en cour et lieutenant général du gouvernement de Provence, et qu'une des conditions du mariage était de n'enlever jamais la fille à l'amour de sa mère. D'ailleurs, madame de Sévigné avait si bien rétabli ses affaires par la sagesse et l'économie de son administration, qu'elle put doter généreusement madame de Grignan. La vanité de la jeune femme était grandement flattée : elle allait posséder, ce qui à cette époque était le plus haut point où tendait toute ambition féminine, elle allait occuper un rang à la cour.

Les espérances de la marquise de Sévigné se trouvèrent pleinement réalisées lorsque, ayant acheté une charge mili-

Digitized by Google

taire à son fils, elle le vit se signaler, jeune encore, par de brillants faits d'armes.

Ce bonheur fut bientôt troublé. Héritier du caractère léger et inconstant de son père, le jeune marquis se dégoûta de cette charge achetée à grands frais; il négligea complétement ses devoirs militaires, et se lança dans des dépenses ruineuses.

Un chagrin d'un autre genre, et peut-être plus sensible au cœur de madame de Sévigné, détruisit en même temps le bonheur calme de son existence : madame de Grignan partit !

La séparation fut déchirante, de la part de madame de Sévigné surtout, dont toute l'ardente activité d'imagination et de sentiment s'était concentrée sur sa fille. Songer que la France presque entière allait les séparer, que son enfant vivrait sous le soleil de Provence, tandis qu'elle languirait sans elle à Paris ou aux Rochers, lui semblait impossible.

Il fallut se résigner; ce départ, qui éloignait un courtisan de la cour, une belle et jeune femme des splendeurs de Versailles, était une nécessité. Madame de Grignan eut la force de s'arracher des bras maternels; elle partit !

Nous ne pouvons nous associer à la douleur de madame de Sévigné, puisque le motif qui la causa a doté la France d'un de ses plus précieux trésors littéraires.

A peine madame de Grignan a-t-elle quitté Paris, que madame de Sévigné saisit sa plume et lui donne chaque jour les mêmes assurances de tendresse, lui redit les mêmes sentiments de regret, d'amour et d'espoir, sans se répéter jamais. Admirable et inimitable talent, qui a le don d'animer les moindres objets, d'entrer dans les plus petits détails, en conservant toujours du charme et de l'intérêt ! Infatigable

Digitized by Google

historien, elle initie sa fille à tous les événements qui se passent autour d'elle; et aujourd'hui que les mœurs sont changées, que les intérêts et les passions ne sont plus les mêmes, une foule nombreuse de lecteurs lit et relit avec enthousiasme ces lignes échappées du cœur pour une seule personne.

Les années s'écoulent, et l'ennui de madame de Sévigné, loin de sa fille, augmente chaque jour. Cependant de fréquents voyages de madame de Grignan à Paris, ou de madame de Sévigné à Grignan, les rapprochent souvent; et, malgré les plaintes incessantes de la tendresse maternelle qui feraient croire à un éloignement continuel, des amis ont compté que, dans les vingt-sept années qui s'écoulèrent entre le mariage de madame de Grignan et la mort de madame de Sévigné, elles furent à peine séparées sept ans.

Tout en écrivant à sa fille, madame de Sévigné surveillait les intérêts de son fils. Ses soins amenèrent un heureux résultat. Malgré les orages de sa jeunesse, elle parvint à lui faire conclure un mariage avec la fille d'un conseiller au parlement, qui lui apporta en dot soixante mille livres de rente. Ce mariage arriva fort à propos pour réparer la fortune du marquis, si fortement endommagée.

L'existence calme et douce de madame de Sévigné l'avait préservée des maladies et des infirmités qui précèdent si souvent la vieillesse. A cinquante ans, on admirait encore le charme et la fraîcheur de sa *jolie figure;* et elle se plaignait pour la première fois des atteintes d'un rhumatisme qu'elle attribuait à l'influence du *serein*, un de ses *plus anciens amis*.

Voici les traits les plus saillants du portrait que traçait d'elle, peu de temps après sa réapparition dans le monde pour y présenter madame de Grignan, une autre femme célèbre de son époque, qui se glorifiait de son amitié :

Digitized by Google

C'est madame de la Fayette qui parle; elle répond au prince de Conti, qui lui a demandé le nom de cette charmante femme qu'il voit pour la première fois à l'hôtel de Rambouillet :

« Je ne fatiguerai point Votre Altesse en lui disant que sa taille est admirable, que son teint a un éclat qui fait croire qu'elle n'a que vingt ans, que sa bouche, ses cheveux, ses dents sont incomparables. Toutes ces choses, vous les voyez; mais ce que vous ne pouvez savoir et ce que je veux vous apprendre, c'est combien elle est aimable. Sachez donc que son esprit pare et embellit si bien sa personne, qu'il n'y en a point d'aussi charmante lorsqu'elle s'anime dans une conversation dont la contrainte est bannie. Tout ce qu'elle dit a un tel charme et lui sied si bien, et le brillant de son esprit donne un tel éclat à son teint et à ses yeux, que, quoiqu'il semble que l'esprit ne dût toucher que les oreilles, il est pourtant certain que le sien éblouit les yeux, et que, quand on l'écoute, on ne s'aperçoit plus qu'il manque quelque chose à la régularité de ses traits. Son âme est grande, noble, généreuse. Elle est sensible à la gloire et à l'ambition, et elle ne l'est pas moins aux plaisirs. Là est l'état véritable de son âme, et le chagrin lui est plus contraire qu'à qui que ce soit. Son cœur est un bien qui ne se peut mériter; jamais il n'y en eut un si généreux, si bien fait et si fidèle. Il y a des gens qui la soupçonnent de ne pas le montrer toujours tel qu'il est; mais, au contraire, elle est si accoutumée à n'y rien sentir qui ne lui soit honorable, que même elle y laisse voir quelquefois ce que la prudence l'obligerait de cacher. Elle est la plus obligeante personne qui ait jamais été, et par un air libre et doux, qui est dans toutes ses actions, les plus simples compliments de bienséance paraissent dans sa bouche des protestations

Digitized by Google

d'amitié. Enfin elle a reçu des grâces du ciel qui n'ont jamais été données qu'à elle, et qui, jusqu'ici, avaient été inconnues au monde. Elle s'appelle la marquise de Sévigné ! »

Ce portrait, esquissé pour le prince de Conti, passa de la cour à la ville ; il fut connu de tous les contemporains, et nul n'osa en nier la fidèle ressemblance.

Après le mariage de son fils, aucun événement ne vint plus troubler le calme de sa vie, toujours partagée entre sa correspondance avec sa fille et les devoirs et les plaisirs de l'amitié. Parfois, cependant, un nuage s'élève entre elle et M. de Grignan. Sa nature expansive, passionnée, ne peut s'accoutumer à la réserve et à la froideur de sa fille. Elle se plaint de son indifférence, elle voudrait plus de vivacité dans l'expression de ses sentiments, elle gronde et se fâche. La paix est troublée, mais bien vite le cœur de la mère se hâte de s'accuser lui-même, et de se trouver satisfait du cœur qu'elle chérit. Elle oublie, elle pardonne, ou plutôt elle avoue qu'elle n'a rien à oublier ni à pardonner, que sa fille est parfaite, et qu'elle doit l'adorer.

Le dernier voyage de madame de Sévigné à Grignan eut lieu en 1694. Elle assista à toutes les *magnificences champêtres* du mariage de son petit-fils, le marquis de Grignan, beau et vaillant colonel de dix-huit ans; et quelques jours plus tard à celui de la charmante Pauline, cette enfant dont l'esprit, au dire de sa mère, *dérobait tout*.

La joie de ces mariages fut troublée, pour madame de Sévigné, par les alarmes que lui donna la santé de sa fille, atteinte d'une maladie de langueur dont on ne pouvait comprendre la cause ni prévoir l'issue. Au moment où ses appréhensions devenaient moins vives, elle tomba elle-même malade ; bientôt une petite vérole maligne se déclara. Les secours

Digitized by Google

de l'art, les soins les plus assidus et les plus tendres furent impuissants à combattre la maladie. Elle y succomba à l'âge de soixante-neuf ans un mois et vingt-neuf jours.

La douleur de sa famille et de ses amis fut profonde; son dévouement à toute épreuve avait bien mérité la sincérité de ces regrets.

Le mérite de ses lettres s'était répandu dans le monde, mais elles n'étaient point livrées à la publicité; ce ne fut qu'en 1734 et 1737 qu'elles parurent, du consentement de sa famille.

Cette publication produisit une grande sensation. L'admiration se partageait entre son admirable talent d'écrivain et la vérité des souvenirs qu'elle évoquait; on sentait, en présence de ces portraits, de ces tableaux saisissants, que ce n'étaient pas là des pages d'histoire froidement écrites ou embellies au gré d'une imagination exaltée, mais des impressions réelles d'une femme aimable, témoin des événements qu'elle racontait, et tout cela dit avec un charme de style tel qu'elle initie son lecteur à ses propres sentiments, lui faisant partager ses espérances, ses craintes, ses peines, et jusqu'à *ses petites prospérités.*

Nous avons vu tout à l'heure son portrait tracé par une main amie, il est vrai, mais accepté par ses contemporains; voyons le jugement porté par la postérité. Nous empruntons la voix de l'auteur de l'*Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes dans les différents siècles.*

« Madame de Sévigné, dit-il, avec des lettres écrites au hasard, a fait sans y penser un ouvrage enchanteur. Dans son style plein d'imagination, elle crée presque une langue nouvelle. Elle donne aux mots les plus communs une physionomie et une âme. Tous ses tours de phrases sont des mouvements, mais des mouvements abandonnés qui n'en ont

Digitized by Google

que plus de grâce. Les mouvements qu'elle peint se fixent sous son pinceau, et on la voit encore. Comme elle s'accuse, se loue, se plaint! Comme sa joie est douce et comme sa tristesse a de charmes! Comme elle intéresse toute la nature à sa tendresse! S'il y avait un être qui ignorât ce que c'est que la sensibilité (comme il y a des aveugles et des sourds de naissance), et qu'on voulût lui donner une idée de cette espèce de sens qu'il n'a pas, il faudrait lui lire les lettres de madame de Sévigné. »

Le mérite de ses lettres n'est plus d'ailleurs contesté; c'est à peine si leur lecture soulève encore parfois la critique de quelque esprit frondeur, critique reposant, non sur les lettres elles-mêmes, mais sur leur auteur. Tantôt on lui reproche son amour-propre à vanter l'ancienneté de la noblesse des Rabutin, tantôt son admiration pour le grand roi *qui l'a fait danser*, tantôt la préférence qu'elle donne à Corneille sur Racine, sa croyance à l'influence des comètes, son approbation de la révocation de l'édit de Nantes.

Comme si une femme, parce qu'elle est jolie, aimable, et qu'elle a du talent, était obligée de désavouer toutes les idées, toutes les opinions de son siècle, et de se poser en *esprit fort!* Grâce à Dieu, madame de Sévigné a vécu avant le siècle du scepticisme; elle a vécu au milieu de nobles et royales splendeurs qu'elle a admirées, d'autant plus que son esprit et son cœur étaient accessibles à mieux apprécier toute grandeur véritable. Elle a préféré Corneille à Racine, parce que Corneille avait été le premier poëte français qui eût frappé son imagination; c'était le résultat de sa *première impression;* mais ses lettres prouvent qu'elle ne déniait pas à Racine un vrai talent. Le mot qui assimile le poëte au café, et qui lui prédit tout aussi peu de durée, n'existe nulle part que dans la bouche de

Digitized by Google

ses détracteurs; tandis que la preuve de la vérité de ses aperçus, de la sagacité de ses jugements, de la haute portée de son raisonnement, se rencontre à chaque ligne de ses œuvres.

Son souvenir, comme ses lettres, demeureront un des plus précieux trésors laissés par le grand siècle; et lorsque, dans tous les genres, de nombreux concurrents s'élanceront dans l'arène pour se disputer la primauté, elle et le bon la Fontaine demeureront seuls dans la voie que chacun d'eux a illustrée, comme des types glorieux et inimitables.

Digitized by Google

Mme DE LA FAYETTE.

I

Dans ce même château des gouverneurs du Havre-de-Grâce, où nous voyions naguère Madeleine de Scudéry faire ses adieux à sa famille désolée, nous trouvons aujourd'hui une autre jeune fille qui se prépare par l'étude à la difficile mission de continuer l'œuvre de mademoiselle de Scudéry, et de prouver au monde qu'une femme, lorsqu'elle a su cultiver son esprit et développer son intelligence, peut suivre la carrière des lettres et laisser des ouvrages durables.

Marie-Madeleine Pioche de la Vergne était fille d'Aymard de la Vergne, maréchal de camp et gouverneur du Hâvre. Sa mère, Marie de Pénès, descendante d'une famille provençale aussi illustre dans les lettres et la poésie que dans la carrière des armes, l'initia, dès sa plus tendre jeunesse, à toutes les beautés de l'art des poëtes. Elle berça son enfance de ces doux chants de Provence, si expressifs et si mélodieux. La jeune Marie grandit ainsi, entourée de tout l'éclat de l'héroïsme et de la guerre que lui révélaient les conversations paternelles, et de tout le charme des lettres et des arts que lui inspiraient les goûts et les souvenirs de sa mère.

Elle grandissait ainsi à l'ombre des trophées glorieux de ses pères : d'une part, les bannières et l'épée appendues aux

Digitized by Google

Mme de Lafayette.

Digitized by Google

Digitized by Google

murs de la grande salle; d'autre part, une couronne de laurier, posée autrefois sur le front de Hugues de Pénès, secrétaire du roi de Naples Charles I^er^, par la blanche et noble main de la reine Béatrix; couronne de poëte, conservée comme un vivant souvenir, et placée dans la chambre d'honneur au-dessus des plus précieux reliquaires de la famille.

La jeune fille ne devait point demeurer en arrière de tels souvenirs de gloire : elle devait réunir l'énergie du guerrier au talent du poëte.

L'éducation de la jeune de la Vergne, ébauchée par les soins de sa famille, fut achevée par Ménage et par le père Rapin. Ses progrès furent rapides et brillants, et méritèrent l'admiration de ses maîtres.

Mademoiselle de Scudéry régnait à l'hôtel de Rambouillet; ses décisions y étaient des oracles; on y recueillait précieusement ses moindres paroles. Mademoiselle de la Vergne, très-jeune encore, y fut présentée; elle y reçut un accueil très-flatteur. On vanta sa beauté, son esprit, ses grâces un peu sévères. L'auteur de *Clélie* et madame de Montausier la proclamèrent *une vraie merveille;* tout le monde partagea leur sentiment.

Ce jour même, un jeune homme de quinze ans, à l'extérieur grave et recueilli, à la parole puissante et forte, essayait son jeune talent à l'hôtel de Rambouillet. Pressentant la vocation qui porterait son génie aux extrémités de la chrétienté, il venait demander à la docte réunion un encouragement ou plutôt un jugement. Malgré la simplicité de sa parole, tout à fait opposée aux enseignements et à l'afféterie précieuse de l'hôtel de Rambouillet, on l'écouta avec la plus profonde admiration; et certes ce n'est pas, à notre avis, un des moindres titres de gloire de cette assemblée, si utile à la marche de

Digitized by Google

la littérature du grand siècle, que d'avoir salué à son aurore le plus grand génie de cette époque. Le jeune prédicateur devait être un jour l'aigle de Meaux !

Peut-être mademoiselle de la Vergne dut-elle à cette circonstance sa persévérance dans les voies du bon goût, et sa fermeté à demeurer dans le simple et le naturel. En voyant en présence la mâle simplicité de l'orateur chrétien et la ridicule prétention de Ménage et de ses amis, elle dut, nourrie comme elle l'était déjà d'ailleurs de l'étude des anciens, établir une comparaison tout à l'avantage du premier, et puiser dans cette comparaison la force de résister aux errements suivis autour d'elle.

Modeste comme toute femme à qui Dieu a donné un vrai talent, mademoiselle de la Vergne cachait avec le soin le plus extrême le secret de son profond savoir. Loin d'en tirer vanité, elle cherchait à le dissimuler à tous les regards, lui demandant non une vaine réputation, mais ces jouissances intimes que donne le développement de l'intelligence et de la pensée.

Ses études classiques transpiraient plutôt qu'elles ne se montraient; on n'en voyait pas la fleur, mais on en sentait le parfum. Il ne fallait rien moins qu'une distraction ou l'enthousiasme d'une conversation savante pour la trahir à son insu et malgré elle.

Il résulta de cette modestie un fait bien rare à enregistrer : les hommes respectèrent son savoir sans le railler, et parmi les femmes aucune n'osa s'en montrer envieuse ou jalouse; et cependant, nous l'avons dit, elle était belle, et ses manières aisées, la distinction de sa démarche, le goût exquis qu'elle apportait au soin de sa toilette, la distinguaient entre toutes les femmes de la cour.

Digitized by Google

II

Marie de la Vergne vient d'atteindre sa vingt-deuxième année. Parmi les gentilshommes qui lui offrent leurs hommages, elle distingue le comte de la Fayette, influencée plus peut-être par sa profonde sympathie pour la belle Louise, sa sœur, que par un sentiment particulier pour lui.

Ce mariage, calme et tranquille, n'offre à l'histoire de mademoiselle de la Vergne d'autre incident que la naissance de deux fils, dont l'un parcourut avec succès la carrière militaire, l'autre embrassa l'état ecclésiastique.

Madame de la Fayette continuait avec ardeur les études littéraires commencées par mademoiselle de la Vergne; peut-être n'eussent-elles rien donné de plus à la France qu'une femme aimable, si un caprice de mademoiselle de Montpensier n'eût chassé Segrais de sa maison. Madame de la Fayette lui ouvrit la sienne avec empressement, sans se douter néanmoins qu'en accueillant un homme de goût et de savoir, elle recevait un Aristarque et un guide délicat et habile.

Peu après l'entrée de Segrais chez la *savante comtesse*, le monde s'émut à la lecture de *Mademoiselle de Montpensier*, charmante nouvelle, et digne prélude de *Zaïde*. Ces deux ouvrages portaient la signature de Segrais; nul ne refusa de les attribuer au savant traducteur de Virgile, dont on connaissait depuis longtemps le bon goût et la pure diction. Mais l'admiration de l'auteur présumé pour l'auteur réel trahit bientôt le secret, et l'on sut par lui-même que tout ce qu'il avait droit de revendiquer dans cette paternité littéraire se

Digitized by Google

bornait à quelques conseils sur le style et la disposition des événements.

La Princesse de Clèvès suivit de près *Zaïde*, et acheva une réputation déjà si brillamment commencée; le renom que ces travaux donnèrent à leur charmant auteur fit désirer à madame la duchesse d'Orléans de l'attacher à sa personne.

Dès ce moment, madame de la Fayette se trouva admise dans l'intimité de l'illustre princesse. Elle fit le charme de cette cour brillante et polie; son esprit se trouvait là plus à l'aise qu'à l'hôtel de Rambouillet. Elle fut témoin de cette catastrophe mystérieuse, de cette mort soudaine que le cri sublime de Bossuet fait retentir encore dans nos cœurs. Profondément frappée de cet événement, qui lui enlevait une amie en même temps qu'une auguste protectrice, madame de la Fayette trouva dans son cœur de simples et poignantes expressions pour le raconter. Son récit a toute la force d'un sentiment vrai, toute la chaleur d'un sentiment passionné.

C'est auprès de la duchesse d'Orléans que madame de la Fayette connut le duc de la Rochefoucauld, et que s'établit ce commerce de talent et d'amitié que la mort seule devait interrompre. Le sincère et doux attachement de l'auteur de *Zaïde* et de *la Princesse de Clèves* apportait un charme indicible à l'existence de ce noble cœur, injustement aigri. Elle usait de son influence pour chasser la sombre misanthropie de l'auteur des *Maximes*, et le faire revenir à des sentiments meilleurs sur la pauvre humanité. En échange, la Rochefoucauld réglait l'essor de l'imagination de son amie et achevait la culture de son esprit. Noble échange, avantageux à tous deux, et que madame de la Fayette a si bien exprimé par ces paroles célèbres : « *M. de la Rochefoucauld m'a donné de l'esprit, mais j'ai réformé son cœur.* »

Digitized by Google

La Princesse de Clèves, comme œuvre littéraire, fut plus qu'une attendrissante nouveauté, ce fut une vraie révolution qui changea complétement les idées et les goûts, et les tourna vers un genre plus vrai, plus réel. Après cette œuvre qui fut son triomphe, elle fit paraître successivement *la Comtesse de Tende*, *les Mémoires de la cour de France pour les années* 1688 *et* 1689, et l'histoire de cette Henriette d'Angleterre qu'elle avait tant aimée, tant pleurée.

Liée d'intimité avec madame Scarron, elle dut s'éloigner de madame de Maintenon, et finit par rompre avec elle. De quel côté furent les torts dans ce refroidissement, qui dégénéra bientôt en une sourde inimitié?... Les avis sont tellement partagés, qu'il est difficile de résoudre cette question; mais il est permis de supposer que cette franche madame de la Fayette, pour laquelle la Rochefoucauld a créé l'épithète de *vraie*, ne sut pas dissimuler avec son amie son mécontentement, lorsque, de simple gouvernante étant devenue presque reine, elle oublia de maintenir cette égalité de rapports et d'amitié que lui avait offerte l'auteur de *Zaïde*, alors que par son rang, sa fortune et son crédit à la cour, elle lui était si supérieure.

M. de la Rochefoucauld mourut; madame de la Fayette, accoutumée à son intimité, à ses conversations embellies par le piquant de son esprit, l'attrait de sa parole, sentit son cœur se briser; la vie devint pour elle sans attraits, elle ne survécut à son ami que pour le pleurer.

Retirée du monde, elle ne voulut plus jouir de sa gloire; elle revit ses ouvrages, s'entoura de ses regrets, et mourut à l'âge de soixante ans, dix ans après l'auteur des *Maximes*.

D'une beauté incontestée, d'un esprit juste, réfléchi et brillant, d'un caractère honorable et exact, de mœurs pures,

Digitized by Google

madame de la Fayette eut toutes les qualités qui peuvent distinguer la femme, toutes, sauf une : le manque de bonté indulgente. Le malheur la trouva souvent inaccessible, et une faute n'éveilla jamais dans son âme une affectueuse sollicitude, un précieux encouragement, un de ces doux reproches qui font rentrer dans le devoir un cœur égaré.

Elle manqua toujours d'abandon, et, sauf quelques rares exceptions, cette froideur empêcha l'amitié de s'attacher à elle. On l'admirait, on lui rendait pleine et entière justice ; mais on recherchait rarement son commerce, autrement que par curiosité et pour son esprit et sa réputation.

Digitized by Google

Digitized by Google

Françoise d'Aubigné.

Mme de Maintenon.

Digitized by Google

Mme DE MAINTENON.

Un carrosse armorié s'arrête devant les murs sombres et tristes de la prison de Niort. Une femme élégamment vêtue en descend, et, après avoir présenté aux sentinelles un permis visé par le gouverneur de la province, elle entre enfin sous la voûte humide et disparaît bientôt dans les étroits corridors, précédée du guichetier, et accompagnée du cliquetis lugubre des lourdes clefs qui pendent à sa ceinture.

La noble visiteuse sent son cœur se serrer, et c'est toute tremblante d'émotion qu'elle s'arrête sur le seuil de la chambre qui lui est ouverte.

Dans cette chambre, un homme jeune encore, à demi vêtu, les cheveux en désordre, le regard creusé par la souffrance et l'abus des plaisirs, assis sur un escabeau, semble plongé dans une apathique stupeur.

Sur un méchant grabat, à peine recouvert de quelques lambeaux de toile, une belle jeune femme tient dans ses bras un enfant nouvellement né, tandis que deux petits garçons jouent dans un coin obscur de la chambre.

Ce spectacle n'était pas fait pour rasséréner l'âme troublée de la visiteuse; aussi, sans force pour le supporter, fit-elle malgré elle un pas en arrière; mais la jeune mère l'avait vue.

« Ma sœur! » s'écrie-t-elle. Cet élan du cœur contenait tout un monde de sentiments et de pensées.

Digitized by Google

Le prisonnier avait quitté son escabeau; par un violent effort sur lui-même, il avait repris toute l'aisance gracieuse d'un homme du monde, et c'était le sourire aux lèvres qu'il faisait les honneurs de sa prison à madame de Villette.

La jeune mère s'appelait Jeanne de Cardillac; elle était fille de Pierre de Cardillac et de Louise de Montalembert, et épouse de Constant d'Aubigné, qu'une longue suite de vices avait conduit jusqu'à la fabrication de fausse monnaie. Richelieu, qui n'avait de pardon ou d'oubli que pour ceux qu'il n'estimait pas, avait dédaigné de faire juger d'Aubigné, et s'était contenté de le faire enfermer à Château-Trompette.

Épouse aimante et dévouée, Jeanne avait vainement sollicité et prié; l'unique faveur qu'elle avait pu obtenir avait été l'autorisation de partager la captivité de son mari. Amenant avec elle ses deux enfants, Constant et Charles, elle n'avait pas hésité à se rendre à Château-Trompette, où l'attendaient toutes les souffrances de la misère, mais aussi toutes les jouissances que donne la conscience d'un devoir noblement rempli.

Après plus d'un an de captivité, Jeanne, sur le point de donner le jour à un troisième enfant, implora comme une faveur la translation de son époux dans la prison de Niort, où elle pourrait trouver les secours appropriés à son état.

C'est là que la retrouve madame de Villette, le lendemain de la naissance de Françoise d'Aubigné.

Depuis les premiers jours de son mariage, Jeanne de Cardillac, douée d'un cœur tendre, d'une âme généreuse et forte, luttait vaillamment contre le chagrin et le malheur. La nature était enfin vaincue. Les vagissements du nouveau-né étaient déchirants, on y sentait les derniers efforts de la vie se roidissant contre les atteintes de la mort. La malheureuse

Digitized by Google

mère tout en larmes, cachant son visage dans le sein de sa belle-sœur, lui montra la source de ces cris plaintifs et douloureux : le lait s'était tari dans son sein et elle ne pouvait payer une nourrice !

Quelle est donc la puissance maudite du vice, qu'elle ait pu réduire à cette extrémité la petite-fille d'Agrippa d'Aubigné, de cet illustre ami de Henri IV, aussi grand par son courage que par sa loyale fidélité, par sa naissance que par ses vertus et ses talents?

Madame de Villette mêla ses larmes aux larmes de Jeanne; elle fit mieux que de s'abandonner à une douleur inutile, elle avisa, avec la mère désolée, aux moyens de sauver la pauvre petite créature. Il n'en était qu'un : l'emporter loin de ce séjour de la tristesse et de la souffrance, lui procurer un air pur, une nourriture abondante; mais pour cela il fallait une séparation terrible : ou que la mère quittât son enfant, ou que l'épouse abandonnât son mari. Le noble cœur de Jeanne d'Aubigné souffrit, mais il ne faillit pas.

Lorsque, après une longue visite, madame de Villette prit congé de son frère et de sa belle-sœur, elle ne remonta pas seule dans son carrosse; on y plaça près d'elle les trois enfants.

La prison de Constant et de Jeanne d'Aubigné perdait leur dernier rayon de bonheur, leur dernier éclair de joie, et plus rien ne pouvait maintenant en atténuer la froide nudité.

Les trois enfants, amenés par leur tante au château de Murçay, y trouvèrent l'accueil le plus tendre; madame de Villette donna à Françoise la nourrice de sa propre fille, et les deux enfants, puisant la vie à la même source, furent élevées comme deux sœurs.

Digitized by Google

Mais dès que ces soins physiques ne furent plus indispensables à l'enfant, la tendresse maternelle de madame d'Aubigné revendiqua ses droits, elle redemanda sa fille : madame de Villette, qui s'y était fortement attachée, fit quelques difficultés, puis elle céda.

A ce moment, M. d'Aubigné venait d'être reconduit à Château-Trompette. Ce fut là que s'écoula la première enfance de Françoise, là que Jeanne, tout entière à ses devoirs de mère, ébaucha, avec tant de talent et de prudence, cette éducation qui devait donner à la France une de ses femmes les plus célèbres, une de ses gloires les plus précieuses.

A certaines heures du jour, madame d'Aubigné permettait à l'enfant de descendre dans le petit préau destiné aux promenades des prisonniers. Ce fut dans cet étroit espace, compris entre quatre murs sombres et élevés, que la petite fille contempla pour la première fois les beautés de la nature, le ciel bleu, et les plantes vertes qui croissaient à ses pieds. C'était triste pour sa mère; pour elle, qui n'avait pas de point de comparaison, c'était magnifique. Dans sa vieillesse, elle se souvenait encore avec bonheur de ses premières émotions dans le préau de Château-Trompette, des grandes giroflées poussant vigoureusement dans les lézardes du mur, des touffes d'herbe jaillissant entre deux pavés, et des insectes dorés qui y établissaient leur demeure.

Elle se souvenait de ses jeux d'enfant avec la fille du concierge, jeux pendant lesquels elle savait conserver une dignité de petite reine, tandis que la supériorité de mise et de jouets appartenait à sa compagne.

Ne peut-on prévoir toute l'existence de Françoise d'Aubigné dans ces quelques mots répondus par elle à la fille du concierge qui, lui montrant un ménage d'argent, ajoutait :

Digitized by Google

« Il est bien beau, et vous n'en avez pas de semblable !

— Cela est vrai, répond fièrement l'enfant; mais je suis *demoiselle*, et vous ne l'êtes pas ! »

Les instances de madame d'Aubigné obtinrent enfin l'élargissement de son mari, à la condition qu'il se ferait catholique. D'Aubigné, prisonnier, promit tout; mais, à peine en liberté, il oublia ses promesses, et ne songea plus qu'à recommencer sa vie folle et dissipée.

II

Selon la coutume du temps, qui autorisait à renvoyer loin de la France les jeunes gens de famille dont l'inconduite pouvait avoir des suites funestes, d'Aubigné fut envoyé à la Martinique. Trop mésestimé dans sa patrie pour ne point en désirer une autre, Constant accueillit avec joie son ordre de départ et s'embarqua avec empressement; Jeanne suivit son époux, emmenant avec elle Françoise, âgée de quatre ans.

Après quelques jours de traversée, la petite fille tomba dangereusement malade; les soins, la tendresse d'une mère ne purent la sauver de la violence de la fièvre; elle succomba. Si forte toujours en présence du malheur, madame d'Aubigné ne peut supporter cette dernière épreuve; jamais, non, jamais elle n'aura le courage de se séparer de son enfant.

« Mais ce n'est plus qu'un cadavre ! » lui dit brutalement son mari, chez qui la vue de cet enfant entretient et augmente le désespoir.

Que lui importe? c'est sa fille. Déjà la planche fatale sur

Digitized by Google

laquelle elle doit être liée est prête; déjà le canon qui doit donner le signal est chargé; l'aumônier est là, et le petit mousse lui présente le goupillon et l'eau bénite.

Jeanne presse une dernière fois sa fille sur son cœur... Tout à coup elle pousse un cri terrible : sa Françoise n'est pas morte! Elle a senti battre son cœur sur son cœur; elle vit, elle en est sûre!

Les yeux des plus rudes marins se mouillent de pleurs en présence de cette aberration de l'esprit maternel; on respecte une illusion née de l'exaltation du sentiment. Seul, M. d'Aubigné, dont une pareille scène excite la violence, a le triste courage d'arracher l'enfant aux étreintes de la mère.

« Mais ne voyez-vous donc pas qu'elle vit? » s'écrie celle-ci en posant la main de Constant sur la poitrine de sa fille.

Non, ce n'est point un rêve. Elle vit! D'Aubigné sent une faible palpitation sous sa main puissante; il bénit la Providence, et, rendant sa fille à Jeanne :

« Vous aviez raison, madame; que Dieu soit loué! »

Ranimée complétement par les baisers et les caresses de la plus tendre des mères, Françoise se rétablit rapidement, et à son arrivée à la Martinique, c'était une belle enfant que tout le monde admirait. Si jeune qu'elle fût, elle charmait déjà par sa gentillesse et son esprit enfantin. On ne la nommait que *la jolie petite Française!*

L'esprit de mademoiselle d'Aubigné fut profondément frappé par le magnifique spectacle que déroulait devant elle la nature tropicale des Antilles.

Au milieu de ces champs si riches, de cette puissance de végétation, sous ce ciel de feu, au milieu de ces parfums enivrants, le corps et l'intelligence marchent vite en développement. L'enfant devint femme avant d'avoir été jeune

Digitized by Google

fille. C'est à ces causes diverses, jointes à l'éducation sérieuse et forte que lui donna la prudente sagesse de sa mère, qu'il faut attribuer cette précocité extraordinaire qui fit plus tard, de la jeune femme de seize ans, une maîtresse de maison admirable de tact, d'esprit et de haute convenance.

C'est en errant au hasard sous les ombrages poétiques des forêts séculaires, c'est en contemplant ces nuits magiques des Antilles, que Françoise mûrissait sa raison et son jugement, en admirant les œuvres du Créateur, et en en rapportant toute la gloire à Dieu seul.

A l'âge où l'on met ordinairement entre les mains d'une petite fille les premiers jouets de l'enfance, madame d'Aubigné faisait lire à la sienne les pages sublimes et sérieuses de Plutarque; et quand l'enfant avait lu, il fallait qu'elle racontât à sa mère le fait qui l'avait frappée, fait que celle-ci rendait plus profitable à sa mémoire et à son cœur, en lui citant à l'appui quelque glorieux exemple emprunté à la vie si grande et si pure de son aïeul Agrippa.

Le temps s'écoulait rapidement; madame d'Aubigné, en suivant les progrès de l'étude et de la raison dans le jeune cœur de sa fille, devait avoir foi et confiance dans l'avenir; l'horizon se rassérénait autour d'elle. L'aisance, presque l'opulence, avait remplacé les privations de Château-Trompette et de Niort. Des esclaves attentifs et dévoués, parce qu'elle était bonne et pleine d'humanité pour eux; une demeure somptueuse, des plantations magnifiques, ce luxe et ce bien-être que révèle aux sens le climat enchanteur des Antilles, tel était le prestige qui l'environnait. Elle eût défié le ciel de l'atteindre désormais, si elle eût pu oublier les déceptions sans nom qui avaient détruit les illusions de sa première jeunesse.

Digitized by Google

Des affaires importantes la rappelant en France, madame d'Aubigné s'embarqua avec ses enfants. Au moment de mettre à la voile, une amère tristesse s'empara de son cœur : il lui semblait que tout le bonheur que la Providence lui avait rendu, que tout celui qu'elle espérait encore, elle l'abandonnait. Quand les splendides rivages de Saint-Domingue disparurent à ses yeux, elle crut qu'elle allait mourir; elle tomba dans un abattement tel qu'il lui fallut, pour revenir à elle, toute l'énergie de la tendresse maternelle et des devoirs sacrés qu'elle impose.

Se trompait-elle?... Hélas! non.

Livré à lui-même par l'absence de sa femme, Constant d'Aubigné oublia et ses résolutions et ses promesses; avec son bon ange avaient fui sa force et sa volonté. Il céda à l'attrait du plaisir; de vieilles habitudes triomphèrent dans son âme; il revint à des passions refroidies, mais non encore éteintes. Lorsque Jeanne rentra, sa fortune, ses terres, ses esclaves, tout avait disparu : il avait tout perdu au jeu!

Voici encore une fois cette noble mère aux prises avec la misère, la honte et les créanciers. Dire les angoisses de son cœur serait impossible; et cependant ses lèvres ne donnèrent jamais passage à la malédiction ni aux reproches. Elle eut toujours, au contraire, de douces consolations, de tendres excuses pour son coupable époux.

L'influence d'une famille puissante obtint pour d'Aubigné un petit commandement militaire qui lui fournit strictement de quoi nourrir sa famille.

Ne pouvant donner ni gouvernantes ni maîtres à ses enfants, madame d'Aubigné continua à être leur seule institutrice, et ce ne fut certes pas un malheur pour leur intelligence.

Constant était mort; il s'était noyé à Murçay. Charles,

Digitized by Google

aventureux et paresseux, profitait mal, ou pour mieux dire ne profitait pas des leçons maternelles; en revanche, Françoise, studieuse, intelligente, annonçait déjà une de ces femmes persévérantes dans le bien, que le malheur peut frapper, mais non abattre, et qui savent suivre invariablement la route qu'elles se sont tracée, quelles qu'en soient les aspérités et les difficultés.

Le fils avait toutes les tendances du père; Françoise était le portrait et l'image de sa mère.

Un seul défaut se manifestait dans cette jeune nature, défaut qui n'était, après tout, qu'une douce et charmante qualité : c'était une excessive timidité. Madame d'Aubigné, sentant que sa fille était appelée à vivre d'une existence trop dépendante pour ne pas la corriger de cette tendance qui, dans l'avenir, pouvait paralyser complétement ses moyens de se créer une position, la combattit de tout son pouvoir, et parvint, sinon à la vaincre, du moins à la dominer.

Françoise avait douze ans; elle était l'orgueil et la consolation de sa mère; leur existence s'écoulait modeste et cachée, lorsqu'une nouvelle catastrophe vint porter le comble à leurs malheurs.

Constant d'Aubigné mourut.

Plongée dans la plus profonde misère, Jeanne se souvint que la cour n'avait jamais rendu à la famille de son époux des sommes considérables prêtées à Henri IV par son aïeul. Elle songea à cette chance de salut pour ses enfants, et résolut de venir à Paris les réclamer.

Un obstacle inattendu faillit s'opposer à son départ. Les dettes contractées par M. d'Aubigné pendant sa première absence n'étant pas entièrement payées, un de ses créanciers refusa de la laisser s'éloigner avant d'être satisfait. Ma-

Digitized by Google

dame d'Aubigné fait taire son orgueil; elle prie avec instances, avec larmes cet homme sans pitié; elle lui expose que le seul moyen pour elle de pouvoir s'acquitter est d'aller chercher en France ce qui lui est dû; à cette raison il répond par une proposition cruelle, impossible :

« Partez, dit-il, mais laissez-moi votre fille en otage. »

Madame d'Aubigné ne peut croire à la vérité de ces paroles; elle se demande si ce n'est pas un rêve de son imagination en délire. Hélas! non; c'est une vérité, une vérité fatale qui déchire son cœur, torture son âme.

« Jamais! jamais! s'écrie-t-elle en serrant sa fille sur sa poitrine, jamais! »

Puis arrive la réflexion, son esprit est plus calme.

« Encore ce sacrifice, » murmure-t-elle enfin; et elle fait tristement ses apprêts de départ.

Demeurée seule entre les mains d'un homme avide et cruel, la jeune Françoise commence l'apprentissage des humiliations et des souffrances qui doivent signaler la première période de sa vie. Lorsque les mois passent sans apporter des trésors de France, à mesure que l'avare créancier perd l'espoir de toucher ce qui lui est dû, le sort de la jeune fille devient plus pénible. De l'indifférence, il passe à la brutalité; du manque absolu de soins et d'attention, aux traitements les plus durs. Un jour enfin, sa femme, plus impitoyable encore que lui-même, chasse inhumainement Françoise, lui disant qu'elle est lasse de nourrir une petite mendiante. Abandonnée, sans asile, sans parents, sans protection, la petite-fille d'Agrippa d'Aubigné se prépare à mourir; son cœur adresse des adieux déchirants à sa mère, à son frère, à cette bonne tante de Villette dont elle ne perdra jamais le souvenir; puis toutes les puissances de son âme se tournent vers

Digitized by Google

Dieu, qui peut à son gré la sauver par un miracle, ou la rappeler à lui; car jamais elle, fille de gentilhomme, ne s'abaissera jusqu'à implorer la pitié publique.

Dieu la sauva. Le juge du lieu, ému d'une douce pitié, la prit chez lui jusqu'au départ du premier navire qui voulut bien se charger de la ramener en France.

Quand elle eut perdu de vue la terre, quand elle se sentit seule sur l'immensité de l'Océan, seule au milieu de gens qu'elle ne connaissait pas, de gens que leur vie de marin rendait rudes et grossiers, et dont les paroles et les gestes, en désaccord avec les habitudes de sa vie, la choquaient et l'effrayaient, elle se sentit épouvantée : elle eut peur. Bientôt la réflexion modéra ce sentiment et finit par le vaincre. Elle puisa dans cette épreuve cette force d'âme qui lui permit, dans tout le cours de sa vie, d'envisager sans trouble et sans embarras tous les événements heureux ou malheureux qui se présentèrent, et le talent de les prévoir souvent et de les dominer toujours.

III

Ce fut à madame de Montalembert, sa grand'tante maternelle, que fut remise Françoise d'Aubigné à son arrivée en France. Madame de Montalembert la reçut assez mal, faisant retomber sur elle l'animosité que tous les membres de la famille de Cardillac avaient vouée à son père, et le désaveu dont le dévouement conjugal de Jeanne avait été l'objet.

Madame de Villette, dont le cœur n'avait pas oublié son ancienne tendresse pour Françoise, demanda à se charger de

Digitized by Google

cette nièce tant rebutée, promettant de l'élever dans la foi catholique, bien qu'elle-même fût calviniste zélée. A peine l'eut-elle chez elle, que, usant de son affectueuse influence, elle lui fit au contraire embrasser le protestantisme.

La douce piété de madame d'Aubigné s'indigna de cette tromperie; elle aima mieux voir souffrir sa fille que de la savoir riche, mais hérétique, et n'hésita pas à la reprendre près d'elle.

Françoise n'y demeura pas longtemps. Une autre de ses parentes, madame de Neuillant, femme altière et exigeante, voyant dans la conversion de cette enfant un moyen de satisfaire sa grande ambition et de se rendre agréable à la cour, fit taire son avarice et demanda à s'en charger. Madame d'Aubigné y consentit avec bonheur.

Madame de Neuillant témoigna beaucoup de tendresse à sa jeune parente, et n'oublia rien pour l'instruire dans la religion catholique. Tous ses efforts n'aboutirent qu'à lui faire connaître que Françoise avait beaucoup d'entêtement et aurait un jour beaucoup d'esprit.

Piquée de cette longue résistance, madame de Neuillant pensa qu'avec une nature comme celle-là il fallait laisser de côté le raisonnement, et vaincre cet orgueil par l'humiliation. Françoise fut, dans cette pensée, confondue avec les domestiques; on retrancha les caresses, et l'on n'eut plus pour elle que de dures paroles et un ton dédaigneux et hautain.

« Je commandais dans la basse-cour, disait-elle souvent depuis; c'est par ce gouvernement que mon règne a commencé. Tantôt j'aidais le cocher à panser les chevaux, tantôt je peignais les cheveux gras et en désordre d'une grosse paysanne qu'on m'avait donnée pour gouvernante. »

Chaque matin, dès que l'aube réveillait les travailleurs,

Digitized by Google

Françoise, une longue gaule à la main, un chapeau de paille sur la tête et un loup sur son visage, pour conserver le plus beau teint du monde, sortait pour aller dans les champs garder un nombreux troupeau de dindons. Un petit panier contenait son frugal déjeuner et un livre; elle avait ordre de ne déjeuner que lorsqu'elle aurait appris cinq quatrains de Pibrac.

Cette existence durait déjà depuis quelques mois sans avoir ébranlé l'entêtement de la jeune fille, lorsqu'un jour un jeune paysan, charmé de son élégante beauté, osa lui proposer de l'épouser. A cette déclaration inattendue, tout le noble sang de Françoise reflue à son cœur. Elle oublie et les dindons et la sévérité de madame de Neuillant, elle abandonne et la gaule et le panier, et accourt en hâte vers le château. Arrivée en présence de sa tante, elle lui raconte, la rougeur au front et le dédain aux lèvres, l'insulte qu'elle vient de recevoir.

Cet incident fit sentir à madame de Neuillant l'inconvenance et l'imprudence de sa conduite. Elle voulut essayer d'un nouveau moyen : madame de Villette ayant consenti à payer sa pension, Françoise fut mise au couvent des Ursulines de Niort.

Ce que n'avait pu l'autorité toujours exigeante, même lorsqu'elle voulait se faire affectueuse, de madame de Neuillant, la douceur, la charité évangéliques des bonnes sœurs l'accomplirent sans peine. Françoise se laisse entièrement persuader par leur vertueuse parole : elle étudie avec ardeur. Dès lors qu'elle s'adonnait à l'étude des grandes vérités catholiques, le succès était assuré; son esprit droit et juste ne pouvait tarder à être éclairé.

En effet, le résultat ne se fit pas attendre. Une seule chose

Digitized by Google

l'arrêtait : sa reconnaissante tendresse pour madame de Villette.

« Je ne puis ni ne veux embrasser une religion qui damne ma bonne tante de Villette, » disait-elle, tout en pleurs, aux zélées religieuses.

Il fallut, pour la décider, lui promettre que sa tante Villette ne serait pas damnée; alors elle se convertit sincèrement, de toute l'effusion de son âme, et à dater de ce jour sa piété et sa foi ne se démentirent jamais un instant.

En apprenant que sa nièce avait abjuré, madame de Villette cessa de payer sa pension. Les bonnes Ursulines la gardèrent quelque temps gratuitement; puis, leurs ressources ne leur permettant plus de nourrir et d'entretenir une pensionnaire ne payant pas, elles la rendirent à sa mère, en lui faisant observer que l'âge était venu pour la jeune fille d'être produite dans le monde.

Madame de Neuillant était alors à Paris; madame d'Aubigné et sa fille y vinrent aussi, autant pour cacher leur misère à des regards curieux, que dans l'espoir d'être aidées par leur tante et de poursuivre leur procès.

La noble mère et la charmante fille, n'ayant plus de ressource pour vivre, utilisèrent leur talent en broderie. Ce travail, qui leur suffisait à peine, vint tout à coup à leur manquer complétement; madame d'Aubigné, dont le corps était usé par les fatigues et la souffrance, n'était pas assez forte pour résister à de semblables privations. Françoise le comprit, et n'hésita pas à faire pour sa mère ce qu'elle n'avait pas voulu faire à la Martinique pour sauver sa propre vie.

Un bon prêtre du voisinage avait la louable coutume, tous les matins à l'issue de la messe, de distribuer de la soupe à tous les pauvres qui se présentaient à la porte de l'église. Françoise

Digitized by Google

s'enveloppe de sa mante, cache ses traits le mieux qu'elle peut, et se rend à cette distribution. Pauvre enfant, comme sa main tremble en avançant l'écuelle que la charité va remplir!

Quelques instants après, et comme la jeune fille, agenouillée devant sa mère, la contemplait avec un sublime bonheur rassasier sa faim, une main indiscrète poussait la porte de l'humble chambre, et un homme s'arrêtait au seuil, saisi d'admiration et de respect.

Françoise lève la tête et pousse un cri d'étonnement; elle a reconnu le prêtre qui vient de lui faire l'aumône.

Toute rougissante de honte et de timidité, mademoiselle d'Aubigné fait les honneurs de sa chambrette avec un calme parfait; l'ecclésiastique, qui a deviné en la voyant une noble et grande infortune à soulager, console et bénit les deux femmes.

Désormais Françoise ne se mêlera plus à la foule indigente qui se presse chaque matin autour de lui; ce sera lui qui viendra à elle et qui lui apportera sa part.

Dieu avait pitié de leur isolement, il leur envoyait un ami et un soutien.

IV

Il y avait alors à Paris un homme célèbre par ses infirmités, son esprit satirique, et l'étonnante philosophie avec laquelle il ridiculisait lui-même ses souffrances; il faisait mieux que Zénon, qui niait la douleur, il osait la braver. On allait le voir d'abord comme une rareté; on y revenait attiré par l'attrait piquant de sa conversation.

Digitized by Google

Voici le portrait qu'en a tracé, peu de temps après sa mort, un écrivain de l'époque : « Sa tête toujours penchée sur son estomac, ses jambes toujours pliées à cause d'un retirement de nerfs, lui donnaient, à la lettre, la forme du Z. Il écrivait sur ses genoux, ou sur deux bras de fer attachés à son fauteuil. Les désagréments de sa personne étaient rachetés par les qualités de son âme : il avait le cœur capable d'attachement, une imagination vive qui lui peignait tout en grotesque, beaucoup de patience dans ses maux. Pauvre sans chagrin, gai en dépit de la douleur, satirique sans malice, paresseux sans négligence, colère sans ressentiment : tel était Scarron. »

Madame de Neuillant, qui demeurait rue Saint-Louis au Marais, dans le voisinage de Scarron, faisait partie de sa société intime. Un jour le poëte lui racontait un projet qu'il venait de former avec Segrais : il ne s'agissait de rien moins que d'un voyage en Amérique; Scarron espérait que la chaleur du climat, la légèreté des aliments lui rendraient la santé. A la suite de cette confidence, on devisa longtemps sur les charmes et les inconvénients d'un séjour au nouveau monde. Les opinions contradictoires se heurtent sans pouvoir se mettre d'accord : madame de Neuillant parle de deux parentes qui ont habité la Martinique, et propose de les amener pour vider le différend. On accepte cette offre avec empressement, et chacun se sépare avec l'impatient désir d'être au lendemain.

Ce jour-là, on arriva de bonne heure chez Scarron. Lorsqu'on annonça madame de Neuillant, tous les regards se tournèrent vers la porte, et l'on eut peine à maîtriser un murmure d'admiration en voyant entrer, à sa suite, mademoiselle d'Aubigné, accompagnée de sa mère. En parcourant le salon d'un coup d'œil rapide, Françoise vit les éblouissantes toi-

Digitized by Google

lettes des femmes; elle ramena alors son regard sur elle-même, et, remarquant sa robe fanée et trop courte, elle se sentit rougir et se prit à pleurer.

Scarron vit ces larmes, ce touchant embarras; tout cela lui révéla ce que valait ce cœur. Françoise n'était plus une étrangère pour lui.

Madame d'Aubigné retourna sans peine dans une maison où l'attendait toujours l'accueil le plus flatteur, et où elle pouvait d'ailleurs espérer des protecteurs; elle y revint chaque soir.

Cependant, découragée de l'insuccès de ses démarches, elle parlait de retourner en Poitou. Scarron et sa société mirent tout en jeu pour la décider à demeurer à Paris, Scarron déclarant pour sa part que l'air lui en serait bon et sain tant que Françoise y serait. Tous les personnages puissants qui fréquentaient ce cercle s'empressèrent de faire des offres de service à la mère, pour jouir plus longtemps de la présence de la charmante fille; mais, désespérée de l'interminable lenteur des affaires, madame d'Aubigné se décida à finir ses procès à l'amiable, et, rien ne la retenant plus à Paris, elle retourna à Niort.

Peu de temps après y être arrivée, elle tomba malade, et mourut du chagrin que lui avait causé la cession forcée des biens de ses enfants. Tout entière à sa juste douleur, Françoise s'enferma dans une petite chambre, où elle demeura entièrement seule pendant trois mois.

La famille comprit qu'à son âge, et belle comme elle l'était, cet isolement n'était pas convenable. Madame de Villette était morte; madame de Neuillant se décida à la prendre de nouveau près d'elle. Françoise aurait préféré les privations et les

Digitized by Google

soucis de la misère à l'hospitalité si dure et si offensante de sa tante, mais, malgré ses répugnances, elle ne pouvait refuser; elle accepta.

La voilà donc encore une fois à Paris; la voilà redevenue voisine de Scarron, admirée de nouveau dans ce salon où elle a été accueillie avec tant de bienveillance, d'intérêt et d'admiration. Le jour où elle y rentra lui donna la première émotion de joie qu'elle eût ressentie depuis la mort de sa mère. Il est si doux au cœur qui souffre de se savoir aimé et apprécié par une société d'élite!

Introduire une jeune fille, de l'âge et de la condition de mademoiselle d'Aubigné, dans le cercle de Scarron, c'était imposer à l'infatigable conteur une réserve et une retenue jusqu'alors inconnues à son esprit libre et parfois cynique. Scarron le comprit, et s'y soumit de bonne grâce. Ni lui ni ses convives ne perdirent à ce changement : la gaieté y devint plus douce, plus tempérée; la conversation gagna en politesse et en gracieux ce qu'elle perdait en légèreté et en équivoque, et ces réunions si délicieuses et si attrayantes furent embellies encore par les charmes, l'esprit et la beauté majestueuse de *la jeune Indienne*. C'est ainsi que, par allusion à son séjour à Saint-Domingue, on avait coutume de nommer Françoise.

L'affectueuse admiration de Scarron, née devant la première larme de mademoiselle d'Aubigné le jour de sa présentation chez lui, avait grandi et s'était transformée en un attachement profond, sincère, dévoué, qui ressemblait presque à l'amour paternel. Cet esprit si léger en apparence, si profond observateur en réalité, avait deviné les souffrances de cœur et d'amour-propre, endurées par la jeune fille, chez madame de Neuillant, et compris toutes les difficultés de sa

Digitized by Google

position. Après de sérieuses méditations, il ne vit que deux moyens pour que sa protégée pût se soustraire à la tyrannie actuelle qui l'opprimait et à l'avenir d'abandon qui la menaçait.

A la première occasion de l'entretenir sans témoin, il lui proposa le choix.

« Daignez m'entendre avec indulgence et attention, lui dit-il : dans la situation où vous êtes, une demoiselle n'a que le choix du mariage ou du couvent. Voulez-vous être religieuse? je payerai votre dot. Voulez-vous m'épouser? je vous offre une fortune qui ne vaut pas mieux que ma personne; mon cœur vous vengera de l'une et de l'autre. »

Mademoiselle d'Aubigné, pénétrée de reconnaissance de la franchise et de la délicatesse de cette démarche, y répondit, avec abandon, qu'elle préférait le parti qui la mettrait à même de lui témoigner sa reconnaissance, afin que ce bienfait fût utile à tous deux, pourvu que madame de Neuillant y consentît. Scarron obtint sans peine ce consentement.

« Je reconnais à l'accordée, dit le poëte lors de la rédaction du contrat, quatre louis de rente, deux grands yeux fort mutins, un très-beau corsage, une paire de belles mains, et beaucoup d'esprit. »

Le notaire lui demanda quel serait le douaire de madame Scarron,

« L'immortalité! répondit-il avec emphase. Le nom des femmes des rois meurt, celui de la femme de Scarron vivra éternellement. »

Quelle voix secrète lui prédisait donc ainsi l'avenir?

Ni l'accordée ni le futur ne pouvaient acheter la robe de noces; mademoiselle de Pons en prêta une, et ce fut sous ce costume d'emprunt que la jeune et belle descendante d'une

Digitized by Google

race illustre suivit à l'autel Scarron, issu d'une famille non moins noble.

Étrange existence que celle de cette femme qui devait arriver au faîte de toutes les ambitions humaines, et dont la vie, en aucune circonstance, ne devait ressembler à une autre vie!

Charmante de tout l'attrait de sa beauté et de ses seize ans, mademoiselle d'Aubigné accepta avec joie et reconnaissance les fonctions de garde-malade, si antipathiques à son âge. Toujours douce et complaisante, elle savait se montrer tour à tour la servante du poëte chagrin et morose, lorsqu'il se portait mal; sa compagne gaie et savante, quand il se portait mieux; son secrétaire et sa lectrice, quand il se portait bien.

C'est, sans nul doute, aux épreuves de son enfance et à l'éducation maternelle qu'elle dut ses précieuses vertus d'intérieur; mais l'on peut affirmer aussi que ce fut à cette vie mêlée de fatigues, de complaisances et d'étude, qu'elle dut les perfections de cet esprit actif, conciliant, éclairé, qui ne demandait qu'à se développer.

La bonne compagnie se réunissait chez Scarron. Les plus grands noms de France tenaient à honneur d'y être admis. La célébrité qui s'attacha dès lors à la belle Indienne fut un attrait de plus. Plus entourée de respect et d'honneur qu'une reine au milieu de ses sujets, madame Scarron voyait se grouper autour d'elle toutes les illustrations de l'époque. C'étaient la comtesse de la Suze, madame de la Sablière, la duchesse de Lesdiguières, madame de Sévigné, mademoiselle de Scudéry, madame de la Fayette; c'étaient Vivonne, Grammont, Charleval, Montreuil, Marigny, l'abbé Testu, Pellisson, le duc de la Rochefoucauld et tant d'autres, qu'il serait trop long de nommer.

Tous les jugements s'accordaient sur madame Scarron; on

Digitized by Google

ne parlait que de son esprit, de ses grâces, de sa décence, de sa piété; sa réputation était si pure, que mademoiselle de Scudéry disait :

« L'air qu'on respire auprès d'elle semble inspirer la vertu. »

D'une conduite austère, mais d'un esprit vif et aisé, elle avait une facilité d'élocution qui faisait tout oublier en l'écoutant. Un soir, pendant le souper, un laquais s'approche, et lui glisse ces mots à l'oreille :

« Madame, veuillez conter encore une histoire; le rôt nous manque ce soir. »

Madame Scarron sourit en rougissant; puis elle prend la parole, s'empare de l'esprit de ses auditeurs, laisse écouler le temps du second service. Quand elle se tait, tout le monde a oublié le rôti. Les convives amusés ne font qu'une observation : c'est que la maîtresse de la maison, fidèle observatrice des lois de l'abstinence, a dîné avec un hareng, tandis que son mari a fait servir des viandes à ses convives.

Jeune par les années qu'il avait vécu, mais vieux par ses infirmités, Scarron approchait du terme de sa vie. Ses souffrances devinrent si vives qu'il n'y put résister plus longtemps. Il mourut comme il avait vécu : en plaisantant. Il ne trouva une pensée sérieuse, une pensée de regret, qu'en arrêtant son regard sur sa jeune femme, qui laissait éclater près de lui toute sa vive douleur. Il la remercia avec tendresse de ses soins, de son dévouement, de sa complaisance, la priant de lui pardonner ses exigences et ses caprices. Et lui tendant la main pour la dernière fois :

« Je vous prie de vous souvenir quelquefois de moi. Je vous laisse sans bien; la vertu n'en donne pas. Cependant soyez toujours vertueuse. »

Scarron eût parlé plus juste encore, s'il eût dit : La vertu

Digitized by Google

donne le seul bien vrai et réel sur la terre : la paix de l'âme, le bonheur intime d'une conscience tranquille.

Cette mort laissait madame Scarron veuve à vingt-cinq ans.

V

Il était dans la destinée de Françoise d'Aubigné de parcourir toutes les phases de la douleur et de l'infortune avant de parvenir aux grandeurs que lui réservait l'avenir. La mort de Scarron la laissa dans un état complet de dénûment. De vrais et sincères amis lui restaient : on lui fit des offres de service; elle accepta quelquefois, toujours avec une noble et simple dignité, mais elle refusa plus souvent encore.

Sa vie s'écoulait toujours pure et environnée de gloire, tantôt dans les hôtels luxueux de quelques amies, tantôt dans l'étroite cellule d'un monastère, tantôt dans un humble appartement dont la nudité et l'humidité des murs n'étaient même pas dissimulées par un lambeau de tapisserie, où les meubles les plus nécessaires manquaient, où les froides journées d'hiver ne voyaient jamais briller la flamme bienfaisante du foyer. Là, la noble veuve priait, et la prière lui faisait supporter le froid et la faim !

Cependant ses amis faisaient des efforts inouïs pour lui obtenir la continuation de la pension de son mari, efforts sans cesse renouvelés et toujours inutiles.

La Providence, ne pouvant lasser sa patience et sa résignation, se lassa elle-même de ses rigueurs. Il arriva qu'on prononça un jour devant la reine mère le nom de Scarron. Elle s'informe de la position de sa veuve; on la lui peint dans toute sa cruelle vérité. Anne d'Autriche s'émeut.

Digitized by Google

« Ne faisions-nous pas une pension à son mari? demanda-t-elle.

— Deux mille francs, répondirent plusieurs voix.

— Qu'on continue de les payer à sa veuve; tel est notre désir. »

Les amis de madame Scarron s'étaient trompés à dessein; le poëte ne touchait que quinze cents francs.

Pour une femme économe et simple dans ses goûts comme madame Scarron, deux mille francs de revenu étaient, sinon une fortune, du moins amplement ce qu'il fallait pour vivre honorablement. Elle bénit le ciel, et jouit en paix du calme que lui laisse la mauvaise fortune.

L'hôtel d'Albret devient le théâtre sur lequel brille la supériorité de la jeune veuve. Elle reprend là le rôle qu'elle jouait si bien dans sa modeste demeure de la rue Saint-Louis. Les regards, attirés d'abord par le luxe des toilettes, l'éclat des diamants et des bijoux, se concentrent bientôt sur la robe d'étamine de laine, sur la coiffure simple et sans art de madame Scarron; on attend avec impatience qu'elle prenne la parole, et on l'écoute avec une religieuse admiration.

Avide de toutes les gloires, la belle veuve ne se contente pas d'être la plus aimable personne de son temps : elle veut encore être une femme forte et extraordinaire; elle veut faire ce que nul n'a songé à faire avant elle.

On raconte que pendant un voyage qu'elle fit en Poitou, avec plusieurs personnes, un homme de sa société fut atteint de la petite vérole. Madame Scarron ne se souvient pas de l'avoir eue : elle connaît bien tous les dangers de la contagion, puisqu'elle empêche la sœur du malade de lui donner ses soins; et cependant elle n'hésite pas à s'enfermer dans sa chambre, se faisant sa garde-malade et le servant nuit et jour.

Digitized by Google

Toujours vraie dans l'expression de ses sentimens, elle répondit aux remercîments qu'il lui adressait :

« Ce n'est ni la religion ni l'amitié qui m'ont sollicitée pour vous : c'est d'abord un peu de pitié, et ensuite beaucoup d'envie de faire une chose qui ne s'est jamais faite. »

A une époque où l'émétique était considéré comme une des ressources extrêmes de l'art médical, la jolie veuve en prend en pleine santé, va faire une visite, et raconte d'un air indifférent qu'elle en a pris. On la renvoie bien vite chez elle, comme une folle. « Ce n'était pas ce que je voulais, racontait-elle plus tard; je voulais qu'on dît : « Voyez cette jolie « femme; elle a le courage d'un homme! »

La reine mère étant morte en 1666, madame Scarron perd sa pension. Encore une fois la misère la menace, lorsqu'une proposition imprévue lui offre un moyen de l'éviter. La princesse de Nemours devient reine de Portugal, et lui propose de l'emmener. Madame Scarron accepte. Au milieu de ses préparatifs de départ, elle écrit à madame de Thianges, avec laquelle elle s'était liée à l'hôtel d'Albret, qu'elle ne veut pas quitter Paris sans revoir la merveille de la cour, et la prie de vouloir bien la présenter à sa sœur.

Le lendemain, elle était reçue par madame de Montespan, dont la réputation, aussi pure que célèbre en ce moment, ne dépassait pas encore les limites de la beauté et de l'esprit. Cette femme, aussi généreuse que sensible, ne veut pas que madame Scarron parte; elle demande un placet. Le soir même, au cercle de la reine, elle le remettait à Louis XIV. Le roi reçoit le papier d'un air gracieux, l'ouvre; mais, aux premières lignes, son front se rembrunit.

« Encore la veuve Scarron! s'écrie-t-il avec humeur.

— Il y a longtemps Sire, que vous devriez ne plus en en-

Digitized by Google

tendre parler. Il est étonnant que Votre Majesté n'ait pas encore écouté une femme dont les ancêtres se sont ruinés au service des vôtres. »

La voix qui prononçait ce reproche indirect étant toute-puissante, la pension fut accordée.

Le sort de madame Scarron était désormais fixé. Elle obtint une audience particulière, pour en remercier le roi.

« Je vous ai fait attendre longtemps, madame, lui dit Louis le Grand avec un de ces sourires de bonté qui lui gagnaient tous les cœurs; mais j'ai voulu avoir seul ce mérite auprès de vous. »

Bientôt madame Scarron est appelée à témoigner sa gratitude à madame de Montespan par un acte de dévouement qui coûte autant à la délicatesse et à l'austérité de sa vertu qu'à son humeur indépendante. De concert avec le roi, cette dame la supplie d'accepter la tâche difficile de gouvernante de ses enfants.

Cette charge mystérieuse fut d'abord remplie de difficultés pour madame Scarron. Elle passait la nuit à visiter les nourrices, et consacrait, comme par le passé, ses journées à ses amis.

Plus tard, lorsqu'elle les eut pris avec elle, elle leur témoigna une si grande tendresse, donna des soins si éclairés au développement de leur jeune intelligence, que le roi, perdant peu à peu et une à une ses préventions contre elle, devint enfin un de ses admirateurs les plus sincères.

Digitized by Google

VI

Louis XIV était, comme tous les Bourbons, excellent père. Au milieu des grandes pensées et des œuvres magnifiques de son règne, il aimait à se délasser de ses travaux en redevenant enfant avec ses enfants. Le duc du Maine surtout était son privilégié. L'intelligence précoce de cet enfant, ses reparties promptes et justes, flattaient son orgueil paternel.

C'était vraiment un grand et touchant spectacle que de voir ce monarque, dont le nom remplissait le monde, partager les ébats de l'enfance.

Un jour le jeune prince parlait avec un sens si juste, que le roi en fut étonné :

« Savez-vous, monsieur, que vous êtes vraiment bien raisonnable ?

— Et comment ne le serais-pas? je suis élevé par la raison elle-même. »

Frappé de cette repartie, le roi sourit avec orgueil.

« Allez, mon fils, et dites à votre gouvernante que vous lui offrirez ce soir cent mille francs pour vos dragées. »

La munificence de Louis ne s'arrêta pas là. Peu de temps après, étant allé voir ses enfants qui étaient malades, il trouva madame Scarron seule auprès d'eux; toutes les femmes de service, ayant succombé à la fatigue de soins longs et assidus, s'étaient retirées pour prendre quelque repos. Elle était entre le lit du duc du Maine et le berceau de mademoiselle de Nantes; son bras droit soutenait la tête du premier, tan-

Digitized by Google

dis que sa main gauche berçait la seconde; enfin, le comte du Vexin dormait sur ses genoux.

Il y avait dans ce tableau tant de maternelle tendresse, d'affectueux dévouement, qu'il fit couler les larmes de Louis XIV. Quelques heures après, il lui envoyait encore cent mille francs.

Ce fut alors que, riche des bontés royales, elle acheta la terre de Maintenon, dont elle prit le nom, pour satisfaire le désir de Louis XIV.

Nommée dame d'atour de la Dauphine, elle refusa, peu de temps après, la charge de dame d'honneur, laissée vacante par la mort de la duchesse de Richelieu.

Marie-Thérèse, cette douce et pieuse reine, dont la mort fut le premier chagrin qu'elle donna à son époux, appréciait madame de Maintenon, et avait pour elle beaucoup d'estime et d'amitié.

Sa faveur marchait d'autant plus vite qu'elle était uniquement fondée sur l'estime et la reconnaissance. Par ses fréquents rapports avec la gouvernante de ses enfants, le roi s'était assuré que les préventions qui lui avaient montré jusqu'alors madame Scarron comme une femme pédante, une de ces précieuses de l'hôtel Rambouillet qu'il avait en antipathie, étaient mal fondées, et que rien, au contraire, ne pouvait égaler sa simplicité, le naturel de sa conversation et le sérieux de son esprit; le grand roi tenait à honneur de réparer sa longue injustice par des marques publiques de son admiration et de son respect.

Madame de Montespan a été disgraciée; la reine est morte; le cœur du roi et son trône sont libres! Louis XIV les offre à madame de Maintenon; et l'histoire enregistre, comme un éternel hommage rendu par la puissance à la

Digitized by Google

vertu, le mariage du grand roi avec la veuve Scarron.

« Quoique ce mariage fût demeuré secret, dit un auteur de l'époque, on respectait en madame de Maintenon le choix du roi; et la faveur où elle était montée, jointe au prestige de ses vertus, rendait toute la cour aussi empressée à mériter ses bonnes grâces que si elle eût eu le titre de reine. »

Arrivée au faîte des honneurs et de la puissance, elle devint plus humble et plus pieuse que jamais; elle voua son crédit aux pauvres et se mit à la tête de toutes les bonnes œuvres; le bruit de sa charité vola dans toutes les provinces; de tous côtés on recourait à elle, comme à la mère des malheureux.

Elle avait la mémoire du cœur : ses bienfaits allèrent chercher les Ursulines de Niort, le bon ecclésiastique qui lui avait donné de la soupe des pauvres, et tous ceux qui l'avaient obligée. Loin de rougir de son ancienne misère, elle aimait à se rappeler les mauvais jours, et contait avec un charme infini tous les épisodes romanesques et douloureux de sa vie.

Ce dont elle se souvenait surtout, c'était de l'abandon dans lequel la mort de son père avait laissé sa mère et elle. Elle se remémorait les trois mois qu'elle avait passés, seule, dans sa chambrette de Niort; sa traversée de la Martinique en France, son séjour chez le créancier de sa mère; et elle pleurait sur le malheur d'être orpheline.

Sa douleur ne fut pas inactive : ses larmes produisirent des fruits abondants.

Depuis longtemps déjà elle avait fait venir à Rueil, près de Paris, deux Ursulines, errantes d'abord de clôture en clôture, et qui ensuite, pour remplir toujours, même au milieu du monde, leur vœu d'instruction, n'avaient jamais cessé d'enseigner les jeunes filles dans les villes qu'elles parcou-

Digitized by Google

raient. Anvers, Montchevreuil, Montmorency avaient tour à tour été témoins de leur zèle, de leurs talents et de leurs vertus.

Madame de Maintenon leur donna une maison convenable à Rueil, et leur confia le soin d'élever quelques jeunes filles de famille qu'elle protégeait.

Bientôt le nombre s'en étant élevé à soixante, la maison de Rueil, non plus que les soins de mesdames de Brinon et de Saint-Pierre, ne furent suffisants. Louis XIV mit à la disposition de madame de Maintenon le château de Noisy, maison royale enfermée dans le parc de Versailles. On fit en hâte les réparations jugées nécessaires, et la translation des jeunes élèves fut fixée au lendemain de la Chandeleur. On les sépara en quatre classes, distinguées par la couleur des rubans du bonnet.

L'attachement de la noble protectrice pour *ses enfants* était extrême. Elle allait assister à leurs exercices, leur faisant elle-même le catéchisme, partageant les jeux de leur récréation.

Le bruit de cette institution se répandit jusqu'aux extrémités de la France; toutes les familles pauvres (et elles étaient nombreuses parmi la noblesse de province) briguèrent à l'envi une place à Noisy pour leur fille. Madame de Maintenon n'avait pas de plus grand bonheur que celui de pouvoir faire droit à une de ces demandes. Elle savait si bien, par expérience, ce que c'est que la misère, quand on a à porter le lourd fardeau d'un nom illustré par ses ancêtres!

Aucun sacrifice ne lui coûtait pour augmenter le nombre de *ses filles*. Après avoir vendu ses bijoux, ses chevaux, ses plus riches vêtements, quand il ne lui restait plus aucune ressource à employer, alors elle mêlait ses larmes aux leurs :

Digitized by Google

« Prenez courage, leur disait-elle, Dieu ne vous abandonnera pas : j'étais née plus pauvre et plus malheureuse que vous. »

Le roi voulut aller à Noisy; il s'y rendit, entouré de ses courtisans; il admira, loua tout. Madame de Maintenon lui ayant témoigné son regret de ne pouvoir augmenter le nombre de ces enfants, le grand roi, qui n'avait besoin que de connaître le bien pour le faire avec magnificence, voulut entrer de moitié dans les bienfaits de madame de Maintenon. Il résolut une fondation de cinq cents demoiselles, désigna Saint-Cyr pour cet établissement, et y acheta, moyennant cent mille francs, la maison du marquis de Brisson-Séguier. Deux mille six cents ouvriers, dirigés par Mansart, furent immédiatement employés aux bâtiments. Le roi assura à la maison une rente annuelle de cent cinquante mille francs.

Les dames ne firent d'abord que des vœux simples; quelques années plus tard, on exigea qu'ils fussent absolus. Les demoiselles furent habillées uniformément, d'une étamine brune du Mans : le manteau et la jupe de même étoffe. L'été, elles portaient un jupon de toile écrue; l'hiver, un jupon de ratine rouge; pour coiffure un bonnet de piqué blanc, garni de plusieurs rangs de réseau plissés et retenus par plusieurs nœuds de rubans, de la couleur de la classe à laquelle elles appartenaient. Bien que le roi eût fixé leur nombre à cinq cents, il ne dépassa jamais trois cents.

C'était dans cette retraite, consacrée à l'étude et embellie par la douce gaieté de l'innocence et de la jeunesse, que madame de Maintenon aimait à venir oublier, pendant quelques instants, les soucis et les préoccupations des honneurs. Louis XIV l'y accompagnait souvent, et chacune de ses visites était toujours marquée par d'éclatants bienfaits.

Digitized by Google

Les amis de madame de Maintenon rivalisaient d'efforts pour contribuer à augmenter l'éclat et les plaisirs de Saint-Cyr. Ainsi ce fut pour ces jeunes filles que Racine laissa échapper de sa lyre ses plus doux chants, ses plus touchantes conceptions : *Esther* et *Athalie*. Ces deux chefs-d'œuvre, composés exprès pour les demoiselles de Saint-Cyr, furent joués par elles en présence du roi et de toute sa cour. Ces jours de fête donnaient à madame de Maintenon des moments de joie bien vite effacés, hélas! par les ennuis de sa position. Elle continuait presque, auprès de Louis XIV, la triste mission commencée près du fauteuil de Scarron ; car si elle n'avait pas à soigner de cruelles infirmités, elle avait à amuser un roi *inamusable!*

A dater de son mariage, l'histoire de madame de Maintenon se trouve en quelque sorte liée à celle de la France, malgré son antipathie pour les affaires et son opinion, nettement exprimée, chaque fois que l'occasion s'en présentait, de l'incapacité des femmes en matière de politique et de gouvernement. Le roi, plein d'estime pour son jugement et d'affection pour sa personne, aimait à la voir sans cesse près de lui. C'était dans sa chambre, près de son métier à broder, qu'il réunissait ses ministres et travaillait avec eux. Arrivait-il une question délicate ou difficile :

« Qu'en pense votre *solidité?* » demandait Louis.

Ainsi interpellée, madame de Maintenon émettait son avis avec modestie; avis toujours sage et prudent, que le monarque ne se repentit jamais d'avoir écouté, tandis qu'il eut à regretter souvent de ne l'avoir pas suivi.

Défenseur zélé de tous les malheureux, elle ne savait importuner le roi qu'en leur faveur. Ainsi, pendant la disgrâce de Fénelon, elle pria tant et versa tant de larmes, qu'on en-

Digitized by Google

tendit Louis inébranlable lui dire : « Eh bien ! madame, faudra-t-il vous voir mourir pour cette affaire-là ? »

L'étonnante faveur de madame de Maintenon, sa douce influence sur l'esprit du monarque, bien qu'elle ne s'en servît jamais que dans l'intérêt même de ses ennemis, quand ils avaient recours à elle, lui firent beaucoup d'envieux et de jaloux. Tel était cependant l'éclat de sa vertu, que nul de ses contemporains n'osa l'attaquer. Il fallut la haine de l'irréligieuse philosophie du dix-huitième siècle contre tout ce qui était véritablement chrétien, pour oser porter atteinte à sa gloire et à sa réputation.

On la calomnia beaucoup; on voulut faire retomber sur une dévotion frondeuse, et exagérée par des remords de jeunesse, toutes les fautes du règne du grand roi. On prit ses vertus une à une, on les déchiqueta jusqu'à ce qu'on les eût transformées en hypocrites mensonges. Jamais femme ne fut aussi cruellement traitée, jamais gloire plus pure ne fut souillée d'autant d'outrages. Notre époque fait, grâce à Dieu, justice de ces froides calomnies. Ce n'était pas une impartiale critique qui jugeait la femme; c'était un parti aveuglé par sa fanatique opposition, qui, personnifiant un principe en elle, inventait ce moyen de jeter sur lui tout l'odieux que lui inspirait sa haine.

Un mot encore pour compléter le portrait de madame de Maintenon : « On ne peut reprocher à cette femme, si sévère pour elle-même, que trop d'indulgence pour tout ce qui lui était assujetti. » Cette simple phrase, que nous empruntons à une spirituelle et impartiale notice sur madame de Maintenon, et que nous pourrions appuyer de maints exemples, répond mieux qu'un long panégyrique aux accusations, si souvent répétées, d'intolérance, d'austérités sans nom, imposées à *la*

Digitized by Google

cour, ou plutôt à la France entière, par *la vieillesse dévote et morose* de la fondatrice de Saint-Cyr. Comme s'il n'était pas plus glorieux pour l'humanité d'attribuer le changement admirable opéré dans les mœurs, à cette époque, à la noble émulation de la cour et de la France pour imiter des vertus dont l'éclat partait de si haut!

Il n'est point d'épouse qui ne doive ambitionner de mériter les dernières paroles que le grand roi adressa à madame de Maintenon, penchée tout en larmes à son chevet :

« Je ne regrette que vous. Je ne vous ai pas rendue heureuse, mais tous les sentiments d'estime et d'amitié que vous méritez, je les ai toujours eus pour vous. L'unique chose qui me fâche, c'est de vous quitter. »

Après avoir prononcé ces mots, qui, dans une bouche comme celle de Louis XIV, sont plus éloquents que le plus éloquent panégyrique, le roi perdit connaissance. M. de Villeroy représenta à madame de Maintenon, à laquelle il était entièrement dévoué, que sa tâche était finie dans un palais où allaient se réveiller tous les ferments de jalousie et de haine comprimés par le grand roi; il lui fit comprendre que tout était fini pour elle, et que le roi ne pouvait plus s'apercevoir même de sa présence. Elle céda et se laissa conduire à Saint-Cyr, recommandant qu'on lui envoyât d'heure en heure des nouvelles du malade, et qu'on la rappelât immédiatement à la première lueur de connaissance.

C'est la seule faiblesse que nous ayons trouvée dans la vie tout entière de madame de Maintenon. Pourquoi cette femme si accomplie, en ce moment suprême de la mort d'un époux, quitte-t-elle son lit de douleur? Pourquoi son âme, épuisée par les larmes, recule-t-elle devant cette dernière et immense

Digitized by Google

souffrance, qui est en même temps une consolation, de compter les minutes de l'agonie d'un être aimé?...

VII

Retirée à Saint-Cyr, débarrassée de ces honneurs qui l'avaient tant fatiguée, l'illustre veuve se montre plus grande que jamais. Elle se borne à prier Dieu pour le bonheur de la France, à distraire et instruire ses filles chéries; et, au milieu de ces douces occupations qui charment sa douleur, un public et authentique témoignage vient lui prouver, à elle et au monde entier, l'estime où la tient la cour. Bien qu'elle n'ait pas porté le titre de reine, on la considère comme épouse; et le régent, Madame et la reine d'Angleterre viennent en grand deuil lui faire la visite que l'étiquette accorde aux veuves des rois.

Après le bruit de cette éminente visite, tout se tait autour d'elle, tout rentre dans ce silence et ce calme qu'elle aime. Entourée d'amis fidèles, aimée et vénérée de ses filles, elle ne veut pas même de l'indépendance; elle, la fondatrice, s'assujettit à toute la sévérité de la règle, se soumet à la supérieure, et veut vivre comme une simple dame. Elle a vu de trop près et avec une âme trop grande les honneurs de ce monde pour les désirer ou les accepter encore.

Ces dernières années étaient, assurait-elle, les plus belles de sa vie; elle n'existait plus que pour Dieu, pour ses filles et pour les malheureux. Son cœur ne se rattachait plus au monde que par un lien unique : son excessive tendresse pour le duc du Maine.

Un seul éclair rompit l'uniformité de cette existence paisi-

Digitized by Google

ble : ce fut la visite à Saint-Cyr du czar Pierre le Grand, qu'elle ne consentit à recevoir qu'après de longues et pressantes instances. Elle était souffrante et couchée. Pour mieux voir son visage, il tira les rideaux du lit : choquée de cette impertinence, elle rougit, et cette émotion raviva sur son visage un reflet de la beauté de sa jeunesse. Pierre le Grand, insensible aux séductions de l'esprit, des grâces et de la vertu, se retira, pensant que ce qu'il venait de voir ne méritait pas le voyage de Saint-Cyr.

Madame de Maintenon mourut comme elle avait vécu, avec toute l'énergie, le courage et la sérénité d'une âme forte.

C'était le 13 avril 1719; son lit était entouré des dames et des demoiselles de Saint-Cyr, qui lui devaient tout et qu'elle édifiait par sa mort, après les avoir si longtemps édifiées par ses exemples et ses conseils.

« Je vous attendrai près de Dieu, » leur dit-elle en les quittant.

Madame de Maintenon est le plus parfait modèle de la chrétienne engagée dans les liens du monde ; méditer son histoire, lire ses lettres, est la plus importante étude que puissent faire les jeunes femmes. Elles apprendront par là que « *rien n'est aussi habile qu'une conduite irréprochable.* »

Elle avait été inhumée dans le chœur de la chapelle de Saint-Cyr : sa tombe, détruite en 1793, fut rétablie en 1802, par les soins de cet homme étonnant qui sut apprécier tous les mérites, honorer toutes les gloires !...

Digitized by Google

Mme DESHOULIÈRES.

I

A deux lieues de Bruxelles s'élève le château de Vilvorden, sombre et terrible forteresse dont la tyrannique autorité espagnole a longtemps fait une prison d'État. Dans une de ses hautes tourelles, une belle jeune femme prie avec ardeur devant un Christ appendu au mur humide; sa taille élégante, son riche costume, sa grâce parfaite, annoncent une femme de qualité. Un fier dédain plisse son front; on comprend, en la voyant, que son âme est plus grande que l'infortune, et que, malgré les dangers qu'elle court aux mains de ses ennemis, l'absence, mais non la crainte, oppresse son cœur.

Quelle est donc cette belle prisonnière? C'est Antoinette du Ligier de la Garde, c'est madame Deshoulières; et l'on peut affirmer que jamais la brumeuse Belgique ne vit un type plus parfait des grâces et de la beauté françaises.

M. de Lasson-Deshoulières, ingénieur et lieutenant-colonel des armées du roi, partisan chaud et dévoué du prince de Condé, n'avait pas hésité, après la déroute de la Fronde, à suivre le prince dans les Pays-Bas.

Après la prise de Rocroi pour le roi d'Espagne, M. Deshoulières en reçut le commandement : aussitôt, épouse fidèle et

Digitized by Google

Mme Deshoulières.

Digitized by Google

Digitized by Google

dévouée, madame Deshoulières s'arrache à sa patrie et à ses nombreux amis, et vient où l'appellent son devoir et son amour, auprès de son époux.

Après deux ans de séjour à Rocroi, madame Deshoulières se rend à Bruxelles pour y solliciter le payement des arriérés de son mari.

Sa présence fait sensation à la cour du gouverneur des Pays-Bas, don Juan d'Autriche, qui venait d'arriver lui-même à Bruxelles, et qui cherchait à attirer autour de lui toutes les distinctions, tous les talents.

Le courage de M. Deshoulières, le respect attaché à son nom et à ses mâles vertus, les serviees qu'il avait rendus, tout se réunissait pour ouvrir à la charmante Française les plus grandes entrées à cette cour, dont les portes d'ailleurs, pour si bien closes qu'elles fussent, seraient tombées devant ses charmes et son esprit. Elle vit tous les hommages, toutes les admirations se concentrer sur elle, et son âme ne s'en enorgueillit pas. Au milieu des enivrements de ce triomphe, elle demeura maîtresse d'elle-même, évita tous les écueils dont fut menacée sa vertu, et sut se défendre de l'admiration passionnée du grand Condé, tout en conservant avec son estime la plus sincère amitié.

Au milieu des fêtes et des plaisirs que don Juan multipliait autour de lui, de bien graves préoccupations déchiraient le cœur de madame Deshoulières; et tandis que sa bouche souriante laissait couler à flots le brillant esprit français et tous les trésors d'une instruction vraie et solide, sa pensée la quittait pour voler vers la France où l'on venait de confisquer tous ses biens, vers son époux qui souffrait seul, sans ressources, pour faire face aux dépenses exigées par sa haute position.

En présence d'une telle extrémité, madame Deshoulières

Digitized by Google

osa risquer une nouvelle demande ; on l'écouta à peine, et on se garda bien d'y faire droit. Après une violente lutte avec son fier orgueil, elle revient à la charge : cette fois ce n'est pas par le silence qu'on répond à sa demande, c'est par la colère.

Don Juan s'irrite de cette insistance, dans laquelle il veut voir un exemple dangereux, un crime de lèse-majesté. Cette femme si admirée, cette idole de la cour traitée jusqu'à ce jour comme une reine, est arrêtée brusquement et conduite en criminelle au château de Vilvorden, où nous la trouvions tout à l'heure.

Il lui faut, à cette noble femme, tout le courage dont son âme est douée pour ne pas succomber aux traitements indignes dont elle est l'objet : mise au plus strict secret, elle ne communique point avec l'extérieur ; elle n'a de nouvelles ni de son époux, ni de ses enfants. Peut-être partagent-ils son triste sort ? peut-être, confondus dans une même accusation d'un crime qu'elle ignore, souffrent-ils, eux aussi ?

A ces pénibles pensées se joignent des craintes et des appréhensions personnelles. Ce n'est plus seulement à sa liberté que ses ennemis s'attaquent, c'est à sa vie ; elle n'en peut douter, on veut attenter à ses jours. Loin de se laisser abattre par cette nouvelle certitude, elle sent, au contraire, son âme prendre une énergie nouvelle, et elle se prépare, par la force d'âme et par la prière, à toutes les chances de la lutte.

Cependant les jours ont succédé aux jours, huit mois se sont lentement écoulés, et la captivité de madame Deshoulières ne semble pas approcher de son terme, lorsque tout à coup, ô joie ! ô bonheur ! la liberté luit enfin !

Digitized by Google

II

Le ciel était sombre et brumeux, le vent du nord soufflait violent et âcre, s'engouffrant avec force dans les longs corridors, sous les voûtes sombres de Vilvorden. Seule dans cette petite chambre de la tourelle de l'ouest qui lui servait de prison, madame Deshoulières écoutait mugir le vent, tout en songeant à son époux et à sa belle France, que jamais peut-être, hélas! elle ne reverra.

Ses yeux suivent les lignes fines et pressées de sa Bible, mais son cœur, son âme, sa pensée tout entière, sont ailleurs. Malgré le vent et le froid, elle a ouvert l'étroite fenêtre de sa prison; il lui semble qu'elle se met ainsi plus aisément en communication intime avec tout ce qu'elle aime, avec tout ce qu'elle regrette.

Soudain le silence de la nuit est troublé par le son du cor, et l'on entend, au delà des fossés, des hennissements de chevaux et des voix d'hommes. Avant d'abaisser son pont-levis, la vieille forteresse veut savoir à quel titre on demande à pénétrer dans ses murs. Alors, d'une voix vibrante et sonore, un homme prononce ces paroles :

« Au nom de monseigneur le gouverneur des Pays-Bas! »

A ces mots, à cette voix, madame Deshoulières a bondi de son siége à la croisée. Oh! pourquoi ne peut-elle l'entendre encore, toujours? car elle ne s'est pas trompée en s'écriant :

— « C'est lui! mon Dieu, c'est lui!... »

Quelques minutes après, la porte de sa prison était ouverte,

Digitized by Google

son époux était dans ses bras. Il donne à peine quelques instants à leurs transports. Il faut se hâter, le temps presse. Cette liberté d'un être chéri qu'on a refusée à ses instances, il vient la conquérir par la ruse et l'audace, par la violence s'il le faut.

Cet ordre de don Juan est un prétexte; on peut s'en apercevoir avant qu'ils aient quitté cette prison maudite; arrêtés dans ses sombres corridors, tout serait perdu, tandis qu'une fois réunis à ses compagnons, soldats dévoués qui ont abandonné leur corps pour le suivre, alors il défie l'Espagne tout entière!

Fièrement appuyée au bras de son sauveur, madame Deshoulières quitte enfin cette noire solitude, où elle a tant prié pendant les huit mois qui viennent de s'écouler.

Le geôlier, demeuré à la porte, veut faire des difficultés; le hardi colonel ne lui donne pas le temps de crier: d'une main vigoureuse il le pousse dans la prison et l'y enferme à double tour; puis, jetant son propre manteau sur les épaules de sa compagne, il traverse silencieusement les longs corridors. Les sentinelles, en voyant briller son uniforme, présentent respectueusement les armes et le laissent passer. Il arrive ainsi dans la cour extérieure, où il trouve ses hommes qui l'attendent à cheval, prêts à partir.

Madame Deshoulières, aussi habile dans l'art équestre que dans celui de la danse, s'élance en croupe, le pont-levis s'abaisse avec fracas, et la petite troupe s'éloigne, non sans jeter un regard de défi moqueur aux fières tourelles qui n'ont pas su garder leur prisonnière!

Grand fut l'émoi du gouverneur lorsqu'il apprit, quelques heures après, cette évasion si hardie. Il met sur-le-champ des troupes nombreuses sur pied; on poursuit les fugitifs avec

Digitized by Google

ardeur, avec acharnement. C'était trop tard : ils s'étaient dirigés vers les terres de France, qu'ils atteignirent heureusement.

Le roi, instruit de cet événement, les accueillit avec distinction, et dès lors madame Deshoulières se trouva l'objet des regards de la ville et de la cour.

III

M. Deshoulières reprit son rang dans l'armée royale, et marcha rapidement à un brillant avenir. Malheureusement son long séjour à l'étranger, joint aux dommages que lui avait causés la confiscation de ses biens, l'avait complétement ruiné. Accablé de dettes, il se vit forcé d'abandonner à ses créanciers tout ce qui lui fut rendu; et il ne lui resta, pour soutenir le luxe exigé par son nom et sa position, que les faibles appointements d'un petit commandement militaire et le produit des œuvres littéraires de sa femme.

Madame Deshoulières s'était fixée à Paris, où la retenaient son goût pour l'étude et les lettres, et ses affections.

Nous la voyons liée avec les deux Corneille, avec Quinault, la Rochefoucauld, Fléchier, Mascaron, avec mesdames de Sévigné et de la Fayette, avec tout ce que la cour et l'hôtel de Rambouillet renfermaient d'hommes de talent et de femmes aimables.

Cependant elle quittait souvent ce séjour favori pour aller passer quelques mois auprès de son mari, ou quelques semaines de l'été à la campagne, chez ses amies.

Un jour, elle venait d'arriver chez une femme d'infiniment

Digitized by Google

d'esprit, à une vingtaine de lieues de Paris. Le cercle y était brillant et nombreux, la veillée joyeuse et animée. Un vieux chevalier, commensal habituel de l'antique manoir, requis à son tour de conter quelque bonne vieille histoire, répond à ce désir par le récit d'une scène terrible, surnaturelle, qui se passe chaque nuit dans une partie inhabitée du château. Tous les hommes présents de sourire dédaigneusement, toutes les femmes de trembler bien fort. Madame Deshoulières ne se moque ni ne tremble; sa voix est douce et calme en affirmant qu'elle ne croit point à de semblables apparitions, et qu'elle est toute disposée à vérifier par elle-même la vérité de l'existence du fantôme.

On la prie, on la conjure de ne pas s'exposer ainsi; elle est inébranlable, sa résolution est prise.

Sur son ordre, le lit de la chambre abandonnée est préparé, et l'heure de se séparer ayant sonné, tous les convives du manoir l'accompagnent jusqu'à la porte fatale. Elle la franchit d'un pas ferme, prend la bougie de la main du majordome, salue avec un doux et tranquille sourire. Chacun se retire, en tremblant de crainte et d'effroi.

Madame Deshoulières demeure seule, fait ses prières accoutumées, se couche, et éteint sa bougie. Comme minuit sonnait à l'horloge du château, elle entend un pas lourd traverser les corridors et s'arrêter à sa porte, qui est ouverte brusquement. Elle demande qui est là? On ne répond pas, et le même pas continue d'avancer vers elle. Elle sent un corps lourd s'appuyer au pied de son lit. Une table qui y était posée est renversée, et les rideaux sont ouverts avec fracas. Elle se soulève aussitôt, étend le bras et saisit une oreille longue et velue, qu'elle tient d'une main vigoureuse. Toutes les longues heures d'une nuit d'hiver voient madame Deshoulières

Digitized by Google

dans cette incommode posture, n'osant même pas entr'ouvrir sa main, de peur que sa proie ne lui échappe, et ne voulant pas appeler, afin de se réserver à elle seule tout l'honneur de l'aventure.

Les premiers rayons du jour montrent à notre héroïque lutteur un dogue de la plus haute taille, dormant paisiblement sous la main qui l'enchaîne. Le dogue ayant découvert par hasard le chemin de cette chambre, et préférant sa température à celle de la basse-cour, avait pris l'habitude de s'y retirer chaque soir, dès que le château était plongé dans le silence et le repos, et d'y passer la nuit.

L'aventure fit beaucoup rire, tout en donnant une haute idée du courage et de la force d'âme de madame Deshoulières.

Poëte par nature, cette femme célèbre aimait tout ce qui lui rappelait l'existence, à jamais passée, des troubadours du moyen âge. Elle aimait à ressusciter pour elle leur vie errante, en allant de château en château visiter ses amis. La marquise de la Charce et mesdemoiselles de la Charce et d'Urtis, ses filles, étaient, de toutes celles qu'elle aimait, les plus chéries, et certes les plus dignes de l'être par l'affectueux retour de leur tendresse.

Au printemps de 1672, madame Deshoulières parcourut avec elles tout le Dauphiné, les bords du Lignon, la contrée de Vaucluse et les sombres vallées des Alpes.

Les terres de la maison de la Charce étaient situées dans ces magnifiques montagnes qui limitent le Dauphiné du côté de la Provence. L'illustre visiteuse ne put s'arracher aux attraits d'un séjour dans une famille qu'elle aimait comme la sienne. Ces poétiques solitudes, avec leurs cimes couvertes de neige, leur manteau de verdure, leurs torrents rapides et leurs val-

Digitized by Google

lées enchanteresses, parlaient trop profondément à son cœur pour qu'il ne les aimât pas de toute la puissance de son admiration. Aussi trois années s'écoulèrent-elles sans que madame Deshoulières revînt à Paris. Les plus jolis de ses vers lui furent inspirés dans cette retraite, dont elle conserva un précieux souvenir jusqu'à la tombe.

IV

Dans l'intimité des demoiselles de la Charce, l'esprit pénétrant de madame Deshoulières pouvait pressentir à l'avance l'héroïque dévouement dont cette famille donnerait un jour des preuves au Dauphiné, et l'illustre courage de l'une d'elles. Bien que cet incident ne se rattache nullement à l'histoire de la femme qui nous occupe, il nous semble qu'il rentre dans le cadre de cet ouvrage, consacré à célébrer la gloire de toutes les Françaises illustres, de nous arrêter un instant sur mademoiselle de la Charce. On nous pardonnera cette digression en songeant que madame Deshoulières, dont elle fut l'amie, applaudit la première à sa noble conduite.

C'était en 1692, vingt ans après la visite dont nous parlions tout à l'heure. Un bruit sinistre se répand de proche en proche, et arrive jusqu'à la Charce. On dit que le duc de Savoie ravage le Dauphiné, et ces terribles paroles sont confirmées par le désespoir des fuyards, et par les colonnes de fumée que le vent arrache à l'incendie et pousse devant lui en panaches flottants. Mademoiselle de la Charce regrette d'abord que sa maison ne puisse fournir un chef à la défense, puis une idée subite vient chasser ce regret : elle détache du mur

Digitized by Google

de l'antique chapelle la bannière de ses pères, elle monte à cheval, parcourt, en la déployant au vent, les cantons dépendants de sa famille, rassemble autour d'elle les paysans exaltés, et va se mettre, elle et sa troupe, à la disposition de Catinat. On la voit, dans les gorges inaccessibles, lutter avec les soldats du duc de Savoie, leur disputer pied à pied le terrain, et presque toujours les forcer à fuir.

Ne pouvant suivre son belliqueux exemple, sa mère et sa sœur, mademoiselle d'Urtis, imitent du moins son généreux dévouement. Elles ne revêtent pas l'armure, elles ne manient pas la lance et le mousquet, mais elles apportent à la résistance toute la force et l'énergie de leur volonté. Madame de la Charce parcourt les campagnes, allant de chaumière en chaumière, pour prêcher aux habitants de la plaine ce même courage qui anime les braves montagnards.

« Plûtôt mourir tous, s'écrie-t-elle avec entraînement, que de voir l'ennemi maître et vainqueur en nos demeures! »

On entend sa voix éloquente, et la défense s'organise sur tous les points.

Mademoiselle d'Urtis ne demeure pas non plus inerte. On vient lui apprendre que les troupes ennemies se proposent de passer la Durance, non loin de la Charce. Elle se rend immédiatement au bord de la rivière; là elle donne elle-même l'exemple; elle descend dans les bateaux, coupe les câbles qui les rattachent à la rive, les abandonne au courant, et ne se retire que lorsque la rivière ne peut plus offrir aucun moyen de passage aux troupes du duc.

Après des efforts inouïs de part et d'autre, le drapeau blanc de la France triomphe, l'ennemi rentre dans son duché; la guerre a fui loin du Dauphiné.

Le nom de mademoiselle de la Charce vole jusqu'à Paris,

Digitized by Google

porté par la renommée. Louis XIV admire cet éclatant courage; il ne dédaigne pas d'en envoyer l'assurance, écrite de sa main royale, à la modeste triomphatrice. A cette assurance il joint un brevet de pension, et la permission de faire déposer au trésor de Saint-Denis son épée, ses pistolets, et le blason de ses armes.

Madame Deshoulières applaudit avec ivresse à cette action d'éclat. C'est elle qui, la première, la fait arriver aux oreilles du roi; ce nom si souvent prononcé par son cœur va devenir européen !... Quelle joie pour son âme, qui sait si bien comprendre les devoirs et les jouissances pures de l'amitié!

V

La jeunesse a fui loin de madame Deshoulières; avec l'âge s'est développé un mal affreux, incurable, dont elle souffre au-dessus de ce que peut rêver l'imagination; et cependant tel est le prestige donné à la femme par l'accomplissement exact, permanent de la vertu : elle est belle encore, et fait l'admiration de tous ceux qui la voient.

Ses pensées empruntent à la souffrance un charme sérieux et mélancolique qui leur donne un attrait de plus. L'insistance de ses amis est enfin assez forte pour vaincre ses répugnances; elle consent à laisser imprimer ses œuvres.

Les plus fameuses académies de l'Europe se font gloire et honneur de la compter parmi leurs membres. Celle de Recovrati, de Padoue, celle d'Arles, lui en envoient le titre et les droits. Celle de Paris, forcée, par ses règlements, de ne point admettre de femmes, proteste contre cette sévérité de ses statuts en lisant ses vers en séance publique.

Digitized by Google

Une tache dans cette vie si pure et si honorable, c'est l'animosité qu'elle déploya contre Racine. Il est impossible qu'un cœur de poëte et de femme ait pu ainsi méconnaître le poëte de sentiment, le poëte des femmes par excellence; et l'on ne peut attribuer qu'à l'esprit de parti la préférence donnée par madame Deshoulières, aussi bien que par l'illustre de Sévigné, à Pradon sur Racine.

La vieillesse et les infirmités de madame Deshoulières furent, sous un certain rapport, la période la plus heureuse de sa vie. La munificence royale avait réparé les injustices de la fortune. M. Deshoulières, retiré du service, vivait heureux et toujours aimant auprès de sa famille. Des trois filles de madame Deshoulières, deux avaient choisi la meilleure part dans la vie terrestre, le calme et la solitude du cloître; la troisième, héritière du goût de sa mère pour la poésie, avait déjà mérité des lauriers académiques. Enfin, son fils, dont la jeunesse ardente avait donné à son cœur maternel de justes alarmes, rompant avec les vices dorés de l'époque, marchait d'un pas ferme vers le bien, et faisait pressentir pour l'avenir un homme distingué.

Au milieu de tant de joies, madame Deshoulières oubliait le mal terrible qui lui rongeait le sein, et son cœur trouvait encore assez de calme dans sa souffrance pour bénir Dieu et se trouver heureuse. Un autre élément de reconnaissance pour son âme prenait sa source dans un affectueux égoïsme. Elle songeait, en voyant les progrès de son cancer, que, rappelée la première à Dieu, elle ne passerait pas sur cette terre par cette épreuve si douloureuse de voir mourir ceux que l'on aime!

Impuissance et vanité des prévisions humaines! elle se trompait. Celui qu'elle avait toujours tant aimé, son époux,

Digitized by Google

frappé subitement, fut enlevé en quelques heures à sa tendresse, à ses soins dévoués.

Elle demeure triste et mourante au milieu de sa famille désolée. Les soins que son cœur de mère avait toujours donnés à ses enfants ne suffisent plus à remplir son existence, désormais froide et décolorée; toute la puissance de ses affections se partage entre le ciel, pour lequel sa muse trouva toujours de sublimes aspirations, et ses inquiétudes, ses tendres appréhensions sur l'avenir de sa famille.

Ses pensions finissaient à sa mort. Que deviendrait sa fille? Cette pensée empoisonna ses derniers moments. Ce fut dans l'espérance d'attendrir en sa faveur le cœur du grand roi, qu'elle composa l'allégorie bien connue adressée à ses brebis.

Enfin, elle expira doucement dans un intervalle de calme apporté à sa souffrance par les mains de la Providence, pour laisser apparaître dans tout leur éclat le courage et la grandeur d'âme avec lesquels elle vit approcher le moment de la séparation, moment si terrible pour la nature et si doux pour la foi!

Madame Deshoulières avait pris, de son vivant, une large place parmi les grands écrivains du grand siècle; la postérité la lui a conservée. Elle n'a pas eu d'égal dans le genre qu'elle s'était choisi; et si J.-B. Rousseau et Voltaire l'ont quelquefois égalée dans quelques-unes de leurs pièces fugitives, elle leur est cependant et incontestablement restée supérieure dans ses idylles et ses réflexions morales.

Laissant de côté ses idylles si connues que nous ne pouvons supposer que nos lecteurs puissent les ignorer, nous citerons, avant de quitter madame Deshoulières, quelques strophes empruntées à ses réflexions morales: elles feront mieux connaître qu'une longue appréciation son genre sérieux et presque

Digitized by Google

philosophique. Le *trait* en est le principal mérite. Elle pense nettement et s'exprime avec précision, qualités rares, surtout chez les poëtes.

Écoutons-la parler sur l'esprit et le savoir de l'homme :

« Que l'esprit de l'homme est borné!
« Quelque temps qu'il donne à l'étude,
« Quelque pénétrant qu'il soit né,
« Il ne sait rien à fond, rien avec certitude;
« De ténèbres pour lui tout est environné.
« La lumière qui vient du savoir le plus rare
« N'est qu'un fatal éclair, qu'une ardeur qui l'égare;
« Bien plus que l'ignorance elle est à redouter.
« Longues erreurs qu'elle fait naître,
« Vous ne prouvez que trop que chercher à connaître
« N'est souvent qu'apprendre à douter. »

Dans une épître à une jeune fille qui songe à devenir auteur, nous trouvons les conseils suivants :

« Pourrez-vous supporter qu'un fat de qualité,
« Qui sait à peine lire et qu'un caprice guide,
« De tous vos ouvrages décide?
« Un esprit de malignité
« Dans le monde a su se répandre.
« On achète un bon livre afin de s'en moquer :
« C'est des plus longs travaux le fruit qu'il faut attendre.
« Personne ne lit pour apprendre,
« On ne lit que pour critiquer. »

Digitized by Google

Mme DACIER.

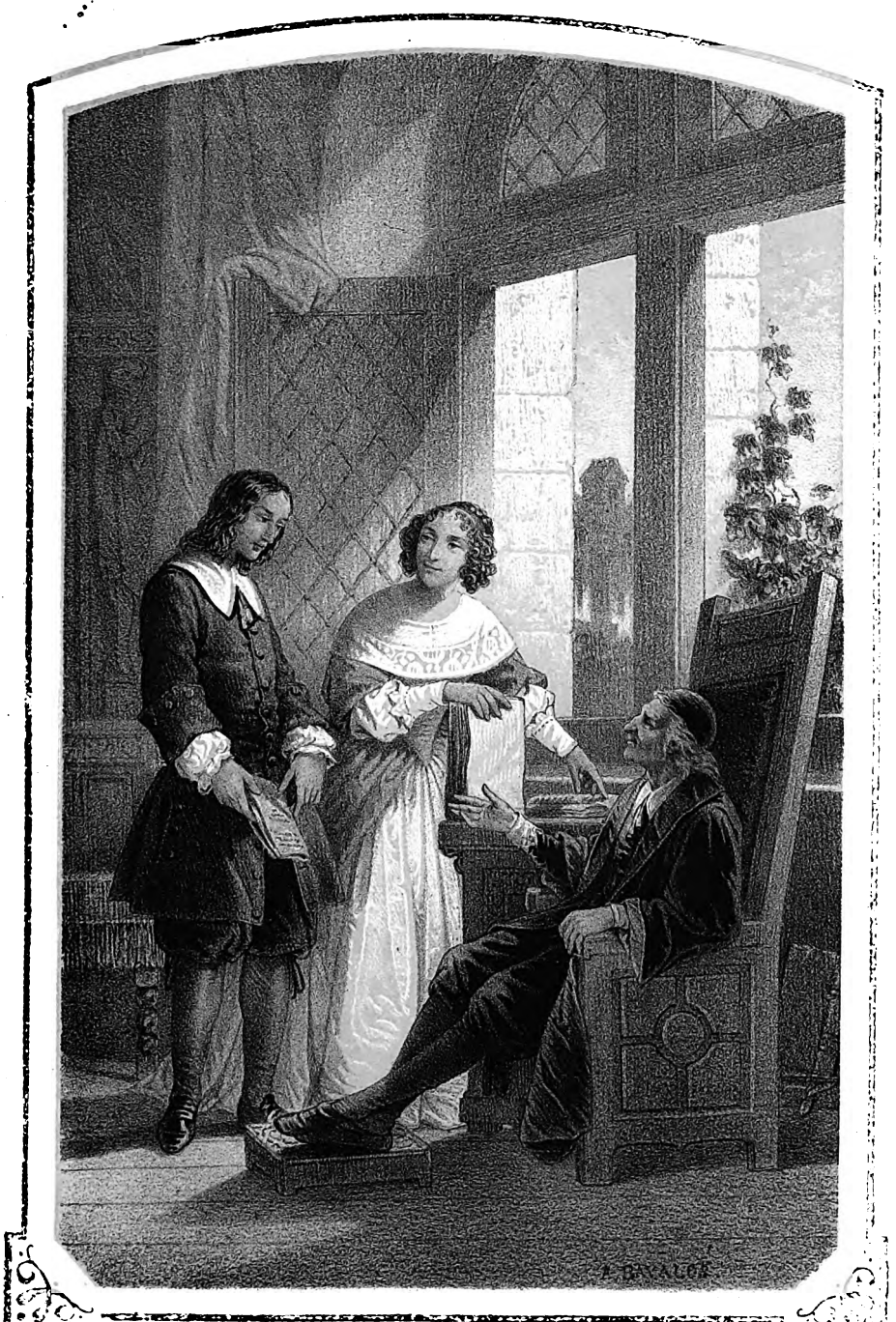
Une petite ville de province brillait du plus vif éclat et se posait l'émule et la rivale de Paris, grâce au talent et à la science d'un seul homme, dont le nom, répété avec éclat, non-seulement en France, mais dans toute l'Europe, attirait l'élite des jeunes étudiants de l'époque. Cette ville était Saumur, et le savant, Tanneguy-Lefèvre.

Tout entier aux devoirs austères de sa profession, Tanneguy ne s'y dérobait quelques instants que pour les consacrer à l'éducation de son jeune fils. Ces leçons paternelles étaient données dans la salle où se réunissait toute la famille, et la jeune Anne, charmante enfant de onze ans, y assistait chaque jour. Étrangère en apparence à ce qui se passait autour d'elle, elle semblait concentrer toute son attention sur les dessins compliqués de son travail de tapisserie.

Un beau jour de printemps, où la leçon était venue interrompre les ébats du jeune Lefèvre, il arriva que l'écolier, dont la tête était encore avec les papillons et les oiseaux du jardin, demeura muet aux diverses questions qui lui furent posées.

Anne, appréhendant pour son frère la colère paternelle et quelque terrible pénitence, ne contenait plus son impatience. Ses grands yeux avaient quitté les fils du canevas, et

Digitized by Google



Imp Lemercier rue Serpente à Paris

Madame Dacier.

Digitized by Google

Digitized by Google

leur expression semblait vouloir faire passer son intelligence dans celle de son frère; ses lèvres murmuraient la réponse demandée. Enfin elle surmonte sa timidité, elle se penche vers l'écolier, et, bien bas, bien bas, elle lui souffle sa leçon.

Étonné, saisi d'admiration, Tanneguy-Lefèvre prolonge cette scène, qui enthousiasme son cœur de père et de savant. Puis il interroge sa fille directement : la justesse, la précision de ses réponses, le font tressaillir d'orgueil. Cette petite fille, qui jusqu'à ce jour n'a point eu d'autre instruction que cet enseignement tout à fait élémentaire qui, au fond de nos provinces surtout, était le seul qu'on donnât aux femmes, sera, il n'en saurait douter, le plus brillant, le meilleur de ses écoliers.

Dès le jour même, Anne était admise à partager les leçons de son frère, et son père s'occupait d'elle d'une manière toute spéciale. Ses progrès furent étonnants; bientôt elle lisait les anciens, les Grecs surtout, à livre ouvert, les commentant avec plus de clarté et de précision que les meilleurs professeurs.

Parfois des discussions littéraires s'élevaient entre le père et la fille. Anne avait le courage de soutenir une opinion qu'elle ne formulait jamais qu'après l'avoir mûrement méditée, longuement raisonnée. Souvent vaincu, Tanneguy-Lefèvre trouvait vite une consolation à son échec de savant dans son orgueil de père. Il se sentait dépassé par sa fille dans la connaissance et l'appréciation des anciens.

Anne grandissait, et tout faisait présager, à ceux qui l'admiraient dans le silence de la demeure paternelle, qu'elle ne tarderait pas à prendre, dans la littérature de l'époque, une grande et noble place, la seule peut-être qui fût encore vide parmi les illustrations du grand siècle, celle de *femme sa-*

Digitized by Google

vante. Il était dit que cette grande époque, apogée de toutes les gloires françaises, verrait une femme dont l'imagination ne prévaudrait jamais sur la raison, l'idéal sur le positif; dont la règle immuable serait le bon sens, la passion dominante l'érudition; qui laisserait loin derrière elle les plus fameux commentateurs des anciens, et qui joindrait à tant de science la simplicité, la modestie la plus parfaite.

Telle fut madame Dacier au milieu d'un monde frivole, admise par son talent dans une cour brillante et polie, où tout était fait pour séduire l'imagination, et éloigner une jeune femme de travaux pénibles et continuels.

Mais n'anticipons pas.

Anne Lefèvre étudiait avec une ardeur toujours croissante, sous la direction de son père, lorsqu'un compagnon et un émule fut associé à ses études.

Parmi les jeunes gens accourus en foule aux leçons du savant professeur, Tanneguy avait remarqué l'assiduité, le zèle et les progrès du jeune André Dacier; aussi, lorsqu'il les congédia, retint-il celui-ci auprès de lui, et lui proposa-t-il de venir habiter sa demeure et partager les leçons qu'il donnait à sa fille.

André Dacier accepta avec joie et reconnaissance; et l'on vit ce jeune homme et cette jeune fille, tous deux âgés de dix-huit ans, travailler à l'envi l'un de l'autre et oublier que le monde existât, pour fouiller avec passion dans la vie des anciens. On les vit compulsant de vieux manuscrits, étudiant des textes incompris jusqu'alors, commentant les auteurs les moins connus, lutter d'ardeur, et, à cet âge où d'ordinaire on commence à peine à apprendre, jeter une vive lumière sur des points de science que jusqu'alors l'on avait cru inabordables.

Digitized by Google

Dacier fut forcé de quitter Saumur ; Anne regretta vivement son jeune condisciple, et ne se consola de son départ qu'en redoublant de zèle. Un coup bien autrement sensible la menaçait : son père mourut. Cette séparation fut affreuse pour la malheureuse orpheline ; elle perdait en même temps un père, un guide et un ami.

Après quelques jours donnés aux larmes et aux regrets, Anne reprit le cours de ses travaux. Devenue libre par la mort de son père, elle songea à tous les trésors que possédait Paris ; elle songea que là seulement elle se trouverait à même de continuer et de compléter ses études, et elle se décida à venir demander à cette grande capitale du monde savant les nouveaux moyens de sciences qui lui manquaient. Paris accueillit avec honneur et distinction la jeune savante, dont la France connaissait déjà le nom et les mérites. La jeune fille ne se laissa point éblouir par l'éclat de cet accueil ; elle se garda de s'abandonner au monde qui lui ouvrait des bras si séduisants. Passionnée pour les anciens, elle se retira avec eux à l'écart, leur abandonnant sans réserve son âme, sa vie, son amour tout entier. Cachée dans une studieuse retraite, elle vécut complétement seule, jusqu'au jour où, retrouvant son ancien compagnon d'étude, André Dacier, elle consentit à l'accepter pour époux. Ce mariage n'interrompit pas ses travaux, il leur donna un compagnon.

Le jeune ménage reprit à Paris les habitudes studieuses qu'il avait contractées à Saumur. Cependant le soin de son intérieur, les joies de la maternité que Dieu lui accorda bientôt, nécessitèrent qu'elle quittât parfois Plaute, Homère ou Térence, pour vivre de la vie réelle. Deux femmes se formèrent alors en elle : l'une dont le silence et le travail du cabinet est la vie, l'autre dont on admirait la douceur modeste dans

Digitized by Google

les salons, et les aimables vertus au foyer domestique. La première étonna le monde par le développement de son immense savoir; la seconde lui prouva que le vrai talent éloigne de lui tout pédantisme, toute roideur.

Le duc de Montausier la chargea de concourir à la collection des anciens qu'il faisait faire pour monseigneur le Dauphin. La jeune savante traduisit et commenta successivement Florus, Aurélius Victor, Eutrope, et Dictys de Crète. Ces quatre auteurs étaient imprimés avant qu'aucun de ses collaborateurs eût encore rien produit. Ce fut à cette occasion que Bayle lui rendit ce public hommage: « Ainsi, dit-il, voilà notre siècle hautement vaincu par cette illustre savante, puisque, dans le temps que plusieurs hommes n'ont pas produit un seul auteur, madame Dacier en a déjà publié quatre. »

Mais le plus célèbre comme le plus vaste de ses travaux, ce fut la traduction d'Homère. L'*Iliade* et l'*Odyssée* devinrent, aussitôt qu'ils furent sortis de la plume de madame Dacier, les ouvrages à la mode. Ils remplacèrent dans toutes les bibliothèques les romans de madame de la Fayette et de mademoiselle de Scudéry. Les notes qui les accompagnaient étaient par leur justesse, par leur profonde érudition, un titre de gloire pour madame Dacier, qu'acceptera la postérité la plus reculée (1).

Une insulte faite à son poëte chéri, à *son divin Homère,* vient troubler le triomphe de l'illustre savante. Elle, si timide d'ordinaire, elle jette un cri de guerre terrible, et lance à son

(1) Madame Dacier est aujourd'hui, parmi les traducteurs d'Homère, la moins lue. Cet abandon de notre époque tient à la lourdeur du style, et peut-être plus encore à l'exactitude trop grande de la traduction. Cette traduction n'en est pas moins la plus exacte et la plus savante. Ses notes surtout dénotent l'érudition la plus profonde, le jugement le plus exercé et le plus sûr.

Digitized by Google

adversaire un superbe défi. La ville et la cour s'en mêlent ; la France littéraire n'est plus qu'une vaste arène où deux partis se font une guerre à outrance.

Cette ligue d'une nouvelle espèce dure deux ans ; puis elle meurt de la mort la plus cruelle en France : elle tombe frappée par le ridicule...

C'est ici que nous devons citer, à l'appui de son aveugle admiration pour l'antiquité, cette anecdote si connue et que cependant chacun veut répéter : l'histoire de ce brouet lacédémonien que M. et madame Dacier, transformés en cuisiniers grecs, voulurent accommoder d'après le procédé indiqué par Athénée. Soit que l'estomac des modernes n'ait plus la force digestive de celui des anciens, soit que madame Dacier ait mal interprété la valeur des termes culinaires grecs, toujours est-il que peu s'en fallut que les deux époux ne fussent empoisonnés. L'aventure fit du bruit, et on s'en amusa fort.

Née d'un père protestant, épouse d'un protestant, madame Dacier était profondément attachée à sa religion. Elle consentit cependant, de concert avec son époux, à étudier les dogmes du catholicisme ; et, apportant à cette étude cette austère conscience qu'elle donnait à toutes choses, elle crut que ce n'était pas trop, pour méditer des questions aussi graves, de s'isoler complétement de tout bruit mondain.

Ils se retirèrent à Castres, patrie de M. Dacier, abandonnèrent les anciens, et s'adonnèrent à la lecture et à la méditation des Pères de l'Église et des saintes Écritures. Après cette étude, ils abjurèrent solennellement.

La révocation de l'édit de Nantes, survenue peu après cette abjuration, fit croire à des vues intéressées. Les savants époux furent calomniés ; c'était inévitable. Mais pour ceux qui con-

Digitized by Google

naissaient la sévérité de leurs principes, la délicatesse de leur caractère, le doute même ne fut pas permis.

Ils étaient d'ailleurs si peu ambitieux l'un et l'autre, qu'il fallut un ordre formel du roi pour les décider à revenir à Paris, où M. Dacier avait déjà le titre et remplissait les fonctions de *garde du cabinet du roi*, titre et fonctions dont, par une faveur sans exemple, sa femme obtint la survivance en 1720. Elle n'exerça néanmoins jamais cette charge, son mari lui ayant survécu deux ans.

Saint-Simon, ce gentilhomme si difficile et si dédaigneux pour les gens de lettres et de roture, la juge en ces termes : « Elle n'était savante que dans son cabinet ou avec des savants; partout ailleurs, simple, unie, avec de l'esprit agréable dans la conversation, on ne se serait pas douté qu'elle fût rien de plus que les femmes les plus ordinaires. »

Le grand désir de madame Dacier était de rester toujours confondue dans la foule qui l'entourait; les hommages lui étaient à charge, l'admiration la gênait. Un jour, un seigneur allemand la prie d'inscrire quelques pensées sur son album. Madame Dacier hésite, et finit par tracer, sur la feuille blanche qu'on lui présente, son nom avec ce vers de Sophocle :

Le silence est la parure des femmes.

Elle semblait avoir choisi ce vers pour être la devise et la règle de sa conduite.

Les dernières années de la vie de madame Dacier furent accablées par des infirmités prématurées et par de grandes douleurs.

De trois enfants, un fils, prodige d'intelligence et de pré-

Digitized by Google

coce érudition, lui fut enlevé à l'âge de dix ans; une fille prit le voile à Longchamps, et la troisième fut, comme son frère, enlevée à sa tendresse.

Les travaux de la science n'avaient point affaibli le sentiment de la maternité dans son cœur. Ce dernier malheur l'accabla profondément. Elle fait éclater toute sa douleur dans sa préface de l'*Iliade*, en termes simples, naturels et expressifs. Nous la laissons parler. Ces lignes, échappées à son cœur, la peindront mieux que ne le sauraient faire nos paroles :

« Je me préparais à reprendre l'*Odyssée*, et à la mettre en état de suivre l'*Iliade* de près; mais, frappée d'un coup funeste qui m'accable, je ne puis plus rien promettre de moi; je n'ai plus de force que pour me plaindre.

« Qu'il soit permis à une mère affligée de se livrer ici un instant à sa douleur. Je sais bien que je ne dois pas espérer qu'on ait pour moi la même complaisance qu'on a eue pour de grands hommes anciens et modernes qui, dans la situation où je me trouve, se sont plaints de leur malheur; mais j'espère que l'humanité seule portera le public à ne pas refuser à ma faiblesse ce qu'il a accordé à leur mérite; jamais on ne s'est plaint dans une plus juste occasion.

« Il nous restait une fille très-aimable, qui était toute notre consolation, qui avait parfaitement répondu à nos soins et rempli nos vœux, et qui, par la vivacité, l'étendue et la solidité de son esprit, et par les talents les plus agréables, rendait délicieux tous les moments de notre vie : la mort vient de nous la ravir. Dieu n'a pas voulu continuer jusqu'à la fin de nos jours une félicité si grande. J'ai perdu une amie et une compagne fidèle; nous n'avions jamais été séparées un seul moment depuis son enfance. Quelles lectures! quels en-

Digitized by Google

tretiens! quels amusements! Elle entrait dans toutes mes occupations; elle me déterminait souvent dans mes doutes; souvent même elle m'éclairait par des traits qu'un sentiment vif et délicat laissait échapper. Tout cela s'est évanoui comme un songe; à ce commerce si plein de charmes succèdent la solitude et l'horreur. Tout se convertit pour nous en amertume; les lettres même, accoutumées à calmer les plus grandes afflictions, ne font qu'augmenter la nôtre par les souvenirs qu'elles réveillent en nous. Il ne m'est donc pas possible de me remettre si promptement à un ouvrage qui m'est devenu si triste; il faut attendre qu'il ait plu à Dieu de me donner la force de surmonter ma douleur et de m'accoutumer à une privation si cruelle. »

Oui, Dieu seul pouvait consoler ce cœur si profondément brisé; une douce piété ramena peu à peu le calme dans son âme, elle reprit ses travaux; sa vie fut plus retirée et plus solitaire que par le passé, et, après deux années de souffrances telles que l'espérance d'une vie meilleure put seule lui donner la force de la supporter, elle quitta la terre, qu'elle avait étonnée de l'immensité de son savoir, de la justesse de ses jugements. Née traducteur, comme d'autres naissent poëtes, madame Dacier avait l'instinct du beau antique, elle le reconnaissait partout où il était, et savait le faire admirer.

Aucune voix savante ne s'est encore levée pour prononcer son éloge; nulle ville n'a songé à lui élever un monument triomphal ou funèbre; seule, une petite inscription, gravée sur le fronton d'une vieille et sombre maison de Saumur, rappelle que c'est là qu'elle est née. Qu'importe cet oubli? le nom de madame Dacier est impérissable; il est lié à celui de la science elle-même!

Digitized by Google

MADAME DE STAAL.

(Mlle DE LAUNAY.)

I

Au milieu de la belle nature de Normandie, sous de grands arbres aux ombrages séculaires, vivait, à l'abri du vieux cloître de l'abbaye de Saint-Sauveur, une charmante jeune fille, enfant mutin, aux caprices toujours écoutés. Les désirs de cette enfant étaient des ordres, un sourire ou une larme dictaient des lois à la maison tout entière !

Oh ! que sa vie s'écoulait là douce et facile, et que c'était un apprentissage trompeur des souffrances de l'avenir, que cette habitude de voir tout plier au gré de sa volonté !

L'abbesse de Saint-Sauveur mourut ; mademoiselle de Launay perdit en elle plus qu'une bienfaitrice, elle perdit une mère. Elle quitta le monastère ; après quelque temps d'isolement et de regrets, elle se résolut à venir à Paris, où elle espérait trouver une position par l'intermédiaire d'une de ses sœurs, religieuse à la Présentation.

Cette sœur ayant parlé d'elle à la duchesse de la Fère, femme à l'imagination active, elle voulut la voir, fut enthousiasmée de son esprit, de son savoir, et, l'emmenant avec elle,

Digitized by Google

la présenta à la cour, à madame de Ventadour, à la duchesse du Maine, partout.

Mademoiselle de Launay, aussi fière qu'elle était pauvre, souffrait de l'engouement de sa protectrice. Elle se sentait mal à l'aise dans son rôle de *protégée*; aussi s'empressa-t-elle d'accepter l'offre que lui fit la duchesse de l'attacher à sa personne. Son orgueil n'avait plus à souffrir, puisque les femmes de la première noblesse de France tenaient à honneur de faire partie de la maison d'une princesse du sang.

Dès l'abord, sa position auprès de la duchesse fut pénible et tout à fait secondaire; madame du Maine ne s'était senti, de prime abord, aucune sympathie pour elle; elle avait simplement cédé à un désir de Malezieux, qui l'appréciait fort. Bientôt son esprit pénétrant découvrit les qualités précieuses et la profonde instruction de la jeune fille, et elle en fit sa lectrice, ou plutôt, sous ce titre, sa confidente la plus intime.

Louis XIV vivait encore; la vie de la duchesse du Maine, toute de plaisirs et de joyeux divertissements, n'avait pas encore tourné à la politique; mademoiselle de Launay dépensait toute l'activité de son esprit à varier les fêtes de Sceaux, à composer de gracieux intermèdes, de piquantes comédies. La cour et la ville mêlaient sans cesse son nom aux récits et à l'admiration de toutes les merveilles de la cour de Sceaux.

Au milieu de ces occupations légères, qui cachaient sous le masque du plaisir l'ambition de la duchesse, éclate tout à coup un coup terrible, écrasant : le grand roi est mort; et le parlement, sans respect pour ses volontés, vient de casser l'édit qui appelait les princes illégitimes à la succession au trône et leur donnait le titre de princes du sang.

Digitized by Google

La duchesse passe de la colère la plus violente à d'impuissants désirs de vengeance. Son indignation, sa douleur ne connaissent pas de bornes. Elle forme vingt projets en un jour, et, mécontente de tous, les abandonne tous. Quand ce premier bouillonnement s'est calmé, elle regarde autour d'elle; son conseiller fidèle, son amie est là, attendant le moment de faire entendre sa voix.

« Eh bien! ma pauvre de Launay, eût-on jamais pu rêver une semblable audace? Ah! mon cousin d'Orléans, vous avez beau jeu; mais patience, je me vengerai!

— Vous avez raison, madame, s'écrie mademoiselle de Launay aussi exaltée que la duchesse, parce que si on n'a pas touché à ses droits, on a touché à l'honneur de ce qu'elle a de plus cher au monde, de sa bienfaitrice. Vous avez raison, madame, de vouloir vous venger.

— Mais comment y réussir?

— Comment, madame? Laissez-moi libre d'agir, et monsieur le duc, qui a si souvent raillé nos comédies, pourra bientôt pâlir et trembler devant nos tragédies.

— Mais tu m'effrayes, de Launay; quels moyens vas-tu donc employer?

— Que Votre Altesse se tranquillise; ce ne sera ni le poison, ni le poignard, pas les nôtres du moins. Nous allons conspirer.

— Conspirer! répète lentement la duchesse. Ah! je commence à comprendre.

— Je ne vous donnerai, madame, que des complices dignes de vous, des princes du sang royal, par exemple.

— Ah! ma chère de Launay, si tu m'aides à laver cet affront sanglant, je te devrai plus que la vie, l'honneur!

— Chargez-vous, madame, de décider monsieur le duc du Maine; moi, je me charge du reste. »

Digitized by Google

II

Quelques heures après cette conversation, un carrosse sans armoiries s'arrêtait devant l'ambassade d'Espagne. Une femme de petite taille, soigneusement enveloppée dans un vêtement de couleur sombre et le visage caché derrière un loup, en descendait, et se glissait avec mystère dans l'hôtel.

Après une longue conférence elle en sortit, et, d'une voix basse et joyeuse :

« Ainsi donc, monsieur l'ambassadeur, à ce soir !

— A ce soir, » lui fut-il répondu.

Le soir, il y avait grande fête à Sceaux, divertissements et ballets. A un signal, mademoiselle de Launay disparaît tout à coup; nul ne s'en étonne, on la croit occupée à préparer une surprise nouvelle. Un à un, les principaux invités disparaissent aussi; madame la duchesse les suit à son tour.

L'enivrement de la fête, les mélodies de l'orchestre, le luxe des buffets, éblouissent, absorbent tellement toutes les pensées et tous les regards, que nul ne s'aperçoit de cette désertion.

C'est dans le secret le plus intime des appartements de la princesse, dans son oratoire, que tous ces dédaigneux du plaisir se sont réunis. On agite de graves questions; seul le duc du Maine hésite; mais il cède bientôt à l'impérieux raisonnement de la duchesse. A peine son consentement est-il donné, que tout est réglé.

La duchesse et ses amis se mêlent aux promeneurs, leur voix est joyeuse et triomphante. Un carrosse de louage quitte

Digitized by Google

en même temps la grande cour, et un observateur intéressé aurait droit de se montrer étonné du ton de mystère avec lequel l'homme au manteau noir qui occupe seul cette voiture dit tout bas au cocher :

« A l'hôtel de l'ambassade d'Espagne ! »

La fameuse conjuration connue dans l'histoire sous le nom de conjuration de Cellamare venait, grâce au génie de mademoiselle de Launay, de s'organiser en quelques instants, au milieu du bruit et de l'éclat d'une fête.

Le lendemain, le régent répondait à un de ses intimes, qui lui racontait ce qui s'était passé la veille à Sceaux :

« La duchesse danserait sur la lave d'un volcan. »

Il ne voyait que l'amour du plaisir, où se cachait le travail d'une vengeance de femme. Le plan de mademoiselle de Launay était admirable ; tout le monde s'y laissait prendre.

Jamais le palais de Sceaux n'avait montré à ses invités de plus féeriques spectacles ; c'étaient chaque jour des fêtes, des divertissements nouveaux, et chaque jour aussi des invités de plus y faisaient leur apparition : c'étaient de nouveaux conjurés gagnés à la cause de la duchesse par les démarches et l'infatigable dévouement de mademoiselle de Launay.

Des lettres du roi d'Espagne, donnant plein pouvoir à Cellamare, étaient arrivées à Sceaux ; pas un traître ne s'était rencontré parmi les conspirateurs ; mademoiselle de Launay les avait choisis avec un tel discernement, elle avait su si bien exalter en eux le point d'honneur et le dévouement ! Toutes les mesures étaient prises : le régent enlevé sans éclat et sans bruit et conduit en poste en Espagne, le duc du Maine proclamé sur-le-champ régent, telles étaient les bases de la conjuration.

Déjà les relais étaient assurés ; des hommes de confiance,

Digitized by Google

échelonnés sur la route, devaient faire le service de postillon; Philippe d'Espagne attendait avec impatience son précieux prisonnier, lorsque la police du cardinal Dubois eut quelques indices, et devina le reste.

Le régent était sauvé, la conspiration manquée.

III

Le duc et la duchesse du Maine, en voyant le complot déjoué, quittent Sceaux à l'instant; mais ce départ ne les soustrait pas à la captivité; ils sont arrêtés en route, et bientôt, grâce à la *débonnaire* clémence du régent, on les remet en liberté.

Il semble que toute la sévérité de la cour eût voulu se concentrer sur mademoiselle de Launay. Elle était, au péril de sa liberté, demeurée à Sceaux, pour y régler les intérêts de la duchesse. Des exempts, envoyés exprès de Paris, s'emparent d'elle, et la conduisent, sous bonne escorte, prisonnière d'État à la Bastille. De triples portes, bardées de fer, se referment sur elle, et elle est abandonnée à ses méditations.

Des interrogatoires sévères, des menaces horribles veulent arracher de son cœur des révélations compromettantes pour sa protectrice. Elle souffrira, elle mourra même, mais elle ne parlera pas.

« Eh! monsieur, répond-elle fièrement au fameux Leblanc qui la presse de lui répondre, si elle ne veut pas avoir pour demeure jusqu'à la mort son cachot de la Bastille : c'est un établissement pour une fille comme moi, qui n'a pas de bien. »

On lui dit que la duchesse, après avoir tout avoué, a ajouté

Digitized by Google

que si sa mémoire a oublié quelques détails, on peut interroger mademoiselle de Launay, qui sait tout.

« Je ne sais, répond-elle avec calme, si la prison a tourné la tête à ma maîtresse; mais moi, il ne m'en est pas arrivé autant. Je ne sais rien, je ne puis rien dire. »

Fatigués de l'inutilité de leurs efforts, les ministres renoncent à rien obtenir de mademoiselle de Launay; ils se vengent de son silence par l'oubli, et sa prison ne s'ouvre plus que devant les visites quotidiennes du geôlier.

Deux ans s'écoulent ainsi : enfin, grâce à l'influence de quelques amis, le pont-levis de la Bastille s'abaisse devant elle; elle est libre.

Sa première pensée est pour la duchesse du Maine; elle court à Sceaux. La princesse est dans ses jardins; elle y vole, s'élance vers la voiture en poussant un suprême cri de joie.

« Ah! voici mademoiselle de Launay! » s'écrie vivement la duchesse. Elle fait arrêter ses chevaux, embrasse celle qui a tant souffert pour elle, et s'éloigne.

Cet accueil était bien froid. Mademoiselle de Launay en fut d'abord blessée, mais son affection sans bornes l'excusa bientôt.

Elle recommença sa vie de dévouement et de fatigues, passant les nuits à diriger les fêtes qui avaient repris à Sceaux leur cours brillant, et les journées à les rêver et à les préparer.

Un ami lui proposa alors un brillant parti. M. Dacier avait dit, en parlant d'elle :

« Mademoiselle de Launay est la seule femme que je croie digne de remplacer, dans mon cœur et dans ma vie, madame Dacier. »

Ce propos lui fut répété, et le mariage arrangé. Madame

Digitized by Google

du Maine témoigna un profond chagrin à la pensée de se séparer d'elle. Une résolution de mademoiselle de Launay ne pouvait tenir devant une prière de la duchesse. Le mariage fut rompu.

Peu de temps après, M. du Maine lui propose d'épouser le baron de Staal, officier des gardes suisses, que le duc éleva à cette occasion au grade de maréchal de camp.

Malheureusement pour le bonheur de mademoiselle de Launay, M. de Staal avait deux filles, grandes déjà, fort belles, et très-prévenues contre leur belle-mère. De plus, le caractère, les goûts de son époux étaient entièrement opposés à ses habitudes.

Elle comprit la faute qu'elle avait commise en n'épousant pas M. Dacier; mais, grâce à la mesure de son intelligence, elle comprit en même temps que le meilleur et le seul remède était la patience, la résignation, l'abnégation de soi-même.

D'ailleurs elle avait eu souvent à pratiquer ces vertus depuis sa sortie du monastère de Saint-Sauveur; elle n'eut donc pas de peine à les prendre pour règle de sa vie d'intérieur.

Arrivée au terme d'une carrière que tous les orages de la vie avaient agitée, elle reçut la mort avec sérénité. Elle voyait en elle un bienfait qui lui ouvrait enfin les portes du seul bonheur réel.

Digitized by Google

Digitized by Google

M^me^ Geoffrin.

Digitized by Google

MADAME GEOFFRIN.

Orpheline dès sa plus tendre enfance, Thérèse Rodet dut à la tendresse de sa grand'mère les soins éclairés qui dirigèrent, nous n'osons pas dire son instruction, mais son éducation. Elle puisa dans l'active affection qui présida à ses premières années le développement de toutes les facultés aimantes de son cœur, et ne dut qu'à ces qualités de l'âme, jointes à un jugement calme et réfléchi, le crédit, le prestige qui entourèrent sa vie.

Simple bourgeoise, elle parvint, au milieu de ce dix-huitième siècle pendant lequel la supériorité de naissance, de talent et même du bel esprit dominait la société, à faire de son salon un centre où se réunissait tout ce que Paris avait d'illustre, et tout ce que le monde lui envoyait de savants et de célébrités de tout genre.

Cette réputation immense de madame Geoffrin est encore à nos yeux un prodige qui ne peut s'expliquer que par la force d'attraction d'une bienveillance naturelle et communicative, par l'ascendant d'une nature toujours prête à s'effacer elle-même pour faire saillir le mérite des autres, par un talent tout particulier de diriger une conversation sans avoir l'air d'y songer, et de faire trouver à chacun la place qui lui convient; en un mot, par ce génie si rare qui fait réellement la

Digitized by Google

maîtresse de maison : savoir apprécier et faire apprécier chez soi chacun à sa juste valeur.

Telles furent les qualités qui firent pardonner à madame Geoffrin le crime, irrémédiable alors, d'appartenir à la classe intermédiaire, et qui l'ont fait ranger parmi les femmes les plus remarquables et les plus célèbres du dix-huitième siècle.

A quinze ans Thérèse Rodet épousa M. Geoffrin, caissier dans l'entreprise de la manufacture des glaces de Saint-Gobain, et qui prenait pompeusement le titre imaginaire de lieutenant-colonel de la milice bourgeoise de Paris. M. Geoffrin, homme très-honorable du reste, n'était doué par la nature ni d'une mémoire ni d'une intelligence actives. C'est de lui qu'on raconte que, lisant tout d'un trait les lignes de l'*Encyclopédie* divisée en deux colonnes, il ne s'apercevait qu'après avoir lu et tourné plusieurs feuillets, *de quelque incohérence* dans les idées; c'est lui encore à qui on redonnait toujours le même livre, qu'il lisait chaque fois, croyant lire un volume nouveau, et se contentant de remarquer que l'auteur se *répétait un peu*.

Malgré cette complète nullité d'esprit, madame Geoffrin se trouva heureuse et reconnaissante de la tendresse de son mari et de la position qu'il lui avait faite.

Devenue veuve fort jeune, madame Geoffrin se trouva loin de posséder autant de fortune qu'elle le croyait. Elle mit aussitôt dans ses dépenses cet ordre et cette économie qu'elle appelait elle-même *une source d'indépendance et de libéralités*, et régla sa maison avec une entente admirable. Son seul but était d'obtenir la considération publique; elle ne voulait employer pour y arriver que des moyens naturels et honorables. Elle réussit. Son salon était un milieu où les artistes et les gens de lettres étaient sûrs de rencontrer les plus

Digitized by Google

hauts seigneurs et les hommes les mieux posés. Le talent ignoré venait y chercher un Mécène, et, grâce à l'influence de madame Geoffrin, à son tact parfait, il était toujours certain de l'y trouver. La noble femme elle-même leur servait de protectrice, les encourageant de ses conseils et souvent de sa bourse. Elle trouvait pour eux de fortifiantes paroles, de délicates admirations, et de ces petits cadeaux qui sont si précieux, qui font tant de bien au cœur.

« Mettant un prix infini à son commerce avec les grands, madame Geoffrin ne les voyait pas beaucoup chez eux, s'y trouvant assez mal à l'aise ; mais elle leur donnait le désir de venir chez elle par une coquetterie imperceptiblement flatteuse, comme a dit Marmontel..., les recevant ensuite avec un air aisé, naturel, demi-respectueux et demi-familier..., toujours sur les limites des bienséances, qu'elle ne passait jamais. »

Deux fois par semaine elle donnait à dîner, et tout Paris briguait l'honneur d'être invité. Le lundi était destiné aux artistes, le mercredi aux gens de lettres, qu'elle mettait en relation avec tous les étrangers de distinction qui venaient à Paris, et qui n'avaient pas de plus grand désir que celui de se faire présenter chez elle.

Les soirées du mercredi et du lundi étaient brillantes et nombreuses, et madame Geoffrin, avec une simplicité qui semblait préluder à la vieillesse par le renoncement à la toilette, les mains croisées et à demi cachées sous ses manches plates, présidait ces réunions d'élite avec une aisance, une grâce, un naturel que l'on avait peine à s'expliquer. Jamais un visiteur, quelque obscur qu'il pût être, ne se retirait sans que son amour-propre ne fût satisfait ; madame Geoffrin avait trouvé moyen d'attirer l'attention sur lui. Pas une douleur ne

Digitized by Google

sortait de chez elle sans emporter une consolation ; pas une joie qui ne s'y sentît grandir.

Bien que n'ayant reçu aucune instruction, elle s'énonçait avec précision et élégance, et parlait de toutes choses avec autant de clarté que d'intelligence. Son imagination ardente prêtait à sa conversation des images vives et colorées, des expressions neuves et hardies, dont plusieurs sont restées comme proverbes.

Aussi n'allait-on pas chez elle seulement pour la société que l'on y trouvait, mais on y allait surtout pour elle-même, attiré par l'attrait de sa bienveillance, par le piquant et le pittoresque de son caractère, qui était un mélange de délicieux abandon et d'une vivacité qui ressemblait parfois à de la brusquerie.

D'une franchise extrême, elle disait leurs vérités à tous ceux qui l'approchaient, leur vantant leurs qualités ou leurs talents, mais n'épargnant jamais leurs défauts ou leurs ridicules.

« Il n'est jamais trop tard pour se corriger, ajoutait-elle. Je saurais que je dois mourir demain, j'emploierais le temps qui me resterait à me corriger d'un défaut que je viendrais de me découvrir. »

Aimable conteuse s'il en fut, elle avait le don de tracer à grands traits les portraits les plus vrais et les plus piquants : comme elle avait beaucoup vu et beaucoup observé, elle pouvait faire passer sous les yeux de ses nombreux auditeurs toutes les silhouettes des grands seigneurs de l'époque ; et tout cela était si simple, si naturel, si dénué surtout de toute pensée de malice, qu'en la quittant on se demandait étonné :

« D'où lui vient donc tant d'esprit ? »

« Il faut, pour avoir des amis et se rendre bonne à quelque

Digitized by Google

chose en ce monde, *beaucoup donner et beaucoup pardonner.* » C'était là sa devise et sa règle de conduite.

Elle eut souvent à faire par elle-même l'application de cette maxime. L'ingratitude des uns, la jalousie des autres soulevèrent souvent autour d'elle le ridicule et la critique. Madame Geoffrin laissait passer paisiblement ces orages, se réfugiant dans le calme de sa conscience et dans l'estime générale des gens de bien. Elle avait soin de tenir sa vie tellement à jour, que tous les efforts de la calomnie étaient impuissants à l'atteindre.

D'autre part, si l'ingratitude blessa parfois son noble cœur, elle rencontra bien des dévouements, bien des affections.

Parmi les seigneurs étrangers de quelque distinction que la mode d'abord, et ensuite l'affection et la reconnaissance, avaient conduits chez elle, son cœur nommait en première ligne le comte Stanislas Poniatowsky. Jeté presque enfant, sans conseil et sans guide, au milieu de la société corrompue de la grande capitale, le jeune comte s'abandonne à la vivacité de son imagination, aux suggestions de faux amis; il se lance dans un tourbillon dont son inexpérience ne lui permet pas d'apercevoir le fond, il fait des dettes, il est arrêté, et conduit au For-l'Évêque. Madame Geoffrin, à qui il avait témoigné affection et attachement, vole vers lui dès qu'elle le sait dans la peine; elle paye ses dettes et lui rend la liberté.

Stanislas Poniatowsky conserva toujours le souvenir de ce dévouement. A peine monté sur le trône de Pologne, il écrivait à son amie ces simples mots : « Maman, votre fils est roi. »

Bon gré, mal gré, il lui fallut, quelque temps après, aller voir en Pologne *son fils roi*. Une délicieuse surprise l'attendait : on avait ressuscité pour elle, à Varsovie, dans le palais même du roi, son appartement de la rue Saint-Honoré.

Digitized by Google

A près de quatre cents lieues de Paris, elle pouvait se croire encore chez elle.

La réputation de madame Geoffrin l'avait précédée partout : dans toutes les villes où elle s'arrêta, son passage fut une ovation. L'impératrice Marie-Thérèse la retint quelque temps à Vienne, et lui fit l'accueil le plus distingué.

Un soir, elle était au cercle de l'impératrice-reine. Après avoir longtemps admiré la beauté et la grâce charmante de Marie-Antoinette, son imagination rêva le bonheur du Dauphin et de la France, si l'un et l'autre pouvaient posséder un trésor aussi parfait; et, se penchant vers le groupe qui l'entourait :

« Voici une petite archiduchesse charmante, dit-elle à voix basse; je voudrais bien pouvoir l'emporter.

— Emportez, emportez, madame, » dit en souriant Marie-Thérèse, qui avait entendu.

A son retour chez elle, après cinq mois d'absence, nul ne put s'apercevoir des hommages qu'elle avait recueillis; elle reprit sa vie d'autrefois, aussi simple et sans prétention que par le passé.

Il fallut l'intervention d'une grave et sérieuse maladie pour changer quelque chose à la régularité de sa vie. Les philosophes qui fréquentaient sa maison s'obstinèrent à attribuer son mal aux excès de pratiques religieuses dont le jubilé avait été pour elle l'occasion, et de là un nouveau motif de s'étendre en longs reproches et en acerbes diatribes contre le culte catholique. La marquise de la Ferté-Imbault, sa fille, femme d'une haute piété, ferma la porte de sa mère à d'Alembert, à Marmontel, et aux autres encyclopédistes qui se permettaient de crier si fort.

Madame Geoffrin se rétablit, rouvrit son salon, mais main-

Digitized by Google

tint l'exclusion portée par sa fille, exclusion que son cœur, indulgent et bienveillant pour tous, n'avait pas eu le courage de prononcer, mais que ses principes et sa foi religieuse ratifiaient pleinement.

Attaquée de paralysie, elle mourut après une année entière de souffrances et de résignation, au mois d'octobre 1777.

Parmi les maximes qu'elle nous a laissées, quelques-unes me semblent mériter de trouver place ici :

« Ne demandez guère de conseils, disait-elle à ses amis, de peur qu'on ne vous sache mauvais gré de ne les avoir point suivis.

« Faites en sorte, si vous ouvrez un avis, que celui qui vous écoute croie l'avoir lui-même donné.

« Les bons caractères ne sont tourmentés que par leurs propres torts; ils ne le sont jamais par ceux des autres. Faites donc des vœux, ajoutait-elle, pour que j'aie des torts envers vous. »

Digitized by Google

CHARLOTTE CORDAY.

En présence du meurtre, l'histoire n'ose glorifier;
en présence de l'héroïsme, l'histoire n'ose flétrir.

I

Au milieu des tourmentes révolutionnaires, la capitale de la Normandie, presque exclusivement adonnée aux idées nouvelles, avait offert un asile aux Girondins proscrits; sur aucun autre point de la France peut-être, on ne maudissait avec plus d'énergie la dictature sanglante de Marat, on n'avait pour lui plus de haine et plus d'horreur.

Cette haine profonde s'était surtout incarnée, si l'on peut ainsi parler, dans l'âme d'une belle jeune fille, descendante de l'auteur des *Horaces*, et dont l'imagination ardente avait adopté avec enthousiasme les idées républicaines.

Fille d'un pauvre et noble gentilhomme, Charlotte de Corday-d'Armans, après une enfance et une jeunesse écoulées pieusement à l'Abbaye-aux-Dames, couvent de filles nobles dont madame de Belzunce était abbesse, s'était vue tout à coup livrée à elle-même, et abandonnée sans guide au milieu d'opinions et de pensées contradictoires. L'activité de son âme avait demandé un aliment à la lecture des auteurs du

Digitized by Google

Charlotte Corday.

Digitized by Google

Digitized by Google

dix-huitième siècle. La philosophie avait détrôné la foi dans son cœur, et tous ces nobles sentiments dont se réjouissaient et s'enorgueillissaient les dignes religieuses de l'Abbaye-aux-Dames, détournés de leur but, se perdaient en rêves impossibles, en amour effréné de la gloire et de la liberté.

Passionnée pour la république, que, dans son illusion, elle calquait sur celles de Rome et d'Athènes, elle passait sa vie à étudier les grands hommes de l'antiquité, se répétant sans cesse à elle-même leur dévouement à la patrie et leurs mâles vertus civiques.

Charlotte Corday était belle de cette beauté que les peintres rêvent pour leur Judith. A vingt-quatre ans, elle était dans tout l'éclat de la jeunesse et de la force.

Sa taille, élevée et bien prise, ne dépassait pas la stature svelte de la plupart des filles de Normandie. Son teint était éclatant de fraîcheur. Ses cheveux, blonds cendrés, se partageaient en bandeaux lisses sur son front, parfaitement bien développé. Ses yeux, grands et largement fendus, bleus quand elle était calme, devenaient presque noirs quand elle s'abandonnait à l'exaltation de la pensée. Ses sourcils, très-bruns, accentuaient fortement son visage. Sa bouche grecque dessinait nettement ses lèvres. Enfin le bas de sa figure donnait à l'ensemble une force d'expression rare chez une femme.

Ses membres étaient forts de muscles, ses mains un peu longues, ses doigts admirablement effilés. Son costume, en harmonie avec son rang et sa position de fortune, était uniforme et austère. Elle portait habituellement une robe de drap foncé, taillée en amazone, et un chapeau de feutre gris, à bordure noire, relevé des côtés. Son aspect était imposant; ceux qui l'ont connue n'ont jamais pu l'oublier.

Digitized by Google

Elle vivait en dehors du monde, entourée de ses auteurs chéris, Jean-Jacques, Raynal et Plutarque, consacrant sa jeunesse à soigner les vieux jours de madame de Bretteville, vieille parente qui l'avait accueillie lorsqu'à dix-sept ans elle avait été forcée de quitter l'Abbaye-aux-Dames. Madame de Bretteville, veuve, sans enfants, et avec une fortune très-restreinte, avait reporté toutes les affections d'un cœur naturellement aimant sur sa jeune parente; mais cette tendresse était aveugle. Elle avait laissé à la jeune fille toute liberté dans ses lectures d'abord, ensuite dans son amour pour la solitude. Ses lectures, faites sans choix et sans discernement, et ses rêveries où elle s'abandonnait à tout le délire d'une imagination de feu, la conduisirent à une exaltation d'esprit d'autant plus dangereuse qu'elle savait habilement la dissimuler à tous les regards, et la cacher sous une expression de mélancolique sérénité.

II

En donnant asile aux Girondins proscrits, Caen avait, en quelque sorte, levé l'étendard de la révolte. Ses habitants le sentaient; aussi prenaient-ils leurs mesures par avance, pour résister aux velléités de vengeance des tyrans de la France.

Les députés proscrits étaient logés tous ensemble, aux frais de la ville, dans le palais de l'ancienne intendance. On y tenait des assemblées du peuple, où tous les habitants, les femmes surtout, accouraient à l'envi. La foule en sortait admiratrice fougueuse des proscrits, et brûlant de désir et d'impatience de les venger.

Digitized by Google

Le général Wimpfen, partisan des Girondins, venait de répondre par la menace aux ordres de se replier sur Paris. Sur tous les points de la Normandie on exaltait les esprits, on levait des bataillons de volontaires, destinés à grossir l'armée de 60,000 hommes commandés par ce général, et à marcher avec elle sur Paris, pour y renverser la Montagne et les Jacobins, ou plutôt Marat, dont le nom terrible personnifiait le parti violent et sanguinaire tout entier.

Plus de 6,000 de ces volontaires étaient rassemblés à Caen; les députés proscrits et les autorités les passèrent en revue le dimanche 7 juillet. Charlotte Corday, où, comme on l'avait alors surnommée, *la belle Républicaine*, assistait à cette revue.

Mille pensées diverses, se rattachant à un plan qu'elle venait de concevoir, occupaient son esprit. L'enthousiasme de ces hommes, qui quittaient les douceurs du foyer domestique, fortune, espérance d'avenir, pour aller au-devant de la mort, semblait froid à son âme. Exposer sa vie sans être sûre du résultat ne lui semblait pas assez. Elle ne voyait le dévouement et la gloire que dans un sacrifice complet et immédiat.

Tout à coup elle aperçut dans les rangs un jeune homme qui ne s'était enrôlé (elle n'en pouvait douter) que pour lui plaire, pour se rendre digne d'elle. A cette vue, sa décision est prise; elle ne permettra pas que tant de victimes soient sacrifiées, lorsqu'une seule suffit.

L'émotion que la vue de M. de Franquelin parmi les volontaires lui avait causée, jointe au drame mystérieux qui se passait dans son âme, appela la pâleur sur son front et quelques larmes à sa paupière.

Péthion était en ce moment sous le balcon de Charlotte; il

Digitized by Google

connaissait la jeune fille, il savait toute son énergique passion républicaine, il ne comprit pas ces larmes.

« Hé quoi ! lui dit-il avec étonnement, seriez-vous donc contente s'ils ne partaient pas ? »

Charlotte rougit, et se retira sans répondre. Elle laissa à l'avenir le soin d'expliquer son émotion.

Dès ce jour elle chercha un prétexte pour se rapprocher des Girondins. Elle avait besoin pour l'exécution de ce suprême projet, dont elle calculait toutes les éventualités, de renseignements qu'eux seuls pouvaient lui donner.

Ainsi on la vit, bravant les convenances et les opinions du monde, aller souvent visiter Barbaroux, qui lui-même s'étonnait de cette persistance à le voir et à l'écouter, et qu'il ne pouvait s'expliquer. Elle prolongeait à dessein ses entretiens, auxquels elle demandait de nourrir et d'exalter encore son âme de l'enthousiasme républicain.

Le motif ou plutôt le prétexte dont elle colorait ses visites était son désir de se rendre utile à une ancienne amie de couvent, mademoiselle de Forbin, émigrée en Suisse avec ses parents, et qui voulait adresser, par son entremise, des réclamations au gouvernement. Elle ajoutait la demande d'une recommandation à Paris, où elle avait l'intention de se rendre pour suivre avec plus de succès les réclamations de son amie. Barbaroux lui donna une lettre pour Duperret.

Tout à coup le bruit se répand, dans la société de madame de Bretteville, que la belle mademoiselle de Corday, inquiète de l'avenir, a pris la résolution de passer en Angleterre, où des amis dévoués lui ont déjà préparé un asile, et lui offrent affection et protection.

Madame de Bretteville, malgré son chagrin de se séparer de sa fille d'adoption, approuve ce projet, dont elle reconnaît

Digitized by Google

la prudence. Charlotte part pour Argentan, où demeuraient son père et sa sœur; elle leur communique sa décision, ils approuvent cet éloignement. Des adieux bien tendres sont échangés, et la jeune fille revient à Caen, munie de la bénédiction paternelle.

Alors elle s'occupe activement de ses apprêts de départ, elle ne dissimule plus les émotions qui déchirent son âme; aux yeux de sa famille, elles ont une explication et une excuse. A tous ceux qu'elle aime, elle laisse un souvenir et un gage de tendresse. Elle distribue ses livres, les objets à son usage personnel. Elle ne réserve pour l'emporter qu'un seul volume : c'est *Plutarque*.

L'agonie de son âme augmentait à mesure qu'approchait l'heure de la séparation. Interrogée un jour par sa tante, elle n'a plus la force de la tromper sur la cause de ses larmes; elle ne prétexte plus son voyage, elle laisse éclater son cœur :

« Je pleure, s'écrie-t-elle, sur les malheurs de mon pays, sur ceux de mes parents et sur les vôtres : tant que Marat vivra, personne ne sera sûr d'un jour de vie. »

Lorsqu'elle n'a plus rien à distribuer, elle s'aperçoit qu'elle a encore des souvenirs à laisser; elle va chez des ouvrières de la ville, leur commande et paye d'avance des broderies, des objets de toilette pour des personnes dont elle laisse l'adresse.

III

Le moment décisif est arrivé pour Charlotte. Munie d'un petit paquet qui contient un vêtement, elle quitte, sous prétexte d'aller dessiner dans les champs, *le Grand-Manoir*,

Digitized by Google

cette vieille maison aux murs tristes et sombres, au grand jardin si riche de soleil et d'ombrages, où elle a passé des jours si calmes et si heureux.

Au moment d'en franchir à tout jamais le seuil, son cœur dut hésiter; il dut se remémorer le calme bonheur du passé, ces douces affections de l'Abbaye-aux-Dames, ces principes de douceur et de vertu qu'on lui enseignait alors; toutes ces pensées durent traverser sa résolution : elles ne l'arrêtèrent pas.

Au seuil de la porte elle rencontra un jeune enfant auquel parfois elle donnait une image ou une caresse. Elle s'arrêta, l'embrassa avec tendresse, comme si tout ce qu'elle laissait derrière elle de regrets et d'affections se fût personnifié en lui; elle lui remit son carton à dessins, qu'elle avait pris pour mieux cacher son départ à sa tante, et lui dit que tout ce qu'il contenait était pour lui.

Quelques instants après, elle montait dans la diligence de Paris et s'éloignait rapidement de Caen.

Elle voyageait avec des montagnards fougueux, qui portaient haut les mérites et les vertus de Marat, le proclamant le plus grand homme des temps modernes, le seul et vrai ami du peuple. Charlotte écoutait, impassible, ces discours violents, et y jetait parfois un de ces mots incisifs dont on a peine à comprendre le vrai sens. Dès son entrée dans la voiture on avait admiré sa beauté; bientôt on admira la vivacité et la supériorité de son esprit. On l'assiégea de mille questions diverses, cherchant à savoir son nom, le but de son voyage, et son adresse à Paris : pleine d'entrain et de gaieté, elle répondit à tout d'une manière vague et détournée, et resta impénétrable.

Arrivée à Paris le 11 juillet, elle se fit conduire à une

Digitized by Google

adresse qu'un ami lui avait donnée à Caen, rue des Vieux-Augustins, n° 17, à l'hôtel de *la Providence*. Elle se coucha dès cinq heures, et s'endormit immédiatement d'un profond sommeil.

En se réveillant le matin, en se trouvant dans une maison inconnue, seule, sans protecteur et sans amis, en face d'une résolution extrême, elle dut avoir un moment d'incertitude et de trouble, mais elle n'en laissa rien paraître; et lorsqu'elle descendit pour se rendre chez Duperret, ses hôtes furent éblouis de la sérénité et de l'éclat de sa beauté.

Duperret était déjà à la Convention. Charlotte revint seule au Palais-National, se promena quelques instants dans le jardin, et, entrant sans crainte et sans hésitation chez un marchand, elle y acheta un solide couteau-poignard qu'elle cacha avec soin dans les plis de son fichu. Elle revint ensuite chez elle, où elle attendit l'heure de voir Duperret.

A six heures, lorsqu'elle retourna chez Duperret, il était à table avec sa famille et quelques convives, qu'il quitta pour la recevoir. Elle lui remit la lettre de Barbaroux, et lui expliqua le but de sa visite. Duperret lui proposa d'aller la prendre le lendemain, et de l'accompagner lui-même chez Garat, alors ministre. Les convives du député girondin réclamaient sa présence; Charlotte se disposa à le quitter.

« Croyez-moi, citoyen, lui dit-elle rapidement et à voix basse pendant qu'il l'accompagnait, croyez-moi, quittez la Convention, allez à Caen rejoindre vos collègues et vos frères.

— Mon parti est à Paris; rien au monde ne me le fera quitter.

— Vous faites une faute, murmura Charlotte; et elle ajouta plus bas encore : Je vous le répète, fuyez, fuyez avant demain soir! »

Digitized by Google

Et elle se hâta de se dérober à toute explication.

La nuit même, la Convention vota l'ordre de mettre les scellés sur les papiers des députés suspects d'attachement aux proscrits ; Duperret fut porté sur la liste.

Le lendemain, il se rendit chez mademoiselle Corday, non pour l'accompagner, mais pour lui représenter qu'une démarche de sa part, dans les conditions où il était placé, lui serait plus nuisible qu'utile.

Charlotte, pour qui cette affaire de mademoiselle de Forbin était tout à fait secondaire, n'insista pas, et ils se séparèrent pour ne plus se revoir.

IV

Dans une des maisons les plus vieilles et les plus délabrées de la rue des Cordeliers, aujourd'hui la rue de l'École-de-Médecine, vivait un homme, la honte et l'effroi de son temps; un homme qui osait revendiquer le titre, si souvent profané pendant le cours de la révolution française, d'*ami du peuple*, et dont le nom était devenu pour la France le synonyme de massacres et de fureur. Véritable tribun populaire, il n'avait pas voulu, arrivé au faîte de la puissance humaine, changer ses habitudes, s'entourer de luxe ni d'aisance. Il vivait, lui le chef de la république, au milieu de la pauvreté et de la plus complète popularité. A peine le pied pouvait-il se poser sur les marches usées de l'escalier qui conduisait au premier étage qu'il occupait. Son appartement vide et nu n'avait pas même cet aspect d'ordre et de propreté qui souvent réjouit l'œil dans la pauvre mansarde. Tout ce qui

Digitized by Google

l'entourait se ressentait de la fougueuse indépendance de sa nature. Des feuilles, des brochures éparses jonchaient le sol, des vêtements en désordre encombraient les rares et vieux meubles de sa chambre. Le papier des murs tombait en lambeaux, et une foule active de protes, de brocheurs allait et venait autour de lui. Toute la rapidité de l'impression ne suffisait pas à reproduire les ardentes déclamations de ce coryphée du peuple et ses incessantes dénonciations à la Convention, où sa santé ne lui permettait plus d'aller, mais où il continuait de commander en maître.

Les massacres, les exécutions qui désolaient Paris et la France avaient tous pris naissance dans ce repaire affreux; mais si la terreur en sortait, elle y rentrait en craintes vagues, en inquiétudes sans cesse renaissantes.

Marat et sa femme voyaient partout le poignard ou le poison des assassins. Leurs consciences comprenaient qu'ayant fait tant de victimes, ils pouvaient, à leur tour, le devenir d'un instant à l'autre. De là des précautions infinies, de là des difficultés immenses pour parvenir à l'ami du peuple, qui se faisait plus difficile à aborder que le plus soupçonneux tyran.

Une voiture de place s'arrêtait devant cette maison fatale quelques heures après que Duperret avait quitté Charlotte Corday. Une belle jeune femme en sortit, et, se présentant à la loge du portier, demanda à parler au citoyen Marat.

Une voix aigre et stridente ne la laisse pas achever :

« Le citoyen Marat est malade et ne reçoit personne, » dit cette voix d'un ton bref.

La jeune femme écrivit ces quelques mots à la hâte, et les laissa à la concierge :

« J'arrive de Caen; votre amour pour la patrie me fait pré-

Digitized by Google

sumer que vous connaîtrez avec plaisir les malheureux événements de cette partie de la république. Je me présenterai chez vous ce soir; ayez la bonté de m'accorder un moment d'entretien. Je vous mettrai dans le cas de rendre un grand service à la France. »

L'inconnue, n'osant compter assez sur l'effet de ce billet, en fit porter vers une heure un second plus pressant encore. Puis, sans attendre de réponse, elle sortit de sa chambre à sept heures dans une toilette plus soignée que de coutume, et se fit conduire pour la seconde fois chez Marat.

Elle ne demanda rien au concierge, et pénétra directement dans la cour. Arrivée à la moitié de l'escalier, elle rencontra Albertine, la femme de Marat, qui lui barra brusquement le passage et voulut l'empêcher de passer outre. Une altercation assez vive s'engagea entre les deux femmes. Marat, qui était en ce moment dans le bain, l'entendit, et, se doutant que ce devait être l'inconnue mystérieuse qui lui avait écrit deux fois, il donna ordre de la faire entrer.

Sous le poids d'un pressentiment sinistre, Albertine murmura, mais n'osa pas désobéir. La femme qu'elle était forcée d'introduire ainsi, c'était Charlotte Corday.

V

A l'aspect du monstre humain qui s'offrit à sa vue, Charlotte éprouva un sentiment d'horreur involontaire qui faillit changer sa résolution. Marat, enveloppé dans un lambeau de drap taché d'encre et de boue, avait le haut du buste et le bras droit complétement nus. Ses cheveux sales et emmêlés

Digitized by Google

étaient à demi emprisonnés dans un mouchoir plus sale encore. Une planche mal rabotée, posée en travers de sa baignoire, lui servait de pupitre, et un bloc de bois, qui faisait frissonner par sa ressemblance avec un billot, posé contre la baignoire, était chargé de papier et de plumes, et supportait une écritoire. Marat ne pouvant calmer, même par le bain, l'agitation fébrile de son esprit, écrivait en ce moment une lettre à la Convention, pour demander la mort des derniers Bourbons existant encore en France. Le clignotement de ses petits yeux fauves, ses membres raccourcis et velus, la lèpre hideuse qui les dévorait, tout se réunissait pour le rendre repoussant et horrible à voir.

Charlotte maîtrise ses impressions, et un sourire arrive à ses lèvres. Elle s'approche de la baignoire et se tient immobile, attendant que Marat l'interroge.

Après quelques réponses nettes et précises sur l'état de la Normandie, la jeune visiteuse, interrogée sur les députés réfugiés à Caen, donne leur nom à Marat qui les note soigneusement, et s'écrie ensuite :

« C'est bien ; avant huit jours ils iront tous à la guillotine. »

Si quelque indécision avait traversé le cœur ou l'esprit de Charlotte au moment d'exécuter son dessein, ce cri de mort l'arracha de son âme et lui rendit toute son intrépidité.

« Non, ils ne mourront pas, murmura-t-elle, mais ce sera moi. »

Et, tirant de son sein le couteau acheté la veille, d'une main sûre et rapide elle l'enfonce jusqu'au manche dans la poitrine du sanguinaire tribun, puis elle le retire tout sanglant de la blessure béante, et le laisse glisser à ses pieds.

« A moi ! à moi ! ma chère amie ! » s'est écrié Marat d'une voix expirante.

Digitized by Google

Albertine se précipite dans la chambre... Marat était déjà mort.

Calme et immobile derrière les rideaux de la croisée, Charlotte attend avec résignation la mort, qu'elle espère prompte et instantanée, de la fureur populaire. Elle voudrait mourir ainsi ; non que l'échafaud l'effraye : elle ne se considère pas comme criminelle, et ne voit en elle qu'un héroïque instrument de la vengeance divine, le fanatisme républicain l'aveugle et l'exalte ; mais parce qu'elle épargnerait à sa famille la honte de sa condamnation et de son supplice ; elle éviterait à son nom une terrible célébrité ; elle mourrait inconnue de tous, ne laissant après elle qu'un vague souvenir d'énergie et de service rendu à l'humanité et à la patrie : c'est assez pour son ambition.

Un moment elle croit que ce désir va être satisfait. Albertine et sa servante se sont précipitées sur elle, elles l'injurient, et lèvent sur sa tête une main menaçante. Laurent Basse, l'homme de peine employé par Marat, s'est emparé d'un meuble, et s'apprête à lui en asséner un coup mortel. Des gardes nationaux du poste du Théâtre-Français, qui sont accourus au bruit, s'interposent entre elle et la mort ; ils détournent le coup ; Charlotte, atteinte à l'épaule, tombe à demi évanouie.

Des soldats arrivent ; bientôt Charlotte, garrottée et chargée de fers, est conduite prisonnière à l'Abbaye.

« Pauvres gens, dit-elle sur son passage à la foule qui réclame sa mort à grands cris, pauvres gens, vous voulez ma mort, tandis que vous me devriez des autels pour vous avoir délivrés d'un monstre ! »

Quelques pas plus loin, elle s'adresse aux soldats qui écartent le peuple et ont peine à la protéger.

Digitized by Google

« Jetez-moi à ces forcenés. Puisqu'ils *le regrettent*, ils sont dignes d'être mes bourreaux. »

Son calme ne s'altère pas en présence des commissaires chargés de l'interroger. Elle avoue son crime, elle s'en fait gloire et honneur.

Fouquier-Tinville lui reproche d'avoir porté le coup de haut en bas, pour le rendre plus sûr.

« Il faut, dit-il, qu'elle soit bien exercée au crime. »

A cette supposition, le sang de Charlotte afflue à son front, elle s'indigne, et, avec une exclamation impossible à rendre, « Ah! le monstre! s'écrie-t-elle, il me prend pour un assassin! »

Elle avait encore les mains teintes de sang, et elle repoussait de toute l'énergie de son âme la pensée qu'on pût l'appeler *assassin*. C'est que, dans son âme, nous l'avons dit, elle se croyait appelée à remplir une immense mission, à accomplir un grand sacrifice : elle avait rêvé qu'elle était la Judith de la France.

Toutes ces réponses se ressentaient de cette conviction. Un de ses juges, touché de sa jeunesse et de sa beauté, que relevait encore la toilette qu'elle avait faite pour aller chez Marat, la robe blanche, le fichu de soie et la coiffe normande aux longues barbes de dentelle flottante, voulut, pour la sauver, la faire passer pour folle. Elle ne voulut pas de la vie à ce prix, et se hâta de revendiquer l'honneur de son action, déclarant qu'elle l'avait préméditée seule, accomplie librement, sans aide, sans conseils et à l'insu de tout le monde, et qu'elle se félicitait d'avoir si complétement réussi.

Doulcet de Pontécoulant, qu'elle avait choisi pour défenseur, était absent de Paris; il ne reçut pas sa lettre et ne se présenta pas. Charlotte crut à une défection de l'amitié, et en fut cruellement affectée.

Digitized by Google

« J'avais chargé un ami de cette mission, il n'est pas ici ; le courage lui a sans doute manqué. » Telle fut sa fière réponse au président, qui lui demandait si elle avait choisi un défenseur.

Le tribunal désigna d'office ce même Chauveau-Lagarde qui devait, plus tard, défendre sans succès une si sainte cause. Après que Fouquier-Tinville eut résumé les débats et conclu à la peine de mort, il prit la parole ; sa défense fut courte et énergique.

« L'accusée, dit-il, avoue le crime ; elle avoue la longue préméditation ; elle en avoue les circonstances les plus accablantes. Citoyens, voilà sa défense tout entière. Ce calme imperturbable et cette complète abnégation de soi-même, qui ne révèlent aucun remords en présence du supplice ; ce calme et cette abnégation sublime, à son point de vue, ne sont pas dans la nature : ils ne peuvent s'expliquer que par l'exaltation du fanatisme politique qui lui a mis le poignard à la main. C'est à vous de juger de quel poids un fanatisme aussi inébranlable doit peser dans la balance de la justice. Je m'en rapporte à vos consciences. »

Le tribunal condamne à mort l'accusée. Charlotte ne montre ni étonnement ni trouble ; elle s'y attendait, et savait que rien au monde ne pourrait l'arracher à l'échafaud. Nous en avons la preuve dans la lettre d'adieu qu'elle écrivait à son père quelques heures avant de paraître devant le tribunal :

« Pardonnez-moi, lui disait-elle, d'avoir disposé de mon existence sans votre permission. J'ai vengé bien d'innocentes victimes, j'ai prévenu bien d'autres désastres. Le peuple, un jour désabusé, se réjouira d'être délivré d'un tyran. Si j'ai cherché à vous persuader que je passais en Angleterre, c'est

Digitized by Google

que j'espérais rester inconnue. J'en ai reconnu l'impossibilité. J'espère que vous ne serez pas tourmenté; en tout cas, vous avez des défenseurs à Caen. J'ai pris pour défenseur Gustave Doulcet de Pontécoulant. Un tel attentat ne permet aucune défense; c'est pour la forme. Adieu, mon cher papa; je vous prie de m'oublier, ou plutôt de vous réjouir de mon sort. La cause en est belle. J'embrasse ma sœur, que j'aime de tout mon cœur. N'oubliez pas ce vers de Corneille :

« Le crime fait la honte, et non pas l'échafaud. »

VI

La mort de Marat a longuement retenti en cri de douleur, en imprécations de haine et de mort contre Charlotte Corday. Le peuple, aveugle dans ses affections comme dans ses colères, pleure son *ami*, sans vouloir d'autre consolation que la mort de celle qui l'a frappé. Une grande solennité sera donnée à l'exécution, pour plaire aux instincts sanguinaires et féroces des hordes révolutionnaires.

Pendant que ces apprêts occupaient la foule, Charlotte, rentrée dans sa prison, s'excusait doucement d'avoir fait attendre le geôlier et sa femme, qu'elle avait conviés à partager son dernier repas, leur disant simplement qu'elle n'avait pas prévu que ce pût durer si longtemps.

M. Hauer, peintre et officier de la garde nationale, avait commencé d'esquisser son portrait pendant la séance du tribunal : avide de laisser un souvenir d'elle à la postérité, elle sollicita du geôlier la faveur de faire entrer M. Hauer dans son cachot, afin qu'il pût mettre à profit les courts instants

Digitized by Google

qui devaient s'écouler, jusqu'au moment de son exécution, pour achever son portrait. Le geôlier y consentit.

M. Hauer entra. La jeune condamnée causa avec lui, pendant qu'il travaillait, avec une tranquillité, une liberté d'esprit admirables. L'entrée du bourreau, qui venait faire sa dernière toilette, interrompit le peintre : le portrait était inachevé.

« Je l'achèverai de mémoire, soyez tranquille, dit le peintre en répondant à un regard expressif.

— Pourrais-je vous demander une dernière faveur, une copie de ce tableau, une miniature pour ma famille?

— Je la lui remettrai moi-même. »

Charlotte prit des ciseaux, et, coupant une mèche de ses magnifiques cheveux :

« C'est le seul souvenir que je puisse vous offrir; conservez-le en mémoire de votre bonté et de ma reconnaissance. »

Puis elle se retourna vers le bourreau. A la vue de la chemise rouge, symbole du sang répandu par l'assassin, elle frissonna et pâlit.

« Mon Dieu! » murmura-t-elle.

Ce trouble ne fut pas long.

Lorsque les funèbres préparatifs furent achevés :

« Voilà, dit-elle en souriant, la toilette de la mort faite par des mains un peu rudes; mais elle conduit à l'immortalité. »

La fatale charrette l'attendait. Elle y monta d'un pas ferme, et promena autour d'elle un coup d'œil calme et assuré. Elle vit le peuple, résistant à la violence d'un orage terrible, encombrer les rues et les ponts, pour insulter à son passage et applaudir à son supplice. Elle entendit les clameurs et les imprécations de la multitude, et ne faiblit pas sous cette réprobation générale. Elle souriait d'un sourire d'indicible pitié.

Digitized by Google

Robespierre, Danton, Camille Desmoulins, ces tyrans qui allaient se disputer l'héritage de popularité et de sanglante fureur de Marat, s'étaient placés sur son passage. Ils frémirent sous son regard. Qui leur répondait que l'avenir ne lui susciterait pas des imitateurs?

Arrivée au pied de l'échafaud, Charlotte en gravit les marches courageusement et sans aide, et elle place elle-même sa tête sous le couteau. Sa tête roule et rebondit. Un des aides du bourreau la ramasse, et, par une basse adulation pour le peuple, il la soufflette sur les deux joues.

La foule récusa cet indigne hommage, et l'accueillit par une clameur de réprobation.

Tout était fini sur la terre pour Charlotte Corday. Son âme était aux pieds du juge souverain des vivants et des morts, de celui qui juge *les justices mêmes*.

Devant tant d'héroïsme, de grandeur d'âme, on se prend à regretter les influences qui détournèrent cette noble nature de la voie sainte et bonne dans laquelle Dieu l'avait mise d'abord. Que n'aurait pu pour la gloire de la femme, pour le bonheur de la société, une énergie et un dévouement comme celui de Charlotte Corday, si, au lieu d'être égarée par le fanatisme, elle avait été guidée et conduite par la foi chrétienne!

Digitized by Google

LA PRINCESSE DE LAMBALLE.

I

Le 8 septembre 1749, les cloches de toutes les églises de Turin sonnaient à grande volée, annonçant à la noble cité un nouveau sujet de joie et d'allégresse : Dieu venait d'accorder un rejeton de plus à l'illustre maison de Savoie-Carignan. Cette enfant, dont une ville entière saluait avec acclamation la naissance, cette fille du sang royal, dont la vie s'ouvrait au milieu des fleurs et des parfums, au milieu des splendeurs et des pompes du luxe italien, devait être un jour la princesse de Lamballe.

Marie-Thérèse-Louise de Savoie-Carignan reçut à la cour de Turin l'éducation que réclamaient sa naissance et le développement précoce de sa jeune intelligence. Ses premières années furent entourées de tendresse et de douces joies; sa jeune beauté, ses vertus naissantes, son esprit vif et enjoué, l'à-propos de ses reparties, la rendaient la favorite de toute sa famille. Le roi Victor-Amédée l'aimait surtout d'une affection particulière et vraiment paternelle; son cœur rêvait déjà pour elle un brillant avenir. En la voyant grandir si vite en grâce et en intelligence, il se prenait à songer que, de toutes les cours de l'Europe, la seule digne de posséder plus tard un trésor aussi précieux, c'était celle de France; et il souhaitait

Digitized by Google

Digitized by Google

La Princesse de Lamballe.

Digitized by Google

avec ardeur lui voir épouser un des princes de cette illustre maison.

Louis XV connaissait ce vœu du monarque; bien souvent aussi ses ambassadeurs, à leur retour de Turin, lui avaient vanté par-dessus tout la jeune princesse, et il désirait aussi sincèrement que Victor-Amédée de l'attirer à sa cour.

Sur ces entrefaites, le duc de Bourbon-Penthièvre, que la sévérité de ses mœurs et la sainteté de sa vie retenaient loin des scandales de la cour, y reparut après la mort de madame de Pompadour. Entouré du respect, de la vénération et de l'affection du roi, le vieux prince déplorait amèrement les écarts de son fils, que l'amour des plaisirs et sa liaison intime avec le duc de Chartres entraînaient bien loin des sentiers de la vertu. Il s'en plaignait parfois au roi, cherchant avec lui un moyen de le ramener à une vie plus régulière. Louis crut en avoir rencontré un dans un projet d'alliance entre le jeune duc de Bourbon-Penthièvre, prince de Lamballe, et la charmante princesse de Carignan. Le vieux duc saisit cette pensée avec empressement; la beauté, les charmes, la douce piété, les vertus de l'épouse, lui semblèrent le plus sûr garant de la conduite à venir de l'époux.

L'imagination ardente du prince de Lamballe s'enthousiasma du portrait qu'on lui fit de la jeune Italienne. Il abjura, aux pieds de son père ému et tremblant de bonheur, les erreurs de son passé, lui promettant de rompre complétement avec ses habitudes de dissipation.

Louise de Carignan avait dix-sept ans, elle était dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté. Sa physionomie vive et expressive, ses grands yeux bleus, son teint transparent et d'une blancheur éclatante, avaient ce charme piquant qui distingue les femmes du dix-huitième siècle et en fait un type

Digitized by Google

de perfection aristocratique, type qu'aucune époque n'a jamais offert, et qui semblera à l'avenir une idéalité créée à plaisir par l'imagination du peintre et du poëte; type charmant et parfait, dont les deux figures les plus saillantes et les plus pures furent celles de Marie-Antoinette et de madame de Lamballe, et dont les pastels de l'époque nous ont conservé le charme imposant et suave.

Le 8 janvier 1767, le baron de Choiseul-Beaupré, ambassadeur du roi de France à Turin, demandait officiellement à Victor-Amédée la main de Louise de Carignan pour le prince de Lamballe; et Victor-Amédée ravi transmettait sans retard cette demande au prince et à la princesse de Carignan.

Ce fut dans le recueillement et le silence de son oratoire que la princesse, d'une voix émue et solennelle, remettait à sa fille, en même temps qu'elle lui annonçait cette demande, le portrait du jeune prince. Le portrait lui plut. Elle rapprocha la régularité, l'expression de bonté de ses traits, des vertus de son père, des grâces et des qualités brillantes de sa sœur, mademoiselle de Penthièvre, et elle se sentit heureuse et fière d'entrer dans une famille où se trouvaient réunis tant de noblesse, de mérite et de distinction. Elle n'hésita pas un instant à donner son consentement, et, le 17, la bénédiction nuptiale liait à tout jamais son sort à celui du prince de Lamballe, représenté en cette circonstance solennelle par le prince Victor de Carignan.

Dès le lendemain, la jeune épouse quittait Turin, accompagnée du chevalier de l'Estre, gentilhomme d'honneur du duc de Penthièvre, de la comtesse de Guébriant et du marquis d'Aché, destinés à son service. Ses adieux avec sa mère furent déchirants. Dieu mettait-il donc au milieu de sa joie quelque secret pressentiment de l'avenir?

Digitized by Google

II

La princesse de Lamballe vient d'arriver à Montereau. Elle approche du terme de son voyage ; encore quelques jours d'attente, et elle verra enfin cet époux que son cœur aime déjà, et que son imagination lui représente sans cesse.

Assise devant une table somptueusement servie, elle préside un joyeux festin, mais son âme est triste et inquiète. En vain un sourire effleure ses lèvres ; son regard erre pensif autour d'elle.

Pendant le souper, un jeune page, au brillant costume, à la tournure noble et distinguée, entre dans la salle. Il approche de la princesse avec une mâle assurance, et, ployant le genou devant elle, il lui offre, au nom du prince son époux, un magnifique bouquet. Louise l'accepte avec joie et reconnaissance ; elle se penche vers le page inconnu, et, par un geste plein de grâce, l'invite à se relever en lui donnant sa main à baiser. Leurs regards se croisent ; la princesse rougit, et balbutie une involontaire exclamation ; puis, surmontant son trouble, elle renferme son secret dans son cœur, et n'avoue qu'à elle-même qu'elle a pénétré le secret de l'envoyé mystérieux.

Les traits du portrait du prince de Lamballe sont trop bien gravés dans son cœur et dans sa pensée pour qu'elle puisse les voir sans les reconnaître. Elle respecte l'incognito de son époux, et lui sait gré de son galant et mystérieux empressement. C'est une preuve de courtoisie chevaleresque qui séduit et charme son imagination et son cœur.

Digitized by Google

Près de Nangis, le beau page inconnu, qui n'a pas quitté l'escorte une seule minute, disparaît subitement, et, quelques instants après, la jeune princesse acquiert la certitude qu'elle ne s'est pas trompée, en le retrouvant près du vieux duc de Penthièvre, venu jusque-là à sa rencontre.

Les marques de l'affection la plus vive, de la tendresse la plus dévouée lui sont prodiguées; toutes les espérances de son cœur sont réalisées; le bonheur le plus complet sera son partage sur la terre de France.

A peine les cérémonies brillantes de son mariage étaient-elles achevées que le duc de Penthièvre la présenta à la cour, où le roi, la reine et toute la famille royale la reçurent avec la plus bienveillante bonté. Louis XV surtout se sentit, dès la première entrevue, un sincère attachement pour elle, attachement qui ne se démentit jamais.

Madame de Lamballe parut avec éclat à la cour : la distinction de ses manières et de son langage, l'élégance de sa taille se mêlant aux charmes de sa physionomie et aux qualités de son esprit, la firent admirer tout d'abord, et bientôt aimer et respecter. On vantait sa beauté, on adorait ses vertus. Séduit par tant de grâces et de mérite, son jeune époux se montra près d'elle empressé et plein de soins et d'attentions délicates. Trois mois se passèrent ainsi, trois mois du bonheur le plus parfait, pendant lesquels la réalité dépassa tout ce qu'une imagination ardente avait pu rêver de douces et pures joies. Le vieux duc bénissait le ciel, et croyait son fils sauvé à tout jamais.

Mais hélas! fragilité des prévisions et des espérances humaines! l'uniformité d'un bonheur sans nuage fatigua bientôt une organisation accoutumée aux plaisirs bruyants de l'époque : le prince de Lamballe, rendu incapable, par sa vie pas-

Digitized by Google

sée, d'apprécier dignement les rares vertus de sa femme, se lassa de la régularité de la maison de son père; il reparut parmi les jeunes fous de la suite du duc de Chartres, retomba dans cette même dissipation qui avait si longtemps fait le désespoir de son père.

Quelques mois de cette existence suffirent pour altérer complétement sa santé, déjà chancelante. On le rapporta un jour presque mourant dans son hôtel; sa jeune et belle épouse s'assit à son chevet de douleur : elle ne devait plus le quitter. En vain tous les secours de l'art lui furent prodigués; le mal était incurable.

Ce fut en cette affreuse circonstance que se révéla toute la sublime vertu de madame de Lamballe. Modèle de tendresse conjugale, ange de résignation et de douceur, elle ne se reposait sur personne pour les soins à lui donner. Les jours et les nuits la trouvaient près de son époux, soulageant les souffrances du corps en lui administrant elle-même les médicaments ordonnés par les médecins, et celles de l'âme par de tendres et saintes paroles. Les torts du prince, son oubli et son éloignement pour elle, elle avait tout oublié pour ne se ressouvenir que de la tendresse des premiers jours de leur union et de ses devoirs d'épouse.

Sa famille, la ville et la cour étaient saisies d'admiration devant un dévouement aussi saint et aussi complet, dévouement surtout auquel la frivolité et la légèreté de l'époque n'étaient point accoutumées. Le roi ne se lassait pas d'en exprimer tout haut sa profonde admiration; mais celui qui sut le mieux le comprendre, ce fut le malade lui-même.

« Oui, disait-il un jour à la princesse, qui lui parlait des miséricordes divines, oui, j'ai confiance en Dieu; car s'il ne voulait pas me pardonner mes égarements, il n'aurait pas mis

Digitized by Google

auprès de moi un ange comme vous. Si, dans mon cœur, je lui demande à vivre encore, c'est pour vous rendre en tendresse tout le bonheur que vous me donnez aujourd'hui en soins et en dévouement. »

A ces paroles de reconnaissance et d'espoir, madame de Lamballe avait peine à réprimer l'explosion de sa douleur; elle savait que sa vie de femme heureuse était passée sans retour; les voiles de veuve l'attendaient. Elle les revêtit le 7 mai 1768, après un an seulement de mariage.

III

Une imposante et triste cérémonie se prépare à la cour. Des voitures de deuil, dont tous les stores baissés cachent aux regards curieux les personnes qui les occupent, viennent de s'arrêter au pied du grand escalier du château de Versailles. La funèbre uniformité du grand deuil a fait disparaître les livrées et les armoiries. Quel est le cœur vraiment affecté qui songerait encore à de vaines distinctions en présence de la mort?

La portière du premier carrosse est ouverte silencieusement, et une jeune femme pose en frémissant un pied mal assuré sur la première marche de l'escalier. Elle se souvient de la joie triomphale qui illuminait son front en le franchissant pour la première fois un an auparavant, heureuse et fière, appuyée au bras d'un noble époux. Alors elle venait recevoir de joyeuses félicitations; aujourd'hui elle vient recueillir de pénibles sympathies. Elle vient, appelée par les lois impérieuses de l'étiquette de la cour de France, recevoir les visites

Digitized by Google

de condoléance de la famille royale. Pauvre femme, à qui sa dignité de princesse du sang royal ne laisse pas la triste liberté de pleurer en silence, loin du monde et du bruit de la cour!

Un vieillard, comme elle en habits de deuil, courbé, malgré son courage et sa résignation, sous le poids de la douleur, marche à ses côtés, et oublie sa propre faiblesse pour soutenir et guider ses pas. C'est le duc de Penthièvre qui a surmonté, en cette circonstance, les répugnances de son âme pour accompagner l'épouse de celui qu'il pleure.

A demi couchée sur un lit de repos, entourée de sa famille et de sa maison, la jeune veuve reçut le roi, les enfants de France, et les autres princes et princesses de la maison de France. Après leur départ, la princesse de Lamballe se leva, et, suivie de tous ses proches, appuyée au bras du vieux duc, elle alla chez le roi et chez chacun des princes leur rendre la visite qu'elle venait d'en recevoir. Puis elle quitta le château, pour n'y point revenir avant que son grand deuil fût achevé.

Tout entière à sa douleur, elle n'y trouvait quelque adoucissement que dans les soins et les consolations qu'elle offrait à son beau-père avec toute la tendresse et tout le dévouement d'une fille. Le duc, de son côté, avait reporté sur elle tout l'amour qu'il avait eu pour son fils; il n'était heureux que près d'elle, et ne pouvait vivre sans la voir.

Il admirait avec un pieux orgueil le noble développement apporté à ses vertus par le malheur. Il aimait à la suivre de loin jusqu'à la demeure du pauvre, jusqu'à l'asile de la souffrance. Il n'osait plus se plaindre du coup si affreux dont le ciel venait de frapper sa vieillesse, en présence de tant de résignation, de charité et d'oubli de soi-même.

Souvent, bien souvent ils venaient tous deux, sans bruit

Digitized by Google

et sans suite, faire un triste pèlerinage à Rambouillet, et y pleurer et prier sur une tombe à peine refermée. Quelquefois mademoiselle de Penthièvre, celle que son mariage allait bientôt faire duchesse de Chartres d'abord et ensuite duchesse d'Orléans, les accompagnait; et les deux belles-sœurs, que leurs vertus et leurs sentiments rendaient si dignes de s'apprécier et de s'aimer, rendaient, par la réciprocité de leurs regrets, leur liaison plus précieuse et plus inaltérable.

Le temps de son deuil étant expiré, madame de Lamballe reparut à Versailles; Louis XV la revit avec un plaisir qu'il ne chercha point à dissimuler, se plaisant à rendre hommage à sa beauté et à ses mérites chaque fois que l'occasion s'en présentait.

Cette admiration si justement méritée donna lieu à une pensée que la famille royale adopta avec empressement, et que toutes les personnes vertueuses accueillirent avec enthousiasme, comme un sûr moyen de ramener à la cour la piété et la vertu qui semblaient, depuis les désordres de la régence, en être bannies. La pieuse reine Marie Leczinska était morte; on voulut profiter de l'affection que le roi portait à madame de Lamballe pour tenter de lui faire partager le trône. Louis en accueillit la pensée avec plaisir; la princesse laissa deviner qu'elle n'apporterait de son côté aucun obstacle à cette union que son cœur ne désirait pas, mais qu'il aurait volontiers acceptée, pour donner un peu de bonheur au roi, et faire du bien à la France en moralisant la cour.

Madame Adélaïde surtout avait fort à cœur de voir réussir cette affaire, qui semblait à la veille de réussir, lorsque l'influence du duc de Choiseul et de la duchesse de Grammont sur l'esprit du roi la fit échouer. Madame de Lamballe,

Digitized by Google

qui avait déjà reçu beaucoup de félicitations anticipées, ne se montra ni surprise ni affligée, et continua de remplir avec effusion, mais sans ostentation, ses devoirs de fille adoptive auprès du duc de Penthièvre.

Elle assista aux fêtes qui accompagnèrent le mariage du duc de Chartres et de sa belle-sœur. Le mépris que son cœur d'épouse éprouvait pour celui dont les conseils et les exemples avaient entraîné loin d'elle l'époux qu'elle pleurait encore, ne l'empêcha pas de conserver ses relations d'affectueuse intimité avec la duchesse de Chartres. Toujours réunies lorsqu'il s'agissait de bonnes œuvres, on les voyait parcourir les possessions de la maison d'Orléans et de la maison de Lamballe, semant sur leur passage l'or de la charité et les précieuses consolations de la religion.

La cour, qui semblait, en présence des vertus de ces deux femmes, être revenue à une vie plus pure, retomba bientôt dans ses désordres, un instant suspendus. L'austère et inflexible moralité du duc de Penthièvre et de la princesse de Lamballe ne voulut point en être témoin. Ils se retirèrent à Vernon, où leur inaltérable affabilité, leur inépuisable charité les firent adorer, et où leur mémoire est encore aujourd'hui présente à tous les cœurs et bénie par tous.

Le mariage de la Dauphine obligea madame de Lamballe à s'arracher au calme et au bonheur de sa solitude; elle vint assister aux fêtes qui l'accompagnèrent. Le jour même où les deux princesses se virent pour la première fois, le sentiment de cette affection si grande, qui devait un jour leur donner le même martyre, rapprocha leurs cœurs.

Le diadème royal, loin d'éloigner Marie-Antoinette de son amie, les rapprocha plus encore. La reine fit pour la princesse de Lamballe ce que la Dauphine n'avait pu faire. Elle

Digitized by Google

rétablit la charge de surintendante de sa maison, et cette haute dignité, que pouvait se glorifier d'accepter même une princesse du sang, en attachant madame de Lamballe à la personne de la reine, resserra les liens de leur intimité.

Rien ne semblait devoir ni pouvoir altérer jamais cette amitié, que la bonté de Marie-Antoinette rendait si expansive et si franche en la débarrassant des ennuis de l'étiquette et de la contrainte, lorsque le duc de Penthièvre, étant allé tenir les états de Bretagne, désira ne point se séparer de sa fille. Toujours attentive aux moindres volontés du duc, dont chaque désir était pour elle un ordre, la princesse n'hésita pas à l'accompagner.

La veille de son départ, elle passa la nuit entière à s'entretenir avec la reine; toutes deux, saisies de je ne sais quel vague pressentiment, ne pouvaient se séparer sans une excessive douleur dont elles ne se rendaient pas bien compte, et qu'elles ne pouvaient se cacher l'une à l'autre.

A son retour, la princesse de Lamballe comprit la cause de ces pressentiments dont son cœur n'aurait certes pu prévoir le motif. En son absence, madame de Polignac avait pris sa place dans le cœur de la reine, où elle n'était plus que la seconde. Elle renferma dans le secret de ses plus intimes pensées la douleur que lui causa ce changement, et, se sentant malhabile à la dissimuler toujours, elle sollicita et obtint la permission d'aller passer la belle saison à Sceaux.

Ce fut là qu'elle apprit la mort de la princesse de Carignan, sa mère, pour laquelle elle avait conservé une affection qui ressemblait à un culte. Une fois encore il lui fallut obéir aux lois de l'étiquette et reparaître un instant à Versailles, pour y recevoir, comme à la mort de son mari, les condoléances royales.

Digitized by Google

Elle s'y soumit tristement, et se hâta de revenir pleurer en liberté auprès du vieux duc. Elle n'interrompit ses regrets et ne quitta sa solitude que pour paraître, à la suite de Marie-Antoinette, à la procession solennelle qui ouvrit les états généraux.

Chacun sait les tristes détails de cette cérémonie, où la France vit pour la première fois insulter publiquement à ses rois, les abreuver d'humiliation et de dédain, sans que son cœur se révoltât, sans que son bras cherchât une arme pour châtier les téméraires, sans que son souvenir lui rappelât les services rendus par une longue suite de monarques, les vertus personnelles de Louis XVI et l'éclat de la dignité royale.

A peine rentrée dans ses appartements, Marie-Antoinette saisit la main de la princesse, la serra affectueusement, et lui dit, le cœur gros de larmes et de soupirs :

« Avez-vous vu, mon amie, comme ils nous ont traités, et avec quelle impudence ce duc d'Orléans jouissait de notre humiliation et de la faveur du peuple? »

Madame de Lamballe courba le front et laissa couler ses larmes. Elle pleurait sur la France, sur la reine, et elle songeait que le duc d'Orléans était presque son beau-frère. Elle songeait à la douleur de la duchesse, dont elle connaissait le cœur, le dévouement et la fidélité.

Marie-Antoinette n'osa prier madame de Lamballe de rester auprès d'elle; mais celle-ci, qui avait bien pu se retirer dans les jours de joie et de plaisir, se hâta de revenir au moment du danger et du chagrin. A peine a-t-elle appris que madame de Polignac a été forcée de partir, qu'elle quitte sa chère retraite, se dérobe à l'amour d'une population qui s'effraye pour elle et veut la retenir, et vole à Paris. Elle ar-

Digitized by Google

rive à la cour, se précipite dans les bras de la reine, et se jure à elle-même de lui faire un rempart de son corps et de son amour.

Cependant le temps marchait, et chaque heure amenait quelque complication dans la position de la famille royale. Les événements se pressaient, le roi n'avait plus qu'une ombre d'autorité, et la reine voyait se concentrer sur elle toute la fureur, toute la haine populaire.

Madame de Lamballe crut voir d'où le coup partait; il lui parut que toute cette haine était inspirée au peuple par le duc d'Orléans, alors au faîte de la popularité, et dont l'aversion pour Marie-Antoinette était bien connue. Elle fit taire les sentiments de son cœur qui l'éloignaient du duc, et se détermina à lui faire une visite, pour tenter de le réconcilier avec la reine.

Le duc d'Orléans parut touché de sa démarche; et lorsqu'elle le quitta, après un long entretien, elle était en droit d'en attendre un bon résultat. Malheureusement pour le succès de son entreprise et pour l'honneur du prince, ses familiers, ayant été prévenus du but de cette visite, employèrent tous les moyens possibles pour empêcher le duc de donner suite à cette réconciliation, et il fallut renoncer à tout espoir de ce côté.

IV

En proie aux premiers déchirements de la guerre civile, la France gémissait, accablée par les souffrances du présent, par les récriminations des partis et par les craintes de l'avenir. Un

Digitized by Google

fléau terrible, que le peuple le plus énergique ne peut porter sans ployer sous son poids, vint ajouter bientôt les angoisses de la faim aux maux du peuple, si grands déjà.

Cette famine n'était point causée par la colère de Dieu et la conjuration des éléments. L'habitant des campagnes n'avait pas vu la foudre, la grêle ou la sécheresse dévorer ses moissons; les greniers d'abondance avaient reçu leur contingent habituel. Puis, tout d'un coup, comme sous le souffle d'un enchanteur, toutes ces provisions avaient disparu : la disette était apparue dans toute son affreuse nudité.

Au peuple qui réclamait du pain, on montrait de nobles et saintes têtes, celles du roi, de la reine, de leurs amis :

« Voilà, leur disait-on, voilà les accapareurs! »

Et le peuple, surtout celui de la capitale, hurlait de sanglantes menaces, de terribles vociférations.

En vain le roi voulut-il empêcher cet odieux manége, le secret des accapareurs était si bien gardé qu'on ne pouvait le découvrir et porter remède au mal. La cour ne s'y trompait pas; elle savait bien que la soif de l'or ne guidait pas ces infâmes trafiquants; que ce n'était pas une affaire d'argent, mais bien un moyen politique. Le même nom venait à toutes les lèvres, nul ne se méprenait sur le chef du complot; mais nul non plus ne pouvait acquérir une preuve qui donnât un moyen, sinon de le punir, du moins d'en prévenir les suites.

Cette tâche, devant laquelle tout le monde reculait, pénétré de son impuissance, madame de Lamballe osa l'essayer. Elle fit part de son projet à la reine; Marie-Antoinette lui donna pleins pouvoirs.

« Promettez tout ce que vous voudrez, pourvu qu'on apaise la faim du peuple; et je suis sûre qu'il nous reviendra, car il nous aimerait si on ne le trompait pas. »

Digitized by Google

Un agent de change nommé Pinet passait pour être l'instigateur et le directeur secret des accapareurs; madame de Lamballe lui donna rendez-vous à Marly; il devait s'y trouver en présence de la reine. Pinet, flatté de cette marque de confiance, promet de s'y rendre. Déjà Marie-Antoinette et son amie croient tenir le fil de toute l'intrigue. Elles sont fidèles au rendez-vous. L'heure, la nuit tout entière s'écoulent sans amener Pinet. La reine s'inquiète, elle croit que cet homme l'a jouée; mais le lendemain elle apprend qu'il a été trouvé assassiné dans la forêt du Vésinet.

Ce crime mystérieux glace d'effoi la famille royale. Nul n'ose soulever le voile qui le couvre; la cherté des blés augmente. Le peuple persiste à en accuser la cour, et les hordes révolutionnaires marchent sur Versailles!...

Les clameurs de la foule montent de la rue jusqu'à son appartement de l'hôtel de Toulouse. Inquiète et alarmée, elle ne saurait hésiter. Là où il y a pour Marie-Antoinette danger ou souffrance, là est marquée sa place.

Le duc de Penthièvre entre dans son appartement au moment où elle en sort, le visage à demi caché par le capuchon d'une simple mante de soie brune.

« Où donc voulez-vous aller, ma fille?

— Où, mon père? à Versailles, auprès de la reine, dont la vie peut-être à cette heure est exposée. »

Vainement le vieux duc fait retentir à son oreille les dangers de ce voyage et l'inutilité de sa présence; elle persiste. Mais elle sera reconnue en route, insultée, massacrée peut-être. Qu'importe? elle aura tenté de faire son devoir. Mais lui, lui le vieillard dont l'âme a déjà été si violemment brisée par le malheur, que deviendra-t-il si elle meurt?... Assurément il mourra aussi.

Digitized by Google

Cette dernière pensée émeut madame de Lamballe; elle se laisse tomber abattue sur un siége et consent à rester, à condition qu'elle sera prévenue, d'heure en heure, de la marche des événements.

Oh! qu'elles durent être longues ces heures d'inquiétude et d'attente! qu'elles durent être cruelles!

Le lendemain, dès que l'on apprit à l'hôtel de Toulouse l'arrivée de la reine à Paris, la princesse vola aux Tuileries. Marie-Antoinette n'y était point encore. La reine eut donc, en y arrivant, la consolation d'y trouver son amie. Elle se précipita dans ses bras, et, donnant un libre cours aux larmes que sa noble fierté avait retenues jusqu'alors :

« Tout est perdu, mon amie! s'écrie-t-elle; ce palais est une prison dont nous ne sortirons que pour aller à la mort! »

Madame de Lamballe partage ces craintes, ces appréhensions sinistres, mais se garde de l'avouer. Elle ranime au contraire le courage de la reine, lui déclarant que, dès ce moment, rien ne pourra la séparer d'elle.

A dater de ce jour, en effet, elle quitta l'hôtel de Toulouse et s'installa aux Tuileries, ne s'absentant que rarement pour aller faire de courtes visites à son beau-père, soit à Aumale, soit à Vernon.

Le 4 février 1790, elle était à Vernon. C'est là qu'elle reçut une lettre de la reine, qui lui racontait les acclamations qui avaient accueilli l'apparition spontanée de Louis XVI au milieu de l'Assemblée, et son serment de maintenir toujours la liberté constitutionnelle.

En sortant de l'Assemblée, Louis crut avoir reconquis l'amour et le respect de son peuple; Marie-Antoinette partagea, un instant du moins, cette illusion. Ce fut sous l'impression de son émotion qu'elle écrivit à son amie les lignes suivantes :

Digitized by Google

« Pends-toi, brave Crillon, disait Henri IV à son frère d'armes. Et moi aussi je vous dis, ma bonne amie, plaignez-vous de n'avoir pas été hier à Paris. Jamais, depuis un an, nous n'avons eu une journée aussi délicieuse. Je ne veux pas retarder jusqu'à votre retour le plaisir que vous aurez à en apprendre les détails. Vous vous souvenez des inquiétudes que nous éprouvions quand vous partîtes, et la certitude seule que vous seriez sous peu de jours auprès de moi me fit consentir à votre absence. Eh bien! à présent, je désire aussi vivement que vous soyez ici pour vous faire partager ma joie. De la joie! ah! mon amie, qui m'eût dit que ce sentiment pourrait encore trouver place dans mon triste cœur? . . . . . .

. . . . . .

. . . Revenez donc le plus tôt possible, mon amie, pour me voir heureuse : ce sera peut-être pour si peu de temps, qu'il n'en faut pas manquer l'occasion. Ma fille s'ennuie de ne pas vous voir, et Élisabeth vous désire. Adieu, vous l'amie la plus fidèle, et dont je n'oublierai jamais les marques d'attachement. Comptez sur celui que j'aurai toujours pour vous. »

Admirable lettre, qui peint aussi bien le cœur de celle à qui elle est adressée que celui de celle qui l'écrit.

Ce retour vers un prince qui n'avait d'autre crime, aux yeux mêmes de ses ennemis, que son excessive bonté, ne fut pas de longue durée. La révolution précipitait sa marche, entraînant malgré eux les hommes et les choses, et broyant sans pitié tous ceux qui voulaient arrêter ses progrès effrayants.

Quand la princesse de Lamballe rentra aux Tuileries, déjà Marie-Antoinette *n'était plus heureuse;* l'horizon s'était assombri plus que jamais.

Les journées s'écoulèrent uniformes dans leurs tristesses

Digitized by Google

et leurs inquiétudes, jusqu'au moment du départ de la famille royale pour Varennes.

A ce moment, le duc de Penthièvre était gravement malade en son château d'Aumale : sous prétexte d'aller le soigner, et sur les instances réitérées de la reine, madame de Lamballe quitta les Tuileries la veille du départ des illustres fugitifs.

Les adieux furent très-touchants ; les deux amies sentaient que c'était jouer la vie de la famille royale sur un seul coup de dés.

« Nous reverrons-nous jamais ? » se demandaient ces deux femmes avec déchirement de cœur. Hélas ! qui eût osé, eût-il eu le triste don de prévision, qui eût osé leur dire où aurait lieu leur dernière rencontre ?

Les quelques lignes que voici vinrent trouver madame de Lamballe au chevet du vieux duc, et lui apprendre le triste résultat de ce fatal voyage.

« Nous avons été trahis ; notre malheur est au comble : sans Élisabeth, je ne sais jusqu'où aurait été mon désespoir. Mais cet ange fait passer dans les cœurs les plus ulcérés la paix et la résignation, qui ne l'abandonnent point. Mes enfants ont été accablés de fatigue ; la chaleur était excessive ; *ils mouraient de soif, et nous avons eu toutes les peines du monde à nous procurer des rafraîchissements...* Les défiances sont augmentées ; il y a bien plus de dangers pour nous qu'avant ce malheureux voyage. Oh ! ma chère Lamballe, ne vous exposez pas aux plus injustes soupçons ; éloignez-vous pour quelque temps. Si plus tard le ciel nous réunit, vous trouverez toujours le cœur d'une amie qui compte sur le vôtre. »

Qu'elle dut être triste et lugubre cette lecture faite d'une

Digitized by Google

voix entrecoupée, dans l'obscurité et la solitude de l'alcôve d'un vieillard! et que ces deux cœurs, si bien faits pour s'associer à de royales et saintes douleurs, durent se sentir brisés par cette épouvantable catastrophe!

« Tout est fini! » murmurait avec accablement madame de Lamballe.

Quelques jours plus tard, un ami lui apportait un numéro d'un journal révolutionnaire de l'époque, intitulé *le Paquebot*, et lui désignait d'un doigt tremblant un article infâme où elle était violemment accusée.

Le duc de Penthièvre, qui a hésité jusqu'alors, se range à l'avis contenu dans la lettre de la reine.

« Partez, dit-il à sa belle-fille, tout épouvanté à l'idée seule d'une séparation; suivez le conseil de la reine, partez sans retard. Tant qu'ils ne vous ont pas signalée, j'ai voulu vous garder auprès de moi; mais puisque les voilà qui vous calomnient, croyez bien qu'ils n'auront plus de repos que lorsqu'ils vous auront livrée à la fureur du peuple. »

La volonté paternelle énergiquement exprimée par le duc fit taire enfin les hésitations délicates de la princesse. Elle se décida à partir, et, prenant occasion d'une légère altération de santé, elle prétexta la nécessité d'un voyage aux eaux de Bath, et se rendit en Angleterre.

La réception la plus flatteuse accueillit son arrivée à la cour; le roi, la reine d'Angleterre lui témoignèrent la plus bienveillante sympathie; le peuple lui-même lui montra une respectueuse admiration, bien capable de la décider à laisser passer dans cet asile les tourmentes révolutionnaires, si son cœur eût pu oublier les promesses sacrées, faites par elle à sa malheureuse reine et amie, de partager jusqu'à la mort ses périls et ses souffrances!

Digitized by Google

V

La Constituante avait rempli son mandat; le roi avait accepté la constitution; un calme apparent et momentané suspendait les inquiétudes de la France : madame de Lamballe crut le moment opportun pour y revenir, désireuse qu'elle était de reprendre sa mission de sublime dévouement. Elle embrasse en passant, et à la hâte, son beau-père, qu'elle retrouve toujours souffrant à Aumale, et elle arrive, affectueuse et empressée, auprès de Marie-Antoinette.

« Cette fois, la mort seule nous séparera, » se disent ces deux nobles et saintes femmes en s'embrassant avec une sombre exaltation.

Tous les outrages, toutes les insultes dont on abreuve chaque jour la malheureuse reine retombent plus amers et plus tristes encore sur le cœur de la princesse.

Au 20 juin, elle est à son poste d'honneur; et tandis que des clameurs effrénées réclament à grands cris un sang royal, elle conserve devant le péril toute son énergie, toute sa présence d'esprit.

D'une main ferme elle retient Marie-Antoinette, qui, tout éplorée, veut voler aux côtés de son époux :

« Mais songez-y, c'est la mort, une mort infâme et cruelle qui vous attend, si vous franchissez le seuil de cet appartement.

— Ma place est auprès de mon époux.

— Votre place est auprès de vos enfants. »

A ces mots, le cœur maternel de Marie-Antoinette s'émeut,

Digitized by Google

elle se souvient qu'elle est mère, et que se dévouer à ses enfants, c'est encore se dévouer à son époux.

« Mon fils ! ma fille ! » s'écrie-t-elle.

Et, docile à l'impulsion de madame de Lamballe, elle revient volontairement auprès de ces êtres chéris, et échappe ainsi au fer des assassins.

Deux mois ne se sont pas encore écoulés depuis ce jour terrible, et une aurore sanglante se lève de nouveau sur la France. Le soleil du 10 août va éclairer une des plus sombres journées de la révolution. La reine, après une nuit de veilles, et d'alternatives de noble tristesse et d'héroïque exaltation, vient, à cinq heures du matin, se présenter une dernière fois aux fidèles serviteurs accourus à la voix de leur souverain pour défendre un trône qui va, les entraînant avec lui, s'écrouler dans des flots de sang. Madame de Lamballe l'accompagne. Plus maîtresse d'elle-même que la reine, elle juge mieux la position de la cour; son œil quitte souvent les défenseurs de la monarchie pour mesurer les flots toujours grossissants des hordes populaires. Son front, triste et abattu, ne s'illumine pas de ces brillants reflets d'espoir et de gloire qui glissent du regard de la digne fille de Marie-Thérèse, et vont porter l'exaltation et l'enthousiasme dans le cœur de ces vaillants débris de la vieille noblesse de France, qui se presse pour la dernière fois autour d'une souveraine adorée.

Marie-Antoinette recueille pour la dernière fois sur son passage cette admiration passionnée qu'inspire aux nobles cœurs le courage joint à la vertu et à la beauté. On baise ses vêtements; chaque gentilhomme veut qu'elle touche en passant son épée, sûr qu'il est que, bénie par ce contact, elle deviendra invincible dans ses mains. En se voyant une fois encore l'objet d'un culte chevaleresque, elle s'exalte à la voix de ses

Digitized by Google

amis, reçoit leur serment, et, embrassant ses enfants avec transport, elle croit à la possibilité du triomphe. Cet élan de suprême joie fut court et inquiet.

Le tocsin, cette terrible voix du peuple dont Marie-Antoinette avait appris à comprendre la valeur, n'avait pas cessé de tinter pendant la nuit. Madame de Lamballe l'écoutait en frémissant; sa voix lugubre lui semblait le prélude de grands malheurs. Elle devait l'entendre encore dans des circonstances non moins terribles et décisives. Son âme pouvait-elle donc le pressentir?

VI

Le 10 août est passé. Il a vu en même temps un roi devenir prisonnier de son peuple, et les nobles débris d'une vieille noblesse mourir sur les marches d'un trône sans souverain.

Madame de Lamballe, qui a réclamé avec tant de dévouement sa part des tourments et des angoisses des dernières heures de liberté de Marie-Antoinette, a revendiqué le dangereux honneur de partager sa captivité.

Après avoir accompagné la famille royale à l'Assemblée, où elle s'était retirée le 13 août, elle obtint l'autorisation de la suivre au Temple. Les augustes prisonniers furent logés dans les bâtiments du prieur, en attendant qu'on eût disposé le donjon pour leur servir de prison.

« Eh bien! mon amie, dit la reine à madame de Lamballe, vous avez voulu partager mon sort; vous voyez ce qui me reste de mes grandeurs passées : des fers, et la mort qui nous attend!

Digitized by Google

— Je le sais, madame ; mais je la préfère à la destinée la plus brillante, puisqu'il n'est aucune position où je puisse vous donner une plus grande marque d'attachement. Je tremblais qu'ils ne nous séparassent ; mais puisque je suis assurée de mourir ou d'être délivrée avec vous, je me trouve heureuse. »

De tels dévouements sont donnés par la Providence à des souffrances comme celles de Marie-Antoinette, pour jeter quelques joies au fond de leur calice si amer.

La barbarie révolutionnaire, jalouse de tous les bonheurs que pouvait goûter la reine dans sa captivité, ne tarda pas à inventer des motifs pour l'isoler, et éloigner d'elle ses amis. Madame de Lamballe fut la première qu'atteignit cette résolution. On l'arracha des bras de la reine, on l'entraîna au milieu de la nuit à la commune, et, après des interrogatoires et des délibérations qui ne durèrent pas moins de quatorze heures, pendant lesquels on ne lui permit de prendre ni repos ni nourriture, on l'écroua enfin à *la Petite-Force*, où on la confia *aux soins* de la femme Léandre.

Ces quatorze heures avaient été longues et cruelles pour la princesse de Lamballe ; elle avait été en butte aux outrages de la populace qui encombrait la salle des séances.

« Madame, lui avait dit Manuel avec une politesse railleuse, le conseil général vient d'*arrêter*, dans sa sagesse, que vous demeurerez en *arrestation* jusqu'à nouvel ordre. Vous aurez à choisir entre deux maisons *d'arrêt*, la Force et la Salpêtrière, celle qui vous conviendra le mieux. »

Indignée de cette alternative infamante, madame de Lamballe relève fièrement la tête, et, dominant ses juges de toute la hauteur que lui donne la noblesse et la pureté de sa vie :

« Qu'on me conduise dans la première que vous avez nommée, » répond-elle d'une voix calme et digne.

Digitized by Google

Des clameurs affreuses s'élèvent du sein de la foule.

« Non! non! à la Salpêtrière! c'est assez bon pour elle. »

Un sourire dédaigneux plisse les lèvres de la prisonnière, et son regard cherche le ciel, comme pour le prendre à témoin de ce nouvel outrage.

Une fois du moins le tribunal révolutionnaire résiste au vœu populaire; malgré les cris frénétiques de la foule, mesdames de Lamballe et de Tourzel sont conduites à la Force.

Noble imitatrice du dévouement de la princesse, madame de Navarre, sa femme de chambre, n'a pas voulu la quitter. Elle partagera sa captivité jusqu'à sa mort.

VII

La captivité du monarque a été le dernier signal du désordre. Le débordement des haines particulières, les jouissances sauvages et frénétiques de l'ambition basse et cruelle des hommes du jour, ont rempli les prisons. Il y a encore à leurs yeux autant de suspects ou de criminels qu'il reste d'honnêtes gens, mais il n'y a plus de place pour les recevoir.

On songe au moyen de se débarrasser de toutes *ces bouches inutiles;* un conseil se réunit à cet effet à la chancellerie, sous la présidence de Danton, assisté de ses deux secrétaires intimes, Fabre d'Églantine et Camille Desmoulins.

On propose différents moyens :

« Mettons le feu aux prisons et brûlons tout ce qu'elles renferment, » dit Billaud-Varennes.

Ce moyen n'est pas accepté, non plus que de faire périr les prisonniers par voie d'inondation. La révolution n'avait pas

Digitized by Google

encore inventé les mariages républicains et les noyades de la Loire.

« Tout cela serait beaucoup trop lent, s'écria Marat de sa voix stridente : il est un moyen meilleur et auquel, j'en suis sûr, *le peuple prendra part avec plaisir*. J'ai soixante hommes, garçons bouchers dont je suis sûr. Ces gens-là sont accoutumés au sang. Il sera facile de les déterminer à tuer tous ces aristocrates, qui, au fait, sont moins innocents que les moutons qu'on égorge tous les jours par milliers. »

Ces paroles excitent une farouche admiration; on les applaudit, on les accueille avec frénésie, et le massacre des prisons est décidé avec acclamation.

Les moindres détails de cette sanglante exécution sont arrêtés d'avance.

Pour moins effrayer les victimes, ou plutôt par prudence, on convient que le signal de leur condamnation sera donné par ces simples mots : *Élargissez monsieur ou madame*... La porte s'ouvrira, se refermera sur eux, et sur le seuil extérieur ils rencontreront... les égorgeurs!...

Le dimanche, à midi, les soixante massacreurs étaient réunis dans une salle basse de l'hôtel de ville, où on les gorgeait de vin et de liqueurs fortes, pour qu'à l'heure du *travail* le cœur ne leur faillît pas en voyant du sang humain remplacer, sur leurs massues et sur leurs poings frémissants, le sang de leurs victimes ordinaires.

Lorsqu'ils furent ivres de vin, avant d'aller s'enivrer de sang, on leur ouvrit les portes, on leur laissa le champ libre.

Quelques instants après, les massacres commencèrent dans toutes les prisons de Paris. A la Force, ils s'exécutèrent avec plus d'ordre et de régularité que partout ailleurs,

Digitized by Google

et prirent en quelque sorte une apparence de légalité. Quatre officiers municipaux, revêtus de leurs écharpes, y présidaient : c'étaient Lhuillier, Hébert (le père Duchesne), Monneuse et Dangers; Manuel et Péthion eux-mêmes ne dédaignèrent pas d'y paraître par moments, et l'on pense que le sort de la princesse de Lamballe ne fut pas étranger à ces apparitions.

Les massacres durèrent à la Force trois jours entiers. Le matin du 2 septembre, un ordre de la commune avait élargi madame de Tourzel et sa fille. Inquiète de cette circonstance, madame de Lamballe se résigna à mourir.

La noble femme, accablée par une fièvre violente et par les terribles angoisses que faisaient naître dans son âme les cris des victimes et les clameurs des bourreaux qui arrivaient jusqu'à elle, ne pouvait quitter son lit.

A chaque instant il lui semblait voir les assassins arriver enfin à elle et la massacrer à son tour. Une fois la porte de sa chambre s'ouvre violemment; elle croit que ce sont eux, et murmure une dernière prière.

C'était madame de Navarre qui lui présentait, le front rayonnant de bonheur, un billet sans signature, et ainsi conçu :

« Soyez tranquille ! M.... a promis la vie à celle qui vous est chère. Dites-lui que, quelque chose qu'il arrive, elle se tienne enfermée dans sa chambre et n'en descende pas. »

Madame de Lamballe avait déjà fait le sacrifice entier et complet de sa vie; cependant elle accepta avec une grande joie cet espoir de salut. Elle comprit sur-le-champ d'où lui venait cette aide inattendue, et du fond de sa prison envoya à celui qui songeait si bien à elle l'expression d'une profonde et affectueuse reconnaissance.

C'était en effet le vieux duc qui faisait tous ses efforts pour

Digitized by Google

sauver sa fille chérie. Toujours malade, il s'était retiré dans sa terre de Bisy, en Normandie. Ce fut là qu'il apprit le danger de sa fille et la délivrance de madame de Tourzel. Il sut qu'un peu d'or offert à Manuel avait tout fait. Aussitôt il manda auprès de lui un valet de chambre dans lequel il avait toute confiance.

« Allez vite, lui dit-il, voyez Manuel, n'épargnez rien! La moitié de ma fortune, ma fortune tout entière s'il le faut, pourvu que je la sauve! Allez, ne perdez pas une minute! »

Le valet de chambre se rend chez Manuel : cent cinquante mille francs sont proposés et acceptés; autres cent cinquante mille francs sont distribués à des agents subalternes. Les serviteurs les plus dévoués de l'hôtel de Toulouse sont mêlés aux groupes qui se forment aux abords de la Force et aux égorgeurs eux-mêmes; Manuel écrit le billet que nous avons cité plus haut; tout est prêt pour le salut.

Le lundi 3, à huit heures du matin, deux hommes à figure sinistre entrent dans la chambre de madame de Lamballe et lui ordonnent de les suivre; la princesse s'excuse sur ses souffrances. Après avoir insisté quelques instants, ces deux hommes se retirent sans rien ajouter de plus.

« Vous le voyez, madame, dit madame de Navarre, vous le voyez, ils étaient prévenus que vous refuseriez, et ils n'ont pas insisté. »

Madame de Lamballe sourit tristement; l'aspect repoussant des deux messagers ne lui inspirait aucune confiance. Ces deux hommes retournèrent à la commune rendre compte de leur nouvelle visite à la Force.

« Il n'y reste plus, dirent-ils, en fait de femmes, que madame de Lamballe et une de ses femmes de chambre :

Digitized by Google

faut-il les élargir comme nous avons fait hier de toutes les autres?

— Il n'appartient qu'au peuple, reprend Lhuillier, d'ordonner de la vie ou de la mort des prisonniers. »

Renchérissant sur Lhuillier, Jourdeuil s'écrie :

« Le peuple appelle une juste vengeance sur l'amie de Marie-Antoinette : il faut qu'elle meure ! »

Manuel, craignant de se compromettre ou de laisser transpirer le secret de son avide marché, n'ose solliciter l'élargissement de la princesse ; il se borne à chercher dans sa pensée un autre moyen de la sauver.

L'ordre étant donné de comprendre madame de Lamballe dans le massacre de la journée, Truchon repart immédiatement pour l'apporter à la Force.

A onze heures du matin les massacreurs revinrent au poste qu'ils occupaient la veille à l'hôtel de la Force, grossis cette fois encore des flots d'un peuple en délire, qui se faisait une sombre gloire de leur aider dans leur tâche sanglante.

« *La Lamballe ! la Lamballe !* » criait cette foule rugissante.

Ces cris, précurseurs de la mort, arrivent aux oreilles de la victime.

« Juste ciel ! dit-elle à madame de Navarre, les voici qui viennent ; où me cacher ? »

Et elle tombe évanouie dans les bras de sa fidèle femme de chambre, qui, se soutenant à peine, trouve cependant dans son courage la force de la porter jusqu'à son lit.

« *La Lamballe ! la Lamballe !* » recommence à rugir le peuple.

Alors la porte de la chambre s'ouvre violemment, les deux hommes qui se sont présentés le matin reparaissent aux yeux

Digitized by Google

des deux femmes épouvantées. Leur regard est féroce et plein de sang.

En présence du danger, madame de Lamballe reprend un peu de calme.

« Qui êtes-vous? demande-t-elle avec dignité.

— Je suis *le Grand Nicolas* (1), et je viens vous porter l'ordre de descendre immédiatement devant les commissaires qui vous attendent en bas.

— Quels sont ces commissaires?

— Que vous importe? Obéissez, ou nous saurons bien vous y forcer.

— Laissez-moi du moins le temps de passer une robe.

— A la bonne heure, mais que ce soit vite fait; nous n'avons pas le temps d'attendre. »

Les deux hommes se retirent sur le palier de l'escalier.

En proie aux plus vives appréhensions, madame de Lamballe s'habille à la hâte.

« Sera-ce bientôt fini? » s'écrie brutalement Truchon en rentrant dans la chambre, et en forçant l'infortunée princesse de le suivre, quoique à demi habillée.

Arrivée dans le redoutable guichet, madame de Lamballe détourne les yeux avec effroi. L'odeur du sang qui arrive de l'extérieur avec les clameurs de la populace, l'aspect sinistre des juges, le visage impassible des municipaux, les armes ensanglantées, les bras nus et teints de sang des bourreaux groupés autour d'elle, leur sourire étrange, leurs railleries infâmes, lui causent un tel saisissement, que, malgré tout son courage, elle tombe sans connaissance entre les bras de madame de Navarre.

(1) C'était le surnom donné par le peuple à Truchon.

Digitized by Google

« Jurez, lui disent ses juges dès qu'elle a repris ses sens, jurez l'égalité, la liberté, et la haine du roi, de la reine et de la royauté!

— Je jurerai volontiers la première partie de ce serment; je ne jurerai pas la seconde : elle n'est pas dans mon cœur.

— Jurez donc! si vous ne jurez pas, vous êtes morte ! » lui dit à voix très-basse un des assistants.

Madame de Lamballe ne répondit pas; elle éleva sa main droite à la hauteur de ses yeux, pour dissimuler peut-être une larme, et marcha d'un pas ferme vers le guichet.

« *Qu'on élargisse madame!* » dit la voix impassible de Lhuillier.

L'inconnu qui l'avait engagée à jurer, et que tout fait croire être un agent de Manuel placé là pour la sauver, lui recommanda de crier, lorsqu'on ouvrirait le guichet : *Vive la nation!*

La princesse ouvrait les lèvres pour laisser échapper le cri sauveur; mais, à la vue du spectacle qui l'attendait au dehors, elle ne fut pas assez forte pour maîtriser ses sentiments, et ces paroles imprudentes sortirent de son âme :

« Dieu! quelle horreur! »

Cependant telle fut la sensation produite par sa beauté, par la bonté et la douceur de son regard, par la majesté de son port, que cette populace, si avide de sang et de crimes, hésita à en commettre un nouveau. Les piques et les couteaux des assassins se baissèrent, et, par respect, les assommeurs eux-mêmes, ces terribles *travailleurs* fournis aux massacres de septembre par la prévoyante prudence de Marat, laissèrent retomber leurs bras sanglants, et le passage de madame de Lamballe à travers ces hordes cruelles ressembla plutôt à une sorte de triomphe qu'à un supplice.

Digitized by Google

Déjà elle touchait à l'extrémité de la rue des Ballets, et, pour arriver là, il lui avait fallu accepter l'appui de deux des assassins et traverser des monceaux de cadavres et des mares de sang, lorsqu'un garçon perruquier nommé Charlot, qui sortait d'un cabaret de la rue Saint-Antoine, s'avance à sa rencontre.

Il veut, par un jeu barbare, enlever le bonnet qui couvre les cheveux de madame de Lamballe : sa pique, dirigée par une main mal assurée, effleure le front de la princesse, le sang coule, et à la vue du sang tous les instincts mauvais de la populace reprennent le dessus.

« La Lamballe ! la Lamballe ! » s'écrie-t-on de toute part avec frénésie.

Les égorgeurs, revenus de leur stupeur, se précipitent sur elle ; un scélérat, nommé Grison, l'étend à ses pieds d'un coup de bûche.

Vainement quelques hommes, à demi cachés dans l'angle d'une porte, s'élancent-ils pour la défendre :

« Mort aux laquais déguisés du duc de Penthièvre ! » s'écrie Maurice.

Deux d'entre eux tombent sous les coups du peuple ; les autres trouvent leur salut dans la fuite.

Cependant Grison, jetant loin de lui la bûche qui a renversé sa victime, se sert du couteau de boucher passé à sa ceinture pour lui couper la tête, qu'il prend par ses longs et beaux cheveux blonds, pour la porter, trophée sanglant, dans la boutique d'un marchand de vin de la rue Saint-Antoine, pendant que son corps restait exposé aux outrages du peuple.

Cette tête si noble et si belle, cette tête qui avait été si près de porter une couronne royale, est posée sur un comptoir de cabaret, entre des verres et des bouteilles, et les passants

Digitized by Google

sont forcés d'entrer pour boire *à la nation*, en présence de cette affreuse profanation !

Puis, lorsque ce jeu a duré assez longtemps, on songe au but réel de la mort de madame de Lamballe, qui n'était autre que d'effrayer la famille royale, de terrasser l'âme si fière de la reine, et d'obtenir, par l'effroi et la pitié, des concessions que tous les intérêts personnels mis en jeu n'avaient pu arracher aux augustes prisonniers.

« Au Temple ! au Temple ! » s'écrie-t-on de toute part.

La tête est reprise, elle est piquée au fer d'une lance, et promenée bruyamment dans les rues sanglantes de la capitale.

Les commissaires de la commune, qui veillaient au Temple, reçurent avec une sorte de bienveillance le barbare cortége ; ils firent ouvrir les grilles, et lui *permirent* de se promener sous les fenêtres des royaux prisonniers.

Pendant qu'il défilait dans le jardin, le commandant du poste pria le roi et la reine de paraître à la croisée pour se montrer au peuple, qui les appelait à grands cris.

Le roi voulut approcher de la croisée ; Menessier, l'un des commissaires présents, ayant jeté un coup d'œil sur ce qui se passait à l'extérieur, frémit, et, tout pâle d'inquiétude, s'élança au-devant du roi :

« Par grâce, sire, n'approchez pas, c'est trop affreux ! »

Il était trop tard, Louis XVI avait tout vu. Si ferme dans les occasions où il ne s'agissait que de sa vie et de ses souffrances, ce noble et saint roi se sentit presque défaillir à la vue de cette tête tombée pour l'amour de lui.

Il saisit le bras de Marie-Antoinette, qui s'était levée pour s'approcher de lui, et l'entraîna au fond de l'appartement.

Le peuple demandait toujours la famille royale ; Menessier continuait de tenir les rideaux fermés.

Digitized by Google

« Qu'est-ce donc? que nous veut-on? demandait la reine avec épouvante.

— Eh! pardieu! reprend un des commissaires, on veut vous *faire voir la tête de la Lamballe!* »

A cette révélation aussi terrible qu'inattendue, Marie-Antoinette poussa un cri déchirant :

« Pour moi, mon Dieu! c'est pour moi qu'elle est morte! »

Et elle tombe à la renverse. Le roi cache son visage dans ses mains, en fondant en larmes. Le jeune Dauphin et Madame Royale se précipitent aux pieds de leur mère, tandis que Madame Élisabeth, presque privée de raison, courait çà et là dans l'appartement, donnant des marques du plus profond désespoir.

VIII

Lorsque le peuple eut assouvi son besoin de féroce vengeance, et que, las de se faire un trophée de l'objet de son crime, il songea que la nuit est destinée au repos, alors un homme qui avait suivi pieusement le cortége de halte en halte racheta à prix d'or la tête de la noble martyre, encore ornée de sa belle chevelure. Il la purifia du sang et de la boue qui la souillaient, et la scella dans un coffre de plomb. Après avoir passé la nuit en prières devant cette relique d'une femme aussi grande par le courage de son âme et par la noblesse de son sang que par la pureté de sa vie, il la porta au matin à l'hôtel de Toulouse, et la confia aux soins du valet de chambre du duc, qui avait lui-même fait, toute la nuit, d'inutiles recherches pour la retrouver.

Vainement la duchesse d'Orléans, en ce moment près de son

Digitized by Google

père, voulut-elle lui cacher ce fatal dénoûment; le prince lut son malheur dans les regards consternés de tous ceux qui l'entouraient.

Il voulut des détails; on lui en adoucit l'âpre vérité, mais on les lui donna.

« A quoi servent la jeunesse, la beauté, la tendresse, toutes les grâces et les vertus de la femme, puisqu'elles n'ont pu trouver grâce devant le peuple? s'écria-t-il... Grand Dieu! qu'est-ce donc que le peuple?... »

Il ne se releva plus de son lit de larmes. Il voulut que le service funèbre fût célébré dans sa chambre, tendue de noir. « Pourquoi ôter ces tentures de deuil? disait-il après le service; le jour n'est plus loin où elles seront nécessaires pour moi! »

Il mourut de regret, sans s'être un instant consolé, ne pouvant vivre encore que de son souvenir.

Digitized by Google

MADAME ROLAND.

Le nom de madame Roland était tout un parti !

I

Madame Roland a laissé après elle un nom célèbre, et le souvenir d'un grand courage joint à une énergie que rien n'a pu abattre.

Égarée, comme Charlotte Corday, par l'entière liberté donnée à une ardente imagination, comme elle, elle oublie les vertus modernes et chrétiennes de la femme, pour ne se souvenir que des mœurs républicaines de l'antiquité. Elle se montra plutôt Romaine que Française dans ses pensées et dans ses actions. Elle rêva une république impossible, et, faisant taire son cœur de femme, elle vit employer des moyens extrêmes, elles les désigna même du doigt à ses amis; et, chaque fois qu'il aurait été grand et noble d'arrêter son parti sur le penchant du crime, elle, séduite par les illusions trompeuses de l'avenir, aveuglée par la voix de la passion qui lui montrait comme une sublime vertu les actions les plus violentes, elle n'hésita pas à dire d'une voix ferme : « Allez ! »

On la vit, elle, femme au cœur généreux et noble, dicter sans frémir, à son époux qui tremblait, une lettre insultante à

Digitized by Google

la majesté royale, déjà affaiblie et humiliée; on la vit dicter encore à son époux des arrêts de sang que sa main hésitait à signer. Cependant, malgré ces erreurs, madame Roland, nous devons l'avouer, est une des plus grandes figures de la révolution; elle en est aussi une des plus pures, car chez elle la conviction ne se laissa jamais entraîner par l'intérêt et l'ambition. Elle agit en toutes choses selon sa conscience: malheureusement cette conscience, livrée à elle-même et subjuguée par les fausses idées d'un esprit entreprenant et raisonneur, s'était entièrement faussée.

Privée des conseils d'une mère au moment où l'âme se forme, où l'intelligence se développe, Manon Philippon manqua d'un guide prudent et sage pour la diriger dans un monde tout palpitant d'idées nouvelles, de rêves brillants de gloire, de liberté, de régénération.

Il y avait d'ailleurs, dans l'âme fière et irascible de la fille du graveur, une sourde haine contre toute supériorité donnée par la naissance. Elle se sentait du génie, et tout lien qui devait l'empêcher de se développer lui était odieux et à charge. Ce fut là peut-être, et sans qu'elle s'en rendît compte elle-même, le premier motif qui lui fit adopter avec tant d'enthousiasme le parti républicain.

Les mêmes éléments qui ont suscité un libérateur à la France, gémissant sous le joug de Marat, préparent ici une amie aux Girondins. Nous trouvons sans étonnement, sur la petite table de la jeune pensionnaire du couvent de la Congrégation, les auteurs favoris que nous avons vu feuilleter à Charlotte Corday : les philosophes du dix-huitième siècle et *Plutarque*.

Dans les uns elle puisait l'oubli de Dieu et la haine de tout pouvoir humain , dans l'autre elle exaltait le courage que la

Digitized by Google

nature avait mis elle-même si bouillant dans son âme. Elle préludait à la vie publique qui devait la placer si haut, par l'obscurité et par la privation et la gêne.

Réduite pour toutes ressources à une pension de cinq cents livres, elle sut garder avec le secret de sa pauvreté toute sa fière indépendance. Ce fut alors qu'elle se retira au couvent de la Congrégation.

« Des pommes de terre, du riz, des haricots cuits dans un pot, avec quelques grains de sel et un peu de beurre, dit-elle dans ses *Mémoires*, variaient mes aliments et faisaient ma cuisine, sans me prendre beaucoup de temps. Fermée sous mon toit de neige, comme je l'appelais, car on était en hiver, je me livrais à l'étude, je fortifiais mon cœur contre l'adversité, je me vengeais en cherchant à mériter du sort le bonheur qu'il ne m'accordait pas.

Elle quitte le couvent pour épouser le savant Roland. Abandonnant alors les études qui lui plaisent, elle consacre son existence à ses devoirs d'épouse. Assise au bureau de travail de Roland, elle écrit sous sa dictée et s'efface entièrement devant sa supériorité.

Roland a une santé faible et délicate : les soins de sa femme sont de toutes les minutes ; sa tendresse attentive veille sans cesse sur lui ; c'est elle qui lui prépare les mets qu'il aime, c'est elle qui les lui sert, prévenant ses moindres désirs.

Oh ! si elle eût borné son ambition à cette noble tâche, que de malheurs elle eût évités à elle-même et à cet époux auquel elle était si dévouée !

Digitized by Google

II

La révolution marche, furieuse et aveugle, vers son but. Louis XVI n'a plus que l'ombre de l'autorité, sans en avoir conservé ni le pouvoir ni le prestige. Roland est ministre; madame Roland est plus que lui encore : elle est l'âme du parti qui vient de s'élever, tout-puissant et plein d'avenir; c'est elle qui anime la Gironde de sa grande intelligence et de son brûlant courage. Son salon est devenu le centre de ces réunions où se décide le sort de la France. Madame Roland est là, rappelant par la majestueuse dignité de sa beauté, par sa politesse exquise, par le tour gracieux et aimable de son esprit, cette vieille urbanité française qui disparaît chaque jour pour faire place au cynisme brutal, aux formes dures et grossières affectées par les coryphées du peuple. Grâce à elle, au milieu des clubs qui déshonorent la révolution, Paris possède encore un salon.

Le timbre de sa voix, doux et enchanteur quand elle veut amener à son parti un indifférent ou un ennemi, s'élève soudain fort et vibrant, quand elle jette à ses amis un défi de patriotisme, ou qu'elle leur montre une voie difficile à suivre. Toujours la première dans cette marche fatale du progrès qui devait entraîner la France dans un abîme si profond et si sanglant, elle ne recule devant aucun danger personnel au jour de l'exécution.

« Cette femme, disait un girondin fameux, n'est pas seulement une femme de conseil, c'est encore une femme d'action. »

Digitized by Google

Les événements se précipitent; Louis XVI, sainte et pure victime, monte sur un échafaud régicide. L'Europe est consternée; tout ce que la France conserve de nobles âmes se voile le cœur, pleure et gémit sur les crimes du présent, sur les malheurs de l'avenir.

Madame Roland a envisagé le meurtre sans pâlir.

« Ce sang est nécessaire au salut de la patrie, s'est-elle dit en comprimant le sentiment de son cœur; il doit couler. Périssent tous les hommes, plutôt que le seul principe qui peut donner le bonheur à mon pays! »

Et M. Roland, docile aux inspirations de sa femme, a signé l'arrêt fatal...

La république est solennellement proclamée; madame Roland triomphe, son âme s'ouvre aux plus magnifiques espérances. Elle voit déjà sa patrie, seconde Rome, dominer le monde plus encore par la supériorité de la pensée et des institutions que par la gloire des armes. Elle voit le peuple souverain donner l'exemple de toutes les vertus civiques, et s'élever, heureux et grand, au-dessus de toutes les nations, dont il devient le guide et l'initiateur à la liberté.

Elle oubliait ou plutôt elle ne voyait pas que tout ce brillant échafaudage, posé sur l'erreur, ne pouvait avoir de bases durables. Rien n'est réellement grand, immortel, que ce qui se fonde sur la vérité et sur la justice. Le sang innocent ne cimente pas un édifice, il le fait crouler. Ce peuple, qui rejetait loin de lui le seul élément réel de force et de vie, Dieu, marchait à l'anarchie, au désordre, au chaos. Les temples détruits, les autels profanés, les prêtres conduits au martyre, toutes ces sanglantes horreurs appelaient l'anathème sur la France. La liberté n'était qu'un vain nom qui couvrait, sans le cacher complétement, le plus odieux despotisme.

Digitized by Google

Madame Roland gémit sur ces représailles; elle les excuse comme une terrible nécessité. Mais lorsqu'elle voit ce parti qu'elle a déifié, lorsqu'elle voit ces hommes que son imagination et son cœur placent à la hauteur des héros antiques, proscrits, persécutés, méconnus et rejetés par le peuple, alors, et parce qu'on touche à son idole, ses yeux s'ouvrent à la lumière. Soudain elle voit le peuple tel qu'il est; elle le connaît, et le dédain entre dans son cœur.

Après avoir vu monter un à un plusieurs de ses amis sur l'échafaud, après avoir ranimé son courage dans l'horreur même du spectacle que lui offrait Paris, madame Roland, prévenue par des amis du danger imminent qui menace son époux, le conjure de se dérober à la haine de ses ennemis. Elle surveille ses apprêts de départ, lui en facilite les moyens, et respire enfin. Il est sauvé! il est à Rouen, auprès d'amies généreuses qui lui ont offert un asile impénétrable.

Eudora, sa fille bien-aimée, est confiée à la garde d'une seconde mère, madame Creuzé de la Touche. Tout ce qu'elle aime est à l'abri du danger; désormais la crainte et l'inquiétude n'ont plus accès sur son grand cœur. Les coups qui ne peuvent tomber que sur elle, elle ne les craint pas; elle ne veut pas s'y dérober.

« J'ai naturellement de l'aversion pour tout ce qui n'est pas conforme à la marche évidente, grande, hardie, convenable à l'innocence; le soin de me soustraire à l'injustice m'aurait coûté plus que de la subir, » écrivait-elle plus tard de sa prison.

Digitized by Google

III

Madame Roland, arrêtée et conduite à l'Abbaye, trouve quelque adoucissement à son malheur dans la compatissante bonté du geôlier et de sa femme, qui laissent arriver à elle quelques amis, et mettent tout en œuvre pour lui procurer, au sein de la captivité, les fleurs qu'elle aime, les livres qu'elle a l'habitude de lire, du papier et des plumes pour délasser son esprit.

Madame Roland envisagea sa position d'un œil calme et d'un cœur ferme. Elle comprit qu'elle était perdue, et résolut dès lors de faire de son échafaud le piédestal de sa gloire. Elle se sépara du monde et de ses affections, et se replia sur elle-même comme pour concentrer en son cœur toute sa force, tout son courage.

Un moment elle crut au retour du bonheur : sa prison s'ouvrit. Éphémère liberté ! Le lendemain elle était arrêtée de nouveau, et conduite cette fois, non plus à l'Abbaye, la prison des nobles et saintes victimes, mais à Sainte-Pélagie. Les ennemis de madame Roland connaissaient bien sa fière nature; ils lui infligeaient le plus cruel des supplices en mêlant son nom à la liste infâme des détenues de cette maison.

La prisonnière dévora avec rage ce sanglant outrage; et, bien que la Conciergerie fût l'antichambre de l'échafaud, elle aspira de toute son âme à l'honneur d'y être conduite.

« Plutôt la mort que le mépris et l'infamie ! » s'était-elle écriée au moment de son écrou.

Un jour que Du Bose, son ami, lui avait longuement

Digitized by Google

parlé de son Eudora, de cette fille bien-aimée qu'elle allait laisser orpheline, le désir de vivre se ralluma dans son cœur; elle sentit que l'heure de la mort d'une mère ne peut sonner que lorsque sa fille a trouvé un autre appui. Elle songe à Robespierre, l'hôte et le commensal de sa maison autrefois, l'admirateur de ses principes et de ses paroles, et lui écrit une longue et touchante lettre, où elle lui rappelle avec dignité leur amitié passée, le dévouement et l'honneur demeuré pur et intègre de son mari, enfin sa propre innocence à elle, qui ne souffre que pour une cause qui fut la sienne.

Robespierre s'émut à la lecture de cette lettre, une lutte s'éleva dans son âme; il n'eut pas le courage de céder à la voix de la justice et de l'humanité : madame Roland fut jugée.

Le tribunal révolutionnaire était une amère parodie de la légalité; le jugement, une formalité banale, que l'on abrégeait le plus possible.

« Je vous remercie, dit-elle avec une fière ironie à ses juges qui venaient de la condamner, je vous remercie de m'avoir trouvée digne de partager le sort de ces grands hommes que vous avez assassinés. »

Après ces paroles, elle descendit gravement les degrés de la Conciergerie, et, passant devant les prisonniers groupés pour la voir, elle les salua en souriant, et leur laissa pour adieu un geste terrible indiquant le mouvement du couteau qui devait trancher sa tête.

Philosophe jusque dans la mort, si la pensée de Dieu vint à son esprit, son nom ne sortit pas de ses lèvres; et si l'on peut admirer en elle le stoïcisme des anciens, on n'y trouve rien qui puisse laisser au souvenir une pensée consolatrice.

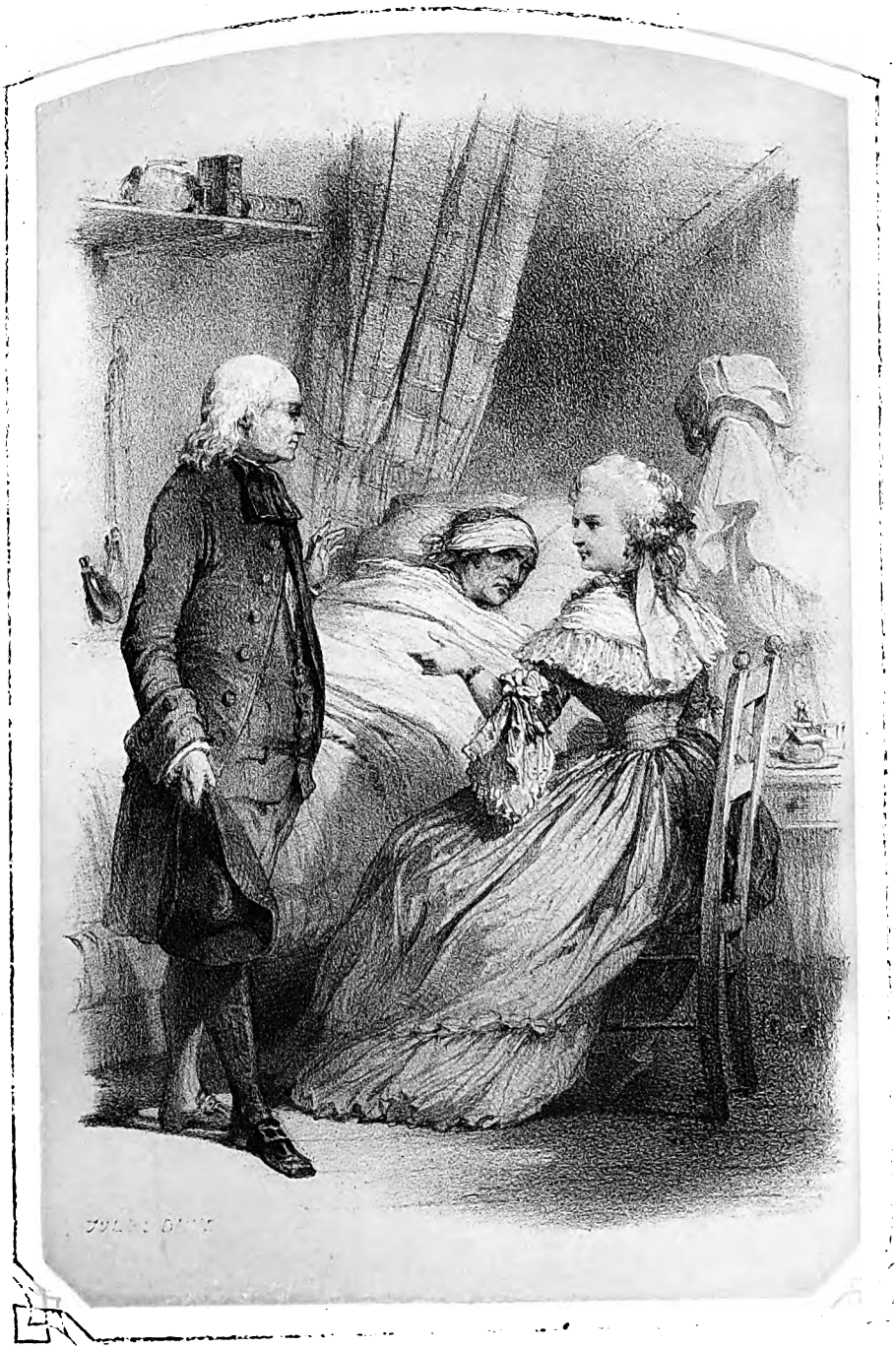
Digitized by Google

« O liberté! s'écria-t-elle en mourant, et en s'inclinant vers une colossale statue de la Liberté posée près de l'échafaud, ô liberté! que de crimes on commet en ton nom! »

Ce furent ses dernières paroles, son dernier regard; sa tête avait roulé dans le panier sanglant des exécutions!

Digitized by Google

Digitized by Google



Madame Elisabeth.

Digitized by Google

MADAME ÉLISABETH.

I

Il n'est pas, dans l'histoire de la femme, de type plus pur, de figure plus noble et plus grande que celle de Madame Élisabeth. Jamais le trône n'abrita une vertu plus éclatante, jamais le martyre ne couronna plus de dévouement et d'héroïsme.

Madame Élisabeth fut l'ange de la révolution, qui ne rougit pas de la choisir pour victime. Elle est demeurée la gloire et la protectrice de la France.

Née en 1764, Marie-Philippine-Hélène de France était sœur de Louis XVI, et fille de ce Dauphin qu'une mort prématurée enleva aux justes espérances de la patrie.

La première enfance de Madame Élisabeth fut toute délicate et maladive; il ne fallait rien moins que l'héroïque tendresse de sa noble mère pour disputer et arracher à la tombe sa frêle existence.

La royale enfant avait à peine trois ans lorsque cette mère si tendre et si dévouée lui fut enlevée. Alors madame de Marsan, gouvernante des enfants de France, se trouva seule chargée du soin de guider vers le bien cette jeune intelligence, et de lui faire goûter les charmes et la douceur que

Digitized by Google

jettent sur la jeunesse et sur la vie tout entière la tendresse et les embrassements d'une mère.

A l'égard de Madame Élisabeth, la tâche était difficile; jamais Dieu n'avait placé dans un faible corps d'enfant une âme aussi impérieuse, une volonté aussi irascible, une nature aussi violente. Madame de Marsan avait à recommencer, dans la famille royale, le miracle montré au monde par l'illustre Fénelon dans l'éducation du duc de Bourgogne. Le talent, la patiente vertu de l'institutrice ne faillirent pas, et de tant de soins et de peine sortit un résultat inimaginable : la nature la plus douce, la plus humble, la moins occupée d'elle-même, et la plus résignée qu'eût encore admirée la terre. Bientôt il ne resta plus, de ce caractère qui avait effrayé par la violence de ses premières explosions, qu'une inflexibilité de principes que rien ne put jamais faire varier, une grande noblesse de sentiments et une énergie infatigable.

Ce résultat est un des plus beaux triomphes remportés par l'éducation sur la nature. Il nous est une nouvelle preuve de la puissance des leçons données à l'enfance, pourvu que ces leçons soient accompagnées de l'exemple. C'est l'admirable mansuétude de l'âme angélique de Fénelon qui a transformé le duc de Bourgogne; ce sont les vertus pratiques de madame de Marsan qui ont donné au trône une Élisabeth!

La jeune princesse grandissait loin du bruit de la cour entre des études sérieuses et les douces joies de l'amitié. Entourée de quelques jeunes filles appelées à partager les soins que mesdames de Marsan et de Mackau apportaient à son éducation, elle les confondait dans son cœur avec sa sœur chérie, sa bien-aimée Clotilde. Souvent (et c'était là la plus précieuse des récréations) madame de Marsan conduisait ses élèves à Saint-Cyr, où elle-même avait été élevée. C'étaient des jours de

Digitized by Google

fêtes et pour les demoiselles de Saint-Cyr, et pour les royales filles de France.

Les premières puisaient dans la noble vertu, dans l'instruction avancée des illustres visiteuses une nouvelle ardeur, une noble émulation; les secondes se sentaient heureuses de se trouver au milieu de tous ces jeunes et charmants rejetons des plus vieilles familles de France, qui s'élevaient là, sous l'œil et sous l'égide du roi, dans un triple amour, celui de Dieu, celui de la famille, et celui de la royauté.

A quatorze ans, madame Élisabeth avait complété une éducation brillante et solide. Sa sœur Clotilde était mariée à la cour de Savoie, et Madame de Marsan, jugeant que sa tâche était achevée, avait cédé à son goût pour la retraite, et s'était retirée dans un couvent.

Louis XVI pensa qu'il pouvait faire pour sa sœur, modèle de prudence en même temps que de vertu, ce que l'on n'avait jamais fait à la cour de France : lui donner une maison dès un âge si tendre.

Cette liberté complète, entière, qui venait la trouver tout à coup au milieu du calme de la retraite et de l'étude, ne la trouble ni ne la séduit. Elle est pénétrée de reconnaissance pour l'attention du roi son frère; elle la lui témoigne par d'affectueuses paroles, de tendres remercîments; mais elle ne s'en sert que pour s'isoler plus encore du monde, pour répandre des bienfaits, et pour faire des heureux autour d'elle.

Un jour, c'est un attelage magnifique qu'elle fait vendre secrètement pour en remettre le prix à une famille que les guerres ont ruinée; une autre fois, ce sont ses diamants dont elle se prive pendant cinq ans pour doter mademoiselle de Causans, son amie. Vouloir raconter tous ses bienfaits, ce

Digitized by Google

serait redire un à un tous les jours de son heureuse vie.

Louis XVI, ce roi si bon pour sa famille comme pour le plus pauvre de ses sujets, s'enorgueillissait des mérites de sa sœur. Il en était fier; et plusieurs fois l'occasion de brillantes alliances étant venue à manquer, dans son cœur il s'en était réjoui, heureux de conserver auprès de lui un semblable trésor.

Madame Élisabeth jouissait, dans toute sa plénitude, du bonheur de se sentir aimée. Elle plaçait dans son cœur la tendresse qu'elle rendait en échange de cette affection à côté de la vénération qu'elle avait pour son frère et de la respectueuse soumission qu'elle devait à son roi, ou plutôt de ce triple sentiment elle n'en faisait qu'un, auquel elle communiquait toute la force, toute la puissance d'amour de son âme, essentiellement aimante et sensible.

Des revers de fortune ayant forcé madame de Guéménée à vendre sa maison de Montreuil, Louis l'acheta et l'offrit à sa sœur. Madame Élisabeth, joyeuse de pouvoir enfin se retirer tout à fait à l'écart, y installa sur-le-champ sa maison. Montreuil devint le théâtre de ses bonnes œuvres, de son travail assidu, et de l'exercice de toutes ses vertus.

Madame Élisabeth se montrait souvent à la cour pour plaire à son frère, qui aimait à se reposer près d'elle des fatigues et des inquiétudes du gouvernement. Toujours elle s'abstint de prendre aucune part aux affaires de l'État, n'en parlant jamais, ne souffrant pas que ses femmes en parlassent. Il lui semblait que s'entretenir des actes de son auguste frère, pour les approuver ou les improuver, c'eût été s'écarter du respect dû à la majesté royale. Avait-elle une faveur à implorer? par une délicatesse exquise elle s'adressait à Marie-Antoinette, afin que le nom de la reine se trouvât toujours

Digitized by Google

mêlé, dans la pensée du roi et dans la reconnaissance du demandeur, au souvenir d'une noble et bonne action.

Lorsque Marie-Antoinette, qui fut mère par excellence comme elle fut épouse et amie parfaite, eut à partager sa tendresse entre trois enfants, Madame Royale, le Dauphin et le duc de Normandie, Madame Élisabeth sentit que c'était une tâche trop forte pour n'avoir pas besoin d'être partagée. On la vit alors plus souvent à la cour mêler ses soins aux soins de sa sœur. L'étranger qui eût vu ces deux augustes princesses au milieu de ces trois enfants, leur prodiguant à l'envi de tendres caresses, de douces et précieuses leçons, eût hésité à deviner laquelle était leur mère.

La famille royale donnait à la France l'exemple de toutes les vertus, et cependant l'orage grondait et menaçait autour d'elle, et les haines s'amassaient impitoyables et terribles.

Madame Élisabeth voyait chaque jour se rembrunir l'horizon; mais en songeant à la bonté de son frère, à son amour pour son peuple, elle se rassurait, espérant tout de cet amour. Sa vie devenait chaque jour plus pure et plus sainte. Les bénédictions de la France entière saluaient son nom, et les bons paysans de Montreuil ne le prononçaient qu'avec un doux recueillement et un saint respect.

Sa pension était le trésor des pauvres; elle ne s'en attribuait que l'administration, mettant la plus rigide économie et la plus grande simplicité dans ses dépenses personnelles. Le premier principe qui dirigeait toutes ses actions était que *tout s'ennoblit par la bienfaisance :* aussi la vit-on, seconde providence des habitants de Montreuil, descendre aux plus petits détails pour leur être utile.

Elle savait le nom de chacun d'eux, sa position, l'état de sa famille. Elle s'occupait plus particulièrement des enfants

Digitized by Google

qui avaient perdu leurs mères, leur destinant tout le lait de sa basse-cour, et veillant *elle-même* à sa distribution journalière. Lui apprend-on qu'un paysan est malade? elle y envoie son médecin, y vole elle-même, et fournit abondamment à tous ses besoins.

Un jour, un des aides-jardiniers tombe malade en travaillant dans le jardin de Madame Élisabeth. Les premières atteintes du mal font présager qu'il sera mortel. Madame Élisabeth, qu'on a prévenue sur-le-champ, se rend auprès du malade, lui donne les premiers secours et le fait transporter chez lui, où elle l'accompagne. Le curé est appelé et administre le mourant; l'illustre princesse l'assiste de sa voix pénétrante et céleste. « Ah! Madame, s'écrie le bon curé en sortant, que vous donnez ici un grand exemple!

— Monsieur le curé, j'en reçois un bien plus grand, et que je n'oublierai jamais. »

Prévoyait-elle donc déjà, la jeune et heureuse princesse, qu'elle aurait sitôt besoin de savoir mourir?

II

L'heure des espérances est passée; partout s'annonce le mécontentement, partout éclate le tumulte. Consternée, mais non abattue, madame Élisabeth aura le courage de regarder le danger en face. Elle remontera à la cause première des malheurs prêts à frapper la France, et alors, rejetant toute crainte, toute faiblesse de femme, elle parlera au roi, elle lui proposera les mesures énergiques qui peuvent et doivent le sauver.

Digitized by Google

Voilà donc cette Élisabeth, si bonne jusqu'à ce jour qu'on l'accusait d'être faible, la voilà, forte et courageuse, qui montre l'énergie d'un grand homme. Voilà cette jeune fille, qui a toujours vécu ignorante des affaires, qui trouve tout à coup dans sa propre intelligence une initiation sublime à la politique de l'État, qui juge d'un coup d'œil rapide et juste la position de la France, celle de la cour, le mal, et le seul remède possible.

Hélas ! sa voix n'est pas entendue ; des conseillers intéressés mettent en avant, aux yeux de Louis, les intérêts du peuple, que froisserait, disent-ils, un coup d'État ; et Louis sacrifie sans hésiter ses intérêts, ceux de sa famille ; il résiste aux remontrances, aux conseils, aux prières de sa sœur, aux larmes de la reine, qui comprend que leur dernière espérance est de s'abandonner à leur ange terrestre, à leur Élisabeth bien-aimée.

En voyant ses avis méconnus, Élisabeth se soumet et se tait. Dès lors elle comprend qu'avec le système de temporisation et d'excessive bonté adopté par son frère, tout est perdu. Elle commence à ce moment cette vie d'abnégation, de dévouement et de résignation qui s'achèvera sur un échafaud sanglant. Mais la postérité répétera aux siècles à venir : « Une femme, si elle eût été roi, eût sauvé le trône et la France ; seule elle eût pu faire reculer la révolution, et imprimer une marche glorieuse à cet élan populaire qui, accablé de sa propre force, ne sut que se ruer dans le sang. »

La sainte princesse voit partir ses tantes, ses frères, ses neveux. En vain le roi la presse d'aller, elle aussi, chercher refuge et protection sur la terre étrangère : « Où vous souffrez je veux être, répond courageusement Élisabeth ; *la mort seule* nous séparera. »

Digitized by Google

Louis, ému, n'a plus le courage d'insister; il ouvre ses bras à la plus dévouée des sœurs, et trouve dans ce saint et précieux embrassement une immense consolation aux souffrances qui l'accablent.

« Vous voulez donc être toujours notre ange consolateur? dit Marie-Antoinette en versant des larmes.

— Je veux, ma sœur, partager vos douleurs comme j'ai partagé vos joies. En ne me donnant pas d'époux, Dieu a tout fait commun entre nous. »

Partout où est le roi, à Versailles, à Paris, on trouve Madame Élisabeth toujours prête à s'élancer entre lui et le danger qu'elle prévoit menaçant toujours une tête auguste et chérie.

Elle entend courir la colère dans les rangs serrés du peuple, sous les croisées du château; elle console la reine, sourit pour lui faire croire à l'absence d'un péril qu'elle sait imminent, et par sa présence d'esprit et son courage recule l'heure des catastrophes. Toujours calme au milieu des fureurs de la révolution, on ne lui voit abandonner un instant ni ses pratiques de piété, ni ses paisibles travaux de femme. La couture, la broderie, la tapisserie se partagent ses loisirs; en toutes choses elle excelle.

Une de ses femmes de chambre admirait un jour la magnifique broderie d'une jupe qu'elle venait d'achever. La princesse s'étonne de la persistance de cette admiration, qui reste muette. « C'est que je songe, Madame, qu'il est bien dommage que vous brodiez si merveilleusement. »

Madame Élisabeth s'étonne plus encore de ce regret qu'elle ne s'étonnait de l'admiration silencieuse.

« Si une pauvre fille avait ce talent, ajoute la femme de chambre, ce lui serait une source assurée de fortune. Vous

Digitized by Google

voyez bien, Madame, que Dieu s'est trompé en vous l'envoyant, à vous qui ne sauriez en avoir besoin.

— Hélas! murmure tristement la princesse, qui sait si dans quelques jours d'ici nous aurons, nous aussi, d'autre ressource que celle-là? »

Réduire Madame Élisabeth à la misère n'eût pas été pour les ennemis du trône une vengeance suffisante · il leur fallait mieux que cela..

Madame Élisabeth avait vu avec douleur partir sa famille : Monsieur, qu'elle aimait d'une tendresse à toute épreuve ; le comte d'Artois, qui avait toujours été pour elle le plus aimable et le plus dévoué des frères; elle avait vu le roi, la reine elle-même insultés publiquement à la procession qui avait précédé l'ouverture des états généraux; elle avait entendu les cris de la populace sous les croisées royales; il semblait que la coupe fût déjà pleine : elle avait à peine reçu quelques gouttes d'amère liqueur. Prélude et avant-coureur de malheurs inouïs, de catastrophes sans nom dans l'histoire des peuples!

Madame Élisabeth était à Versailles, avec la cour, le jour de triste mémoire où tout un peuple ivre de sang, de faim et de haine vient chercher, au milieu de ses gardes désarmés et massacrés, le roi qu'il enlève de force, l'obligeant à traverser des salles et des corridors où meurent encore ses défenseurs, pour le ramener, en manière de triomphe dérisoire et sanglant, jusque dans sa capitale. L'hôtel de ville reçoit le roi captif, Marie-Antoinette qui fait admirer son fier courage, Madame Élisabeth qui commande le respect par la douce sérénité de ses traits, et les jeunes princes, beaux et purs comme les anges protecteurs de la France.

En présence de telles scènes de violence, en se remémo-

Digitized by Google

rant la fureur et les imprécations du peuple, le roi comprend qu'il n'a plus rien à attendre de l'amour et des bons sentiments de ses sujets; il comprend que si ce peuple s'est laissé égarer par des meneurs, il est maintenant si complétement, si profondément perverti, que compter sur un retour volontaire à de bons sentiments, ce serait folie et imprudence, et il se décide à suivre enfin les avis de madame Élisabeth : le voyage de la famille royale est résolu.

Encore une fois le ciel trompe les espérances du malheureux monarque. Reconnu à Sainte-Menehould, arrêté à Varennes, reconduit prisonnier en son palais, il a encore le titre de roi sans en avoir les prérogatives ni le prestige. Les gens qui l'entourent ne prennent plus la peine de déguiser sous un respect apparent la violence de leur haine. Il n'y a plus aux Tuileries que des prisonniers et des geôliers. Toujours au-dessus du malheur, Madame Élisabeth console la famille royale par ses paroles et ses exemples. La force que donne la foi fait encore arriver le sourire à ses lèvres, la gaieté à sa voix. Si quelques jours heureux éclairent la vie des illustres captifs, c'est à elle qu'ils les doivent.

Tout le secret de l'héroïsme qu'elle déploie jusqu'au moment de sa mort est tout entier dans ces quelques mots qu'elle écrivait à madame de Bombelles : « *Pour m'élever au-dessus du malheur, je vais donner, dans le ciel, la main à la résignation.* »

Au 20 juin, des hordes effrénées envahissent les Tuileries; les grilles, les portes tombent devant cette multitude armée de piques, de haches, d'outils de tous les métiers; le peuple se répand, en hurlant des cris de triomphe et de rage, dans les appartements du château.

Tout à coup apparaît, au milieu des plus furieux, une

Digitized by Google

femme éperdue, les cheveux en désordre, l'œil suppliant :

« Sauvez votre roi ! sauvez votre roi ! gardez-vous d'attenter à ses jours ! s'écrie-t-elle d'une voix tremblante d'émotion, et dominant les clameurs populaires.

— C'est elle, c'est la reine !... Mort à l'Autrichienne ! » s'écrie-t-on de toutes parts autour d'elle ; et des centaines de piques se tournent contre sa poitrine.

La jeune femme se redresse fièrement, un sourire d'angélique reconnaissance illumine son front si pur. Les assassins hésitent en présence de tant de beauté.

« Pas de pitié pour l'Autrichienne ! » dit une voix dans la foule.

Les clameurs reprennent avec une nouvelle violence. La victime va périr.

« Mais ce n'est pas la reine, c'est Madame Élisabeth ! s'écrie la voix d'un serviteur dévoué.

— Pourquoi les détromper ? reprend Madame Élisabeth avec tristesse ; vous leur auriez épargné un plus grand crime. »

Cette fois encore le torrent populaire passa sans que ce crime prévu et redouté par l'amitié d'une sœur fût commis.

Quelques jours après ces événements, le château était encore plein des cris de l'émeute, et la mémoire palpitante des dangers courus et des imprécations vomies par la foule.

Accablées par le souvenir du passé, par les appréhensions du présent et les craintes de l'avenir, les princesses étaient réunies dans l'appartement de la reine. Les prières du soir avaient été dites ; on attendait pour se retirer que le roi, en conférence avec quelques hommes influents du moment, fût venu donner à sa famille les adieux du soir. Madame Élisabeth, voulant se coucher à demi sur un canapé, détacha, pour retirer son fichu, une épingle posée sur son sein.

Digitized by Google

Elle la tendit à madame Campan, femme de chambre de la reine. C'était une cornaline sur laquelle la pieuse princesse avait fait graver cette devise : *Oubli des offenses, pardon des injures!*

« Je crains bien, lui dit-elle en souriant mélancoliquement, que cette maxime ne soit une vérité que pour nous; mais elle n'en est pas moins un divin précepte, et elle ne doit pas nous être moins sacrée. »

L'heure approchait où cette admirable résignation allait être mise à une des plus cruelles épreuves que la volonté divine devait lui envoyer.

Le 10 août, l'aurore se leva sur Paris brillante et pure : la famille royale ne s'était pas couchée.

« Voyez, dit Marie-Antoinette à sa sœur en lui montrant du doigt l'horizon, voyez comme la nature sourit à la terre! Quelle magnificence! et cependant comme mon cœur est oppressé! Ah! cette aurore est trop belle pour la fatale journée qui se prépare. »

Cinq heures sonnaient aux horloges de la ville. Le roi vint prendre les princesses, pour descendre dans les cours passer en revue la vaillante noblesse accourue de tous les points du royaume au dernier appel de leur royal maître.

Marie-Antoinette souriait encore à l'espoir en voyant l'enthousiasme de ces braves. Elle cherchait à le faire partager à sa sœur.

« Je n'en doute pas, ils sauront mourir pour nous; mais Dieu seul peut nous sauver, » murmurait dans son cœur l'héroïque princesse.

En effet, ils moururent glorieusement, et le peuple dut passer sur leurs corps mutilés pour pénétrer dans le château. Mais, le soir, Louis XVI et sa famille avaient quitté pour jamais

Digitized by Google

le palais de leurs aïeux; l'Assemblée nationale leur avait donné un refuge, et les descendants de tant de rois n'avaient pour asile que les cellules des Feuillants, en attendant que le Temple leur eût préparé une royale prison.

Tous les pressentiments de Madame Élisabeth s'étaient réalisés; cette journée du 10 août venait d'engloutir le trône, en même temps que les derniers débris de la noblesse. La France était veuve de ses rois.

III

Une troisième période vient de s'ouvrir pour Madame Élisabeth. Dans les deux premières nous avons admiré d'abord la puissance d'une éducation sagement dirigée, et l'exercice, dans toute leur plénitude, des plus douces vertus privées; ensuite l'éclat d'un noble courage uni à une profondeur de pensée, à une justesse de vues, à une résignation inébranlable que l'on trouve rarement dans un cœur de femme, et qui font briller dans cette deuxième partie de la vie de Madame Élisabeth de grandes vertus politiques. Dans cette troisième partie nous trouverons tout cela, entouré et dominé par les souffrances les plus grandes. Ce sera la période du sacrifice.

A la privation de la liberté, la commune ajoute celle des objets de première nécessité. Rien n'est oublié de ce qui peut augmenter les souffrances des illustres captifs. Louis XVI est grand et sublime dans la position nouvelle que lui a faite l'ingratitude de son peuple. Le calme de sa conscience lui ceint le front d'une couronne plus grande et plus sublime que celle qu'il a laissée dans son palais. Il s'occupe de l'éducation de

Digitized by Google

son fils, de ce jeune Dauphin dans lequel il voit revivre toute sa noble race, sa dernière joie, son dernier orgueil sur la terre. Madame Élisabeth s'est chargée de celle de Madame Royale, et les deux enfants grandissent ainsi, élevés par la vertu personnifiée, au milieu des enseignements sublimes du malheur.

Ah! quel roi le jeune Dauphin eût donné à la France, si les raffinements de barbarie de la commune et de Simon, son digne satellite, n'eussent tranché cette vie qui s'ouvrait déjà si précoce et si intelligente!

La reine et les princesses s'occupaient seules du soin du linge de la famille. Toutes leurs femmes avaient été renvoyées; Cléry seul avait obtenu la faveur de rester attaché au service du roi. Feignant la crainte de la possibilité d'un suicide, les agents du gouvernement avaient enlevé à l'auguste famille tout instrument tranchant, même les petits instruments de toilette et de travail. Ainsi lorsque les princesses cousaient, elles n'avaient pas de ciseaux pour couper leur fil. Un soir, Madame Élisabeth décousait un habit du roi qu'elle voulait raccommoder; et chaque fois qu'un nœud arrêtait le fil, elle était forcée de se servir de ses dents pour l'arracher. Louis la considérait en silence; de grosses larmes roulaient dans ses yeux:

« Ah! ma sœur, rien ne vous manquait dans votre maison de Montreuil! »

Élisabeth leva vers lui ses beaux yeux, et, lui tendant la main :

« Puis-je me plaindre quand je partage vos souffrances et que j'ai le bonheur de les adoucir quelquefois? »

Elle ne devait plus alors les adoucir longtemps. Le moment n'était plus loin où le petit-fils de saint Louis irait au ciel re-

Digitized by Google

trouver ses aïeux, et cueillir la palme immortelle du martyre.

A ce moment suprême de la séparation, l'âme de Madame Élisabeth se sentit brisée. Ce frère pour qui elle a sacrifié sans hésiter jeunesse, beauté, avenir, ce frère qu'elle aime avec toute l'exaltation de sa riche nature, elle le sait en butte aux accusations les plus odieuses, aux outrages les plus sanglants. Elle l'entend marcher au-dessus de sa tête, le même toit les abrite, et elle ne peut ni le voir ni l'entretenir; son cœur trouve dans sa tendresse des trésors de consolation et d'encouragement, et elle ne peut les faire arriver à lui, à lui qui souffre et qui gémit de son côté de la cruauté infâme de cette séparation. Certes ces jours si longs du jugement de Louis XVI durent être plus pénibles encore à la famille royale que la catastrophe qui la termina.

Un jour enfin la haine des ennemis de Louis semble se relâcher; les prisonniers se verront. Madame Élisabeth bénit Dieu, et s'élance, ivre de bonheur, dans les bras du roi. Puis soudain elle recule pâle, épouvantée; ces embrassements sont les derniers échangés sur la terre. Le roi est condamné, et c'est lui-même qui a voulu en apporter à sa famille l'affreuse nouvelle!

Après le coup qui vient de la frapper, il semble à Madame Élisabeth qu'il ne lui reste plus qu'à demander à Dieu la mort; mais, en jetant un regard autour d'elle, elle se reproche jusqu'à sa douleur. A-t-elle le droit de se plaindre en présence d'une veuve et de tristes orphelins? Ne lui reste-t-il pas d'ailleurs une grande tâche à accomplir? Sa mission ne s'est-elle pas agrandie de toute l'immensité du malheur qui a frappé des êtres chéris? Elle vivra pour les aimer, les consoler, et leur adoucir la voie terrible que le ciel leur a tracée sur la terre.

Digitized by Google

Elle partage les angoisses maternelles de Marie-Antoinette lorsque le Dauphin est enlevé à leur tendresse pour être livré, innocente victime, à des enseignements et à des traitements infâmes. Elle redouble de soins auprès de Madame Royale, afin que, lorsqu'à son tour elle sera seule et isolée, elle puisse trouver assez d'énergie dans son âme, assez de force dans son savoir pour ne pas être écrasée de son isolement. Cette instruction sublime donnée et reçue sous les voûtes sombres d'une prison, à l'ombre de l'échafaud paternel, porta des fruits bénis et abondants. Encore enfant par les années, Madame Royale était déjà un modèle accompli de piété, de vertu, de courage et de savoir; elle était une autre Élisabeth.

Elle eut besoin bientôt de tout ce courage dont elle avait armé son jeune cœur. Un jour, pendant que les princesses s'occupaient à raccommoder leurs vêtements, un bruit sinistre, précurseur d'un orage nouveau, arrive jusqu'à elles. Des commissaires de la commune entrent violemment dans la chambre des trois captives, et d'une voix brutale ordonnent à la reine de les suivre.

Madame Élisabeth et Marie-Antoinette se regardent en pâlissant, se serrent silencieusement la main, et se séparent après des adieux déchirants. Madame Royale s'abandonne à sa juste douleur, et ne veut pas être consolée. Madame Élisabeth lui persuade que sa mère reviendra, endort sa douleur, et passe la nuit à veiller sur son sommeil, tourmenté par des rêves affreux.

Quelques jours après, elle apprend comment la fille de Marie-Thérèse, traînée devant des juges-bourreaux, condamnée par eux, est montée sur l'échafaud le 16 octobre 1793, et comment l'exécuteur a profané, en la montrant aux regards avides du peuple, cette tête si belle et si longtemps adorée.

Digitized by Google

Madame Élisabeth, cachant avec soin ces tristes détails à sa nièce, laisse flotter son cœur dans ce doute qui fait rêver toutes les catastrophes, mais qui permet encore l'illusion et l'espérance, et elle redouble pour elle de soins et de tendresse.

Leur captivité devient de jour en jour plus étroite. On leur refuse les plus légers délassements. Sous prétexte que dans ces jeux il est question de rois et de reines, on leur enlève les cartes et les échecs qui charmaient quelques instants de leurs loisirs.

Derrière leur étroite fenêtre, elles sont témoins des indignes traitements qui abrutissent l'intelligence active du Dauphin, et détruisent le principe de la vie dans son jeune corps étiolé. Elles l'entendent chanter des chansons infâmes dont il ne comprend pas le sens, et qui souillent la mémoire de sa mère. Elles frémissent d'horreur, elles souffrent; et, malgré l'immensité de tant de douleurs, elles trouvent, dans leur ardent amour de Dieu et dans leur mutuelle affection, une patience et une résignation qui ressemblent au calme et à la paix.

Le gouvernement semblait enfin rassasié de sang royal, les deux captives pouvaient croire leur existence oubliée, lorsque le 9 mai, au moment où, agenouillées au pied de leur lit, elles récitaient pieusement leurs prières avant de se livrer au repos, elles entendent frapper à la porte de leur chambre des coups si violents et si répétés que la porte menace de voler en éclats. Madame Élisabeth se lève, rajuste son fichu sur ses épaules, et à demi vêtue se hâte d'ouvrir.

« Descends à l'instant, citoyenne! » Tel est l'ordre qui lui est brusquement intimé par le porte-clefs.

— Et ma nièce?

Digitized by Google

— Elle restera; on s'occupera d'elle plus tard. »

Madame Royale se précipite dans les bras de son auguste protectrice.

« Ah! ma tante! s'écrie-t-elle, plutôt la mort que cette séparation!

— Calme-toi, mon enfant, prends courage et patience ; je vais remonter.

— Ma mère nous a dit les mêmes paroles; elle n'est jamais revenue!

— Tranquillise-toi; je reviendrai, te dis-je.

— Non, citoyenne, non, tu ne remonteras pas. Mais finissons-en, prends ton bonnet, et descends. »

Madame Élisabeth trouve alors dans son cœur les plus nobles et les plus touchantes paroles qu'aient jamais prononcées des lèvres de femme. Elle donne à sa nièce de suprêmes conseils, lui fait de touchants adieux. Elle invoque, pour donner plus d'autorité à ses recommandations, la mémoire du roi et de la reine. C'est en perdant sa tante que Madame Royale acquiert la certitude qu'elle n'a plus de mère.

Les deux femmes sont dans les bras l'une de l'autre; elles ne peuvent s'arracher à ce dernier embrassement. Des geôliers, sans âme et sans pitié, les pressent en les accablant toutes deux des invectives les plus atroces, des sarcasmes les plus amers. Madame Élisabeth revient la première à elle-même, elle repousse doucement Madame Royale qui tombe sur une chaise à demi morte, et, se retournant vers la porte pour la bénir encore, elle la quitte pour jamais.

Qui pourrait dire les cruelles angoisses qui déchirèrent l'âme de la digne fille de Marie-Antoinette lorsqu'elle se trouva ainsi seule, livrée sans protection à toutes les haines des ennemis de sa famille? Qui pourrait dire le sublime courage qui lui

Digitized by Google

vint alors en aide, et les résolutions magnanimes qu'elle se dicta à elle-même, et dont jamais elle ne s'écarta tant que dura sa captivité? Les anges seuls, qui furent témoins de ce long martyre.

Madame Élisabeth trouva au guichet les commissaires qui l'attendaient. On la fouilla minutieusement, et on la fit monter dans une voiture qui la conduisit à la Conciergerie.

Minuit sonnait au moment où elle y entrait. Le son de l'horloge, dans ce lieu et au milieu des circonstances actuelles, avait quelque chose de lugubre qui fit tressaillir l'illustre accusée.

Le vice-président l'attendait; il l'interrogea sur-le-champ. Puis on lui laissa le loisir de prendre quelques moments de repos; elle s'appuya sur cette même couche qui avait reçu le dernier sommeil de Marie-Antoinette, et s'y endormit paisiblement. La prévision de la mort n'ôte pas le sommeil à l'innocence.

Le lendemain, elle fut conduite devant le tribunal; vingt-quatre accusés l'y accompagnaient; parmi eux étaient les plus beaux noms de France.

« De quoi se plaindrait-elle? dit avec ironie l'accusateur public : en se voyant au pied de la guillotine entourée de cette fidèle noblesse, elle pourra se croire encore à Versailles. »

Les réponses de l'accusée furent nobles et fières, souvent dédaigneuses.

« Ah! vous appelez mon frère un tyran, s'écria-t-elle une fois en interrompant son accusateur. Mais s'il eût été ce que vous dites, vous ne seriez pas où vous êtes, ni moi devant vous! »

Jamais sa beauté ne s'était montrée plus pure ni plus im-

Digitized by Google

posante; ses juges en étaient éblouis, malgré le voile de sang qui obscurcissait leur vue. L'interrogatoire fut court; qu'importaient ses réponses! n'était-elle pas condamnée d'avance?

Elle entendit lire son arrêt avec calme, sans douleur et sans regrets de la vie. Ici-bas tout était épines pour elle; au ciel l'attendait une couronne.

Elle demanda un prêtre fidèle à sa foi, pour aider son âme à se préparer à paraître devant son juge. Cette suprême faveur lui fut refusée.

« Je vous remercie, monsieur, dit-elle avec douceur et dignité au prêtre assermenté qui se présenta pour l'assister; je vous remercie, je saurai mourir seule. »

Parmi les condamnés destinés à mourir avec elle, il y avait beaucoup de femmes. Madame Élisabeth se chargea du soin de les préparer à la mort. Dès le point du jour elle entra dans le cachot commun, exhortant ses compagnes, leur parlant de Dieu avec une onction toute divine, et leur montrant le ciel ouvert pour les recevoir. Elle présida avec une sollicitude maternelle à l'arrangement de leur dernière toilette, partageant son fichu avec une belle jeune fille de dix-huit ans qui s'effrayait de se montrer en public les épaules découvertes : sublime délicatesse de la pudeur, qui subsiste jusqu'en présence de la mort.

Lorsque toutes ses compagnes furent prêtes, arriva le moment de songer à sa propre toilette. On coupa sa longue et soyeuse chevelure blonde, qui tomba éparse à ses pieds, pour être relevée immédiatement et partagée comme de saintes reliques entre les femmes de sa suite funèbre, ses geôliers et son exécuteur lui-même.

Elle tendit, avec un triste sourire, ses mains royales aux

Digitized by Google

liens qu'on lui présentait, et monta sans faiblesse dans la fatale charrette.

Sa beauté transfigurée par l'attente du martyre, le souvenir de ses vertus et de sa charité imprimèrent au peuple un sentiment de respect dont il dut s'étonner, car depuis longtemps il avait foulé aux pieds les prestiges les plus nobles et les plus saints. Cette foule, d'ordinaire si avide de sang, eut honte d'elle-même, et, l'œil morne, le front incliné, elle détourna la tête et laissa passer les victimes, sans trouver pour elles ni chants de mort ni blasphèmes.

Madame Élisabeth, en ce moment suprême, priait à demi-voix pour ses bourreaux et pour cette nation régicide que, digne fille de ses rois, elle ne savait ni maudire ni haïr.

Par un atroce raffinement de barbarie, on avait voulu faire mourir Madame Élisabeth autant de fois qu'il y avait de victimes à mourir avec elle. Elle devait monter la dernière sur l'échafaud.

Fières de partager le supplice d'une sainte, de l'ange de la France, les condamnées, dans leur noble enthousiasme, se sentaient heureuses. Elles sollicitaient humblement une royale et suprême faveur, et venaient, une à une, en montant à l'échafaud, embrasser madame Élisabeth.

La sainte princesse, debout au pied de cet échafaud qui se transformait pour elle en trône glorieux, le front calme, souriait à chacune, et, lui montrant le ciel, la fortifiait d'une parole d'espérance et d'amour. Quand ce *baise-main funèbre* fut achevé, elle monta les degrés à son tour, et, jetant un long regard autour d'elle, elle rabaissa elle-même son fichu, prononça les noms de Jésus et de Marie, et posa sa tête sous le fatal couteau, sans vouloir supporter que le bourreau mît la main sur elle.

Digitized by Google

Madame Élisabeth était au ciel, et Madame Royale doublement orpheline.

La tête de la royale martyre fut jetée immédiament dans le panier; le bourreau, ému, aurait cru commettre une odieuse profanation en la touchant. Le peuple ne la demanda pas; il était épouvanté du forfait qui venait de se commettre. La foule s'écoula silencieuse; nul n'osa même répéter :

« Elle est morte ! »

Digitized by Google

MADAME DE MOUCHY.

Le vent et la pluie rendent la nuit froide et sombre. Une femme, agenouillée devant une des portes du Luxembourg, paraît insensible aux atteintes de l'orage. Cette femme murmure une ardente prière, souvent entrecoupée de larmes et de sanglots.

Un homme sort enfin du palais; il s'arrête.

« Qui es-tu et que veux-tu, citoyenne? dit-il d'une voix brève.

— Je suis la femme d'un prisonnier, et je demande à partager son cachot.

— Mais tu n'es pas accusée?

— Si mon époux est coupable, je le suis aussi; j'ai partagé toujours ses pensées et ses affections, je dois partager le châtiment.

— Ton nom, citoyenne?

— La femme du maréchal de Mouchy. »

L'inconnu tressaillit, et, d'une voix basse et mystérieuse : « Vous ne savez donc pas, madame, que franchir cette grille c'est courir à une mort certaine?

— C'est rejoindre mon mari : voilà tout ce que je sais. »

Vaincu par tant d'héroïsme, l'inconnu la fit entrer, et donna ordre au geôlier de la réunir au maréchal.

Digitized by Google

La belle jeune femme, oubliant les jouissances et du monde et du luxe, comme les espérances de l'avenir, consacre son esprit et son amour à adoucir au noble vieillard la tristesse de la captivité. Elle lui parle d'une autre vie, et tous deux, aussi fervents chrétiens que généreux royalistes, s'exaltent réciproquement l'honneur et la gloire du martyre.

Le tribunal révolutionnaire a condamné le maréchal, madame de Mouchy est oubliée.

« Mais vous n'êtes pas sur la liste! dit avec étonnement le bourreau à une femme qui s'assied dans la fatale charrette.

— Mon mari est condamné; je le suis aussi. »

Devant ce sublime laconisme, le bourreau ému, ne pouvant les sauver tous deux, les laisse mourir ensemble.

La charrette est devant l'échafaud; M. de Mouchy serre la main de sa jeune femme, qui lui montre le ciel.

« Tout à l'heure nous allons nous trouver là-haut, et nous ne nous quitterons plus! » s'écrie-t-elle.

A la première marche de l'échafaud, le pied de M. de Mouchy glisse dans le sang. Le bourreau fait un geste pour le soutenir.

« Laissez! dit-il d'une voix éclatante; à vingt ans je suis monté à l'assaut pour mon roi, à quatre-vingts je saurai y monter pour mon Dieu! »

La maréchale entend ces paroles, elle y répond par ce cri de ralliement de son parti :

« Vive le roi! Que Dieu prenne en pitié la France! »

A peine ces paroles expiraient-elles sur ses lèvres, qu'elle avait vécu.

Digitized by Google

Digitized by Google

Imp. Lemercier r. de Seine 37 Paris

Mlle de Sombreuil.

Digitized by Google

MADEMOISELLE DE SOMBREUIL.

Encore aujourd'hui, après tant d'événements si grands et si variés parmi la foule de victimes immolées dans nos troubles civils, le nom de Sombreuil jette dans toutes les âmes un grand et douloureux souvenir.

Le 10 août s'était attaqué à tout ce que la France conservait encore de grand et de noble dans son sein. Les hordes furieuses qui avaient ensanglanté les marches du trône en le renversant ne pouvaient pardonner à un vieillard sa fermeté et son dévouement à la cause royale.

Le palais des Invalides est entouré; des cris de mort résonnent dans ce généreux asile, ouvert à la gloire par les soins du grand roi. Pâle, mourante d'effroi, une jeune fille s'arrache aux mains qui veulent la retenir; elle s'élance dans l'appartement du vieux gouverneur, écarte le flot populaire qui l'a envahi, et, se précipitant dans les bras déjà enchaînés du prisonnier :

« Mon père! » s'écrie-t-elle.

Vainement, par pitié pour sa jeunesse et son admirable beauté, veut-on l'arracher à ses embrassements, qui vont lui donner la captivité et peut-être la mort.

Quelques heures plus tard, les portes d'un cachot de l'Ab-

Digitized by Google

baye se refermaient sur la noble martyre de la tendresse filiale; mademoiselle de Sombreuil partageait la prison de son père. Les plus doux soins, inspirés par l'amour et par un zèle généreux et dévoué, adoucissaient à ce vieillard les tortures sans nom de la captivité, lorsque sonna l'heure fatale des vengeances populaires. Les sanglantes journées de septembre s'étaient levées sur Paris épouvanté.

Arraché de son cachot, M. de Sombreuil va passer le guichet terrible derrière lequel l'attendent les imprécations du peuple, l'impatience des bourreaux, et l'horrible spectacle des victimes déjà égorgées.

A ce moment suprême, une apparition céleste vient le protéger de son énergie surhumaine. Ses cheveux flottants, le feu de son regard, la force de sa voix, étonnent et suspendent les coups prêts à frapper ce vieillard, auquel elle fait de son corps un rempart vivant. « J'en appelle au peuple! s'écrie-t-elle; que mon père soit jugé, je prouverai son innocence. »

Les assassins hésitent; un d'entre eux saisit un verre aux bords imprégnés de sang. « Bois à la santé de la nation, s'écrie-t-il, et ton père te sera rendu! »

Le premier mouvement de mademoiselle de Sombreuil est un mouvement d'horreur et de répulsion; ses lèvres s'entr'ouvrent pour protester, lorsque son regard s'arrête sur celui dont le sort est entre ses mains. Par un geste convulsif elle saisit le verre :

« Vive la nation! s'écrie-t-elle avec force, et d'un trait rapide elle boit la sanglante liqueur.

— Vive, vive la nation! hurle la foule avec des trépignements d'admiration et de joie. Gloire aux bonnes citoyennes! »

Digitized by Google

Et les clameurs de mort se sont changées en acclamations, les préparatifs sanglants en ovations bruyantes.

M. de Sombreuil et sa fille sont ramenés en triomphe aux Invalides. Le dévouement filial, en lutte avec la fureur des égorgeurs, avait triomphé.

Les assassins de septembre avaient cédé à l'admiration et à la pitié; une femme leur avait arraché une de leurs victimes! Cette même femme ne put attendrir le tribunal révolutionnaire. Le 17 juin, M. de Sombreuil montait sur l'échafaud, accompagné et soutenu par son fils aîné, qui avait, noble imitateur de la tendresse de sa sœur, refusé le salut acheté pour lui à prix d'or par une fiancée tendrement aimée, afin de ne pas le laisser mourir seul.

Mademoiselle de Sombreuil voulait mourir aussi; on lui refuse l'immense consolation d'accepter son sacrifice.

Remise en liberté par la révolution du 9 thermidor, la noble fille quitta cette France où elle avait tant souffert, et alla demander à l'exil le repos et l'oubli. La Prusse lui offrit un asile: elle y embrassa pour la dernière fois un frère chéri, dernier membre de sa famille qu'eussent respecté les malheurs du temps.

Quelques mois après, elle apprenait la défaite de Quiberon, la gloire, le dévouement de son frère. Elle tressaillit d'orgueil en même temps qu'elle versa des larmes abondantes sur ce sacrifice volontaire, si grand qu'il élevait plus haut la gloire de Sombreuil que ne l'aurait pu faire une victoire.

Après avoir pleuré longtemps sur toutes ses affections détruites et sur les malheurs de son pays, elle trouva enfin le bonheur que méritaient ses vertus dans son mariage avec le comte de Villelume.

Les événements de 1815 rouvrirent la France aux deux

Digitized by Google

époux. Effrayés du nom et du souvenir de Paris, ils allèrent habiter les environs d'Avignon, où la comtesse de Villelume mourut en 1823.

Dernier membre d'une famille de héros, elle laissa un nom immortel dont la France s'enorgueillit, et que la postérité sera toujours fière de mêler au récit sanglant d'une fatale époque.

Digitized by Google

MADEMOISELLE CAZOTTE.

Au moment même où les septembriseurs éclataient en acclamations devant l'héroïque dévouement de mademoiselle de Sombreuil au guichet de l'Abbaye, une autre fille disputait et arrachait la vie de son père aux haches sanglantes des égorgeurs de la Conciergerie. C'était mademoiselle Cazotte, la fille de ce prophète du dix-huitième siècle, de cet écrivain spirituel et doucement railleur, qui avait, dit-on, vu par avance et prédit les fureurs terribles de la révolution.

Maillard, d'une voix haute et palpitante de haine, a appelé le vieillard. Des cris furieux accueillent son apparition. Calme et le front serein, il attend la mort, sans la braver ni la craindre.

Les lames sanglantes tourbillonnent à son regard qu'elles forcent de se détourner, lorsqu'un cri soudain résonne à son oreille :

« Vous n'arriverez à mon père qu'après m'avoir percé le cœur ! »

En disant ces mots, une belle jeune fille serre le vieillard dans une étreinte convulsive.

Vainement Maillard engage les *massacreurs* à faire leur devoir : l'admiration a détruit leur horrible courage. Cazotte est sauvé.

Dix jours après, au moment où l'heureuse fille s'applau-

Digitized by Google

dissait du résultat de sa courageuse tentative, des hommes à figures sinistres se présentent tout à coup au milieu de la paisible famille. Cazotte est entraîné en prison. Son Élisabeth ne l'y laisse pas souffrir seul; elle est là, toujours près de lui, partageant ses souffrances et ses inquiétudes.

Le tribunal révolutionnaire redoute la puissance de l'amour filial; il craint de se laisser entraîner à la pitié et à l'équité, et, afin de se donner toute liberté pour condamner le père, il arrache la fille de son cachot et la fait mettre au secret.

Lorsque de longs jours d'anxiété et d'inquiétude se sont écoulés, la porte de sa prison s'ouvre enfin. Avec les premières joies de la liberté elle apprend la nouvelle fatale.

Elle aussi, elle voudrait l'échafaud, la mort. Que lui sera la vie sans l'amour de son père?

Une voix douce, la voix d'une amie, murmure à son oreille un nom béni et sacré. Élisabeth se réveille d'un rêve pénible.

« Je serais morte avec joie pour mon père, murmura-t-elle; je vivrai pour ma mère. »

Elle quitte Paris, la ville aux rues ensanglantées, aux scènes de meurtre et de violence, et elle va, dans le silence de la solitude, consacrer au dévouement filial tous les instants d'une vie à laquelle le bonheur est désormais impossible.

Digitized by Google

MADEMOISELLE DELLEGLACE.

Lyon épuisé par les longues souffrances d'un siége vaillamment soutenu et par toutes les horreurs d'une guerre sanglante et terrible, Lyon décimé par la faim voyait la mort, la proscription, les vengeances révolutionnaires achever de l'accabler, après sa soumission, plus que ne l'auraient pu faire les suites d'une plus longue résistance.

Les échafauds, lugubre protestation contre le grand mot *liberté* inscrit au fronton de tous les monuments, planaient sur la ville épouvantée. Dans chaque famille on se comptait tous les matins avec un triste effroi, et un sourire, mêlé de crainte et de plaisir, effleurait les lèvres de ceux qui se retrouvaient tous.

Ce fut une période pleine de nobles dévouements. On vit maintes femmes, frêles jeunes filles ou épouses courageuses, affronter la mort et avouer hautement leur Dieu et leur attachement au passé; on en vit d'autres refuser la vie plutôt que de l'acheter par une faiblesse, et monter d'un pas ferme à l'échafaud plutôt que de ceindre des emblèmes que leur cœur repoussait. Il y aurait là de nobles noms à inscrire dans les pages de l'histoire, si en répéter un n'était pas accepter l'obligation d'en redire un trop grand nombre.

Une figure cependant domine toutes les autres, peut-être

Digitized by Google

parce que le théâtre de son héroïsme s'étendant au loin rendit la capitale et la France qu'elle traversa témoins de son courage : c'est mademoiselle Delleglace.

M. Delleglace dut à sa fortune, et au vieil honneur qui entourait sa vie d'une auréole sacrée, le funeste privilége d'attirer sur lui la haine, l'envie et la cupidité des vainqueurs. On trouva que pour lui la mort sur les échafauds lyonnais n'était pas assez.

« Qu'il soit conduit à Paris ! » dirent ses juges.

Le malheureux vieillard est mis dans une charrette où sont entassées pêle-mêle des victimes de tout âge et de tout sexe, exposées aux intempéries de l'air, aux regards insultants ou voilés de larmes des populations. Mademoiselle Delleglace, douce jeune fille de dix-huit ans, implore avec larmes la faveur de prendre place auprès de son père : elle essuie un refus formel. Son énergie ne se décourage pas. Eh bien ! puisqu'on lui refuse de monter sur la charrette, elle ira à pied. La tendresse, le dévouement filial ne connaissent point d'obstacles.

Que lui importe la distance, que lui importe le froid et la faim ? Elle, habituée aux jouissances du luxe, au confortable d'une existence riche et heureuse, elle endurcira ses pieds délicats, elle les accoutumera à la fatigue ; elle réprimera le frisson qui parcourra ses blanches épaules, elle résistera à la faim ; elle fera, en un mot, tous les sacrifices, pourvu qu'elle ne quitte pas son père.

Les prisonniers la voient, toujours aussi forte et aussi courageuse que la veille, suivre la charrette pas à pas, prodiguant à M. Delleglace les plus tendres consolations. Au moment des haltes elle court, elle précède la voiture, elle cherche à adoucir les horreurs du cachot au noble vieillard qu'elle aime.

Digitized by Google

Elle sollicite de la pitié des habitants de la ville ou du village un lambeau de couverture pour couvrir la paille froide et nue de la prison; et tous les fronts s'inclinent devant elle, et bien bas l'on répète son nom, que chacun grave dans son cœur comme celui d'une sainte héroïne. Les mères le conservent pour le répéter un jour à leurs enfants.

Cependant la charrette des victimes lyonnaises arrive à Paris, dans cette ville si brillante et si joyeuse d'ordinaire, et alors enveloppée d'un voile de sang. M. Delleglace est renfermé à la Conciergerie. Sa fille veut partager son cachot: refusée brutalement, elle ne peut se résoudre à s'éloigner, et la première nuit, elle la passe couchée devant la porte de la prison; puis soudain, se réveillant de son apathique résignation, elle secoue ses esprits engourdis. Elle a prié, et Dieu lui a inspiré le seul moyen de sauver son père. Elle trouve dans son âme assez d'énergie pour s'éloigner des murs, muets témoins des gémissements du vieillard, et va chez ses juges implorer avec instance la grâce de son père.

Sa persistance ne se rebute pas, les juges se lassent avant elle; ils ne peuvent plus longtemps résister à ses prières, à ses protestations. L'arrêt d'élargissement est signé; M. Delleglace est libre! Et le père et la fille, ivres de joie et de bonheur, reprennent ensemble, libres tous deux, la route de leur patrie. Déjà M. Delleglace se réjouit de l'admiration et de la joie qu'éprouveront ses parents et ses amis en le revoyant, et en apprenant à quel sublime dévouement il doit sa liberté.

Il se réjouit, le pauvre père, lorsque le plus affreux des malheurs le menace. Cette pâleur, ces souffrances mal dissimulées de la jeune fille, qu'il prend pour la suite de ses fatigues et de ses inquiétudes, sont les avant-coureurs de la mort.

Digitized by Google

L'excès des tortures n'a pu accabler l'âme, mais il a tué le corps. Vainement M. Delleglace veut se faire illusion; arrive enfin le moment où il ne peut plus douter.

En proie au délire de la fièvre, sa fille est couchée dans une hôtellerie à quelques lieues de Lyon. Des médecins entourent son lit; ils n'osent même adresser une parole d'espoir au malheureux père. Tout est fini; Lyon ne recevra que les cendres d'une de ses plus nobles illustrations.

Digitized by Google

LA MARQUISE DE BOIS-BÉRANGER.

Épouse d'un émigré, fille et sœur de suspects, la jeune marquise de Bois-Béranger sollicite comme une grâce de partager la captivité de sa famille, et de suivre son père, sa mère et sa sœur dans les prisons du Luxembourg.

C'était le 14 juillet 1794, douze jours avant la chute de Robespierre. Des envoyés du tribunal révolutionnaire viennent communiquer aux prisonniers l'acte d'accusation qui les traduit à la barre du tribunal. Le nom de la marquise n'y est pas porté.

Elle croit à un oubli, et en témoigne le plus violent désespoir.

« Je veux mourir avec vous, ma mère! » s'écrie-t-elle en étreignant dans ses bras madame de Malessis.

On lui apprend que cette omission était une erreur. Elle court avec joie devant le tribunal. Confondue dans la même condamnation, elle se prépare avec une exaltation toujours croissante à la mort qui l'attend. Elle se pare magnifiquement; on dirait qu'elle va assister à une fête royale. Elle-même coupe ses cheveux, ceux de sa jeune sœur; et aux prisonniers qui s'étonnent autour d'elle : « Nous mourrons ensemble! » dit-elle en montrant sa famille.

Tous quatre prirent place dans la même charrette : se rapprochant le plus possible les uns des autres, il semble qu'ils

Digitized by Google

veuillent confondre jusqu'aux derniers mouvements de leur être. Madame de Malessis, si courageuse jusqu'à ce moment suprême, arrête son regard sur son époux, sur ses enfants, et un frisson convulsif la fait tressaillir; des larmes mouillent ses yeux levés douloureusement vers le ciel. La marquise de Bois-Bérenger incline son front au niveau de ses mains enchaînées, et les lui embrassant avec transport :

« Consolez-vous, ma bonne mère, lui dit-elle; vous n'avez plus rien à regretter, nous mourrons ensemble : voyez, toute votre famille vous accompagne. La mort ainsi n'a plus rien d'amer : c'est un jour de fête. »

Quelques instants après, elle retenait sa jeune sœur, prête à franchir la première les marches de l'échafaud :

« Restons, ma sœur, sachons mourir les dernières; à notre âge on a plus de force pour souffrir. »

Calme et immobile, elle priait pendant que la hache du bourreau envoyait au ciel ceux qu'elle aimait.

« Merci, mon Dieu, de ne nous avoir pas séparés, même dans la mort! » répétait-elle pour dernière prière, en montant enfin la dernière sur l'échafaud, tout ensanglanté déjà du noble sang de sa famille.

Digitized by Google

Digitized by Google

Henriette Genet.

Mme Campan

Digitized by Google

MADAME CAMPAN.

Le mérite de M. Genest, mis en évidence par les soins du duc de Choiseul, l'avait conduit à l'emploi important de premier commis au ministère des affaires étrangères. Zélé à remplir les devoirs de sa charge, il occupait ses loisirs à la culture des lettres et aux soins de l'éducation de ses enfants. Rien de ce qui pouvait la rendre solide et complète ne fut oublié. Les meilleurs maîtres de la capitale furent appelés à la perfectionner. La jeune Henriette surtout faisait admirer son étonnante aptitude à toutes choses, particulièrement aux arts et aux langues étrangères. Élève, pour le chant, du fameux Albanèze, et de Goldoni pour l'italien, bientôt ces deux maîtres n'eurent plus dans leur art de secrets qu'elle ne connût. Exercée à la déclamation et à l'art si difficile de la lecture à haute voix, à quatorze ans Henriette traduisait, à livre ouvert, le Tasse ou Milton, Dante ou Shakespeare, récitait les plus belles scènes de Racine ou de Corneille, avait étudié l'histoire, et écrivait délicieusement.

Marmontel, Duclos, Barthe, Thomas, et d'autres illustres amis de son père, parlaient partout de l'esprit et des talents de la jeune fille; imprudents éloges qui lui attirèrent beaucoup de haines féminines et beaucoup de jalousie de la part des hommes. Le bruit de cette célébrité arriva jusqu'à la cour;

Digitized by Google

mademoiselle Genest fut nommée lectrice de Madame, fille de Louis XV.

Henriette est toute radieuse; sa vanité de quinze ans est singulièrement flattée du changement qui vient de s'opérer dans sa position. Sa mère, ses sœurs, quelques amies sont rassemblées dans sa petite chambre de la demeure paternelle; ses vêtements ordinaires sont jetés pêle-mêle sur les meubles, et elle, immobile devant le miroir que tient, agenouillée devant elle, sa sœur aînée, elle laisse poser les dernières épingles à sa coiffure. Sa robe d'étamine a été remplacée par une magnifique robe de lampas, soulevée par d'immenses paniers; sa belle chevelure est soigneusement poudrée, un peu de rouge relève l'éclat de son teint. Elle a de la peine à contenir l'excès de sa joie. Enfin cette brillante toilette de cour, qu'elle revêt pour la première fois, est achevée; elle s'échappe des mains de ses officieuses amies et se précipite vers le cabinet de son père, désireuse qu'elle est de lui faire admirer ses atours.

« Voyez, mon père, comme je suis belle! s'écrie-t-elle avec une naïveté tout enfantine.

—Oh! oui, aussi charmante que bonne, » répond avec une sorte d'entraînement involontaire M. Genest; puis, l'écartant du geste, comme pour la mieux considérer, un éclair d'orgueil passe sur son front et fait bientôt place à un nuage de tristesse indicible; des larmes mouillent ses yeux, et, d'une voix inquiète et caressante : « Pauvre enfant, dit-il, saurez-vous toujours rester douce et bonne? Les princesses vont se plaire à faire l'éloge de vos talents. Les grands ont l'art de louer avec grâce et toujours avec excès. Que ces compliments ne vous procurent pas un plaisir bien vif; qu'ils vous mettent plutôt en défiance! Chaque fois que vous recevrez

Digitized by Google

ces témoignages flatteurs, vous aurez quelques ennemis de plus. Je vous préviens, ma fille, des peines inévitables attachées à votre nouvelle existence, et je vous proteste, en ce jour où vous jouissez avec transport de votre heureuse fortune, que si j'avais pu vous établir autrement, jamais je ne vous aurais livrée aux tourments et aux dangers de la cour. »

Henriette écoutait respectueusement ces paroles; ses yeux s'étaient baissés, et sa jeune imagination cherchait vainement quels pouvaient être ces ennemis dont la menaçait l'expérience paternelle. Pour elle, la cour ne pouvait être qu'un séjour enchanteur, où chaque jour était une fête nouvelle, et où la vie s'écoulait riante et joyeuse.

Mademoiselle Genest quitta le cabinet de son père, et monta dans la voiture qui l'attendait pour la conduire à Versailles. La reine Marie Leckzinska venait de mourir. La solennité de ce château en deuil, l'austère magnificence du cérémonial, l'étonnèrent et l'éblouirent.

Voici comment madame Campan raconte elle-même cette première impression : « Ces grands appartements tapissés de noir, dit-elle, ces fauteuils de parade élevés de plusieurs marches et surmontés d'un dais orné de panaches, ces chevaux caparaçonnés, ce cortége immense en grand deuil, ces énormes nœuds d'épaules, brodés en paillettes d'or et d'argent, qui décoraient les habits des pages, tout cet appareil enfin produisit un tel effet sur mes sens, que je pouvais à peine me soutenir lorsqu'on m'introduisit chez les princesses. Le premier jour où je fis la lecture dans le cabinet intérieur de madame Victoire, il me fut impossible de prononcer plus de deux phrases; mon cœur palpitait, ma voix était tremblante et ma vue troublée. Magie puissante de la gran-

Digitized by Google

deur et de la dignité qui doivent entourer les souverains, que vous étiez bien calculée, que vos effets étaient saisissants! ».

La cour de Mesdames était sérieuse; elles se tenaient complétement éloignées des joyeux divertissements de la cour de Louis XV, peu faite pour leurs habitudes de piété. La jeune tête d'Henriette Genest, qui avait rêvé des plaisirs brillants, se trouvait grandement désappointée, et s'apercevait chaque jour davantage des ennuis de sa position.

Cependant l'affectueuse bonté de madame Victoire, restée toujours aussi sincèrement bonne qu'elle avait été belle, lui offrit, dans l'attrait d'une conversation douce, facile et simple, une précieuse compensation à la monotonie de sa vie. Ses journées se passaient en grande partie dans l'appartement particulier de la princesse à lire le *Petit Carême*, les œuvres de Bossuet, les admirables vers de Racine, et les pages si pleines d'éloquente persuasion du cygne de Cambrai. Alors le temps passait vite, trop vite au gré de la jeune fille, qui oubliait soudain les rêves et les illusions de son âge pour admirer le beau, avec toute l'exaltation de son âme, partout où elle le rencontrait. Parfois encore, assise devant son clavecin, elle en tirait des sons si harmonieux, que Madame, après l'avoir écoutée avec recueillement, l'applaudissait avec enthousiasme.

Le roi venait souvent visiter Mesdames, et n'accordait qu'une médiocre attention à leur charmante lectrice, que, par un de ces caprices qui lui étaient familiers, il n'aimait pas. Il faut avouer qu'en sa présence mademoiselle Genest perdait ses plus précieux avantages : sa grâce et son naturel. Sa vue seule suffisait à la paralyser complétement; elle baissait la tête, n'osait le regarder en face, tremblait de tous ses membres, et ne

Digitized by Google

pouvait plus articuler que des monosyllabes. Cette terreur tenait-elle à l'aspect vraiment imposant du roi, à la persistance de son regard fier et moqueur? Nous croyons plutôt que cette crainte provenait de l'impression produite sur l'esprit d'un enfant de quinze ans par la singularité de sa première rencontre avec le monarque.

Louis XV sortait pour la chasse, environné de toute la cour. Dans la galerie il rencontre mademoiselle Genest, qui s'efface le plus possible pour n'être point aperçue.

Le roi s'arrête en face d'elle, et, le sourire sur les lèvres:

« Mademoiselle Genest, lui dit-il, on m'assure que vous êtes fort instruite; vous savez quatre ou cinq langues étrangères?

— Je n'en sais que deux, sire, répond-elle en tremblant.

— Et lesquelles?

— L'anglais et l'italien.

— Les parlez-vous familièrement?

— Très-familièrement, sire.

— En voilà, sur l'honneur, bien assez pour faire enrager un mari. »

Et sur ce brusque compliment le roi s'éloigne : Mademoiselle Genest demeure immobile d'étonnement et de confusion, forcée de subir le salut railleur et le sourire demi-impertinent de chacun des courtisans. Cette scène ne s'effaça jamais de sa mémoire : trente ans après, en la racontant, ses joues pâlissaient encore et sa voix tremblait. A plus forte raison devait-elle être émue chaque fois qu'elle voyait le monarque; et il allait chez madame Victoire beaucoup plus souvent que chez ses sœurs.

Un jour, sa visite interrompit la lecture du *Petit Carême*.

Digitized by Google

Henriette, selon sa coutume, se hâte de s'esquiver dans une pièce voisine, d'où elle écoute avec une crainte invincible la voix sonore et harmonieuse cependant du monarque; puis enfin, se familiarisant avec la pensée d'être si près de lui, elle ferme le volume déjà lu et relu cent fois, et, pour se donner le plaisir de voir gonfler autour d'elle sa jupe de satin rose, elle s'amuse à tourner sur elle-même et à se baisser ensuite brusquement. Louis XV avait écarté la portière de velours, et regardait cette gracieuse occupation d'enfant.

Tout à coup la jeune fille lève les yeux; son regard s'arrête sur celui du roi; elle se trouble, veut se relever promptement, et réussit à s'embarrasser les pieds dans sa robe et à tomber. Au milieu du bourdonnement confus qui remplit sa tête de bruits étranges, elle entend le roi dire à madame Victoire :

« Ma fille, je vous conseille de renvoyer au couvent une lectrice qui fait des *fromages*. »

Blessée dans sa jeune dignité, mademoiselle Genest enregistre dans son souvenir ces petits griefs d'enfants, et se déclare à elle-même qu'elle ne pourra jamais souffrir un roi aussi moqueur.

Sur ces entrefaites, le mariage du Dauphin fut négocié. Marie-Thérèse envoya à la France la plus aimée de ses enfants. La première fois que Marie-Antoinette vit chez ses tantes leur jeune lectrice, elle se laissa aller au sentiment qui parlait en son cœur, et lui accorda cette grande confiance et cet abandon intime qu'elle ne devait jamais lui retirer. Mademoiselle Genest dut, certes, se trouver bien dédommagée du persiflage du roi par la touchante bonté de la Dauphine à son égard.

Ce fut alors que mademoiselle Genest apprit, du gouverneur

Digitized by Google

des enfants du prince de Kaunitz, une étrange anecdote qui la faisait sourire en ce temps de joyeuses espérances, et qui, plus tard, la fit longuement méditer.

Il y avait à cette époque, à Vienne, un fameux docteur nommé Gassner, qui avait été forcé d'abandonner l'électorat qu'il habitait, à la suite de quelques différends survenus entre son souverain et lui. Ce docteur, doué d'une imagination exaltée, d'un esprit rêveur et mystique, se croyait inspiré de Dieu, et s'attribuait non-seulement le don de lire dans l'avenir, mais encore celui de faire des miracles. Marie-Thérèse le protégeait et aimait à le recevoir. Tout en le raillant doucement, elle se laissait impressionner par son langage ascétique et figuré, par ses manières majestueuses.

« Dites-moi, lui dit-elle au moment de se séparer de son enfant chéri et avec une sorte d'hésitation craintive, Marie-Antoinette doit-elle être heureuse? »

Gassner pâlit, et ne répondit pas.

« Par grâce, docteur, répondez à ma question : Ma fille sera-t-elle heureuse? »

Gassner fit un violent effort sur lui-même, et, cherchant à généraliser les termes de sa réponse :

« Madame, il est des croix pour toutes les épaules, » dit-il avec une indicible expression. »

Marie-Thérèse n'osa plus interroger. Son âme, si forte et si puissante devant le danger, se sentait faible devant la révélation d'une puissance surhumaine. Elle n'en voulait pas savoir davantage.

Singulière coïncidence! quelques jours plus tard, l'immortel auteur de *Werther* s'abandonnait aux mêmes pressentiments sinistres en assistant à une fête magnifique donnée à la jeune Dauphine à son passage à Strasbourg. Ce qui frappa

Digitized by Google

le plus promptement ses yeux avant l'air de fête qui éclairait tous les fronts, avant la jeune beauté de la charmante fille de Marie-Thérèse, ce fut la fatale imprévoyance des ordonnateurs de la fête, qui avaient tendu le principal pavillon d'une tapisserie représentant le plus funeste épisode dont aient conservé le souvenir les annales du monde : l'histoire de Jason, de Créuse et de Médée. Le grand poëte du Nord fut frappé d'effroi et de terreur; l'avenir lui parut sanglant et terrible; il frissonna et eut peur. Les esprits forts de France prirent en une suprême pitié ces pressentiments, que l'avenir cependant réalisa. A quels fils mystérieux et insaisissables tient donc notre pauvre nature humaine?

Les événements funestes qui accompagnèrent les fêtes du mariage à Paris ajoutèrent, pour les esprits superstitieux, aux tristes présages qui avaient précédé. Marie-Antoinette déploya en cette terrible circonstance toute la bienfaisante sensibilité de son âme, qualité précieuse que mademoiselle Genest put mieux apprécier que nul autre, par suite de l'intime liaison qui s'établit entre la jeune Dauphine et Madame.

La faveur dont jouissait la jeune fille auprès de Madame et de Marie-Antoinette lui procura un mariage avantageux. Dotée par les bontés du roi de 5,000 fr. de rente, assurée d'une place de femme de chambre de madame la Dauphine, tout en continuant ses fonctions de lectrice de Madame, elle épousa M. Campan, fils du secrétaire de la reine.

Ainsi doublement attachée à la personne de Marie-Antoinette, madame Campan demeura vingt ans auprès d'elle, ne la quittant jamais d'une minute, lui donnant à toute occasion des preuves d'un dévouement véritable, et recevant, comme précieux échange, des marques de bonté, de confiance et d'abandon, qui prouvent d'une manière éclatante la haute

Digitized by Google

estime que Marie-Antoinette faisait d'elle. Il fallut les événements néfastes du 10 août pour la séparer de son auguste protectrice. Dans ce moment, où l'attachement à la reine était un crime capital, rien n'égala le courage de son dévouement. Elle brigua avec instances le dangereux honneur de partager la captivité royale : la femme de chambre de la reine, rivalisant de fidélité et de zèle avec le valet de chambre du roi, fut moins heureuse que lui; Cléry entra au Temple, madame Campan en fut exclue.

Alors cette femme, qui avait partagé les jours heureux, qui avait si souvent consolé dans les jours de malheur; cette femme, qui tour à tour avait participé à l'organisation des fêtes de Trianon et partagé les larmes de Versailles et de Varennes, consacra ses loisirs à retracer pour la postérité les nobles traits et la pieuse histoire de sa bienfaitrice. En nous conservant ses souvenirs, elle nous lègue son admiration, son amour pour Marie-Antoinette. En parcourant ses Mémoires, on croit assister, témoin oculaire, aux événements qu'elle décrit. L'ancienne cour, avec son cérémonial solennel, sa stricte étiquette, se réveille, et, sortant de l'oubli, se dresse devant l'œil étonné. Tout est vivant sous sa plume, parce que tout y est vrai et bien senti. Transmises par elle, les paroles de Marie-Antoinette se gravent plus profondément dans le cœur; peut-être parce que, dans sa respectueuse admiration, elle n'ose y ajouter ni commentaires ni explications, et qu'alors leur adorable bonté, leur sublime énergie vont plus droit à l'âme. Chaque fait qu'elle raconte semble une histoire tout entière, qui met en évidence le caractère et le cœur de la reine.

Madame Campan ne revit plus la famille royale après les adieux touchants qu'elle en reçut dans les cellules des Feuil-

Digitized by Google

lants. Madame Auguié, sa sœur, était avec elle. Marie-Antoinette avait passé ses bras autour de leur cou, et, les tenant étroitement embrassées :

« Malheureuses femmes, répétait-elle, vous ne l'êtes qu'à cause de moi; je le suis donc plus que vous! »

Le roi, toujours calme et serein au milieu des épreuves qui l'assaillaient, coupa lui-même deux mèches de ses cheveux, et, les remettant aux deux sœurs, leur disait, de sa voix si bienveillante :

« Gardez-les en souvenir de la journée d'aujourd'hui, et comme preuve de mon attachement. »

Puis il fallut se séparer. Madame Campan emportait, cousus dans les plis de sa robe, des papiers de la plus haute importance, que la confiance excessive du monarque n'avait osé et voulu confier qu'à elle. Il savait que son dévouement ne faillirait pas, et que même devant la mort ce cœur lui appartenait. Il ne se trompait pas : pendant leur martyre, vingt fois elle risqua plus que son existence pour ses augustes maîtres. Les ordres du roi la trouvèrent toujours prête à agir, sans que jamais elle calculât le danger. Les dernières volontés de la reine sont là, preuves immortelles du dévouement de la sujette et de la bonté de la souveraine.

Dépositaire des secrets les plus importants, agent actif et toujours prêt des augustes prisonniers, madame Campan, échappée par miracle au fer des Marseillais et aux vengeances du tribunal révolutionnaire, se réfugia à Coubertin, dans la vallée de Chevreuse. Là elle partageait sa vie entre ses regrets et son amour pour la famille royale, et ses soins tendres et éclairés pour son fils et les enfants de sa sœur, madame Auguié, qui venait, dans un moment d'exaltation maternelle et pour sauver la fortune de ses enfants, de se donner la mort.

Digitized by Google

Ce fut là que vinrent la trouver les plus accablants de tous les malheurs : les nouvelles successives de la mort du roi, de la reine et de Madame Élisabeth. Ce fut là aussi que s'ouvrit la nouvelle carrière qui devait surtout la placer dans les rangs des femmes célèbres; les soins dont elle entoura l'enfance de ses nièces réveillèrent les premiers penchants de sa jeunesse, et ramenèrent toutes ses pensées vers l'éducation.

Madame Campan était née institutrice. Chez elle c'était une mission en quelque sorte naturelle, vers laquelle son cœur la portait déjà lorsque, tout enfant, elle s'écriait, en faisant des châteaux en Espagne avec ses petites compagnes :

« Moi, je voudrais être maîtresse de pension ! »

Plus tard, son ambition n'enviait à madame de Maintenon qu'une seule de ses gloires : celle d'avoir fondé Saint-Cyr. Son séjour à la cour avait endormi, mais non détruit, ces pensées d'enfant. En présence du malheur et de l'isolement, elles se réveillèrent plus fortes que jamais; et un mois après la chute de Robespierre, n'ayant plus pour toute fortune qu'un assignat de cinq cents francs, elle prit, avec sa mère, âgée de soixante et dix ans, son fils, enfant de neuf ans, et son mari malade, la route de Saint-Germain, où elle avait loué une assez vaste maison. Ne pouvant, faute d'argent, faire imprimer des prospectus, elle en écrivit elle-même une centaine, qu'elle expédia immédiatement aux personnes de sa connaissance. Ses principes religieux étaient bien connus; cependant, pour offrir une garantie plus certaine aux familles, elle prit avec elle une religieuse de l'Enfant-Jésus.

« Au bout d'un an, dit ici madame Campan, j'avais soixante élèves, bientôt après cent. » Ce merveilleux accroissement, dû sans nul doute aux talents, à l'expérience de madame Campan, était admirablement secondé par la tendance des esprits

Digitized by Google

à braver le pouvoir régnant, en recherchant et accueillant tout ce qui avait appartenu à l'ancienne cour, et au désir de recueillir, comme une sainte et précieuse tradition, ces usages du bon ton, ces grandes et nobles manières de cour, que la révolution semblait avoir bannis pour jamais de notre France. Parmi ses nombreuses élèves de Saint-Germain, madame Campan compta, entre les plus chères à son cœur, les deux cousines, Hortense et Émilie de Beauharnais, qui devinrent bientôt les amies les plus intimes de mesdemoiselles Auguié.

Madame de Beauharnais allait souvent à Saint-Germain; elle ne tarda pas à apprécier madame Campan et à lui accorder la confiance la plus entière. Lors de son mariage avec *un gentilhomme corse, élève de l'École militaire et général*, elle la chargea de l'annoncer à sa fille et à sa nièce; et quand elle partit avec son époux, ce fut encore madame Campan qu'elle chargea de surveiller l'éducation de son fils Eugène, placé à Saint-Germain dans la même pension que le jeune Campan.

Lorsque Bonaparte revint d'Italie, il fut enchanté des progrès de sa belle-fille, invita souvent madame Campan à venir dîner à la Malmaison, et alla chez elle assister aux représentations d'*Athalie* et d'*Esther*, jouées par ses élèves.

Jamais la maison de Saint-Germain n'avait été plus prospère, lorsque l'époux de madame de Beauharnais, devenu l'arbitre du monde, résolut la fondation d'Écouen. Peut-être madame Campan en avait-elle suggéré l'idée; peut-être est-ce à son cœur délicat, à son âme noble, généreuse, que vint la première pensée de consacrer l'antique demeure des Montmorency et des Condé, de ces deux races les plus chères à l'orgueil français, à recevoir les filles des braves blessés ou morts en combattant avec gloire. Toujours est-il que la

Digitized by Google

grande pensée de madame de Maintenon et de Louis XIV fut dignement continuée par Napoléon et par madame Campan.

La volonté impériale l'ayant enlevée à sa chère retraite de Saint-Germain, elle comprit que tout était à faire à Écouen, et ne se découragea pas : laissant se développer toutes les ressources de son intelligence, toute l'activité de son esprit, tous ses talents d'administration, elle seconda admirablement les vues de l'empereur.

Napoléon voulut d'ailleurs tout voir, tout régler par lui-même. Son coup d'œil était si sûr et si rapide, qu'il pouvait entrer dans les plus petits détails, comme il pouvait embrasser les plus vastes combinaisons. La première visite qu'il fit à Écouen fut un vrai triomphe pour la surintendante. L'empereur, inspectant ce pensionnat en homme accoutumé à ne rien laisser passer, ne put trouver une seule observation à faire.

« *Tout est bien !* » dit-il gracieusement à madame Campan.

Cette première maison ne suffisant pas, Napoléon en fonda une seconde à Saint-Denis, et cette fois encore madame Campan dut tout organiser. Les soins hygiéniques, l'instruction, jusqu'aux jeux, tout était réglé par elle. En même temps que sa prudence choisissait les ouvrages et les méthodes à employer, son expérience du monde lui faisait discerner les différents caractères, et approprier à la position sociale de chacune les connaissances et la direction à leur donner.

C'était en vérité une admirable organisation, parfaitement comprise et exécutée. La France devait des remercîments à madame Campan : elle préparait pour l'avenir des femmes pieuses et instruites, de bonnes mères de famille.

Cependant l'aigle impériale s'est courbée devant les forces

Digitized by Google

réunies de l'Europe. La grande-armée, presque détruite sur le sol inhospitalier de la Russie, n'a pu défendre son empereur; Paris a capitulé; Napoléon est à l'île d'Elbe.

Le cœur de madame Campan est partagé par une double émotion : joie sincère de voir les petits-fils de saint Louis de retour sur la terre de France, de saluer à sa rentrée cette noble fille de Marie-Antoinette qu'elle a si souvent bercée sur ses genoux, et qu'elle n'a pas revue depuis cette fatale journée où elle la quitta dans la cellule des Feuillants; regrets profondément sentis des malheurs de Napoléon, de cette famille qui lui a donné tant de preuves de confiance, d'estime et d'attachement. Pourrait-elle sans douleur voir la couronne royale tomber de ce beau front de la reine Hortense, qu'elle a si souvent embrassé avec une tendresse maternelle?

Ces sentiments contradictoires, qu'elle ne sut pas assez dissimuler, prêtèrent une arme terrible à la jalousie des uns, à l'indifférente malignité des autres. On la calomnia! Non-seulement elle perdit, par la suppression d'Écouen, la position que lui avaient assurée ses services et la reconnaissance de l'empereur, mais encore on fit courir sur ses sentiments pour Marie-Antoinette les bruits les plus absurdes et les plus outrageants : on l'accusa d'inexactitude, de trahison; on lui fit un crime des faveurs impériales. Ces soupçons s'accréditèrent assez à la cour pour que la confidente et la plus dévouée des femmes de la reine crût devoir se retirer dans une retraite obscure, et se dérober aux atteintes d'une calomnie qui déchirait son cœur.

Lorsqu'on a fait d'un sentiment l'objet du culte de sa vie tout entière; lorsqu'on a donné à quelqu'un toute sa fidélité, tout son amour, et que rien, ni périls ni malheurs, n'a pu vous en éloigner, si la haine vient tout à coup répandre son

Digitized by Google

venin sur tout ce passé, le coup est affreux; et, quelque énergique qu'elle soit, l'âme qui l'a reçu ne peut s'en relever, surtout lorsque, frappée souvent par le malheur, elle a usé dans des luttes antérieures une partie de ses forces. Et certes c'était bien là le cas où se trouvait madame Campan. Aucune épreuve n'avait manqué à sa vie. Elle avait vu descendre dans la tombe tous ceux qu'elle avait aimés; il ne lui restait plus que son fils, et la santé de ce jeune homme, si accompli sous tous les rapports, lui donnait des craintes sans cesse renaissantes.

Elle s'était fixée à Mantes près d'une de ses élèves de prédilection, mademoiselle Crouset, qui y avait épousé M. Maignes, médecin habile, homme plein de cordialité, de franchise et de mérite. Elle avait retrouvé dans les soins de l'amitié un peu de calme, elle osait même espérer dans l'avenir quelques moments de bonheur, lorsque la plus terrible des catastrophes vint la frapper d'un coup mortel.

« Je n'ai jamais été témoin, dit M. Maignes, d'une scène aussi déchirante que celle qui se passa lorsque madame la maréchale Ney sa nièce, et madame Pannelier sa sœur, vinrent lui annoncer ce malheur. Au moment où elles entrèrent dans sa chambre, elle était encore au lit. Toutes trois poussèrent à la fois un cri perçant. Ces deux dames se jetèrent à genoux et baisèrent ses mains, qu'elles mouillaient de leurs larmes. Elles n'eurent le temps de lui rien dire. Elle lut sur leur visage qu'elle n'avait plus de fils. A l'instant ses grands yeux, découverts jusqu'au blanc, s'égarèrent; sa figure devint pâle, les traits altérés, les lèvres décolorées; sa bouche ne proférait que des paroles entrecoupées, accompagnées de cris aigus; les mouvements de son corps étaient désordonnés, la raison suspendue; chaque partie de son être souffrait; la

Digitized by Google

respiration suffisait à peine aux efforts que faisait cette malheureuse mère pour exprimer sa douleur et la porter au dehors.

« Cet état d'angoisses et de désespoir ne commença à se calmer que lorsque les larmes vinrent à couler. Je n'ai vu de ma vie rien de si triste et de si imposant; l'impression que j'ai éprouvée ne s'effacera jamais de ma mémoire. »

Après un semblable malheur, qui la laissait seule sur la terre, madame Campan se résigna à supporter les atteintes douloureuses d'un mal sans espoir. La mort désormais lui semblait préférable à la vie; cependant elle cède au vœu de l'amitié, et consent à subir l'opération terrible du cancer. Elle la supporta courageusement; on ne l'entendit ni pousser un cri, ni proférer une plainte.

« Messieurs, disait-elle gaiement après l'opération, j'aime bien mieux vous entendre parler que vous voir agir. »

L'opération, faite avec une grande habileté, sembla réussir merveilleusement; mais le mal, déplacé et non détruit, se porta à la poitrine. Tous les soins, tous les secours furent inutiles; elle mourut avec calme et résignation chrétienne, le 16 mars 1822.

La religion lui adoucit les rigueurs de la mort, comme elle lui avait adouci les épreuves de la vie. Sa piété était douce, indulgente, et toute d'amour et de sentiment. Elle était charitable et bonne pour tous. Le malheur ou la souffrance étaient un titre sacré à ses yeux, et son intérêt et ses soins affectueux ne lui firent jamais défaut.

Ses idées, en matière d'éducation, étaient profondes et justes :

« Les anciens systèmes d'éducation ne valent rien en France, lui disait un jour Napoléon : que manque-t-il donc aux jeunes personnes pour être bien élevées?

Digitized by Google

— Des mères, répondit madame Campan.

— Le mot est juste, reprit l'empereur. Eh bien! madame, que les Français vous aient obligation d'avoir élevé des mères pour leurs enfants. »

Cette réponse de Napoléon n'était que l'expression exacte des nobles désirs de madame Campan, et montrait le but où tendaient tous les efforts de sa vie, depuis que le 10 août l'avait séparée de la reine.

Former des mères! tel doit être encore le but de toutes les femmes qui sont désireuses de marcher sur les traces de madame Campan. La méditation de sa vie et de ses ouvrages sera un puissant auxiliaire pour y arriver. Nul n'a mieux compris qu'elle les difficultés de l'éducation, son importance, et les moyens de la rendre profitable et utile. Le travail qu'elle a laissé inachevé à sa mort, *De l'éducation des femmes,* est une œuvre qui mériterait, à elle seule, de placer madame Campan parmi les femmes célèbres de France, si son inviolable attachement à la reine, ses services auprès de cette illustre princesse, son génie d'administration et ses *Mémoires,* ne lui avaient déjà assuré dans leurs rangs une place honorable et justement méritée.

Madame Campan fut plus qu'une femme d'esprit et de talent, elle fut une femme de cœur et de haute intelligence.

Digitized by Google

MADAME DE GENLIS.

L'enfance de madame de Genlis annonça, par la vivacité de caractère, la mobilité d'impression, l'aptitude à toutes choses et l'amour de se poser en public, l'agitation de sa vie tout entière.

Fille du marquis Ducrest de Saint-Aubin, elle naquit, le 25 janvier 1746, au château de Champcery, près d'Autun en Bourgogne, et fut élevée au château de Saint-Aubin. Dès l'âge de sept ans, ayant fait ses preuves devant les comtes de Lyon, elle fut reçue chanoinesse du chapitre d'Alix, et prit le nom de comtesse de Bourbon-Lancy, qu'elle ne quitta qu'à son mariage.

Sa mère lui donna pour institutrice mademoiselle de Mars, jeune fille spirituelle et instruite, mais sans influence sur l'esprit de sa jeune élève. Dès lors, la vie de l'enfant fut partagée entre les devoirs religieux et les plaisirs les plus frivoles. Pouvant tout ce qu'elle voulait, mais ne voulant s'assujettir à aucun travail, à onze ans elle ne savait pas encore former une seule lettre, et parvenait cependant, par le seul fait de sa volonté, à écrire une longue lettre à son père, *d'une grosse vilaine écriture*, mais parfaitement rédigée et sans trop de fautes d'orthographe. Elle jouait assez agréable-

Digitized by Google

Mme de Genlis.

Digitized by Google

Digitized by Google

ment du clavecin, et chantait de grands airs sans savoir déchiffrer une note. Enfin elle composait des romans et des comédies qu'elle dictait à sa gouvernante, et qu'elle avait ensuite de la peine à relire.

Elle avait d'instinct le don de l'enseignement, et n'avait pas de plus grande joie que de communiquer à de plus petits qu'elle ce qu'elle apprenait. Elle préludait ainsi à la mission d'institutrice, qu'elle devait remplir plus tard.

C'est ainsi qu'à Saint-Aubin un de ses plus grands bonheurs était d'attrouper sous sa fenêtre une foule de jeunes campagnards et de petites paysannes, et de leur faire réciter tantôt le catéchisme, leur en expliquant chaque demande avec une précision et une clarté au-dessus de son âge; tantôt leur apprenant les rôles d'une des comédies de mademoiselle Barbier, ou des tirades de la *Clélie* de mademoiselle de Scudéry.

Sa présence au milieu de ces enfants du village, gourmandant l'un de sa douce petite voix, encourageant l'autre par un geste ou une caresse, avait quelque chose de pittoresque qui eût saisi d'étonnement et d'admiration un observateur étranger. Fière de la noblesse de ses aïeux, de son titre, du cordon bleu et de la croix émaillée de chanoinesse, de ses vêtements d'Amour et des ailes mythologiques attachées à ses épaules, elle s'attribuait une importance qui donnait une dignité hautaine à ses manières enfantines, et d'ordinaire toutes gracieuses.

Soudain l'heure qui sonnait l'arrachait à la représentation la plus animée d'une des scènes de mademoiselle Barbier. Vive et légère, elle s'élançait dans sa petite chambre, s'agenouillait à son prie-Dieu, et récitait l'office de la sainte Vierge. Quand arrivait le jour de la Fête-Dieu, elle échangeait son habit rose d'Amour contre la robe blanche et les ailes d'azur

Digitized by Google

d'un ange, et effeuillait des roses à la procession. C'est à ce mélange inconsidéré du sacré et du profane que l'on doit attribuer sans doute les étranges aberrations d'esprit de cette femme qui détestait Voltaire par rapport à son impiété, et qui déifiait Rousseau et Condorcet; de cette femme qui vantait si haut l'ancienneté de sa race, et qui saluait à son lever l'aurore de la révolution; qui se montrait fière et despote avec les paysans de Saint-Aubin, et applaudissait avec frénésie, quelques années plus tard, aux infâmes outrages jetés, par une foule sanguinaire, à la plus grande comme à la plus malheureuse des familles couronnées.

Le marquis Ducrest, ayant perdu toute sa fortune, passa à Saint-Domingue, dans l'espoir d'y rétablir ses affaires; la jeune comtesse, alors âgée de douze ans, suivit sa mère à Paris. Elles acceptèrent toutes deux l'hospitalité chez un riche et célèbre financier, nommé la Popelinière. Dès lors sa vie se transforme : de jeune fille de grande naissance, elle devient une sorte d'intermédiaire entre la femme du monde et l'actrice. Invitée dans tous les cercles, elle ne devait cet empressement qu'à son renom de musicienne, à l'assurance et à l'à-propos de son esprit, et surtout à son talent remarquable dans l'art dramatique.

On vit alors (et tous les chapitres de France durent s'en émouvoir) la noble croix des chanoinesses profanée sur les planches d'un théâtre.

Après avoir épuisé l'hospitalité de la Popelinière, madame Ducrest et sa fille acceptèrent tour à tour un appartement chez plusieurs financiers; et la jeune fille, préférant cette demi-mendicité à l'existence honorable de la femme d'un brave gentilhomme, refusait la main de M. de Montville, jeune homme riche et de bonne famille, sous prétexte qu'elle ne

Digitized by Google

voulait épouser qu'un homme de qualité, un homme de la cour.

En attendant, elle joignait à tous les autres talents celui de la danse, et exécutait fort joliment certains pas nouveaux, non-seulement au théâtre, mais dans les premiers salons de la capitale, où elle était invitée, non sur le pied de l'égalité, mais comme une étonnante merveille.

La continuité de ce rôle l'avait rendue célèbre, et l'avait, malgré sa naissance, posée dans le monde sous un aspect tout à fait inférieur.

Il semblait donc impossible qu'elle pût réaliser ce rêve de son ambition, captiver un homme de cour au point qu'il lui donnât son nom, lorsque le marquis de Genlis, auquel M. Ducrest avait montré à Saint-Domingue le portrait et les lettres de sa fille, rentra en France, porteur pour elle des commissions et de toutes les tendresses paternelles.

Le comte de Genlis, frappé de l'éclat de la beauté de la jeune fille, beauté qui dépassait tout ce qu'avait pu lui faire rêver son portrait, séduit par ses talents, subjugué par son esprit, fit taire les susceptibilités de sa délicatesse, les répugnances de sa famille, et épousa mademoiselle Ducrest.

Ce mariage, d'abord secret, fut bientôt divulgué. Il fit grand scandale à la cour et parmi la haute noblesse, qui s'indigna qu'un de ses membres pût s'oublier au point d'épouser une femme qui avait, une fois déjà, renié les devoirs sacrés d'une fille de qualité. On lui eût pardonné d'épouser une fille sans naissance, plutôt qu'une chanoinesse qui n'avait pas su conserver intacte la dignité de son titre.

Vivement blessée d'abord de cette réprobation du monde, la jeune et belle comtesse s'en consola bientôt en s'abandon-

Digitized by Google

nant à toutes les folles excentricités que lui permettaient l'extension de ses prérogatives de femme mariée et la fortune de son époux.

« Elle montait à cheval, dit un de ses biographes, étudiait la botanique, soignait les malades, se baignait à froid, avalait un petit poisson tout cru, pour montrer *aux provinciaux* qu'elle n'était pas *une belle dame de Paris*, et s'habillait en homme, soit pour conduire une charrette, soit pour courir à franc étrier après son mari.

« Durant ses retraites au couvent, elle parcourait pendant la nuit les corridors, habillée en diable avec des cornes sur la tête, entrant dans les cellules des religieuses, et leur mettant du rouge et des mouches sans les éveiller. »

C'est à de semblables passe-temps, joints à mille autres folies accomplies de concert avec le marquis Ducrest, son frère, jeune étourdi s'il en fût, que la comtesse de Genlis passa les premiers temps de son mariage.

Mais, au milieu de ces étranges plaisirs, la jeune femme suivait son plan favori, ses négociations avec la famille de son mari. Le moment de la réconciliation arriva enfin, et fut bientôt suivi d'une présentation officielle à la cour.

L'obstacle le plus difficile était franchi. Piquante et spirituelle, madame de Genlis était généralement recherchée; elle fut bientôt admirée dans tous les salons.

Tour à tour invitée à passer l'été chez le prince de Conti et à Villers-Cotterets chez le duc d'Orléans, son séjour chez ce dernier fixa son avenir. Elle consentit, sur les vives instances du duc d'Orléans et à condition qu'il nommerait M. de Genlis capitaine des gardes du duc de Chartres, à accepter une place dans la maison de la duchesse.

Cette duchesse de Chartres, dont elle devait devenir d'a-

Digitized by Google

bord la confidente la plus intime et ensuite l'ennemie et le seul détracteur, était cette fille du noble duc de Penthièvre, cette belle-sœur, amie de la charmante princesse de Lamballe, dont la vie, lancée au milieu des événements politiques par une volonté marchant à contre-sens de ses pensées, de ses désirs et de ses affections, devait être un long et généreux martyre.

Dans cette nouvelle position, madame de Genlis, apte à toutes choses, s'occupa avec ardeur de délicieux petits ouvrages de femme, suivit avec succès un cours d'anatomie, et forma un cabinet de coquillages et de minéraux qui devint très-considérable, et fut plus tard vendu au profit *de la nation*. Son occupation privilégiée était toujours la harpe. On assure que la reine l'ayant entendue à Marly, souhaita l'attacher à sa personne; mais qu'elle ne voulut pas, liée par la reconnaissance, quitter la maison d'Orléans.

Elle composa alors la plupart des pièces de son théâtre de société. Sa fille Pulchérie jouait les principaux rôles de ces pièces; elle-même se chargeait de l'initier aux rôles comiques, et lui faisait prendre des leçons, pour la tragédie, de madame Sainval, de la Comédie française. Ce spectacle acquit immédiatement une immense célébrité, et les écrivains de l'époque, la Harpe lui-même, chantèrent sur toutes les cordes de leur luth l'auteur, l'ouvrage et les actrices.

Dès la naissance de mademoiselle d'Orléans et de mademoiselle de Chartres, enfants jumelles du duc de Chartres, elle fut nommée leur institutrice; et à peine les petites princesses atteignaient-elles leur onzième année, qu'elle s'enfermait avec elles au couvent de Belle-Chasse, sous prétexte d'une retraite, et y recevait une société nombreuse. Pendant son séjour au couvent, elle fit venir d'Angleterre une jeune orpheline nommée

Digitized by Google

Paméla, l'adopta, la fit adopter à son mari, et consacra tous ses soins à cette enfant. Cette Paméla devait devenir plus tard lady Fitz-Gérald. Cette éducation, complète et parfaite sur tous les points, fit infiniment d'honneur à madame de Genlis comme institutrice.

Cependant sa réputation de femme de lettres s'établissait tous les jours. Elle publia successivement de nouveaux volumes de son théâtre d'éducation, *les Annales de la vertu, Adèle et Théodore, les Leçons d'une gouvernante, les Veillées du château*, et divers autres ouvrages pour l'éducation des enfants du duc de Chartres, voire même des traités de religion.

Elle eut le talent de se faire aimer infiniment de ses élèves; les petites princesses ne l'appelaient jamais que *maman Genlis*. Sur ces entrefaites, le moment étant arrivé d'enlever les jeunes princes à la garde des femmes, le duc conçut l'étrange projet de nommer madame de Genlis leur *gouverneur!*

Louis XVI, consulté pour la forme sur ce choix, ne put s'empêcher d'en témoigner son étonnement d'abord, son entière indifférence ensuite.

« Gouverneur ou gouvernante, vous êtes entièrement le maître de faire ce qu'il vous plaira, lui répondit-il; et il ajouta : D'ailleurs, le comte d'Artois a des enfants. »

Peu de jours après, la nomination de la comtesse, comme *gouverneur* des princes de la maison d'Orléans, était rendue publique, et lui donnait une renommée d'affectation pédantesque que la postérité conserve toujours à son souvenir.

Rien cependant, de la part du roi, ne disait qu'il reconnût l'existence du titre et des prérogatives, quand, à l'occasion de la solennité du baptême du jeune prince, qui eut lieu lorsqu'il atteignit sa douzième année, il lui fit compter une somme de douze mille francs, que l'usage attribuait en pareille circons-

Digitized by Google

tance au gouverneur. Madame de Genlis se montra d'autant plus satisfaite de cette largesse, que c'était, en quelque sorte, une consécration de ce titre si envié et si contesté.

Madame de Genlis accompagna ses élèves dans différents voyages en Suisse et en Angleterre, s'attachant à développer leur esprit et à agrandir le cercle de leurs connaissances. Les bienfaits du duc de Chartres lui payèrent ses soins avec usure. Le prince lui accordait la confiance la plus illimitée, lui demandant de lui prêter sa plume pour ses démarches les plus secrètes, les plus mystérieuses. Son frère obtenait la première position du Palais-Royal, celle de chancelier.

Sur ces entrefaites; éclata la révolution. Madame de Genlis partagea ouvertement les opinions du prince et sa haine contre la famille royale. Elle chercha à inculquer ses idées à ses élèves; elle fit plus : se trouvant en opposition de principes avec la duchesse, elle osa la critiquer, blâmer ses actes, et éloigner d'elle ses enfants.

Un cœur maternel se blesse et s'irrite facilement, même lorsqu'il est rempli pour tous de douceur et de mansuétude. La princesse se plaignit avec fermeté et énergie; madame de Genlis fut éloignée un instant, pour reparaître ensuite avec plus de faveur et d'autorité que jamais.

Cependant les événements marchaient; on la voyait dans les réunions révolutionnaires, dans les clubs, jusque même aux Jacobins, applaudir sans honte aux injures contre le roi et aux outrages contre la reine. On l'entendit même mêler sa voix aux voix infâmes de ceux qui l'entouraient.

Ces bravos frénétiques, accordés à la révolution, furent répétés avec transport jusqu'au jour où cette révolution atteignit ses idoles. Une fois que le peuple se fut éloigné du duc d'Orléans et que son sang eut rougi l'échafaud, madame de

Digitized by Google

Genlis n'eut plus que de la haine et des cris de vengeance contre ce qu'elle applaudissait la veille. Elle quitta la France; mais, objet d'horreur pour les émigrés, elle erra comme un paria, repoussée par tous les partis. Elle avait quitté ses élèves au couvent de Sainte-Claire, en Suisse, après avoir habité Bruxelles avec elles.

Ses intrigues, pendant son séjour en Belgique, eurent pour elle un terrible résultat: elles contribuèrent à la condamnation de Sillery; et Sillery n'était autre que le comte de Genlis, qui, par respect pour son vieux père, avait eu la dignité de quitter son nom avant de se mêler à la politique révolutionnaire, et de signer cette honteuse et sanglante page écrite au pilori de l'histoire sous le nom de condamnation du roi.

Plus que personne, bien qu'elle ait mis tous ses efforts à le nier, madame de Genlis pouvait s'accuser d'avoir contribué à son veuvage.

Poursuivie, dans toutes les villes où elle espérait trouver un refuge, par la vengeance et les railleries amères d'un parti auquel elle appartenait par le sang, et qu'elle ne cessait de renier et d'outrager dans ce qu'il avait de plus cher et de plus précieux, la mémoire d'une auguste reine, elle alla chercher calme et refuge dans une ferme du Holstein, exploitée par le comte de Valence. Ce fut là qu'elle publia son roman du *Chevalier du Cygne*, bien peu fait pour diminuer le nombre de ses ennemis. De Silk, où elle avait marié sa nièce à un riche Hambourgeois, elle passa en Prusse, et adopta, à Berlin, le fils de son hôte, le jeune Casimir Beeker. Elle l'initia aux secrets et aux ressources de son magnifique talent de harpiste, qui, plus tard, le rendit célèbre.

Depuis longtemps elle demandait sa radiation de la liste des émigrés; Bonaparte la lui accorda après le 18 brumaire.

Digitized by Google

Flatté par l'adroite adulation de madame de Genlis, qui était fort gracieuse et très-belle encore malgré ses cinquante ans passés, le premier consul lui accorda un logement à l'Arsenal et six mille francs de revenu.

Napoléon, désireux de remettre en vigueur les usages et l'étiquette de la cour de Louis XVI, pensant que nul mieux que madame de Genlis ne pouvait avoir connu les personnes et les choses de cette époque, l'autorisa à lui adresser des lettres particulières. En femme habile, elle sut profiter de sa position pour faire déverser sur sa famille toutes les faveurs impériales. Elle obtint pour son frère une pension de mille écus, pour sa nièce une place auprès de l'impératrice Joséphine, et pour elle-même une nouvelle pension de trois mille francs que lui accorda la reine de Naples.

Elle payait ses bienfaits en éloges chaleureux, déclarant une guerre à outrance à tout ce qui ne pliait pas un genou adulateur devant le *grand homme*. Cette admiration si exaltée, qu'on avait peine à croire à sa sincérité, ne tint pas devant les désastres de la grande-armée; et les canons de Waterloo étaient encore fumants sur le champ de mort du héros, qu'elle désavouait ses éloges et jusqu'à ses écrits les plus connus.

Depuis sa rentrée en France jusqu'au moment de sa mort, arrivée le 31 décembre 1830, elle a publié une quantité innombrable de volumes et de brochures, dont un grand nombre destinés à la jeunesse.

Madame de Genlis ne craignit pas d'offrir à Louis XVIII cette plume vendue la veille à Napoléon. Louis XVIII refusa. Alors madame de Genlis sollicita la protection du duc Decazes. Les libéralités du ministre ne lui firent point défaut.

En 1830, elle vit monter sur le trône son élève; elle en

Digitized by Google

obtint des secours, mais ne fut jamais reçue ostensiblement aux Tuileries.

Une singulière bizarrerie vint jeter sur la fin de sa vie cette même couleur d'étrangeté et d'extraordinaire que nous remarquions tout à l'heure dans ses premières années. De même qu'alors elle aimait à jouer à l'*institutrice*, elle aime maintenant à se poser *en femme de ménage*.

Si nous allons la voir dans le dernier appartement qu'elle a occupé près de Saint-Philippe du Roule, appartement petit et très-simplement meublé, nous la trouverons gravement assise sur une petite chaise, devant sa marmite qu'elle écume elle-même.

« Permettez, dit-elle, qu'avant d'être femme de lettres je sois ménagère, et que je fasse mon pot au feu. »

Et ce n'est qu'après avoir méthodiquement épluché ses légumes, qu'ôtant enfin son tablier de toile, elle se décide à redevenir une femme aimable et de bon ton.

Qu'il y a loin de cette manie de cuisine à la grande croix de chanoinesse et au satin rose du costume d'Amour du château de Saint-Aubin ! On lit, dans ce contraste d'aberration, toute la vie de madame de Genlis.

« Le mot aimable, dit madame Ducrest quelque part dans ses Mémoires sur Joséphine, semble avoir été fait pour la conversation de madame de Genlis. »

Le mot est aussi vrai qu'heureux; et jusqu'à ses derniers moments cette amabilité de madame de Genlis exerça sur tous ceux qui la virent une espèce de fascination qui faisait même oublier à ses ennemis leur sentiment de haine tant qu'ils étaient en sa présence, et qui les forçait à avouer qu'ils avaient été, un moment du moins, ses admirateurs.

Pourquoi faut-il que le défaut de réflexion, la mobilité de

Digitized by Google

caractère, joints aux fâcheux effets d'une éducation frivole et faussée, aient enlevé à sa vie ce qui seul fait la gloire et l'honneur d'une femme : la convenance dans les actions, l'évidence de la vertu, le respect pour un nom dont on vante haut l'antique honneur, enfin une existence dont on peut revendiquer tous les actes, sans avoir besoin de les expliquer ni de les défendre?

Digitized by Google

MADAME DE STAËL-HOLSTEIN.

La vie de madame de Staël se composa d'une alternative incessante de luttes et de triomphes.

Lorsqu'elle naquit à Paris en 1766, son père était encore simple commis chez le banquier Thélusson; elle n'était pas encore sortie de l'enfance, que le grand financier était déjà ministre.

Cette enfance se partagea donc entre les jouissances du luxe, les bienfaits d'une éducation précoce, et les tourments imposés à son extrême vivacité par l'austère sévérité de sa mère, qui empruntait à la religion réformée une gravité froide et compassée, entièrement en désaccord avec la pétulance de l'enfant.

Lasse de lutter par le cœur et par la pensée contre la rigidité de sa mère, la jeune rebelle chercha protection dans les bras paternels; M. Necker accueillit ses plaintes, et se chargea désormais de diriger son éducation.

Abandonnée à son immense désir de savoir, mademoiselle Necker étudie sans relâche. Son esprit saisit toutes choses avec une admirable promptitude, et elle étonne les savants admis dans le salon de sa mère.

Bientôt la continuité et l'ardeur de l'étude étiolent cette

Digitized by Google

jeune organisation, qui n'est pas encore assez développée pour soutenir le travail continuel de la pensée et de la mémoire : la jeune fille tombe malade.

Madame Necker, alarmée, fait venir un médecin ; il déclare que le repos et la campagne sont nécessaires à la guérison. Madame Necker se résigne à une séparation, et sa fille, accompagnée de mademoiselle Huber, sa compagne et son amie, part pour Saint-Ouen.

Là se développe, dans l'admiration de la nature et le silence du monde, cette brillante imagination de mademoiselle Necker, qui devait donner, un jour, une couleur si vive et si poétique aux écrits de madame de Staël.

L'enfant avait grandi, elle était devenue une jeune fille spirituelle et gracieuse, et dans son âme M. Necker formait des rêves brillants pour son avenir. Mais, soit que la différence de religion semblât un motif d'empêchement, soit que les opinions républicaines de M. Necker éloignassent de lui les familles aristocratiques, il ne put trouver pour sa fille ni le nom ni la position qu'il lui voulait.

Il se décida alors à lui donner pour époux un jeune diplomate attaché à l'ambassade suédoise, le baron de Staël-Holstein.

La jeune femme présentée à la cour y produisit une sensation réelle. Elle y prit tout d'abord la position distinguée qu'elle devait occuper partout.

Les premiers ferments d'émancipation annonçaient les tendances populaires et présageaient la révolution. Madame de Staël se jeta avec enthousiasme dans les idées nouvelles, s'exaltant au nom seul de liberté. Son amour ou plutôt son culte pour son père l'entraînait d'ailleurs vers le mouvement auquel il donnait lui-même la première impulsion.

Digitized by Google

Le baron de Staël, influencé par sa femme et son beau-père, les dépassa dans leurs opinions; il joua un rôle si actif dans les premiers événements de la révolution, que la cour de Suède le rappela.

Demeurée seule à Paris auprès de son père, madame de Staël jeta autour d'elle un regard rétrospectif, et fut tout effrayée du but où marchait désormais la révolution. Elle vit l'abîme ouvert sous les pas de la France, elle trembla, et voulut se rattacher comme par instinct à la monarchie qui s'écroulait.

La famille royale était prisonnière; son noble cœur s'en émeut. Elle désavoue les principes qu'elle a exaltés tant qu'elle les a crus désintéressés, et son courage de femme lui dicte un plan pour l'évasion des illustres prisonniers. Elle en confère avec M. de Montmorin, qui, redoutant les terribles conséquences de l'insuccès, n'en parle pas au roi.

La terreur épouvante la France; madame de Staël met à profit son titre de femme d'un diplomate étranger et la popularité de son nom pour lutter de toutes ses forces contre les exigences sanglantes de l'échafaud; trop heureuse lorsqu'elle lui a arraché une victime, lorsque ses pleurs, ses prières ont adouci un juge ou un geôlier.

Au milieu de ces victimes qui sont conduites en foule au martyre, paraît soudain une grande, noble et sainte figure. La France n'a qu'un seul cri d'épouvante, de réprobation et d'horreur :

La reine est mise en accusation !

A cette fatale nouvelle, le souvenir bouillonne au cœur de madame de Staël. Elle se rappelle cette reine si généreuse et si bonne dans son palais de Versailles, si affable et si excellente. Elle se rappelle sa grâce et sa bonté le jour où elle lui

Digitized by Google

fut présentée, son excessive indulgence pour sa gaucherie ; elle se rappelle tout, et la reconnaissance jaillit en traits de flamme de son cœur.

Elle a saisi sa plume, elle écrit. Plus rapide que l'écriture, sa pensée se traduit en une chaleureuse improvisation qu'elle intitule, avec un courageux orgueil, *Défense de la Reine*, et qu'elle adresse au comité de salut public.

« La reine sera sauvée, ou je mourrai ! » disait-elle en embrassant avec émotion les mains de son père. Marie-Antoinette monta sur l'échafaud, et madame de Staël ne mourut pas. Une fois encore son titre d'étrangère l'avait sauvée. Cette énergique protestation avait achevé de la rendre célèbre.

Ce ne fut cependant qu'après la mort de Robespierre que son salon prit cette importance littéraire et politique qui devait bientôt lui susciter tant de tourments et une lutte si constante. Elle s'adonna avec ardeur à la politique, s'entourant de tous les mécontents de la révolution qui aspiraient comme elle à un nouvel ordre de choses. On l'accusa d'avoir pris part au 18 fructidor : son influence avait bien pu contribuer à l'amener, mais elle ne s'était en rien mêlée à l'action. Pour le prouver, elle se dévoua d'une manière admirable aux proscrits de cette journée. Son dévouement ne désarma pas la calomnie, et c'est à cette occasion que l'on rapporte le mot fameux de M. de Vaines :

« C'est une excellente femme, qui noierait volontiers ses meilleurs amis pour se donner le plaisir de les pêcher à la ligne. »

Le dévouement à l'amitié était en effet et a toujours été, avec sa tendresse pour son père, la passion dominante de la vie de madame de Staël.

C'est à cette époque que commence sa vie littéraire. Son

Digitized by Google

premier essai fut des lettres sur Jean-Jacques Rousseau, lettres passionnées où l'on reconnaît l'enthousiasme de l'écrivain pour le philosophe genevois.

Après ces lettres parurent deux brochures : *Réflexions sur la paix, adressées à M. Pitt et aux Français;* et *Réflexions sur la paix intérieure.*

La première de ces brochures fit surtout sensation; elle émut profondément l'Angleterre. L'Europe avait vu avec étonnement les femmes françaises aborder toute espèce de gloire. Elle avait admiré le savant dans madame Dacier, le sacrifice de soi-même aux idées républicaines dans Charlotte Corday, l'énergie et l'éloquence de l'homme public dans madame Roland : elle trouvait le publiciste dans madame de Staël. Rencontrer le sérieux, la profondeur de pensée d'un homme d'État dans les écrits d'une femme jeune et charmante, c'était certes un sujet d'admiration pour le monde entier.

Madame de Staël jouissait avec un doux orgueil de sa gloire; son mari surtout en était heureux et fier. Ils partirent tous deux, au printemps de 1802, pour aller partager ce premier triomphe avec M. Necker, retiré à Coppet depuis plusieurs années.

Une fièvre violente saisit M. de Staël en route. Il s'arrête pour prendre un peu de repos, et il meurt après quelques jours de soins tendres et assidus.

Madame de Staël s'empresse d'aller cacher ses regrets dans le sein paternel, toujours ouvert à ses joies et à ses peines. Elle y pleure en silence, et passe auprès de lui le temps de son deuil.

A peine de retour à Paris, son salon réunit, comme par le passé, ses anciens amis, et sa plume donne à la littérature,

Digitized by Google

à la politique de nouvelles preuves de son incontestable talent. *L'Influence des passions*, et *la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, se succèdent à peu de distance.

Les hommes les plus éminents dans la politique de l'époque se pressaient chaque soir aux réunions de madame de Staël : c'était Talleyrand, qui devait à son influence le portefeuille des affaires étrangères; Benjamin Constant, Pontécoulant, Chénier, Regnault de Saint-Jean-d'Angely, Andrieux, Daunou, Lemercier, Alexandre de Lameth, Garat, et tant d'autres noms célèbres.

Les questions les plus graves étaient agitées dans ces réunions intimes; madame de Staël s'animait, et sa parole puissante et mâle, reproduite le lendemain en public par ses amis, donnait presque toujours gain de cause au parti qu'elle avait embrassé.

Bonaparte s'émeut de cette puissance d'une femme, il prévoit en elle un adversaire à son rêve de pouvoir suprême; il comprend qu'un cri de liberté s'échappera toujours de ce cœur contre tout despotisme. Déjà on répète autour de lui les mots piquants, les fines critiques de madame de Staël; il s'irrite.

Joseph Bonaparte, ami de madame de Staël, lui parle un jour de ce mécontentement du premier consul.

« Enfin, que voulez-vous? s'écrie-t-il.

— Il ne s'agit pas de ce que je veux, mais de ce que je pense, » lui répond madame de Staël.

Cette susceptibilité de Bonaparte a blessé profondément la fille de Necker, et détruit sans retour son enthousiasme profond pour le grand génie de son siècle. A ce moment Necker publie ses *Dernières vues de politique et de finances*. Les

Digitized by Google

allusions de cet ouvrage aux desseins ambitieux de Bonaparte étaient évidentes; le premier consul en témoigna hautement son mécontentement; et à dater de ce moment la guerre fut déclarée entre lui et madame de Staël, guerre sans trêve et sans relâche, où la France vit avec peine le talent méconnaître le génie et le combattre, et son grand homme, oubliant la magnanimité exigée de toute grandeur véritable, se faire le persécuteur d'une femme.

Delphine avait paru; la France avait reconnu en elle le portrait moral de l'auteur : ce caractère audacieux, entreprenant, au-dessus des petites considérations du monde, y était peint dans toute son ampleur et dans tous ses défauts. Ce livre suscita beaucoup d'ennemis à madame de Staël, à laquelle son talent avait déjà donné beaucoup de jaloux.

L'esprit de vengeance s'empara de la division qui existait déjà entre elle et le pouvoir. On lui nuisit aux yeux de Bonaparte; un parti violent fut arrêté.

Regnault de Saint-Jean-d'Angely, aussi sincèrement dévoué au premier consul qu'à madame de Staël, accourt un matin chez elle, pâle et ému. Il pénètre, sans se faire annoncer, jusqu'à son cabinet, et la trouve tranquillement assise à son bureau, occupée à corriger un de ses manuscrits.

Étonnée et inquiète de l'altération des traits de son ami, elle s'informe affectueusement du motif de son émotion. Elle apprend que sa liberté est menacée; Regnault ajoute qu'une de ses parentes sera heureuse et fière de lui offrir un asile. Madame de Staël se décide promptement et sans faiblesse : elle fait à la hâte quelques préparatifs, et se réfugie dans l'asile qui lui est offert. Quelques jours plus tard, elle le quittait pour accepter l'hospitalité à Saint-Brice, chez madame Récamier, « cette femme, dit-elle, si célèbre par sa figure,

Digitized by Google

et dont le caractère est exprimé par sa beauté. » Trop souvent visitée dans sa retraite, au gré de Bonaparte, elle reçut l'ordre de s'éloigner, dans les vingt-quatre heures, à quarante lieues au moins de Paris.

Cette exigence arbitraire irrita celle qu'elle frappait ainsi dans ses intérêts et dans ses affections les plus chères. Elle prit un parti extrême : « Eh bien ! s'écria-t-elle, je veux opposer l'accueil bienveillant des anciennes dynasties à l'impertinence de celle qui se prépare à subjuguer la France ! »

Quelques jours après, elle était installée à Weymar et y étudiait la vieille langue germanique, sous la direction de Goëthe, de Wieland et de Schiller.

Elle était à Berlin, où la cour l'avait reçue avec distinction et empressement, lorsqu'elle reçut la nouvelle du plus grand malheur qui pût frapper son existence : M. Necker venait de mourir subitement et sans souffrance.

Elle vole aussitôt à Coppet; elle veut nourrir sa douleur par la vue des lieux où elle a eu tant de jours de joie et de bonheur, et où tout ce bonheur vient d'être brisé sans retour par la mort.

Absorbée par ses regrets, elle ne veut, elle ne peut détacher sa pensée du souvenir de son père. Elle trace son portrait pour la postérité, recueille et classe ses dernières pensées, et s'occupe activement de la publication de ses manuscrits.

L'excès de sa douleur a altéré sa santé; elle quitte Coppet pour obéir aux instances de l'amitié, et parcourt l'Italie. Ce voyage donne *Corinne* à la France.

Madame de Staël s'était fixée à Auxerre, d'où elle surveillait l'éducation de ses enfants, dont l'aîné venait d'entrer l'École polytechnique : éludant les ordres qui limitaient son

Digitized by Google

habitation à une distance de quarante lieues de Paris, elle avait même accepté, grâce au bon vouloir de Fouché, l'hospitalité dans une terre de M. de Castellane, à douze lieues de la capitale, lorsque la publication de *Corinne* lui valut l'ordre de quitter sur-le-champ le territoire français. Elle retourna à Coppet, le cœur plein de tristesse, regrettant cette France qu'elle aimait par-dessus tout, ce Paris où seulement elle se sentait vivre, ces amis dont les soins et l'affection étaient devenus, depuis la mort de son père, nécessaires à son existence.

De nobles visiteurs, affrontant la colère du maître, vinrent lui offrir le tribut de leurs regrets et de leur dévouement. Le prince Auguste de Prusse vint lui porter une invitation pressante de la famille royale. Elle céda à ce royal désir, et retourna dans cette Allemagne dont elle était d'ailleurs désireuse de compléter l'étude et le tableau.

C'est à Coppet qu'elle revint mettre en ordre ses impressions et ses notes, et terminer son travail le plus remarquable. Ce livre devait causer en France une profonde émotion. Il ouvrait une voie jusqu'alors inconnue à notre littérature.

Madame de Staël avait la prévision que la jalousie inquiète et soupçonneuse de Napoléon ne permettrait pas l'impression de cet ouvrage; une lettre de son libraire, qui lui envoyait l'autorisation de la censure, la rassura. Depuis longtemps le duc Matthieu de Montmorency la pressait de venir passer quelques mois chez lui, près de Blois; désireuse de surveiller de près l'impression d'un ouvrage qu'elle sentait bien être le plus beau fleuron de sa couronne d'écrivain, elle accepta.

Elle partageait ainsi son temps entre la préoccupation du travail et les douceurs de l'amitié, lorsqu'elle apprit, par une lettre de son fils, que le ministre de la police avait donné

Digitized by Google

ordre de saisir et de détruire les dix mille exemplaires que l'on avait tirés de son livre. Le soir du jour où elle avait reçu cette nouvelle accablante, le préfet de Loir-et-Cher se présenta chez elle pour lui signifier l'ordre de quitter la France sous trois jours, et de lui remettre son manuscrit. Madame de Staël en donna une copie, et confia la minute á une amie. Son chef-d'œuvre fut ainsi sauvé de la destruction.

L'illustre persécutée, après avoir eu un instant l'idée de se réfugier en Amérique, ne pouvant réaliser ce projet, revint une fois encore à Coppet. Irrité des nombreuses marques de sympathie qu'elle y recevait, l'empereur lui fit intimer l'ordre de ne s'éloigner jamais au delà de deux lieues de son château. Son exil s'était transformé en prison.

Son imagination active, resserrée dans un espace aussi étroit, s'indigna contre la lâcheté de l'obéissance à un ordre tyrannique; elle demanda la liberté à la fuite. Vienne, Saint-Pétersbourg, Stockholm et Londres la reçurent tour à tour.

C'est de la cour de Bernadotte qu'elle fit paraître ses *Dix années d'exil,* et elle y commença ses *Considérations sur la révolution française*, qui ne furent publiées qu'après sa mort.

La chute de son persécuteur la trouva à Londres. Jamais la noblesse et la grandeur de son âme ne parurent sous un jour plus beau. La haine, les plaintes personnelles disparaissent devant le malheur du héros qui l'a persécutée. Elle oublie tout, excepté son orgueil de Française; son patriotisme frémit au nom seul de revers :

« De quoi donc me faites-vous compliment, je vous prie? de ce que je suis au désespoir? » répond-elle brusquement à des amis qui la félicitent des événements qui lui rouvrent la France.

Cependant elle est de retour dans ce Paris qu'elle désespé-

Digitized by Google

rait de revoir jamais. Louis XVIII l'accueille avec la plus flatteuse distinction, et lui fait rendre les 2 millions prêtés autrefois au trésor royal par M. Necker. Pouvant vivre enfin au milieu de ses enfants, libre, riche, environnée de gloire et de bonheur, sûre de l'amitié et du dévouement de ceux qui l'entourent, elle jouit enfin de toute la félicité possible au monde. Le mariage de sa fille bien chérie, de cette Albertine dont elle a dirigé et suivi elle-même et pas à pas l'éducation, y met le comble.

La tendresse de la jeune et belle duchesse de Broglie est la plus douce joie de l'immortel auteur de *Corinne*.

Toutes les jouissances du talent et de la famille souriaient à madame de Staël; sa vie s'écoulait, illustre et respectée, dans cette quiétude que donnent l'habitude de la méditation et le souvenir de longues souffrances. Pénétrée de la grande vérité de l'immortalité de l'âme, son cœur, ouvert aux immenses consolations du sentiment religieux, avouait qu'il n'avait jamais éprouvé de douleur qui ne fût la conséquence d'une faute. Aveu précieux, grand et utile enseignement : puissent toutes les femmes le graver dans leur âme!

Ses facultés intellectuelles étaient dans toute leur séve. La France attendait avec impatience de nouveaux chefs-d'œuvre, lorsque la mort la frappa. Ses amis attribuèrent cette mort prématurée à l'usage de l'opium, dont elle avait contracté l'habitude dans les longues insomnies de sa vie d'exil et de souffrance.

Une terreur indicible, et qui montre la simplicité et la bonté de cette nature, restée réellement femme au milieu de ses triomphes et de cet immense développement de la pensée qui la plaçait si haut au-dessus de son sexe, s'était emparée d'elle pendant sa maladie.

Digitized by Google

Elle voyait venir la mort et l'attendait calme et souriante, car elle comptait sur la miséricorde divine pour lui alléger et lui adoucir le passage à une vie meilleure; mais elle avait peur d'être seule au moment suprême, elle tremblait que l'amitié ne recueillît pas son dernier soupir.

« Ne nous quittons pas, j'ai peur de mourir sans vous, » disait-elle à ceux qu'elle aimait.

« Avec une telle fortune de cœur, ajoutait-elle en montrant sa famille pieusement groupée près de son lit de douleur, il est pénible de quitter la vie. »

La duchesse de Broglie, mademoiselle de Randalle, et M. de Rocca, son second mari, la veillaient continuellement, ne se reposant sur aucun soin étranger. Dans la nuit du 13 au 14 juillet 1817, la malade, se sentant mieux, exigea de ses gardes quelques moments de repos. M. de Rocca se retira, mademoiselle de Randalle s'étendit sur un canapé, et la duchesse de Broglie, s'appuyant sur le lit de sa mère, s'assoupit.

Un gémissement plaintif la réveille. Épouvantée, elle se penche sur sa mère, elle l'appelle; elle ne reçoit pas de réponse.

Quelques minutes auparavant, au moment où elle s'endormait, madame de Staël priait d'une voix ferme et parfaitement distincte.

La douleur de la famille et des amis de madame de Staël fut profonde. Les regrets des pauvres nombreux que ses bienfaits faisaient vivre proclamèrent sa bonté, pendant que la France entière rendait hommage à son génie. M. de Rocca, ce jeune homme au cœur noble et impétueux, qui disait, avant de devenir l'époux de madame de Staël, « Je l'aimerai tant que je la forcerai à m'épouser, » ne put survivre à la perte de l'objet de cet immense amour. Il la pleura six mois, et alla la rejoindre.

Digitized by Google

Ses amis conservèrent précieusement un petit livre qui n'avait pas quitté son chevet pendant sa maladie, et dans lequel elle avait puisé courage et force pendant sa vie : c'était l'*Imitation*. Arrivée aux jours des souffrances, madame de Staël avait compris l'abîme immense qui sépare Dieu de la philosophie, et elle avait demandé au livre par excellence de la religion ce que n'avaient pu lui donner les auteurs chers à sa jeunesse.

Digitized by Google

MADAME COTTIN.

De brillantes fêtes ont mis en émoi la petite ville de Tonneins. Les femmes ont préparé leurs plus belles parures, les jeunes filles s'entretiennent de leurs projets de plaisir en même temps que des regrets de leur cœur; c'est qu'après ces réjouissances, après ce bal splendide, sonnera l'heure du départ pour la plus aimée et la plus douce d'entre elles : Sophie Restaud suivra à Paris celui auquel elle donne aujourd'hui toutes les affections de son âme en même temps que le titre sacré d'époux. Elle quittera tout, patrie, famille, amies, pour lui; et en retour elle recevra une tendresse protectrice et expansive qui lui fera goûter sur la terre un bonheur trop grand pour être durable.

Tonneins, étourdi d'abord par la magnificence du mariage, pleure bientôt en songeant à la séparation. Nou que nul croie voir s'éloigner avec la jeune fille une femme à grand talent, destinée à remplir la France du bruit de son nom : loin de là; la modestie de Sophie lui a si bien fait cacher tous les trésors de son esprit, que sa mère elle-même, si tendre et si remplie de sollicitude, la croit à peine une femme ordinaire. Ce que l'on regrette, c'est sa douceur, sa bienveillance pour tous, son inépuisable bonté, son désir de faire briller tout le monde en s'effaçant toujours.

Digitized by Google

Elle est partie. Elle est à Paris dans le somptueux hôtel de son époux, riche banquier. Lancée dans un monde frivole et léger, elle ne peut comprendre, en voyant l'horizon s'obscurcir autour d'elle, en entendant gronder de si près l'orage révolutionnaire, elle ne peut comprendre l'insouciante gaieté de ces hommes, de ces femmes qui continuent de danser sur un sol mouvant prêt à les engloutir. D'ailleurs le monde lui est antipathique; elle s'y sent mal à l'aise; elle comprend qu'il n'est pas assez sincère, assez noble pour elle, et qu'elle n'est pas faite pour lui. Elle l'évite, et semble redouter son contact.

Ce qu'elle aime, c'est le foyer domestique; ce sont ces délicieuses causeries, le soir, entre un époux auquel appartiennent toutes les pensées de son cœur et quelques amis de choix. Alors son âme s'épanche, la timidité et la froideur de ses manières font place à un abandon plein de charmes et de douce gaieté. Elle n'est plus elle, ou plutôt elle est vraiment elle-même. Ce qu'elle aime encore, c'est le calme et le silence de son cabinet, lorsque, seule avec son imagination et son cœur, elle laisse courir sa plume sur le papier, cachant le secret de ce travail mystérieux, et ne le révélant qu'à quelques intimes.

Ce bonheur si pur et si complet ne fut pas de longue durée. Effrayée de l'irritation toujours croissante et souvent furieuse du peuple, madame Cottin quitta la France, alla habiter l'Angleterre et s'y croyait à l'abri, lorsque fut rendue l'ordonnance qui enjoignait à tout citoyen absent du territoire français d'y rentrer avant un mois, sous peine d'être compris parmi les émigrés. M. Cottin n'osa sacrifier sa fortune, l'avenir de sa femme à des craintes qui pouvaient ne pas se réaliser; il revint à Paris.

A peine y était-il de retour, que son jeune frère fut arrêté.

Digitized by Google

Madame Cottin, accablée des plus tristes pressentiments, insistait sur la nécessité d'une fuite immédiate.

Déjà tous les préparatifs étaient faits, des amis dévoués avaient offert leur concours, lorsqu'un événement inattendu vint anéantir toute espérance de salut. Une fièvre violente, résultat de ses inquiétudes, obligea M. Cottin de renoncer à la fuite. Le mal augmenta rapidement; les soins les plus tendres, le dévouement le plus persévérant ne purent lutter contre la mort.

Au moment où madame Cottin s'agenouillait auprès de celui dont elle venait de recueillir le dernier soupir, des agents du tribunal révolutionnaire envahissaient brutalement sa demeure, réclamant à grands cris leur victime. La jeune veuve leur montra d'un geste sublime le lit funéraire. Ils soumirent le corps à un minutieux examen, regrettant que la maladie leur eût dérobé une victime. Madame Cottin, dans son malheur, dut bénir le ciel. Plus douce mille fois était la séparation demandée par Dieu seul que celle qu'eût exigée, quelques jours plus tard, l'inexorable cruauté des hommes.

Madame Cottin avait vingt ans. Sa jeunesse était brisée, son avenir détruit. Elle avait donné sa tendresse trop entière à son époux pour vouloir jamais le remplacer dans son cœur.

Elle quitta le monde, et alla se fixer dans une retraite solitaire non loin de Paris. De rares visites troublèrent ses regrets, et si parfois un ami venait pleurer avec elle, aucun indifférent ou importun ne venait profaner sa douleur.

Ainsi isolée et livrée à elle-même, madame Cottin donna un libre cours à son imagination, et, mettant à profit l'habitude qu'elle avait prise dès son enfance de confier toutes ses impressions au papier, elle écrivit.

Son cœur lui avait dicté *Claire d'Albe*, sa plume l'avait

Digitized by Google

écrit en courant, elle ne l'avait pas même relu, et en avait jeté les feuillets épars dans un tiroir de son secrétaire.

Un jour (c'était après le 18 fructidor), un ami, errant et proscrit, vient lui demander asile. Sa vie est en danger, il lui faudrait cinquante louis pour acheter son salut en quittant la France.

Ces cinquante louis, madame Cottin ne les a pas... Tout à coup elle y songe... son manuscrit!

Elle en rassemble les feuillets à la hâte, elle court à Paris, se présente chez un éditeur, et demande cinquante louis en échange de son œuvre; l'éditeur accepte. Ivre d'un sublime bonheur, madame Cottin lui laisse le manuscrit, ne mettant à cet abandon qu'une seule condition : son nom ne sera connu de personne.

Quelques heures plus tard, le fugitif reprenait sa route périlleuse, et bientôt madame Cottin apprenait que, grâce à son aide, il était en sûreté.

Une bonne action pouvait seule engager madame Cottin à livrer son œuvre à la publicité, tant elle redoutait le bruit et l'éclat de la gloire! Ses principes touchant la modestie de la femme, et son éloignement pour le titre d'auteur, sont énergiquement exprimés dans *Amélie Mansfield;* cette opposition apparente entre sa manière de voir et sa conduite a semblé à plusieurs une inconséquence, résultant d'une grande mobilité d'impression. Ce jugement est faux; les circonstances, et non sa volonté, sortirent madame Cottin de son obscurité. Elle accepta la gloire comme un fardeau qu'elle n'avait ni désiré ni demandé, mais qu'elle devait à son incontestable talent.

Son âme était trop aimante pour ne pas souffrir de l'isolement auquel elle s'était condamnée. Elle y trouva un allége-

Digitized by Google

ment en se chargeant de l'éducation des enfants d'une de ses amies. Les soins vigilants et éclairés qu'elle leur donna durent faire souvent regretter autour d'elle que Dieu ne lui eût pas donné une famille. Son plan d'éducation, basé sur la confiance et le raisonnement, était admirable. Ses jeunes pupilles l'aimaient comme une mère. Une d'entre elles avait-elle un de ces chagrins d'enfant qu'un rien fait naître, et qui bouleverse une jeune âme plus que ne le feraient plus tard les malheurs de la vie? vite elle accourait auprès de son amie.

En entendant gratter à sa porte, madame Cottin devinait le but de la visite; elle posait sa plume sans humeur et sans achever même la phrase commencée, et, appelant à elle la gentille affligée, elle la mettait sur ses genoux, lui faisait avouer ses torts en même temps que le motif de ses larmes, puis la consolait de sa voix si persuasive, et ensuite doucement, bien doucement lui donnait la conviction de ses torts, et obtenait une bonne résolution pour l'avenir. Après avoir tendrement embrassé et caressé l'enfant, elle la renvoyait, toute consolée et joyeuse, retrouver ses compagnes, ressaisissait la plume, et reprenait sans effort un travail interrompu sans ennui.

Le temps s'écoulait ainsi, et les jours eussent été uniformes dans la vie de madame Cottin, si le nom de l'auteur de *Claire d'Albe*, dont l'immense succès avait attiré sur lui la curiosité de la France entière, n'avait été divulgué au public par l'indiscrétion de l'éditeur de *Malvina*, qui répéta bien haut un nom qu'on ne lui avait confié que sous le sceau du plus inviolable secret.

Madame Cottin fut désolée, et sa correspondance avec sa famille est là pour attester la sincérité de ses regrets. Cependant, cédant au besoin qu'avait son cœur de s'épancher, elle

Digitized by Google

Digitized by Google

chante exaltation dans un petit comité, autant ils étaient froids, ternes et insignifiants en public.

Sa mort interrompit un ouvrage d'éducation admirablement commencé, et des méditations religieuses.

Comme romancier, son talent fut remarquable, et contribua puissamment à faire abandonner le genre anglais, tout palpitant de fantômes et de spectres, tout ruisselant de sang et de meurtres; il épura le goût et le ramena à l'appréciation du vrai, qui est le seul vrai beau. Cependant quelques fragments de sa correspondance, qui nous restent, nous font deviner en elle une rivale, ou plutôt une digne émule de madame de Sévigné. On comprend, du reste, l'admirable style épistolaire que devait posséder madame Cottin, quand on sait que sa facilité était telle que *Claire d'Albe* fut écrit en moins de quinze jours, et sans une rature.

Quelques passages des lettres qui nous ont été conservées donneront mieux que nous ne saurions le faire une idée de la richesse, de la fécondité de son imagination et de la grâce enchanteresse de son style.

« Venise, le 4 octobre 1806.

« Je voulais te parler de Padoue, qui est la plus ancienne ville de l'Italie; mais j'ai vu Venise, et je ne puis plus te parler que d'elle; Venise, qu'on s'attend à trouver si extraordinaire et qu'on trouve cent fois plus extraordinaire qu'on ne s'y attendait; Venise, qui surpasse toutes les surprises, qui confond toutes les pensées, qui trouble toutes les habitudes; Venise, qui semble être sortie toute bâtie du sein de la mer, car on ne peut comprendre comment des bateaux ont pu suffire pour apporter tant de pierres, tant de marbre et tant de trésors. Et pourquoi les apporter? La terre n'avait-elle plus de place,

Digitized by Google

et les hommes étaient-ils réduits à venir créer sur l'eau un monde nouveau?

« Il y a quelque chose de si bizarre et de si grand dans la pensée de celui qui conçut l'idée d'une telle ville, qu'on ne comprend pas qu'il ait pu trouver tant d'autres hommes qui aient pensé comme lui!

« Venise n'est pas au milieu d'un marais, comme on le prétend, mais au milieu de la vaste mer; on dirait que c'est la cité de Neptune, et que les tritons la soutiennent sur leurs épaules. Nous logeons sur ce qu'on appelle le Grand-Canal; c'est une rue liquide, large comme deux fois la rue Royale. Elle est couverte de gondoles, qui vont et viennent avec un grand mouvement et en même temps un grand silence. On ne se figure pas quel bruit il y a de moins dans une ville où ne passent jamais ni un carrosse, ni une charrette, ni un cheval. On prétend que Venise est une ville fort triste; cela peut être à la longue, mais il n'y en a pas de plus amusante le premier jour. Tout y est si différent de ce qu'on a vu toute sa vie, qu'on n'a pas assez d'yeux pour la regarder. Hier, en y arrivant, j'éprouvais presque de la douleur d'un étonnement qui était au-dessus de mes forces; car en donnant tout ce que je possède de facultés et d'attention, j'en donnais moins que l'objet n'en demandait... Cette pleine mer, du milieu de laquelle sort une ville, et puis, un peu plus loin, des magasins, ensuite des lazarets, puis des barrières, tout cela séparé l'un de l'autre par cette mer, cette mer où tout abonde et où il faut tout apporter; ces habitants, dont la plupart n'ont jamais vu un champ, un arbre, une prairie; ce lieu où jamais un ruisseau d'eau douce n'a coulé, et où des palais superbes élèvent leurs mille colonnes de marbre jusqu'au ciel; enfin cette réunion de deux cent mille hommes, qui font avec de l'eau et des

Digitized by Google

barques tout ce que l'on fait ailleurs avec de la terre et des voitures; tout cela saisit la pensée, frappe l'imagination, et prouve que rien n'est impossible à un travail obstiné, dirigé par une volonté ferme... »

Quel coloris, quelle hardiesse dans cette esquisse, tracée à la hâte, le soir, après la fatigue du jour, et destinée à une amie! Quelle richesse d'images! quelle abondance de pensées! et en même temps quel naturel et quel abandon! On oublie qu'on lit, on croit causer avec tout ce charme plein de laisser-aller d'une causerie intime.

Le sentiment religieux occupait une large part dans ce cœur si avide de tendresse et d'affections pures et désintéressées. Elle aimait Dieu; et non-seulement elle l'aimait, mais elle voulait le faire aimer à ceux auxquels elle s'intéressait. Elle aspirait à faire du prosélytisme, non pas de ce prosélytisme à main armée qui éloigne plus qu'il n'appelle, mais de ce saint apostolat qui attire, par l'amour et la tendresse, à une religion toute de mansuétude et de miséricordieuse bonté. Quelques lignes écrites par elle à un de ses amis, très-enthousiasmé de la philosophie moderne, nous prouveront la quiétude de sa foi, son espérance en la bonté divine, et son talent à réussir dans tous les genres.

« Nos esprits, lui disait-elle, vous semblent marcher dans une direction si opposée, que vous ne pouvez expliquer que par la fatalité l'amitié qui nous unit l'un à l'autre. Eh bien! que diriez-vous si je vous assurais que j'ai maintenant la conviction presque entière que nous serons un jour parfaitement d'accord, et que nos esprits s'entendront comme nos cœurs s'entendent aujourd'hui? Soyez bien persuadé que je ne vous aimerais pas comme je le fais, si nous ne devions pas finir

Digitized by Google

ainsi. D'abord nous ne sommes pas dans une route si opposée que vous le dites, car mes idées religieuses vous occupent; vous les repoussez, il est vrai; mais vous y pensez, et c'est beaucoup. Elles font fermenter votre tête, elles agitent votre sang, elles vous irritent; cela vaut bien mieux que si vous n'y songiez pas. Si je vous voyais, à cet égard, dans l'indifférence où je vois certaines personnes, je n'aurais aucune espérance, et je croirais votre cœur mort avant vous. Si les idées religieuses mettent en un tel mouvement toutes les facultés de votre âme, c'est parce qu'elle a l'instinct que la vérité n'est que là. Ne riez pas, je vous prie, et laissez-moi vous parler de votre âme, que j'aime parce qu'elle est bonne, excellente, pleine de chaleur et de noblesse. N'apercevez-vous pas combien elle combat contre votre esprit, comme elle se révolte fièrement contre ce qu'il veut lui persuader, etc., etc.?... Je porte en moi-même un calme ravissant, une sérénité angélique. Je suis heureuse, je suis sûre de l'être toujours, car mon bonheur n'est pas dans les événements; il est en moi. J'ai appris non-seulement à me résigner, mais à aimer les peines que Dieu m'envoie; elles ne sont que l'expiation de mes torts, et je bénis sa justice et sa bonté. Je ne m'enfoncerai jamais dans le chaos des sciences. Ma piété n'a pas besoin de savoir; elle est toute dans mon cœur, elle est toute d'amour. »

Digitized by Google

MADAME DUFRÉNOY.

I

Pendant l'hiver de 1775 apparut, dans le monde artistique de Paris, une jeune femme que son esprit et ses talents placèrent immédiatement en première ligne : c'était Adélaïde Gillette Billet, qui venait d'épouser, à quinze ans, M. Dufrénoy, riche procureur au Châtelet.

Entourée de l'élite de nos savants et de nos littérateurs, la jeune femme pouvait se croire une reine environnée de sujets fidèles, de courtisans enthousiastes. On admirait sa jeune et fraîche beauté, on vantait les charmes de son esprit, le piquant de sa conversation; et pendant que de toutes parts un concert unanime de louanges et d'admiration s'élevait autour d'elle, loin de se laisser éblouir par ces éloges, elle étudiait mystérieusement et avec ardeur, avide qu'elle était de perfectionner toujours le développement de son intelligence.

Longtemps elle déroba soigneusement ses études à tous les regards; puis elle laissa pénétrer son secret à quelques amis, et finit par leur communiquer le résultat de son travail, de touchantes élégies. Madame Deshoulières était dépassée.

Encouragée par ce premier succès, madame Dufrénoy con-

Digitized by Google

tinua d'écrire, mais toujours sans bruit et mystérieusement, prenant garde que le poëte n'effaçât la femme et ne nuisît à son vrai caractère de douceur, de modestie et de simplicité. Malgré ses précautions, elle ne tarda pas à acquérir une réputation brillante; et elle était déjà placée au premier rang parmi les femmes qui ont honoré la littérature, lorsque succédèrent, à sa vie si facile et si heureuse jusqu'alors, de graves et sérieuses préoccupations.

L'heure des fêtes et des plaisirs était passée : la jeunesse se flétrit si vite au contact des orages révolutionnaires ! De tristes et pénibles douleurs attendaient madame Dufrénoy. Les événements politiques renversèrent la fortune de son mari, déjà vieux et infirme; la misère la plus complète succéda pour elle au luxe et au bien-être.

La dispersion de ses amis, par suite des malheurs et des vicissitudes du temps, forma un vide effrayant autour d'elle. Épouse et mère, elle souffrait doublement : de ses souffrances qui lui semblaient légères, et de celles des chers objets de sa tendresse. Souvent le bois manquait au pauvre foyer pendant les froids les plus rigoureux de l'hiver; souvent les repas du jour n'étaient pas suffisants à apaiser la faim du vieillard et de l'enfant. Madame Dufrénoy alors renfermait ses larmes au fond de son cœur, et, le front souriant, elle cherchait, par le charme de sa conversation, à faire oublier la privation et les souffrances.

Et les jours se passaient ainsi, amenant avec eux une augmentation de malheurs, sans que la patience et l'énergie de madame Dufrénoy pussent jamais se lasser.

Dieu prit enfin pitié des tourments de ce pauvre cœur, et envoya, avec un petit emploi, une ressource à M. Dufrénoy et à sa famille.

Digitized by Google

II

Sous le beau ciel de l'Italie, dans ce riche pays devenu français par les conquêtes, il n'est bruit que du mérite, des talents d'une jeune Française, dont chacun fait, malgré la jalousie nationale, le plus brillant éloge : c'est madame Dufrénoy, qui a accompagné, loin de sa patrie, son époux, nommé greffier en Italie.

Une riche nature, de vieux et nobles souvenirs inspirent à sa lyre de doux chants, et à son cœur des élans de reconnaissance vers le Créateur de toutes les merveilles de la nature. Dans sa médiocrité, elle est heureuse, heureuse du calme qui l'entoure et du bonheur que ses soins donnent à un noble vieillard qu'elle aime, et qu'elle honore comme un époux et un père. Cette modeste félicité est bientôt troublée par une nouvelle catastrophe : M. Dufrénoy devient tout à coup aveugle.

Madame Dufrénoy envisage sa position d'un coup d'œil rapide et sûr. Si son mari est révoqué, tout est perdu. Sans appui, sans ressources, dans un pays étranger, que deviendra-t-elle?... Il faut donc qu'il conserve ses modestes fonctions, il le faut à tout prix. Madame Dufrénoy oublie la poésie et l'étude; ces moments employés naguère à des passe-temps si doux, elle les consacrera désormais à une occupation aride, ennuyeuse. Du matin au soir, elle compulsera des papiers poudreux : elle accoutumera son regard à déchiffrer les caractères hiéroglyphiques des dossiers de la chicane. Le sacri-

Digitized by Google

fice sans doute est grand; mais quelle suprême récompense lui est accordée! Par elle, et par elle seule, son époux et son enfant ont une existence heureuse et assurée; par elle, ce vénérable vieillard, qui lui fit sa jeunesse si belle et si riante, aura ses derniers jours calmes et tranquilles. Elle bénit Dieu; et, en se voyant ainsi utile aux siens, son âme généreuse ne regrette pas le passé.

Tout devait être subit et imprévu dans l'existence de cette femme, dont le caractère et les impressions elles-mêmes étaient mobiles et changeantes. Son cœur seul était constant et immobile dans ses affections.

Des événements d'une haute importance la forcèrent de quitter un séjour qu'elle aimait d'autant plus que c'était là qu'elle avait appris de quelle utilité elle pouvait être à sa famille. Elle revint à Paris. Peu de temps après y être arrivée, elle perdit son époux, et, devant les malheurs qui l'assaillirent, elle fut forcée de s'avouer, en songeant au passé, que, quelles que soient les douleurs qui vous frappent, elles peuvent encore recevoir un accroissement.

Madame Dufrénoy, ignorant que la force et le courage grandissent avec le malheur, ne crut pas possible de résister longtemps aux maux qui l'accablaient; elle se persuada que la mort allait la frapper, et l'attendit avec calme. Mais, aux maux qu'il envoie, Dieu proportionne les forces de ceux qu'il veut éprouver. Au milieu de ce dénûment, deux fois par semaine cependant son front s'illumine, un sourire de bonheur renaît sur ses lèvres; sa petite chambre prend un air de fête qui dissimule sa pauvreté : c'est qu'une mère qui attend son fils ne se souvient plus qu'elle souffre. Le brillant élève de l'École polytechnique déplore la gêne de sa mère; il ne voit rien de plus! Il ignore la tristesse qui habite cette pauvre de-

Digitized by Google

meure en son absence ; il ne sait pas que sa présence est le seul rayon de bonheur qui l'éclaire et la vivifie.

Un jour enfin, après avoir longuement entendu parler du généreux caractère du comte de Ségur, du noble appui qu'il sait prêter au talent, madame Dufrénoy, en songeant que son nom et ses œuvres doivent être connus de lui, prend une suprême décision : elle lui écrira, elle lui fera connaître sa position, et peut-être trouvera-t-elle en lui, elle aussi, un protecteur.

Que d'inquiétudes et d'angoisses viennent assaillir son pauvre cœur pendant l'intervalle qui s'écoule entre le départ de sa lettre et la réponse de M. de Ségur ! Et quand elle la reçoit, comme sa main tremble en brisant le cachet ! La lettre était bienveillante et presque affectueuse ; elle indiquait une audience pour le lendemain. Avec cet instinct du cœur qui trompe si rarement, madame Dufrénoy remercia le ciel ; elle sentit que désormais elle avait un appui. Cet appui ne lui faillit jamais. Par lui, madame Dufrénoy obtint une pension qui la mit en état de s'adonner encore au travail avec calme et liberté d'esprit, et de donner à la littérature contemporaine des recueils d'élégies qui sont justement considérées comme ce que les muses françaises ont inspiré de plus remarquable en ce genre.

Les derniers Moments de Bayard ayant été mis au concours par l'Académie française, madame Dufrénoy concourut, et eut la gloire de partager la couronne avec un de nos littérateurs les plus distingués. Sa réputation alors devint universelle. L'expression publique et hautement avouée de sa reconnaissance pour M. de Ségur ajouta encore à sa gloire.

M. Dufrénoy, après sa sortie de l'École polytechnique, épousa la fille de l'un des spirituels amis de sa mère, made-

Digitized by Google

moiselle Jay. Ce mariage, en donnant à madame Dufrénoy une fille bonne, spirituelle, et pleine de tendresse et de déférence pour elle, eût rendu trop heureux les derniers jours de sa vie, si de pénibles tracasseries n'étaient venues l'assombrir. La jalousie des femmes dont le talent de madame Dufrénoy éclipsait la beauté, la haine envieuse des hommes qui ne pouvaient lui pardonner sa supériorité, ne pouvant nier le mérite de ses œuvres, cherchèrent à l'atténuer par d'odieuses calomnies. On lui refusa la gloire d'être l'auteur de ses poésies; on les attribua, pour la plupart, à M. de Fontanes; et lorsqu'un sage et impartial examen eut démontré que son cœur, qu'elle-même, avec sa nature aimante et vive, avait pu seule animer et donner la vie à ses créations; lorsqu'on l'y eut si bien reconnue qu'il fut impossible d'émettre un doute, alors la calomnie, abandonnant ces allégations absurdes, attaqua son honneur et sa dignité de femme. On plaça son nom, si honorable et si pur, parmi les noms abjects ou imaginaires de prétendus agents politiques. Ce dernier effort d'ennemis que sa supériorité seule lui avait suscités fut un coup mortel pour madame Dufrénoy. Ni la tendresse de son fils, ni le dévouement de sa fille, ni les soins de ses amis, ne purent en détourner l'effet. Après avoir résisté une première fois à une violente attaque, elle languit deux ans, et y succomba enfin le 9 mars 1825.

Cette mort souleva autour d'elle de profonds et solennels regrets; MM. de Ségur, de Pongerville et Tissot se chargèrent de les exprimer avant que la tombe se refermât à tout jamais sur ses dépouilles mortelles. Leur voix se perdit souvent dans les pleurs qu'arrachait à leur cœur le souvenir des vertus et des talents de celle dont ils célébraient la mémoire. L'assistance était recueillie et profondément émue :

Digitized by Google

madame Dufrénoy avait su réunir le dévouement de l'épouse, la tendresse de la mère, toutes les qualités privées de la femme, à l'imagination ardente du poëte. La France regrettait une célébrité ; ceux qui la connaissaient pleuraient la plus dévouée des amies.

La première partie de sa vie littéraire avait été toute consacrée à la poésie ; mais, avec les joies et les devoirs de la maternité, elle éprouva le besoin de consacrer sa plume à l'enfance et à la jeunesse, et s'occupa d'ouvrages d'éducation. Les bibliothèques des jeunes filles lui doivent de gracieuses et charmantes créations, d'utiles conseils ; et ses œuvres, nous n'en doutons pas, seront toujours chères et précieuses aux jeunes amies auxquelles elle les dédia.

Digitized by Google

MADAME DE LAVALETTE.

I

Cette vie, qui devait donner au monde un des plus beaux exemples de dévouement qu'il ait reçus, vit ses premiers moments entourés de souffrances et de larmes : un père émigré, une mère captive, tel fut le sujet des premières émotions de la jeune Émilie. Lorsque sa mère fut rendue à la liberté, de nouveaux malheurs, plus pénibles encore à son cœur si aimant, la frappèrent. Ni ses soins ni sa tendresse ne purent lui gagner l'amour de sa mère, qui épousa, peu après sa mise en liberté, M. Gartaing, quoique le marquis de Beauharnais, père d'Émilie et son époux divorcé, vécût encore.

Élevée en fille de condition, accoutumée aux manières de la bonne compagnie, Émilie tressaillit d'effroi et de répulsion lorsque sa mère lui annonça froidement qu'elle allait interrompre ses études, et qu'elle la laissait libre sur le choix du *métier* qu'elle devait apprendre. Malgré tout l'aveuglement que peut jeter l'amour filial dans un cœur de jeune fille, Émilie ne put se dissimuler que le mobile qui décidait madame de Beauharnais était uniquement son égoïste froideur.

Digitized by Google

« Ma mère veut se débarrasser de moi, » murmura-t-elle dans son cœur.

La voix du sang se révoltait contre un parti qu'elle eût accueilli avec un noble courage, s'il eût été dicté par la nécessité. Le ciel prit sa peine en pitié, et lui suscita un protecteur, un ami. Ce père d'adoption sollicita et obtint de madame de Beauharnais la permission de se charger de sa fille, qu'il projetait de placer à Saint-Germain, près de madame Campan, où étaient déjà ses trois filles.

La comtesse de Beauharnais ne souffrit pas cette protection pour sa nièce; elle revendiqua ses droits de parenté; et, suivant le premier projet formé en sa faveur, elle la plaça, ainsi que sa propre fille, dans le pensionnat de madame Campan. Son caractère doux, réservé et mélancolique, tout en la tenant éloignée le plus possible de ces amitiés d'un jour qui rendent un pensionnat une sorte de monde en miniature, où s'agitent déjà les petites passions humaines, la fit en général chérir de toutes ses compagnes, et largement apprécier par madame Campan.

Elle grandissait ainsi, assistant en silence aux grands événements qui se passaient autour d'elle, et bornant ses désirs à la continuation du bonheur calme dont elle jouissait, lorsqu'un jour le général Bonaparte, l'époux de sa tante, vint lui annoncer, de ce ton de maître qui n'admettait ni résistance ni hésitation, que l'heure était arrivée pour elle d'accepter un époux.

Toute tremblante d'émotion, la jeune fille rougit, et balbutie une vague prière; mais Bonaparte l'interrompt en lui présentant un de ses aides de camp, jeune, brave et beau :

« Voilà, ma chère enfant, l'époux que notre tendresse vous a choisi, » lui dit-il.

Digitized by Google

II

Huit jours après cette scène rapide, Émilie, parée du bouquet des fiancées, quittait la paisible retraite où s'étaient écoulés les jours les plus purs de sa jeunesse, pour suivre à l'autel cet époux qu'elle n'avait vu qu'une fois. Sa main tremblait bien fort dans celle de son oncle; elle avait peur!

La douce piété qui avait présidé à son éducation, cette profonde foi religieuse qui lui avait fait répandre des larmes si amères sur le divorce de sa mère, lui interdisaient un mariage que ne sanctionnerait pas la bénédiction de Dieu et de l'Église. M. de Lavalette, juste appréciateur de la valeur de ce désir, y avait accédé avec joie; et, dédaigneux du danger qu'il pouvait encore y avoir à solliciter l'intervention des ministres d'un culte proscrit, il s'empressa de conduire sa belle et tremblante fiancée au pied d'un autel élevé mystérieusement et à la hâte.

A peine avait-il pu, en une quinzaine de jours de bonheur, apprécier les vertus et l'heureux caractère de sa jeune femme, qu'il lui fallut la quitter pour suivre son général en Égypte. Les adieux furent tristes et touchants. L'intrépide aide de camp n'avait jamais cru possible que le départ pût être aussi pénible. Madame de Lavalette, bien qu'ayant à peine dix-huit ans, montra, pendant cette séparation forcée, une prudence et un tact parfaits. Elle s'isola complétement, consacrant au silence et à la retraite ces longs jours où son isolement aurait pu la mettre à la merci de la calomnie ou de l'envie.

Digitized by Google

M. de Lavalette revint. Napoléon, qui avait deviné en lui un administrateur habile, lui confia une mission diplomatique à Dresde. Sur ce nouveau théâtre, Émilie fit briller la beauté et l'esprit traditionnels des femmes françaises, tandis que dans son intérieur elle offrait un type parfait et accompli de la simplicité, de l'ordre, de l'économie et de l'entente aux soins intérieurs d'une *bonne ménagère :* mérites précieux, surtout eu égard à la fortune si restreinte de M. de Lavalette.

L'élève de l'école de Brienne, le lieutenant d'artillerie, après avoir été l'arbitre des destinées de la France, en était devenu empereur. Madame de Lavalette, nièce de l'impératrice, était sa première dame d'atour, et M. de Lavalette avait accepté de la confiance de l'empereur les hautes fonctions de directeur général des postes. Grâce à son zèle, à son intelligence, à son étonnante aptitude de réorganisation, cette branche si importante de l'administration française avait été en quelque sorte recréée sur de nouvelles et admirables bases.

Émilie se consolait des ennuis de la grandeur, ennuis si antipathiques à la simplicité et à la modestie de ses habitudes et de ses penchants, par les soins de l'amitié, et par l'entretien d'une intime et précieuse correspondance avec la fille aînée de cet ami qui avait protégé son enfance contre la cruelle indifférence de sa mère. C'est à cette correspondance que nous sommes redevables des détails intimes que nous possédons sur la vie et surtout sur les sentiments de madame de Lavalette.

Le divorce de l'empereur la trouva encore première dame d'atour, malgré l'affaiblissement de sa santé, qui lui rendait de jour en jour plus pénibles les devoirs de sa charge.

Bien qu'elle n'eût pas à se louer de la tendresse de sa tante dans ses rapports avec elle, cependant elle resta fidèle à son malheur, et seule peut-être elle osa manifester énergiquement

Digitized by Google

une courageuse désapprobation, et refuser à Marie-Louise tout tribut d'hommage, quelque léger qu'il fût.

Le désastre de Napoléon suivit lui-même la répudiation de Joséphine; comme si, avec son bon ange, tout bonheur s'était retiré de lui; et bientôt madame de Lavalette n'eut plus qu'à pleurer sur un cercueil à peine fermé et sur l'exil et les souffrances d'un héros!

III

Courbé sous l'accusation d'un crime capital, prévenu d'attentat contre l'autorité royale et d'usurpation de fonctions publiques, M. de Lavalette est prisonnier. Vainement on dissimule à sa femme, retenue au lit par ses souffrances, la gravité des accusations qui pèsent sur lui; son cœur lui révèle tout. Elle déplore sa position, qui l'empêche de voler où l'appellent son amour et ses devoirs d'épouse.

Enfin, après une longue prévention, après un procès fameux dont retentit le monde entier, M. de Lavalette est condamné. Sa femme ne peut croire à la fatale réalité.

« C'est impossible, s'écrie-t-elle; il ne mourra pas! »

Et, toute palpitante de crainte et d'espoir, elle a recours à la clémence royale. Louis XVIII la reçoit avec bonté et émotion, il cherche à calmer sa douleur, il y compatit; mais *il faut que justice se fasse.* Après avoir épuisé tous les moyens humains, après être revenue maintes fois à la charge et s'être bien assurée que tout espoir est perdu, madame de Lavalette s'arrête à une suprême décision.

Trois jours restent encore avant l'heure terrible et fatale

Digitized by Google

qui sera la dernière de cette vie si précieuse à son cœur; ces trois jours suffiront à la réalisation d'un plan sublime de dévouement et de hardiesse. Elle seule l'a conçu, elle seule en combinera les moyens. Craignant que la réflexion n'arrête le prisonnier, elle ne le lui révélera qu'au moment d'agir. Calme et ferme, elle prévoit tout, songe à tout, et prépare toutes choses avec une lucidité et une précision inouïes.

Le moment de prendre son dernier repas est arrivé pour le prisonnier. Madame de Lavalette a déclaré qu'elle viendrait, elle et sa fille, le partager avec lui. Elle amène donc la jeune Joséphine, qui pénètre, pour la première et dernière fois, dans la prison de son père.

Les détails de la merveilleuse supercherie qu'elle employa avec tant de succès sont bien connus. Chacun sait l'heureuse pensée que lui inspira la parfaite égalité de taille entre M. de Lavalette et elle; comment, déjouant l'active surveillance de ses geôliers, elle sut faire traverser tous les corridors, la salle d'entrée, descendre l'escalier à M. de Lavalette, grâce aux instructions précises qu'elle lui avait données, tandis qu'au péril de sa liberté elle attendait, dans la prison qu'elle avait voulue en échange de la liberté de son époux, qu'il se fût éloigné; comment enfin elle eut l'énergie et la force physique de lutter un instant contre le geôlier, au moment où il s'aperçut de l'évasion de son prisonnier.

Cependant, à sa sortie de la Conciergerie, M. de Lavalette fut conduit par sa fille au lieu où ils rencontrèrent M. Baudus. Dès lors il était sauvé : M. Bresson, trésorier du ministre des affaires étrangères, le reçut chez lui, dans l'hôtel même du ministre, le duc de Richelieu. M. Bresson était donc lié à la famille de Lavalette par les liens du sang, de l'amitié ou de la reconnaissance, qu'il s'exposait ainsi dans une affaire d'une

Digitized by Google

aussi effrayante gravité? Non; mais il saisissait avec ardeur l'occasion d'accomplir un vœu fait par sa famille. Lorsque son père, errant et proscrit, avait dû le salut et la vie à un courageux dévouement, n'ayant pu faire accepter aucune marque de reconnaissance à son généreux sauveur, il avait promis à Dieu de rendre, à la première infortune imméritée qui s'offrirait à lui, le service qu'il recevait alors.

Le gouvernement mit tout en œuvre pour découvrir la retraite du fugitif, et pour l'empêcher de gagner le territoire étranger. Vaines et inutiles précautions! un mois à peine après son évasion, M. de Lavalette arrivait en Bavière, où il trouvait, dans la terre d'Eugène de Beauharnais et auprès du roi, bienveillant accueil et gracieuse hospitalité.

A ce moment seulement sa femme recouvrait sa liberté, après de longs et pénibles interrogatoires et toutes les rigueurs d'une stricte captivité. Ce retour à la liberté lui sembla plus affreux que la prison, lorsqu'elle vit qu'un espionnage de toutes les minutes était attaché à ses pas. Elle s'aperçut alors que, brisée par la violence de la douleur et par le trop grand déploiement de ses forces morales, ses facultés s'affaiblissaient et déclinaient sensiblement.

Son amour de mère soutint seul son énergie. « Il faut que je mette notre fille à l'abri de nos malheurs, écrivait-elle à son époux; *je sens qu'il en est temps.* »

En effet, lorsque sa tendresse maternelle la plaça sous la protection du baron de Forget, en lui accordant sa main, il était temps; car bientôt elle allait ne plus pouvoir la diriger ni la guider elle-même.

A peine se sentit-elle déchargée de ce fardeau, si doux au cœur d'une mère, du soin d'une fille bien-aimée, que, n'étant plus rattachée à la vie réelle par aucun devoir de dévoue-

Digitized by Google

ment, il sembla que, n'ayant plus la force de retenir sa raison prête à s'égarer, elle la laissa aller au gré de son caprice.

Sous l'impression d'une idée fixe (ses souffrances), elle tomba dans un état complet d'aliénation mentale; et lorsque, après sept années d'exil, M. de Lavalette obtint sa grâce et put rentrer à Paris, il ne retrouva plus que l'ombre de cette Émilie tant aimée. Enfermée dans une maison de santé, elle ne le reconnut pas, et refusa obstinément de le recevoir. Quel supplice affreux pour le noble cœur de cet époux, de ne pouvoir faire comprendre à celle à qui il devait la vie toute son affectueuse et reconnaissante admiration!

Grâce aux efforts de l'art, les accès d'aliénation de madame de Lavalette diminuèrent peu à peu d'intensité. Sa monomanie devint douce et affectueuse, et se transforma en une sorte d'indifférence et d'apathie dans l'expression et dans les sensations. Elle put sans danger revenir auprès d'une famille qui l'adorait, et qui ne négligea rien pour redonner de la vie à ses sentiments, en remettant sous ses yeux l'image fidèle de tous les objets qui l'entouraient au moment de son bonheur.

Sa vie s'écoula ainsi, négative et impuissante à éprouver aucun bonheur ni à en répandre autour d'elle, mais du moins susceptible de comprendre les soins tendres et multipliés qui protégèrent son existence, dont elle ne se dissimulait pas l'impuissance à se guider elle-même, et qu'elle sentait bien éteinte à tout jamais pour le monde.

Digitized by Google

Mme LOUISE DE BOURBON-CONDÉ.

I

Au moment où tous les malheurs semblaient vouloir la détruire pour jamais, l'illustre maison de France présentait à l'admiration du monde le modèle des plus nobles vertus.

Tandis que Madame Élisabeth poussait jusqu'à la plus sublime abnégation l'amour de la famille et périssait victime de son dévouement, une de ses parentes, la fille d'une noble race de héros, Madame Louise de Bourbon-Condé, n'aspirait, au milieu des préoccupations de l'exil, qu'à chercher les moyens de consacrer à Dieu sa vie tout entière.

Non contente de ses dangers et de ses peines personnelles, elle allait au-devant d'autres dangers, d'autres peines; et à ce titre de princesse, motif alors d'odieuses persécutions, de dangers sans cesse renaissants, elle voulait ajouter celui de religieuse, non moins pénible à porter.

Née presque sur les marches du trône, destinée dès son berceau à une royale alliance, Madame Louise de Condé, fiancée au comte d'Artois, était l'arrière-petite-fille du grand Condé, et la fille de ce prince de Condé dont le nom devait être un drapeau pour tout un noble parti à l'heure de la proscription et du danger.

A peine Louise avait-elle souri à la vie, que déjà elle n'a-

Digitized by Google

vait plus de mère. Le prince, son père, courut cacher à Chantilly ses regrets et ses douleurs. Digne descendant des héros dont il rappelait le brillant courage et les nobles vertus, son séjour dans cette terre, toute vivante encore du souvenir du grand Condé, fut une ère de bonheur pour ses vassaux, dont il se montrait le père. Son âme ne trouvait d'allégement à son chagrin que dans le charme de la littérature. Florian, Buffon, Valmont de Bomare, accueillis chez lui avec distinction et bienveillance, voyaient leur talent et leurs œuvres dignement appréciés.

D'autre part, l'amitié du Dauphin apportait à son cœur de précieuses consolations. Il lui était doux d'admirer en ce prince cette solidité de jugement, cette droiture d'esprit, ce commerce sûr et facile, cette grandeur d'âme, cette force qui présageait à la France un grand et noble roi. Le coup terrible qui porta le deuil dans tout le royaume, la mort du Dauphin, rouvrit la plaie saignante encore au cœur du prince; les pleurs donnés à la mémoire d'un ami réveillèrent le souvenir de la mort d'une épouse chérie, et cette douleur lui devint d'autant plus poignante qu'elle coïncidait avec une séparation cruelle.

La jeune Louise venait d'atteindre sa cinquième année. Reconnaissant le danger de la garder plus longtemps près de lui, et la nécessité de la mettre dans un asile sûr où les impressions qui frapperaient sa jeune intelligence seraient pures, saintes et productives pour l'avenir, le prince n'hésita pas à accomplir un nouveau sacrifice; il résolut de se séparer de cette enfant si chère.

La communauté de Beaumont-lez-Tours, à soixante lieues de Paris, avait alors pour abbesse une femme de sa maison. Aussi sainte religieuse que parente dévouée, madame de Vermandois accueillit sa petite-nièce avec une tendresse mater-

Digitized by Google

nelle. L'enfant près d'elle put oublier qu'elle n'avait pas de mère.

Les années de l'enfance s'écoulent vite. Louise de Bourbon-Condé avait douze ans; elle venait de faire sa première communion, et, malgré sa vive tendresse pour madame de Vermandois, il lui fallait quitter Beaumont-lez-Tours, cet asile si calme où s'était écoulée si vite et si joyeuse sa première jeunesse. Depuis sept ans qu'elle vivait auprès de sa tante, elle ne l'avait quittée que pendant trois mois, que son père avait voulu l'avoir près de lui pour la faire inoculer en même temps que son frère, le jeune duc de Bourbon.

Louise versa des larmes abondantes et sincères en se séparant des guides et des amies de son enfance; et le bonheur d'être pressée dans les bras paternels, le bruit, le luxe et le mouvement qui l'entourèrent à Chantilly, ne purent lui faire oublier ses regrets. Il semblait qu'elle avait la prescience de sa vocation et que le monde l'effrayât. Elle emportait de Beaumont de précieux souvenirs, qui devaient d'ailleurs exercer une grande influence sur son avenir. La règle du monastère de madame de Vermandois était douce en même temps que sévère; sans austérités apparentes, cette maison devait inspirer à une jeune nature le respect et l'amour de l'état religieux. Ce furent ces premières impressions qui dirigèrent plus tard la jeune princesse dans la voie qu'elle suivit avec une si admirable et si courageuse persévérance.

II

Les cloches de Notre-Dame sonnent à toute volée, les carrosses royaux déposent Sa Majesté Louis XV et tous les princes et seigneurs de la cour sur le parvis de l'ancienne basilique, où

Digitized by Google

il est reçu par l'archevêque de Paris entouré de son clergé. Le bon populaire afflue aux abords de l'église, et il est difficile aux soldats chargés de maintenir la foule de conserver le bon ordre au milieu de cette affluence. Une jeune fille enveloppée de voiles flottants et toute vêtue de blanc attire tous les regards, et semble l'héroïne de cette fête : c'est Madame Louise qui vient, selon le cérémonial de la cour de France, recevoir les cérémonies solennelles du baptême.

Pour la première fois elle voit se déployer devant elle les pompes du monde; son cœur, loin de se livrer à l'admiration, s'effraye et s'inquiète. Le bruit l'épouvante, et, devinant par avance les dangers et les périls de la vie, elle cherche dans son âme force et appui, et comprend que Dieu seul et son amour peuvent les lui donner.

Présentée solennellement au roi Louis XV, elle reçut du monarque un accueil si bienveillant que le souvenir ne s'en affaiblit jamais; elle entendit autour d'elle louer ses grâces et sa beauté, et, malgré tant de séduction, elle ne se départit ni de sa réserve, ni de ses craintes vagues, ni de sa timidité.

La coutume de France prescrivait de ne former de maison aux princesses sans mère qu'à l'âge de vingt-cinq ans; il fut convenu, entre le roi et le prince de Condé, que, se conformant à un autre usage généralement adopté, il placerait la jeune princesse à Panthemont, où était en ce moment la princesse Bathilde d'Orléans, qui devait, plus tard, devenir duchesse de Bourbon.

La jeune princesse trouva une grande différence entre cette maison et celle qu'elle quittait. A Beaumont, la pensée de Dieu remplissait tous les instants, présidait à toutes les occupations qu'elle dirigait; ici, au contraire, c'étaient la vie, les usages, les manières du monde.

Digitized by Google

Digitized by Google

survivre aux malheurs et aux vicissitudes qui allaient frapper les deux âmies, et jeter un rayon de doux bonheur au milieu de toutes les traverses de leur existence.

La volonté du roi, d'accord en cette circonstance avec les désirs et la politique de la cour, avait décidé, au berceau de mademoiselle de Condé, son mariage avec le comte d'Artois ; la jeune princesse avait donc été élevée dans cette pensée d'union : mais le prince de Condé ayant pris une part active aux débats qui s'élevèrent en 1771 entre le parlement et le ministère, Louis XV changea brusquement sa décision, et fit négocier le mariage de Monsieur avec Marie-Thérèse de Savoie. Madame Louise, bien que fort jeune encore, montra en cette circonstance toute la fermeté de son âme et la haute dignité de son caractère. En admirant la manière dont elle assista à la célébration de ce mariage, on put présager toute l'énergie que dissimulait aux regards du monde son excessive timidité.

III

Après treize ans de séjour à Panthemont, Mademoiselle ayant atteint sa vingt-cinquième année, on lui forma une maison rue Monsieur ; et c'est à dater de ce moment surtout que se déployèrent, dans tout leur éclat, les douces vertus de son cœur, les agréments de son esprit, le développement de son intelligence et de ses talents, et la grâce enchanteresse de sa beauté.

Animé par elle, Chantilly devint un séjour délicieux, où toute l'élite de la société de France et d'Europe tenait à hon-

Digitized by Google

neur d'être reçue. Au milieu de ces réunions choisies que le prince se plaisait à appeler à Chantilly, Mademoiselle attirait tous les regards et brillait d'un vif éclat. Elle était l'âme de toutes les fêtes, que son goût exquis savait diriger avec une haute convenance, et auxquelles son admirable talent en musique donnait un cachet artistique plein de grâce et de royale dignité.

Parfois d'illustres visiteurs, en venant rendre leurs hommages au noble descendant du grand Condé, étaient mis à même d'apprécier Mademoiselle, et, enthousiasmés de l'affabilité et de la noblesse de son accueil, s'en retournaient, dans les cours lointaines, vanter le charme de tant d'esprit et de beauté. Ces courtes visites créaient à la princesse d'illustres amis, de puissants admirateurs, parmi lesquels le comte du Nord, plus tard l'empereur Paul, ne fut pas le moins sincère ni le moins dévoué.

« Partout, disait-il en quittant Chantilly, partout j'ai été reçu en prince; ici, en roi. »

La comtesse du Nord, l'archiduchesse Marie, emportait un souvenir non moins vif de Chantilly.

« Jamais, assurait-elle, elle n'avait rencontré de femme aussi parfaitement accomplie. »

Rapprochée souvent de Madame Élisabeth, vers laquelle l'attiraient toutes les sympathies de son âme, elle s'était unie à cette princesse par la même affection vive et expansive qu'elle avait vouée à Madame Clotilde. La cour et la ville admiraient cette tendre amitié, où les deux amies rivalisaient de vertus, de beauté et d'esprit; et certes la France, si les premières ténèbres d'une période sanglante n'eussent obscurci et voilé ses regards, la France se serait enorgueillie de voir sur les marches du trône de ses rois deux types si illustres de haute perfection.

Digitized by Google

Jusqu'alors la vie de Madame Louise s'était écoulée calme et douce, sans aucune interruption de peine ou de souffrance, lorsqu'un jour, en se promenant sur la terrasse des Tuileries, une pierre qui glissa sous son pied amena une chute et la fracture de la jambe à la rotule. La foule, inquiète de cet accident, s'assembla autour d'elle; on forma à la hâte une litière de manchons, et on la porta dans la maison la plus voisine. Tout le monde était ému et péniblement affecté de cet accident; seule, la courageuse princesse n'avait perdu un instant ni l'admirable sérénité de son visage, ni l'angélique douceur de son sourire. Élevée au-dessus de la souffrance physique par la grande énergie de son âme et la pieuse résignation de son cœur, elle oubliait le mal pour rassurer ses amis, et témoigner à Dieu sa sincère volonté de tout souffrir pour son amour.

Au moment de l'accident, elle allait rentrer pour prendre sa leçon d'italien : ne voulant pas qu'il interrompît le cours de ses occupations ordinaires, elle pria son professeur, qui se trouvait là, de lui donner sa leçon en attendant le chirurgien, et elle la reçut avec la même attention calme et recueillie qu'elle apportait à toute chose. Le chirurgien déclara la fracture dangereuse et employa beaucoup de temps à l'opération, qui fut des plus douloureuses. Madame Louise ne poussa pas un cri, ne fit pas un mouvement.

« C'est une digne fille de Condé ! » dit le prince en admirant avec un paternel et noble orgueil un courage poussé aussi loin chez une femme de vingt-sept ans à peine, élevée au milieu de toutes les jouissances du luxe.

L'accident des Tuileries retint Madame Louise pendant quarante jours sur un lit de douleur. Cette période de souffrances, si généralement subie avec tant de dégoût et d'ennui, fut pour

Digitized by Google

la jeune princesse un temps de repos et de bonheur qu'elle employa à méditer dans son cœur les joies de sa première enfance, le calme et la paix de sa vie à Beaumont-lez-Tours, et les éminentes vertus de sa tante de Vermandois. Elle comprit ce que Dieu demande de la créature, le mérite et la douceur du sacrifice ; et son âme, déjà si fortement attachée à la voie de la perfection, sortit de cette épreuve plus forte et plus généreuse encore que par le passé. Plus que jamais dès lors elle s'attacha à la pratique de la charité, vertu par excellence qu'elle plaçait au premier rang parmi toutes les autres. Non-seulement elle se plaisait à rechercher les moyens de l'exercer, mais encore elle y excitait toutes les personnes qui l'approchaient.

« Les commandements de l'ancienne comme de la nouvelle loi, disait-elle souvent, tendent à nous faire aimer Dieu et le prochain; ce double amour est la base de toutes les vertus : que notre cœur soit donc ouvert à tous les besoins de nos frères, n'hésitons pas à leur faire tous les sacrifices qui sont en notre pouvoir ; mettons-y surtout la délicatesse, qui est la plus douce compagne de la bonté : c'est-à-dire, évitons de la faire sentir et apprécier. »

A cette noble et si chrétienne théorie elle joignait tout le poids et toute la force de l'exemple et de la pratique. Non-seulement elle répandait d'immenses libéralités dans le sein des pauvres, empruntant à ses besoins journaliers pour les soulager plus abondamment, mais encore, avide de leur donner, avec le pain matériel, la nourriture si précieuse de l'âme, la force consolatrice des exhortations chrétiennes, elle n'avait pas de plus grandes jouissances que de leur distribuer elle-même ses secours.

A certaines heures du jour, quelques pauvres avaient l'habi-

Digitized by Google

tude, pour recueillir l'hiver un rayon de soleil, l'été les doux parfums des fleurs, de se réunir devant la grille du jardin de son hôtel, rue de Monsieur. Des valets, indignés d'une semblable audace, en viennent porter plainte à la princesse.

« Laissez, laissez, dit-elle avec une angélique bonté; la présence des pauvres de Jésus-Christ est une bénédiction pour le riche qui sait les apprécier. »

Cependant le lendemain, à l'heure qu'on lui a indiquée, Mademoiselle se dirige seule vers la grille : malgré la simplicité de sa mise, les pauvres la reconnaissent et s'éloignent respectueusement. La princesse les rappelle, s'informe de leurs besoins, les soulage, et leur promet de répéter souvent cette visite, qui a jeté dans son âme des torrents de sainte joie.

La nouvelle de tant de bonté se répand avec rapidité; le nombre des pauvres augmente; Mademoiselle s'en réjouit.

« Plus ils seront nombreux, dit-elle, plus j'aurai fait d'heureux. »

A peine paraissait-elle dans l'avenue, que les sentiments de reconnaissance et d'amour éclataient avec effusion.

« Vive, vive notre bonne princesse! » s'écriait-on de toutes parts.

On lui amenait les petits enfants, pour qu'une de ses caresses leur portât bonheur; les vieillards se faisaient, malgré leurs infirmités, conduire près d'elle, afin de voir, avant de mourir, cet ange de la France; et elle trouvait dans son cœur de douces paroles, de saintes consolations pour tous.

Cette vaste charité, qui faisait son cœur accessible à toutes les souffrances, la rendait en même temps bonne, affectueuse, indulgente pour tous ceux qui approchaient de sa personne; elle lui inspirait pour sa famille un amour sans bornes. Sans cesse occupée de verser le bonheur autour d'elle, elle ne

Digitized by Google

songeait jamais à elle-même, mais toujours aux autres. Sa tendresse pour son père ne pouvait être égalée que par le profond respect qu'elle lui portait. En revanche, elle était sa joie et son orgueil. En elle, il avait trouvé plus qu'une fille : une amie toujours digne de sa confiance la plus entière, toujours en état de lui donner un conseil sûr et pratique. Elle étendait cette tendresse filiale à son frère et à son neveu, le duc d'Enghien : toujours préoccupée du bonheur de ces êtres chéris, elle associait leur nom à chacune de ses pensées, à chacune de ses prières.

Cependant l'accident des Tuileries s'était renouvelé. Un jour que Mademoiselle quittait ses pauvres et rentrait dans ses appartements, son genou, encore entouré d'un appareil d'acier, se cassa une seconde fois, et elle fut assujettie à un traitement plus douloureux que le premier.

A peine en était-elle rétablie, qu'une nouvelle faveur du roi vint lui apporter l'assurance de la continuation de la haute estime du monarque; elle était nommée abbesse de Remiremont. Cette circonstance lui permit de mettre en évidence le zèle dont elle était animée pour la gloire et le service de Dieu. Aussi exacte à ses nouveaux devoirs que les abbesses qui l'avaient précédée l'étaient peu, on la vit, surmontant toutes les difficultés, s'assujettir strictement au séjour d'usage. Rien n'était plus édifiant que sa vie pendant ce séjour. Elle se faisait aimer autant que vénérer par toutes les dames; et tel était le sentiment qu'elle sut inspirer, non-seulement au chapitre, mais à la ville tout entière, qu'en 1818, lors de la mort du prince de Condé, la ville de Remiremont, voulant donner une preuve éclatante du souvenir laissé dans ses murs par la bonté et les vertus de la princesse, porta le deuil de trois jours.

Digitized by Google

IV

Ni les mérites de Madame Élisabeth aux Tuileries, ni ceux de Madame Louise à Chantilly, ni les vertus du roi, ni la royale bonté de Marie-Antoinette, ne purent enrayer la marche des événements. La révolution grondait sur la France; le prince de Condé, ne voyant plus de moyens de salut au dedans, résolut d'aller préparer à l'étranger un appui à l'autorité royale, près d'être engloutie dans l'abîme. Il partit avec son fils et son petit-fils, et se dirigea sur Bruxelles, où l'attendait l'archiduchesse Christine, sœur de Marie-Antoinette.

Quoique son séjour à Bruxelles ne pût être long, cependant Mademoiselle, accompagnée du comte d'Artois, eut le temps de venir l'y joindre. Ce rapprochement du père et de la fille, bien qu'il fût causé par la violence des partis en France, leur donna à tous deux une bien précieuse consolation. La présence de Mademoiselle fut pour le prince une compensation aux peines cruelles qui déchiraient son cœur. Leur intimité se resserra encore par le malheur. Madame Louise devint le secrétaire de celui dont elle était déjà la fille chérie, la confidente et l'amie. Et certes jamais prince n'eut de conseiller plus dévoué et plus capable; car Louis XVIII, dont l'érudition est connue, disait: « La princesse Louise pense et écrit mieux qu'aucune autre femme en France. »

Dans cette période de l'émigration, si riche en incidents et en glorieuses infortunes, nul ne joua un rôle plus noblement royal que Mademoiselle de Condé. Toujours à la recherche de ceux que leur dévouement à la maison de France avait

Digitized by Google

conduits à l'étranger, elle ne se contentait pas de soulager leur position par ses libéralités; on la voyait encore, rappelant à leur profit les souvenirs de Chantilly, implorer en leur faveur la bienveillance de ceux qui avaient été ses hôtes. A celle qui savait si bien demander, nul ne pouvait refuser; aussi tous les souverains de l'Europe se hâtèrent-ils d'accéder à ses désirs, et c'est en son nom, presque toujours, que la plupart d'entre eux mirent les villes, et même les châteaux royaux de leurs États, à la disposition des émigrés.

Ce n'était pas assez pour l'auguste princesse; elle se privait personnellement de tout ce qui n'était pas l'absolu nécessaire, s'imposant même un travail journalier pour suppléer à ce que ses ressources, bornées à l'étranger, ne lui permettaient pas de faire.

En lisant ces lignes, ceux de nos lecteurs qui, aussi heureux que nous, ont connu quelques-uns des nobles compagnons d'exil de mademoiselle de Condé, ceux par conséquent qui ont entendu vanter par des témoins oculaires sa générosité et ses vertus, comprendront pourquoi, en retraçant ces souvenirs, notre plume tremble et hésite, pourquoi des larmes de respectueuse admiration tombent de notre cœur sur notre papier. Certes, ils furent bien néfastes ces jours de proscription qui forcèrent nos pères, éloignés de leur patrie, à souffrir de leurs propres maux et de ceux de la France; et cependant leur souvenir, en rappelant tant de nobles dévouements, d'illustres sollicitudes, n'est pas sans charme et sans douceur !

Forcé de quitter Bruxelles, le prince de Condé parcourut les principales villes des Pays-Bas et se décida enfin à venir à Turin, où l'appelaient Madame Clotilde et surtout l'espoir d'ouvrir des relations avec le midi de la France, qu'il savait

Digitized by Google

mieux disposé pour son parti que les provinces du nord.

Madame Louise se réjouit de cette disposition, qui allait la rapprocher d'une amie dont elle avait toujours conservé le doux souvenir. Au milieu de la tendre expansion de ces deux cœurs si bien faits pour se comprendre, l'accident des Tuileries se renouvela pour la troisième fois; et la pieuse princesse, loin de se plaindre de cette persistance de la Providence à la frapper, y vit la main de Dieu, et, réfléchissant profondément sur cet événement, sonda son cœur, et entendit enfin la voix qui l'appelait à Dieu. A dater de ce moment, sa résolution fut prise, sa vocation décidée.

Non contente de l'abaissement et de la ruine du trône, la fureur populaire, excitée contre tout ce qui s'appelait ordre ou autorité, s'était ruée, impie et sanglante, contre le ciel et contre les autels. Les ministres du Dieu d'amour persécutés et proscrits, un culte sacrilége renouvelé des vieilles erreurs païennes, tel était le spectacle qui remplissait d'autant plus l'Europe d'épouvante, que des armées victorieuses, portant au loin ces funestes principes, menaçaient de détruire partout le nom et le culte du Seigneur. Courageux champion de la vérité, c'est ce moment de suprême péril que choisit madame Louise pour protester au nom de la religion outragée. Tant qu'en France, noble et illustre fille de nos rois, elle a pu prétendre, en quittant le monde, à un calme bonheur, entourée des honneurs et des dignités ecclésiastiques, elle n'a pas songé à embrasser la vie religieuse; mais aujourd'hui que sa décision peut ajouter de nouveaux dangers aux dangers auxquels l'expose son titre de princesse, aujourd'hui qu'il y a péril à se déclarer l'épouse de Jésus-Christ, elle n'hésite pas, la digne fille du grand Condé, et c'est au milieu des plus odieuses persécutions qu'elle s'écrie :

Digitized by Google

« La voix de Dieu m'appelle! »

Elle était alors à Fribourg. La terre épouvantée ne s'était pas entr'ouverte pour engloutir l'échafaud révolutionnaire avant qu'il eût accompli son crime le plus sanglant : Louis XVI était mort. Comme son auguste cousine, Madame Clotilde, reine de Sardaigne, répondait à l'archevêque de Turin, qui lui annonçait en ces termes l'immense malheur qui venait de frapper la maison de France :

« Madame, j'engage Votre Majesté à prier pour son auguste frère, pour son âme surtout.

— Ah! faisons mieux, prions pour ses bourreaux! »

Madame Louise de Condé, convaincue que le *petit-fils de saint Louis* était au ciel, ne trouva des prières dans son cœur que pour une nature coupable, parce qu'elle était aveuglée par d'infâmes calomnies.

« Mon Dieu! mon Dieu! protégez et sauvez la France! » s'écriait-elle dans l'effusion de son cœur.

Au milieu de ces épisodes sanglants, dont le contre-coup arrivait jusqu'à elle, Madame Louise ne perdait pas de vue la pensée de sa vocation, et aspirait avec ardeur à revêtir l'habit religieux. La sagesse et la prudence d'un directeur éclairé retardaient seules la mise à exécution de ce ferme projet. Ce fut sur ces entrefaites que Mademoiselle de Condé, toujours empressée à remplir les devoirs que lui imposait la nature, quitta Fribourg pour venir à Rottembourg embrasser son père, et soigner de ses mains délicates la glorieuse blessure du duc de Bourbon.

Elle était encore auprès du prince quand arrivèrent successivement les nouvelles de la mort de la reine, de Madame Élisabeth et du Dauphin. Qui dira les pleurs de Madame Louise en apprenant ces terribles catastrophes, en se repré-

Digitized by Google

sentant la position de Madame Royale, seule et captive au milieu des bourreaux de sa famille, attendant chaque jour que la volonté du *peuple* lui fît franchir à son tour les degrés de l'échafaud? Ce fut une heure de suprême joie pour la famille royale que celle où la noble et sainte fille de Louis XVI fut enfin rendue à la liberté, après avoir donné au monde l'admirable spectacle de la force d'âme, de la résignation et du courage d'un héros dans un cœur d'enfant!

Les besoins de la guerre ayant appelé le prince de Condé sur un autre point, Madame Louise revint à Fribourg, où elle reprit plus que jamais la pensée de sa vocation religieuse, malgré toutes les difficultés que lui suscitait à dessein un sage ecclésiastique, en qui elle avait toute confiance. Étant enfin bien assuré de la vérité de cette vocation, il la laissa libre d'agir.

Aussitôt la jeune princesse écrivit à la reine de Sardaigne, à l'effet d'obtenir la permission de fonder une maison dont l'adoration perpétuelle du saint sacrement serait la principale obligation, et où l'on réunirait le plus grand nombre possible de religieuses françaises émigrées. Ce plan ne put être mis à exécution, par rapport à l'état menaçant des affaires et à la trop grande proximité de la France.

Madame Louise dut donc se contenter, pour satisfaire à sa louable et pieuse impatience, d'entrer aux Capucines de Turin, après avoir obtenu l'adhésion tacite de son père et l'autorisation écrite du roi Louis XVIII.

Pendant que la pieuse princesse, déjà revêtue du saint habit, mais encore novice, faisait l'admiration de la communauté tout entière par son zèle, sa patience, son entière confiance en Dieu, nos armées passaient les frontières de France, et faisaient trembler l'Europe par leur courage et leurs vic-

Digitized by Google

toires. Bientôt ils vinrent camper près des murs de Turin. A cette annonce, mademoiselle de Condé doit quitter à la hâte son saint habit pour revêtir de nouveau la livrée du monde, et chercher le salut dans la fuite. Cette fuite, sans que sa volonté y entre pour rien, la conduit jusqu'à Vienne.

V

L'abbé de l'Estrange, plus connu sous le nom de dom Augustin, pieux descendant d'une illustre maison du Vivarais, avait formé une colonie de religieuses émigrées; et les ayant réunies, sous l'observance de la Trappe, à Val-Sainte, non loin de Fribourg, Madame Louise n'aspirait qu'à se joindre à cette sainte milice, qui instituait le plan qu'elle-même avait formé.

A peine avait-elle réalisé ce vœu de son cœur, que le même motif qui lui avait fait quitter Turin vient la chasser de Val-Sainte, non plus elle seule, mais toutes ses compagnes. La voilà donc cette noble fille de France, non pas seulement proscrite, mais encore pauvre et fugitive, dénuée de tout, et vivant d'aumônes, en vrai pauvre de Jésus-Christ! Il est vrai que maintenant elle est entourée de sœurs qui partagent ses souffrances, et qu'elle a près d'elle une amie dévouée, la mère Sainte-Rose, trésor précieux qui ne fera jamais défaut à aucun des incidents de sa vie.

Arrivée au château de Fursteinbried, que le roi de Bavière avait mis à la disposition de Madame Louise, la petite colonie s'arrête et séjourne deux ou trois mois; ce fut là que made-

Digitized by Google

moiselle reçut la réponse de l'empereur Paul, à qui elle avait demandé, dans ses États, un asile pour sa communauté. L'*aimable comte du Nord*, que, par une fine allusion à son séjour à Chantilly, la princesse avait prié de se faire son interprète auprès de l'*empereur Paul*, se hâtait de l'assurer qu'il était tout disposé à donner des ordres pour qu'elle fût reçue à Orcha, dans la Russie-Blanche, et que trente religieuses y fussent pensionnées.

Deux ans s'écoulèrent ainsi, pendant lesquels *la sœur Marie-Joseph, dans le monde Louise-Adélaïde de Bourbon-Condé*, quoique ne portant encore que l'habit de novice, devint l'exemple de toute la communauté; mais la période des vicissitudes n'était pas écoulée. Dom Augustin, mécontent de son établissement en Russie, ayant résolu de passer avec sa petite colonie en Amérique, Madame Louise comprit que la prudence et le devoir l'attachaient à l'Europe, et que sa patrie ayant des droits sur tous les descendants de ses rois, elle ne pouvait ainsi s'en éloigner à tout jamais. Il fallut donc encore une fois dépouiller le voile des vierges du Seigneur et rentrer dans le monde. «*Je le fis*, dit-elle, et je n'en mourus pas... C'est tout ce que je puis dire... »

L'Europe était en feu; partout la guerre décimait les armées, épouvantait les populations. Madame Louise est forcée, pour trouver un peu de calme, d'aller le chercher au fond de la Lithuanie, à Nienoiz, où la reçut un couvent de bénédictines. Là elle apprend qu'un couvent français existe à Varsovie. Aussitôt elle s'adresse au roi de Prusse, dont Varsovie dépendait alors, et obtient immédiatement l'autorisation qu'elle désire.

L'institut qu'elle trouve à Varsovie, fondé en 1645, sous le nom de couvent du Saint-Sacrement, par les soins de Ma-

Digitized by Google

rie de Gonzague, reine de Pologne, lui sembla réaliser tous les rêves de son âme ardente. La mère Rose l'accompagnait; toutes deux sentirent que leurs indécisions étaient finies, que leur sort était fixé.

Au mois de septembre 1802, elle fit profession entre les mains de l'évêque de Varsovie, en présence d'une nombreuse assistance, au milieu de laquelle on voyait toute la famille royale, en ce moment à Varsovie. Un événement, qui fût devenu pour beaucoup le motif d'une douleur inconsolable, vint bientôt, non pas interrompre, mais au contraire donner une ardeur nouvelle à son amour de Dieu : ce fut la perte de madame Clotilde, morte en odeur de sainteté. Cette première perte ne tarda pas à être suivie d'une seconde plus cruelle encore : celle du duc d'Enghien !... Le cœur de madame Louise fut brisé; il resta résigné. Elle ne voulut d'autre adoucissement humain que la consolation de s'entretenir de son neveu avec madame la Dauphine, en ce moment à Varsovie.

En se croyant arrivées au port, les deux pieuses religieuses se trompaient; des motifs puisés dans l'organisation même de la maison les forcèrent à demander leur translation dans une autre maison de leur ordre; elles l'obtinrent, et passèrent, en 1805, en Angleterre, où les trouva la Restauration.

Elles s'empressèrent de rentrer dans leur patrie, qu'elles aimaient de l'affection la plus tendre, et pour laquelle elles n'avaient jamais cessé de prier. Le premier acte de Madame Louise fut de demander au roi une maison à Paris, pour y établir un couvent de son ordre. Louis XVIII lui désigna le Temple, qu'il fit arranger convenablement pour cette nouvelle destination.

Alors Paris et la France virent une princesse du sang de leurs rois non-seulement s'astreindre à toute la rigidité de la

Digitized by Google

règle de saint Benoît, cet exemple avait été donné avec non moins de ferveur par Madame Louise de France aux Carmélites, mais on put l'admirer, s'occupant de l'avenir de la famille en France, élever elle-même les jeunes personnes qu'on lui confiait, et se faire l'institutrice des filles des sujets de ses pères.

La communauté du Temple prospérait; la sœur Marie-Joseph de la Miséricorde n'avait à rendre à Dieu que d'abondantes actions de grâces, car, noble imitateur des vertus de sa fille, le prince de Condé illustrait devant Dieu son nom, déjà illustre devant les hommes par l'exercice d'une haute piété et les fondations sans nombre d'une active charité, lorsque tout à coup la pieuse fondatrice apprend que son père a demandé à la revoir avant de mourir. L'autorité ecclésiastique, ajoute-t-on, lui donnera facilement une autorisation. Admirable force du sentiment profond du devoir, la fille aimante et dévouée a le courage de résister à cette prière!

« Plutôt mourir de douleur, dit-elle, que d'autoriser par mon exemple l'infraction de la clôture! »

Elle ne mourut pas, mais en priant elle souffrit beaucoup. La mort du prince fut celle d'un héros chrétien; ce fut là la suprême consolation de sa fille.

Une nouvelle catastrophe rouvrit toutes ces plaies du cœur, dont avait été si riche la vie de la sainte princesse : l'assassinat du duc de Berry porta une atteinte fatale à sa santé. Dès lors se manifestèrent les premières tendances de son tempérament à cette affection cérébrale dont elle mourut, après de longues et vives souffrances, le 10 mars 1824.

La mort de l'illustre fondatrice du Temple est restée, au fond du cœur de tout Français, comme un des types les plus purs et les plus parfaits de la perfection chrétienne. Petite-

Digitized by Google

fille de saint Louis, elle est allée au ciel retrouver ses augustes parents, et avec eux elle répète, n'en doutons pas, aux pieds du Très-Haut, cette fervente prière que nous sommes heureux de redire avec elle en terminant un livre dédié aux jeunes filles de France et consacré à nos femmes illustres :

« QUE DIEU PROTÉGE LA FRANCE ! »

FIN.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

INTRODUCTION 1

Clémence Isaure 17
L'année de sa naissance et celle de sa mort sont ignorées; on sait qu'elle fonda les Jeux floraux vers la fin du quinzième siècle.

Jeanne de Flandre, comtesse de Montfort. 25
Quatorzième siècle.

Christine de Pisan 45
Née en 1363.

Jeanne d'Arc. 57
Née en 1412, morte en 1431.

Marguerite d'Anjou. 68
Née en 1425, morte en 1482.

Jehanne Hachette. 95
Célèbre par son héroïque défense de Beauvais en 1472.

Anne de Beaujeu. 116
Née en 1462, morte le 14 novembre 1522.

Madame Legras de Montferrand (Louise de Marillac) 130
Née le 12 août 1591, morte le 15 mars 1662.

Madeleine de Scudéry 142
Née en 1607, morte en 1701.

Marquise de Sévigné. 152
Née le 5 février 1627, morte en 1691.

Madame de la Fayette 166
Née en 1632, morte en 1693.

Madame de Maintenon. 173
Née le 27 novembre 1635, morte le 15 avril 1719.

Madame Deshoulières. 208
Née en 1638, morte en 1694.

Madame Dacier. 222
Née en 1651, morte le 17 août 1720.

Madame de Staal (mademoiselle de Launay). 231
Née en 1693, morte en 1750.

Digitized by Google

Pages.

Madame Geoffrin. 239
Née le 2 juin 1699, morte en 1777.

Charlotte Corday. 246
Née en 1768, morte le 17 juillet 1793.

Princesse de Lamballe. 264
Née le 8 septembre 1749, morte le 3 septembre 1792.

Madame Roland. 298
Née en 1754, morte le 10 novembre 1793.

Madame Élisabeth. 307
Née le 3 mai 1764, morte le 10 mai 1794.

Madame de Mouchy. 329
1793.

Mademoiselle de Sombreuil. 331
1793.

Mademoiselle Cazotte. 335
1793.

Mademoiselle Delleglace. 337
1793.

Marquise de Bois-Bérenger. 341
1794.

Madame Campan. 343
Née le 6 octobre 1752, morte en 1823.

Madame de Genlis. 360
Née en 1756, morte en décembre 1830.

Madame de Staël-Holstein. 372
Née le 22 avril 1766, morte le 14 juillet 1817.

Madame Cottin. 385
Née en 1773, morte en 1807.

Madame Dufrénoy. 395
Née le 3 décembre 1765, morte en mars 1825.

Madame de Lavalette (Émilie-Louise de Beauharnais). 402
Née en 1780.

Madame Louise-Adélaïde de Bourbon-Condé. 410
Née en octobre 1757, morte le 10 mars 1824.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google